

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JOHN STEINBECK DANS LES ANNÉES 1960 :
UN INTELLECTUEL AMÉRICAIN
LIBÉRAL DE GAUCHE ?

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
DOMINIC D'AMOUR

AVRIL 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Comme nous allons le montrer, John Steinbeck a été un intellectuel libéral de gauche engagé dans les années 1930-1960 qui a vécu un supposé déclin après 1945, une thèse à laquelle nous nous sommes opposé. Pour plusieurs critiques, ce «déclin» fut plus évident dans la dernière décennie de sa vie, soit les années 1960. Lorsque Steinbeck reçut le prix Nobel de la littérature en 1962, la sélection fut vivement contestée. Si des écrivains comme Saul Bellow et Gore Vidal, qui avaient apprécié les ouvrages de Steinbeck avant 1960, avaient même fait des pressions à leur façon pour que le choix du jury revienne à Steinbeck¹, plusieurs intellectuels, des journalistes ou des éditeurs, s'empressèrent de réagir en contestant la décision. Reprenant le sens des anciennes critiques de l'écrivain après 1945², le *New York Times*, par exemple, se posa des questions sur la qualité de l'attribution des prix. Tout en rappelant qu'il y avait déjà plus de vingt ans que Steinbeck avait écrit ses plus grands ouvrages, comme *In a Dubious Battle* et *The Grapes of Wrath*, le journal considéra que le prix aurait dû être décerné à un auteur qui aurait plus influencé la littérature contemporaine³. Le journal croyait réellement que Steinbeck n'avait écrit aucun ouvrage majeur après 1945⁴. Au même moment, le *Newsweek* rappelait que Steinbeck avait été perçu comme un «literary ghost» n'ayant rien écrit qui fut très apprécié après 1945⁵. Ceci n'était donc qu'une continuité de leur part⁶.

¹ Gore Vidal, *Palimpsest: A Memoir*, New York, Penguin Books, 1995, p. 290-291.

² «John Steinbeck», *Encyclopédie Universalis*, corpus 12, éd. Paris, Encyclopedia Universalis, 2002, p. 591.

³ *New York Times*, 26 octobre 1962, p. 30.

⁴ *New York Times*, 26 octobre 1962, p. 30.

⁵ *Newsweek*, 5 novembre 1962, p. 65.

⁶ Il est très probable que Steinbeck s'attendait à recevoir ce type de remarques de la part des critiques qui l'avaient toujours peu apprécié, surtout depuis 1945. C'est pourquoi dans son discours de réception du prix Nobel, il s'adressa à eux en précisant que même s'ils le critiquent, ce sont les écrivains engagés comme lui qui réussissent à donner à la littérature toute sa force. D'après Steinbeck : «Literature was not promulgated by a pale and emasculated critical priesthood singing their litanies in empty churches – nor is it a game for the cloistered elect, the tin – horn mendicants of low – calorie despair», John Steinbeck, «Noble Prize Acceptance», dans *America and Americans. and Selected Nonfiction*, sous la dir. de Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson, New York, Viking, 2002, p. 172.

Aujourd'hui encore, plusieurs critiques croient à un déclin de Steinbeck après 1945, en particulier après 1960. L'*Encyclopédie Universalis* décrit cette partie de la vie professionnelle de Steinbeck comme «décevante», tandis que le *Petit Robert 2* parle de «déclin». Ce dernier soutient même que le scénario de *Viva Zapata* (1952), dans lequel Steinbeck soutient les efforts de paysans à se révolter contre l'oppression, est son seul ouvrage de qualité après 1950. De plus, du fait que Steinbeck délaissa les romans qui mettaient l'accent sur le groupe plus que sur les individus, le dictionnaire parle de la déception de Steinbeck dans ses «rêves d'utopie socialiste» et de son passage vers un «conformisme américain conservateur» qui se vit par exemple dans son soutien à la guerre du Viêt-nam dans les années 1960⁷.

Bien que Steinbeck fut perçu comme un intellectuel en déclin par les critiques, lui ne se percevait aucunement ainsi, mais plutôt en tant qu'intellectuel qui avait réussi à s'adapter à un monde en changement. En octobre 1959, par exemple, à un journaliste du *Manchester Guardian Weekly* qui lui demandait de commenter les accusations de nombreux critiques qui disaient qu'il s'était éloigné de la scène contemporaine depuis quelques années, (sous-entendant que les écrits de Steinbeck des années 1930, notamment *The Grapes of Wrath*, seraient l'«authentique» de l'écrivain et que ce qui suivit ne serait que du faux), Steinbeck répondit que ceci était inexact car en fait, il avait toujours écrit sur des sujets différents, donc il était resté constamment actuel. Il écrivit : «[...] the only safe writer is a dead one for the critics. If he changes, a writer confuses critics, and yet, if he doesn't change, he's really dead. I'm surprised there's been any continuity at all in my books»⁸. À son agente littéraire Elizabeth Otis, Steinbeck écrivit en février 1962 que la relecture de vieux classiques, comme les ouvrages de Walter Pater, critique d'art britannique du tournant du dix-neuvième siècle, ou ceux de l'historien de l'Antiquité Thucydide, était intéressante car certains aspects ne lui plaisaient plus, alors que d'autres étaient devenus beaucoup plus importants. Il écrivit : «Walter Pater, whom I used to adore, has slipped way back for me, while Thucydides has gone way up. They haven't changed. I have»⁹. Aussi, dans un entretien accordé à un journaliste de la revue *Polityka* en Pologne en 1963 (rencontre tenue lors de son voyage «culturel» en Europe de l'Est, que nous verrons plus loin), Steinbeck admit qu'il voulait

⁷ «John Steinbeck», *Encyclopédie Universalis*, Paris, corpus 21, p. 591 et «John Steinbeck», *Le Petit Robert 2, Dictionnaire universel des noms propres*, Paris, 1993, p. 1703.

⁸ Entrevue entre W.J. Weatherby et John Steinbeck, «A Writer of the People», dans *Manchester Guardian Weekly*, 22 octobre 1959, p. 14, archives de la Stanford University.

⁹ Nous verrons en effet que Steinbeck s'intéresse grandement, sinon plus qu'avant, à la politique et aux causes des guerres (sujets majeurs des écrits de Thucydide) au cours de cette période, de par ses liens avec Kennedy et Johnson, notamment concernant la «Grande Société» et la guerre du Viêt-nam. Jackson J. Benson, *John Steinbeck, Writer: A Biography*, New York, Penguin Books, 1984, p. 907.

surtout être compris au présent, non dans le futur et qu'il ne revenait jamais sur ses anciens écrits, mais qu'il créait toujours des ouvrages différents¹⁰. L'écrivain Edward Albee se rappelle un incident révélateur survenu lors d'une conférence de presse en URSS en 1963 dans le cadre du voyage mentionné plus haut. Un des journalistes a déclaré à Steinbeck qu'il disait la vérité dans *The Grapes of Wrath*, mais qu'il se demandait pourquoi il ne la disait plus dans ses écrits récents, tels que *The Winter of Our Discontent*. Steinbeck lui aurait répondu : «You son of a bitch! Things change in democracies, and it's my job to write about how it is now. You know better than to ask a question like that»¹¹. Ajoutons que selon l'historien Jackson J. Benson, Steinbeck a aussi été interrogé par un journaliste sur son passage de marxiste à puritain. Steinbeck lui répondit : «I don't know what you mean. I've never been either. My novels of social reform were stories of people, not political treatises»¹². Ceci montrait que dans son propre esprit, il n'avait pas décliné après 1945. Il continuait simplement à s'intéresser aux Américains, dans un pays et un monde en changement. Loin d'être découragé, Steinbeck était très optimiste sur les possibilités que les États-Unis réussissent à passer au travers de leurs problèmes. En même temps, s'il avait abandonné la fiction dans ses dernières années, c'était parce qu'il trouvait dans les essais un mode plus puissant afin de s'attaquer aux questions de l'actualité.

Notre travail a justement pour but de remettre en question cette idée de déclin. D'après nous, Steinbeck a toujours été très engagé, il n'était nullement en «déclin». Après un petit parcours intellectuel de Steinbeck pour montrer aussi son travail actif et influent dans l'après-guerre, nous allons examiner la période après 1960, partie de la vie de Steinbeck où l'auteur est vu le plus en déclin. D'après nous, il est toujours possible de considérer Steinbeck comme un intellectuel libéral de gauche dans les années 1960, voire plus engagé et plus lié au pouvoir que dans les années 1930. Cette étude montrera que Steinbeck lutte contre les inégalités et l'immoralité aux États-Unis et ailleurs dans le monde et souhaite la poursuite du «New Deal» grâce à la «Grande Société», programme dérivé du «New Deal» mis de l'avant par le président Johnson. Pour y parvenir, Steinbeck entretenait des contacts avec des présidents, à savoir Kennedy et surtout Johnson. Avec Johnson, Steinbeck était encore plus proche du pouvoir car il était un ami et grand conseiller de celui-ci. Steinbeck intervenait également à plusieurs occasions sur la scène publique dans des mouvements sociaux et politiques, notamment dans le mouvement des droits civiques. Ceci est d'autant plus intéressant, car il faut noter

¹⁰ «Steinbeck: I Want to Be Understood Today» (version anglaise), *Polityka*, no 46, Varsovie, 16 novembre 1963, p. 1-5, archives de la Stanford University.

¹¹ Edward Albee, dans *John Steinbeck: Centennial Reflections by American Writers*, Susan Shillinglaw (éd.), Center for Steinbeck Studies, San Jose State University, 2002, p. 1.

¹² Benson, *op.cit.*, p. 948.

que l'écrivain était originaire de la Californie, un État où la ségrégation était bien répandue¹³. Enfin, en défenseur des libertés individuelles, il étendit en Asie et en URSS (comme précédemment dans ce cas) son désir de lutter contre les oppressions physiques et psychologiques. Ainsi, Steinbeck s'inscrivait dans la communauté d'anciens intellectuels du «New Deal». En effet, nous montrerons qu'excepté son adhésion à la guerre du Viêt-nam, Steinbeck rejoint les autres «New Dealers» de son époque au cours des années 1960.

Malgré les commentaires négatifs que Steinbeck a dû subir, plusieurs critiques s'entendent pour dire qu'il a été un écrivain majeur aux États-Unis. Cette popularité fait de lui un des auteurs les plus étudiés aux États-Unis encore aujourd'hui. La plupart de ses romans continuent d'être publiés et il y a des centres d'études de Steinbeck. Mais comme l'auteur est avant tout reconnu comme un écrivain, et plus précisément comme un romancier, la quasi-totalité des ouvrages qui traitent de son oeuvre sont en fait des études littéraires. Les seules études plus historiques sont quelques biographies ou des articles portant sur tel ou tel point de sa vie, qui mettent l'accent sur les années 1930. Ce sont ces types de documents qui permettent de cerner notre sujet. Cependant, comme notre étude se situe d'abord dans les années 1960, plusieurs de ces documents manquent de pertinence.

Au cours de cette historiographie des ouvrages traitant de Steinbeck dans les années 1960, nous avons donc réalisé qu'il existe très peu de matériel disponible pour nous aider dans notre étude. Outre l'ouvrage majeur de l'historien Jackson J. Benson, le brillant article de M.R. Satyanarayana et l'ouvrage synthèse de l'historien Jay Parini, cette période de la vie de Steinbeck est peu connue. En effet, la plupart des autres ouvrages sont d'ordre littéraire, plutôt qu'historique. C'est donc sur des sentiers peu battus, mais non moins intéressants, que nous avons décidé de nous aventurer. Essentiellement, l'apport de notre travail vis-à-vis de l'historiographie existante est que nul autre auteur, même en considérant les biographies, n'a traité aussi profondément de l'implication politique de Steinbeck, ni de la variété des mouvements sociaux dans lesquels il s'est impliqué.

Tout d'abord, l'étude la plus importante sur la vie de John Steinbeck est *The True Adventures of John Steinbeck, Writer*, de Jackson J. Benson, paru en 1984. L'auteur a voulu écrire un récit d'aventures, comme le titre l'indique, et en même temps, donner une image très noble d'un écrivain engagé qui a lutté toute sa vie pour le rester. Dans cet ouvrage de 1115 pages, l'auteur a tenté de régler le problème d'écrire une étude sur Steinbeck qui ne soit pas littéraire. Il a donc décidé de rédiger l'ouvrage le plus complet sur sa vie, d'où l'idée de parler de «the true adventures». Ce désir cache mal

¹³ Pour en savoir plus concernant l'histoire politique et sociale de la Californie au cours de cette période, voir Curt Gentry, *The Last Days of the Late Great State of California*, New York, 1968, 384 pages.

pourtant l'attachement qu'il avait pour Steinbeck, d'où le peu de commentaires négatifs et le manque d'objectivité constant. Benson y parle de ses écrits, de ses relations avec ses amis dont plusieurs sont très connus, de ses voyages en Europe, au Mexique et au Viêt-nam. Il s'est servi surtout de matériel non publié d'universités californiennes. Il réalisa également plusieurs entrevues avec des personnes proches de Steinbeck, telle que sa femme, Elaine Steinbeck.

Toutefois, il y a quelques lacunes dans cet ouvrage. D'abord, comme le montre J. R. Bryer, l'auteur y néglige la fiction de Steinbeck. Il a donc été peu utile pour analyser *The Winter of Our Discontent*. Ensuite, l'auteur nous perd dans ses paragraphes qui n'en finissent plus et manque de clarté dans ses sources, ce qui nous amène à douter parfois d'où l'auteur tient l'information¹⁴. Benson a également omis de parler des liens entre Steinbeck et les intellectuels. Outre le fait qu'il mentionne quelque peu la relation entre Galbraith et Steinbeck, ce dernier semble évoluer dans un monde isolé des intellectuels. Il ne s'intéresse pas beaucoup aux liens amicaux et politiques de Steinbeck avec Johnson, notamment concernant son rôle de rédacteur de discours ou de conseiller pour Johnson. Bien qu'il parle quelque peu de son appui à Johnson au Viêt-nam, il néglige le soutien de Steinbeck à Johnson pour mettre de l'avant la «Grande Société». Enfin, l'auteur ne traite presque pas des critiques littéraires, probablement pour éviter de donner une image négative de Steinbeck.

L'article de M. R. Satyanarayana «Novelist at Crossroads: John Steinbeck during the 1950's and 1960's» paru dans l'*Indian Journal of American Studies* a aussi été utile pour notre travail. Sa thèse rejoint notre hypothèse de départ, soit que Steinbeck est resté un intellectuel engagé dans les années 1960. Essentiellement, l'auteur montre que Steinbeck a été confronté à des événements marquants pour lui et pour la nation américaine dans les années 1950 et 1960 comme le maccarthysme, la corruption aux États-Unis et la guerre du Viêt-nam qui ont déstabilisé plusieurs intellectuels. Ainsi, contrairement à Benson, Satyanarayana parle du contexte intellectuel. Selon lui, les intellectuels de la génération de Steinbeck, comme Hemingway, Faulkner, Farrell, Dos Passos ou Steinbeck ont été vus en déclin après 1945. Pourtant, l'auteur croit qu'à la différence des autres, Steinbeck n'a pas décliné, mais qu'il est resté présent et a voulu écrire sur son temps avec des essais sur les Américains comme *Travels With Charley* et *America and Americans*¹⁵.

¹⁴ Par exemple, Benson donne quelques références de sources sur une vingtaine de pages, mais sans préciser où va chaque source dans le chapitre. Jackson R. Bryer, «Book Review» de *The True Adventures of John Steinbeck, Writer: A Biography*, de Jackson J. Benson, dans *American Literature*, vol. 57, no 3, 1985, p. 513-515.

¹⁵ M.R. Satyanarayana, «Novelist at Crossroads: John Steinbeck During the 1950's and 1960's», *Indian Journal of American Studies*, (India), vol. 14, numéro 2, 1984, p. 111.

Satyanarayana a écrit un excellent article sur un thème peu connu à l'époque (et encore aujourd'hui), celui des écrits de Steinbeck qui lui permirent de rester présent sur la scène publique dans les années 1950 et 1960. Avec Benson, il est l'un des seuls à contredire l'idée que Steinbeck a décliné après 1945. Il a aussi beaucoup plus analysé les ouvrages de Steinbeck que ne l'a fait Benson.

Toutefois, des erreurs sont présentes dans l'article de Satyanarayana. D'abord, il se trompe lorsqu'il dit que Steinbeck est allé couvrir la guerre du Viêt-nam par loyauté pour son ami Johnson¹⁶. Il y est allé de lui-même en fait, pour en apprendre plus sur le conflit et le rapporter. Ajoutons que l'auteur ne parle pas des voyages «culturels» de Steinbeck en Europe de l'Est en 1963, demandés par Kennedy. Aussi, il se trompe lorsqu'il dit que ce sont des pressions extérieures (qu'il n'identifie pas), ses voyages et surtout sa santé déclinante qui l'ont obligé à arrêter d'écrire sa traduction de la légende arthurienne de Malory¹⁷. Steinbeck était plutôt découragé par la taille de ce travail qu'il considérait comme sa dernière œuvre majeure. Les voyages ou les autres raisons qui interrompirent son travail sur la légende arthurienne n'étaient que des motifs supplémentaires pour qu'il se repose quelque peu et qu'il se change les idées. Après son retour d'Asie en 1967, il est vrai que sa faible santé l'empêchait d'écrire quoi que ce soit et mit un terme à son désir de terminer la traduction de Malory. Enfin, Satyanarayana évite le côté moraliste, voire croisé, de l'auteur.

Un autre ouvrage important sur Steinbeck est *John Steinbeck: A Biography*, de Jay Parini, publié en 1995. L'ouvrage représente la seconde et dernière tentative pour dépeindre la vie personnelle et professionnelle de Steinbeck dans ses moindres détails. Comme Benson, l'auteur veut donner une image d'écrivain qui a constamment voulu être engagé et son ouvrage contient quelques bons points. D'abord, l'auteur a voulu corriger la lacune de Benson en ajoutant des réflexions sur la fiction de Steinbeck. En effet, bien que rapidement fait, Parini analyse adroitement *The Winter of Our Discontent*¹⁸.

Un problème assez important avec l'ouvrage de Parini est que le recensement des idées politiques de Steinbeck n'est pas de dimension importante. Par exemple, Parini ne parle presque pas

¹⁶ Il reprend les propos de Harry Golden et soutient que Steinbeck serait le seul qui a véritablement écrit à propos des États-Unis. *Ibid.*, p. 118.

¹⁷ Parution posthume en 1976 aux éditions Farar, Stauss and Giroux. Il s'intitulait *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*. *Ibid.*, p. 117.

¹⁸ Il nous apprend par exemple que le Christ, Richard III et la légende d'Ethan Allen, héros de la Révolution américaine, sont des thèmes sous-tendant l'histoire. Parini montre aussi que le personnage intègre, honnête et fidèle d'Ethan peut être lié à Steinbeck puisque ces qualités étaient présentes chez l'auteur. Jay Parini, *John Steinbeck: A Biography*, New York, Henry Holt and Company, 1995, p. 431-435.

des actions ou des discours de Steinbeck durant son voyage en Europe de l'Est en 1963 et encore moins de la réaction des médias des pays qu'il a visités. Ceci aurait été bien puisque l'auteur souligne que le but de ce voyage, recommandé par Kennedy, était de «defuse the Cold War»¹⁹. Ajoutons qu'il se sert peu des lettres de Steinbeck avec Lyndon B. Johnson. De plus, comme chez Benson, les liens entre Steinbeck et les intellectuels y sont presque absents, ce qui limite la pertinence de l'ouvrage pour notre recherche. Enfin, la réception des ouvrages de Steinbeck est de beaucoup supérieure à celle faite par Benson, mais Parini aurait pu l'améliorer. Par exemple, outre le fait qu'il soutienne qu'*America and Americans* ait été perçu comme un «coffee table book» par la critique, l'auteur ne donne aucune référence de journal qui va dans ce sens²⁰.

En bref, Parini a corrigé certaines lacunes de Benson, mais n'a pas réussi à surpasser la qualité de la recherche de Benson. Même s'il a repris plusieurs propos de Benson, son ouvrage n'est pas une copie de celle de Benson. Il en est plutôt une version réduite, meilleure sur certains aspects et médiocre sur d'autres.

Nos sources sont variées, mais elles se concentrent sur les écrits de non-fiction de Steinbeck. Nous avons d'abord ciblé les articles de non-fiction, les essais et le discours de réception du prix Nobel de Steinbeck. Quant à *Travels With Charley*, *America and Americans* et, dans une moindre mesure, *The Winter of Our Discontent* et *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*, bien qu'ils soient des ouvrages de fiction, ils furent très utiles²¹. Certains de ces ouvrages furent utilisés dans leur version française puisqu'ils étaient ainsi plus accessibles. Précisons que puisque notre présente recherche n'est pas un ouvrage de critique littéraire, mais bien un travail d'histoire, l'usage exclusif de la version originale ne fut pas jugé essentiel pour la compréhension du sujet d'étude.

Nous avons également consulté les lettres et les autres documents d'archives disponibles à la New York Public Library et dans les bibliothèques de la Columbia University, la Princeton University, la San Jose State University, la Stanford University et la Lyndon B. Johnson Library, à Austin, Texas.

¹⁹ *Ibid.*, p. 450-454.

²⁰ *Ibid.*, p. 470-471.

²¹ John Steinbeck, *America and Americans and Selected Nonfiction*, Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson (éd.), New York, Viking, 2002, 429 pages, John Steinbeck, *The Acts of King Arthur and His Noble Knights, from the Winchester Manuscripts of Thomas Malory and Other Sources*, Chase Horton (éd.), Farrar, Straus and Giroux, New York, 1976, 451 pages, John Steinbeck, *Une saison amère*, Paris, éd. Jean-Claude Lattès, 1995, 351 pages et John Steinbeck, *Voyage avec Charley*, «Coll. Babel», Paris, Phébus, 1995, 336 pages.

Dans cette dernière, nous avons pu consulter plusieurs documents très importants pour notre recherche. Il s'agissait pour la plupart de correspondance entre Steinbeck et le président Johnson et ses conseillers.

En ce qui concerne les divisions, précisons que le présent mémoire comporte trois chapitres qui permettront de répondre à notre sujet de recherche, c'est-à-dire comment Steinbeck est resté un intellectuel libéral de gauche engagé dans les années 1960 et comment il se compare aux autres intellectuels libéraux de sa génération. C'est donc à travers trois sujets pertinents pour les intellectuels libéraux de l'époque que nous y répondrons. D'abord, nous verrons l'inquiétude de Steinbeck en ce qui concerne le manque de moralité des Américains et les moyens qu'il jugea bons pour lutter contre ce problème, en particulier son soutien aux réformes des présidents John F. Kennedy et Lyndon B. Johnson et comment il se lia d'amitié avec le dernier. Nous traiterons ensuite de l'implication de Steinbeck en tant qu'intellectuel comme soutien ou critique aux minorités et aux mouvements de masse, comme le mouvement des droits civiques, le mouvement féministe, la Nouvelle Gauche et la contre-culture. Nous terminerons cette recherche en montrant la lutte anticommuniste de Steinbeck. Comme nous le démontrerons, Steinbeck n'a fait que déplacer à l'extérieur des États-Unis son combat, parfois sérieux, d'autres fois irréaliste, pour la justice sociale. Nous tenterons donc de montrer que Steinbeck était encore très engagé et qu'il rejoignait ainsi, d'une façon ou d'une autre, d'autres intellectuels libéraux importants de cette époque.

Pour terminer, je voudrais grandement remercier tous ceux qui m'ont aidé dans mes recherches de près ou de loin. D'abord, je remercie les différents employés des dépôts d'archives des universités américaines que j'ai eu à fouiller. Ces universités sont la Princeton University, la Columbia University, la Stanford University, la Lyndon B. Johnson Library de l'University of Texas à Austin et enfin, le Center for Steinbeck Studies de la San Jose State University. Je voudrais remercier chaleureusement Madame Susan Shillinglaw, alors directrice du Center for Steinbeck Studies, pour son appui et sa grande écoute. Madame Shillinglaw m'a suggéré plusieurs sources pertinentes pour ce travail, en plus de m'avoir encouragé à poursuivre mon sujet qu'elle jugeait très intéressant. Je voudrais aussi remercier chaleureusement mon directeur de maîtrise, Greg Robinson, qui fut d'une grande générosité et d'un soutien constant. Monsieur Robinson a toujours veillé à ce que je persévère et que je dépasse sans cesse mes limites. Sans lui, il est possible que ce mémoire n'eût pas vu le jour. Je remercie également Monsieur Thomas Ingersoll, ancien professeur d'histoire de l'Université de Montréal, qui m'a grandement aidé, ainsi que sa mère qui a eu la bonté et la générosité de m'accueillir lors de mes recherches en archives en Californie. Je remercie aussi mon ami Pavel Sjanov pour sa traduction de textes russes. Enfin, je remercie mes parents, mon frère, mes amies Amélie, Gina,

Pascale, Judith et Véronique, pour leur aide précieuse et la confiance qu'ils m'ont toujours témoignée lors de la réalisation de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	ii
RÉSUMÉ.....	xiii
INTRODUCTION.....	1
Biographie de John Steinbeck.....	2
Une définition de l'intellectuel américain.....	4
John Steinbeck et les intellectuels du «New Deal» entre les années 1930-1960.....	6
John Steinbeck et les intellectuels du «New Deal» durant la crise économique des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale.....	6
John Steinbeck et les intellectuels du «New Deal» de 1945 à 1960.....	19
CHAPITRE I	
JOHN STEINBECK ET LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE MORALITÉ PUBLIQUE.....	31
1.1 La dénonciation de l'immoralité, de la médiocrité et de l'homogénéité aux États-Unis : causes, effets et solutions aux problèmes.....	31
1.2 Les chevaliers : le meilleur exemple de personnes morales.....	40
1.3 Critique et opinion des intellectuels libéraux au sujet du manque de moralité et du danger quant à l'avenir des Américains.....	42
1.4 Les contacts entre John Steinbeck et les présidents : une excellente solution pour régler les problèmes sociaux et moraux.....	46
1.4.1 Washington et la justice sociale.....	47
1.4.2 John Steinbeck et John F. Kennedy.....	47
1.4.3 John Steinbeck et Lyndon B. Johnson.....	48
CHAPITRE II	
JOHN STEINBECK, LES MINORITÉS ET LES MOUVEMENTS DE MASSE.....	82
2.1 Les exclus qui exigent l'égalité de leurs droits.....	83
2.1.1 Les Afro-Américains.....	83
2.1.2 Les femmes.....	83
2.1.3 Les homosexuels.....	84
2.1.4 La Nouvelle Gauche, les <i>beatniks</i> et les <i>hippies</i> : des phénomènes de la contre-culture.....	85
2.1.5 Les Hispano-Américains.....	85
2.2 John Steinbeck : un défenseur des minorités aux États-Unis.....	86
2.2.1 John Steinbeck et les Noirs.....	86

2.2.2 John Steinbeck et les autres minorités socioculturelles.....	99
2.2.3 John Steinbeck et les homosexuels.....	103
2.2.4 John Steinbeck et la contre-culture.....	105
2.2.5 John Steinbeck et les femmes.....	108
CHAPITRE III	
JOHN STEINBECK ET L'ANTICOMMUNISME	111
3.1 L'anticommunisme des Américains au cours des années 1960.....	112
3.2 La position de John Steinbeck et des autres intellectuels concernant la Guerre froide au cours des années 1960.....	114
3.2.1 Les actions de la communauté intellectuelle.....	114
3.2.2 John Steinbeck en Europe de l'Est.....	115
3.2.3 John Steinbeck et la Chine.....	123
3.2.4 John Steinbeck et Cuba.....	126
3.3 Les écrits et les actions de John Steinbeck comme soutien à la politique extérieure de Lyndon B. Johnson au Viêt-nam.....	127
3.3.1 L'appui de John Steinbeck aux interventions américaines au Viêt-nam et son désir d'aller couvrir la situation au Viêt-nam.....	127
3.3.2 John Steinbeck au Viêt-nam : une justification de la présence américaine.....	142
3.3.3 Critique des intellectuels libéraux au sujet de l'intervention américaine au Viêt-nam et de la position de John Steinbeck.....	154
CONCLUSION.....	162
BIBLIOGRAPHIE.....	165

RÉSUMÉ

Le présent mémoire porte sur le rôle de Steinbeck en tant qu'intellectuel libéral de gauche au cours de la dernière décennie de sa vie, soit les années 1960. Steinbeck est un écrivain américain qui vantait la ténacité et le courage du «petit peuple», ces opprimés économiques et sociaux, dans des écrits des années 1930, comme *The Grapes of Wrath*. Après avoir préalablement défini Steinbeck comme un intellectuel du «New Deal» durant la crise économique des années 1930 et avoir traité de ses actions et de ses écrits dans la période de la Deuxième Guerre mondiale, puis dans la période de l'après-guerre, ce mémoire s'étend sur le rôle de Steinbeck dans les années 1960. L'originalité de cette étude réside dans le fait que nous avons ciblé une période moins connue de Steinbeck, car celle-ci est vue comme un déclin dans la carrière de l'écrivain par plusieurs critiques. En effet, notre recherche nous a amené à remettre en question la thèse de nombreux critiques qui décrivent Steinbeck comme un néo-conservateur ou un conformiste désengagé vers la fin de sa vie. Contrairement à cette idée répandue, nous montrons que Steinbeck ne doit aucunement être mis de côté après 1960. Non seulement est-il resté toujours très actif au cours de cette période, sinon plus qu'avant, mais à l'aide de ses écrits et ses interventions en politique, Steinbeck a eu un impact sans précédent quant à la poursuite du libéralisme au cours de cette décennie. D'après nous, ce lauréat du prix Nobel voulait une poursuite du «New Deal», tout comme d'autres libéraux de l'époque. De fait, l'écrivain a joué un rôle majeur dans la dénonciation de l'immoralité qui sévissait dans la nation. Pour y remédier, Steinbeck se rapprocha, comme auparavant, de présidents et soutint leurs réformes. D'après lui, le président était un leader capable de redonner une direction à la nation en crise. De plus, il soutint ardemment le mouvement des droits civiques, bien qu'il ait été hostile au mouvement des jeunes et à la Nouvelle Gauche. Selon Steinbeck, le mouvement noir non violent voulait justement mettre fin au plus grand problème moral du pays, c'est-à-dire l'inégalité raciale. Steinbeck appuyait d'ailleurs de diverses façons des leaders noirs, tel que Martin Luther King, Jr. Comme le président, de par leurs actions héroïques, les Noirs pouvaient redonner un sens moral à la nation. Enfin, il fut un grand partisan d'une lutte anticommuniste dans le monde entier, comme ce fut le cas au Viêt-nam. Toutefois, il n'était aucunement motivé par un anticommunisme aveugle, mais visait plutôt une lutte contre l'immoralité aux États-Unis et la fin de la domination des communistes au Viêt-nam grâce à l'envoi de soldats courageux. Bref, ce grand intérêt de sa part pour améliorer la vie de nombreux Américains et aussi d'opprimés à l'extérieur du pays montre que l'historiographie de Steinbeck donnait, jusqu'à présent, une fausse réalité à propos de l'écrivain.

– guerre du Viêt-nam - intellectuels libéraux – John F. Kennedy - John Steinbeck - Lyndon B. Johnson - mouvements sociaux – «New Deal» –

INTRODUCTION

En tant que libéral, John Steinbeck (1902-1968) a constamment dépeint le peuple américain d'une certaine façon. Ses écrits, publiés des années 1930 à 1960, traitaient d'inégalités socio-économiques. Pour réaliser ses idées libérales, il réclama l'intervention de l'État contre l'égoïsme des gens d'affaires. Nous pouvons le définir comme un intellectuel libéral de gauche, social-démocrate à la limite ou plutôt comme un «New Dealer». Nous pouvons définir le «New Dealer» comme un libéral qui favorisait le programme de Roosevelt pour relever le statut socio-économique des Américains. Aux États-Unis, ce «New Dealer» est positionné au centre-gauche ou sur la gauche (gauche modérée), d'où l'appellation de libéral de gauche¹. Steinbeck s'inscrivait dans cette lignée de par ses pressions sur le gouvernement afin de défendre les opprimés. Pour les libéraux, le «New Deal» était une bonne façon d'adapter les principes du libéralisme pour tenter de solutionner les problèmes du moment. À partir de ce constat, l'objectif de recherche de notre mémoire sera de voir si nous pouvons encore le décrire comme un intellectuel libéral de gauche et un «New Dealer» dans les années 1960.

Mais avant d'aller au cœur de notre mémoire, il est primordial d'établir ce qu'est un intellectuel libéral de gauche et un «New Dealer» aux États-Unis pendant les années 1930-1960, et pourquoi Steinbeck adhère à ce modèle. Nous commencerons par étudier comment le libéralisme américain s'est défini suite au «New Deal» de Roosevelt pour pouvoir mieux comprendre Steinbeck en tant que «New Dealer». Nous donnerons aussi une description de l'intellectuel, a priori dans le contexte américain du vingtième siècle. Ensuite, nous verrons les courants intellectuels des années 1930-1945, puis de la période des années 1945-1960 pour bien situer Steinbeck par rapport aux autres intellectuels qui lui sont contemporains. Enfin, nous terminerons avec une étude de la mise en action de la pensée libérale de Steinbeck à travers ses actions politiques et ses écrits se situant entre les années 1930 et 1960. Ainsi, nous cernerons Steinbeck comme un intellectuel américain libéral de gauche.

¹ Jean Heffer, Pap Ndiaye et François Weil, *La démocratie américaine au XXe siècle*, Paris, Bélin, 2000, p. 11.

BIOGRAPHIE DE JOHN STEINBECK

John Steinbeck est né le 27 février 1902 à Salinas, en Californie. Il étudia à l'université Stanford, mais ne termina pas ses études. Après avoir occupé plusieurs emplois dans divers domaines, il publia son premier roman, *Cup of Gold* (1929), une histoire de pirates. Par la suite, Steinbeck se dévoua entièrement à l'écriture pour raconter bien souvent des histoires de gens ordinaires. Il publia *The Pastures of Heaven* (1932), un recueil de nouvelles se déroulant entre Salinas et Monterey, puis *To a God Unknown* (1933), un roman symbolique sur la place de l'homme dans l'univers et *Tortilla Flat*, (1935) un roman présentant des Hispano-Américains s'entraînant malgré leurs problèmes d'oisiveté et d'alcoolisme. Ce n'est qu'à partir de 1936 que Steinbeck a été véritablement reconnu, notamment grâce à ses oeuvres de revendication sociale, tel *In a Dubious Battle* (1936). L'ouvrage raconte la grève de travailleurs fruitiers en Californie durant la dépression². En 1937, il publia *Of Mice and Men*, une nouvelle dont le sujet est l'amitié entre deux métayers durant la dépression. Ce roman connut alors un succès et fut aussi adapté au théâtre et une première fois au grand écran³.

En 1939, Steinbeck publia son plus grand succès, *The Grapes of Wrath*, qui lui permit d'obtenir le prix Pulitzer en 1940 ainsi qu'une immense popularité. L'histoire raconte les mésaventures de migrants dépossédés du «Mid-West», en particulier de l'Oklahoma, d'où leur surnom «Okies», qui vont vers la Californie et s'y mobilisent pour contrer l'exploitation dont ils sont victimes. Cette union, qui a pour but de mieux passer à travers la crise économique, amena Wilson Carey McWilliams à parler de la fraternité américaine⁴. Le père de ce dernier, Carey McWilliams, inspira d'ailleurs en partie Steinbeck avec son ouvrage *Factories in the Field*, publié en 1939, sur la mauvaise condition des migrants⁵. En fait, Steinbeck s'inscrit dans le courant de gauche des années 1930, que nous verrons. Il croyait à ce moment-là en la théorie de «l'homme-groupe», qui consistait à croire que

² Steinbeck y traite de communistes dénonçant l'exploitation faite par les grands propriétaires terriens durant la crise économique des années 1930. Steinbeck n'est pas communiste, mais il est sensible à cette oppression économique. Excepté les intellectuels de New York, les critiques accueillirent bien ce roman, mais le blâmèrent pour sa violence. Jay Parini, *John Steinbeck: A Biography*, New York, H. Holt, 1995, p. 163-164 et 174.

³ Cette version cinématographique est même considérée comme un classique. Joseph R. Milichap, *Steinbeck and Film*, New York, Frederick Ungar Publishing Co., 1983, p. 13-17.

⁴ Wilson Carey Mc Williams, *The Idea of Fraternity in America*, Berkeley, University of California Press, 1973, p. 539-540.

⁵ Jackson J. Benson, *John Steinbeck, Write : A Biography*, New York, Penguin Books, 1984, p. 336 et 421-422.

lorsque les hommes sont unis, ils réussissent de grandes choses⁶. Ceci est présent dans plusieurs de ses romans des années 1930, mais surtout dans *The Grapes of Wrath*. La critique apprécia grandement cet ouvrage⁷. Des conservateurs le dénoncèrent néanmoins comme un menteur et un communiste. Un autodafé a d'ailleurs été fait de l'ouvrage peu après sa parution⁸. Ce scandale a semblé mousser la popularité de Steinbeck car le roman fut vite mis en film par John Ford et connut un triomphe au point de vue artistique et commercial et permit à Ford de remporter l'Oscar du meilleur réalisateur en 1940⁹.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, Steinbeck travailla pour le gouvernement fédéral et écrivit *Bombs Away*. Il publia en même temps *The Moon is Down* (1942), une nouvelle traitant de la résistance en Norvège contre l'envahisseur nazi. Steinbeck se rendit également au front comme journaliste. Ses écrits devaient être publiés sous forme de recueil en 1958 sous le titre *Once There Was a War*. En 1945, il publia *Cannery Row*, un roman dont l'action se déroule encore une fois à Monterey et présente à nouveau des gens ordinaires. Deux ans plus tard, il publia *The Wayward Bus*, une satire de l'homme d'affaires moderne et *The Pearl*, une fable à caractère social dont l'action a lieu au Mexique.

Après 1947, ses romans ont traité de sujets tels les problèmes individuels ou la lutte du bien et du mal. Outre le scénario du film *Viva Zapata*, réalisé par Elia Kazan, qui traite du révolutionnaire mexicain Emiliano Zapata, Steinbeck produisit dans les années 1950 la pièce de théâtre *Burning Bright* en 1950, le roman populaire *East of Eden* en 1952 (mit aussi en film par Kazan) et la nouvelle *Sweet Thursday* (qui devint la comédie musicale *Pipe Dream*) en 1954. En 1957, il publia une satire de la politique française avec *The Short Reign of Pippin IV*. En 1961, il publia son dernier roman, *The Winter of Our Discontent*, qui se déroule en Nouvelle-Angleterre et qui aborde la question de la moralité dans un temps de médiocrité. L'année suivante, il reçut le prix Nobel de littérature et produisit un essai racontant son voyage à travers les États-Unis avec son chien, *Travels with Charley*. En 1966, il publia son dernier ouvrage, *America and Americans*, un recueil d'essais traitant de la vie américaine, accompagné de photos de scènes nationales. Steinbeck mourut le 20 décembre 1968 à

⁶ John Steinbeck, *John Steinbeck: A Life in Letters*, Elaine Steinbeck et Robert Wallsten (éd.), New York, Penguin Books, 1975, p. 79-82.

⁷ Les journaux *New Yorker* et *New Republic* par exemple voyaient ce livre comme utile aux Américains pour faire une «revolution in their minds and hearts», Parini, *op.cit.*, p. 220.

⁸ Les trois copies de la bibliothèque de Saint-Louis ont d'ailleurs été brûlées. Armel Marin, *Rencontre avec Steinbeck*, Paris, Éd. de l'École, 1974, p. 31.

⁹ Milichap, *op.cit.*, p. 28 et 36.

New York. Son ouvrage sur la légende arthurienne, *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*, fut publié de façon posthume en 1976¹⁰.

UNE DÉFINITION DE L'INTELLECTUEL AMÉRICAIN

Avant d'aller plus loin dans notre étude de John Steinbeck l'intellectuel américain, il serait bien de définir l'intellectuel au vingtième siècle, et en particulier, celui qui oeuvrait aux États-Unis. Nous retiendrons la définition de l'historien américain A. M. Wald. D'après lui, « an intellectual is defined not by personal attributes but by social function; an intellectual is one who is occupationally involved in the production and dissemination of ideas »¹¹. Wald ajoute qu'il existe divers types d'intellectuels correspondant à cette définition. De ce fait, il croit que les plus représentatifs de ce groupe se sont démarqués par la création de produits culturels ainsi que par des connaissances générales et interdisciplinaires. Pour ce faire, ils pouvaient occuper les postes d'éditeurs de revues intellectuelles, d'enseignants, de journalistes ou de politiciens intellectuels. Ils pouvaient aussi travailler à temps plein au sein d'un parti politique dont la tâche principale était la diffusion des idées¹².

D'après le néo-conservateur Irving Kristol, un intellectuel parle avec autorité générale d'un sujet pour lequel il n'a pas de compétence particulière¹³. Comme nous le verrons, Steinbeck sortait de ce lot puisque, contrairement à beaucoup d'« armchair intellectuals », il s'est déplacé à plusieurs reprises à différents endroits pour vérifier son opinion, ce qui faisait de lui un intellectuel un peu hors du commun.

Dans *l'Encyclopaedia Universalis*, les intellectuels sont représentés comme des personnes prenant parti pour une cause, qui y sont engagés, comme des critiques de l'ordre établi, tout en étant un « produit » de leur société¹⁴. P. Ory et J.-F. Sirinelli, quant à eux, rejettent le critère d'anticonformisme (ou d'appui au conformisme) pour décrire les intellectuels. Selon eux :

¹⁰ Peter Lisca. « John Steinbeck », *Collier's Encyclopedia*, William D. Halsey et Bernard Johnston (éd.), vol. 21, New York, Mac Millan Educational Company, 1982, p. 518.

¹¹ Alan M. Wald, *The New York Intellectuals. Rise and Decline of the Anti-Stalinist Left from the 1930s to the 1980s*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1987, p. 22.

¹² *Ibid.*, p. 23.

¹³ Irving Kristol, « American Intellectuals and Foreign Policy », *Foreign Affairs*, juillet 1967, dans *Neoconservatism, The Autobiography of an Idea*, New York, Londres, Toronto, Sydney, Tokyo et Singapour, The Free Press, 1995, p. 75

¹⁴ *Encyclopaedia Universalis*, corpus 12, Paris, Encyclopedia Universalis, 2002, p. 591.

l'intellectuel sera donc un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéal. Ni une simple catégorie socioprofessionnelle, ni un simple personnage, irréductible. Il s'agira d'un statut, comme dans la définition sociologique, mais transcendé par une volonté individuelle comme dans la définition éthique, et tourné vers un usage collectif¹⁵.

Cette définition montre mieux le rôle social qu'occupent les intellectuels sans entrer dans le réductionnisme de la définition précédente, c'est-à-dire de voir les intellectuels comme des critiques ou des «prêtres» de la société.

De façon quelque peu différente, J. Benda croyait ce rôle de critique en Europe disparut à partir du 19^e siècle. Son essai *La trahison des clercs* (1927) explique ce changement d'attitude des intellectuels passant de ce rôle à celui de porte-étendard de l'ordre. Il explique que lors de la création d'États-nations en Europe au dix-neuvième siècle, la politique devint un sujet qui intéressa tous les hommes. Ceci poussa les intellectuels à délaissier leur indépendance et à approcher l'élite politique pour avoir une «accession croissante de leur corporation à la condition bourgeoise et à ses vanités, perfectionnement de leur romantisme, déclin de leur connaissance de l'Antiquité et de leur tenue intellectuelle»¹⁶. Cette «trahison des clercs» est intéressante pour nous car elle représente dans un certain sens le chemin des intellectuels «New Dealers», comme Steinbeck. En effet, ceux-ci ont vécu, non sans réticences, une situation de porte-parole des hommes au pouvoir vers la fin des années 1930 et ont accepté encore cette attitude lors de la soudaine prospérité économique américaine après 1945.

Ces définitions nous permettent de donner une description du moins approximative de l'intellectuel qu'était Steinbeck. Il s'agit d'une personne créatrice engagée (indépendante ou non politiquement) qui intervient sur la scène publique, qui a un impact politique en critiquant certaines faiblesses du système et qui appuie le gouvernement pour y parvenir. Cette personne a une fonction sociale rendue possible par sa «production and dissemination of ideas». Steinbeck a démontré sa volonté de donner son opinion dans plusieurs journaux et revues à grand tirage traitant de divers sujets¹⁷. D'après lui, il était un «rearranger of nature» car il voulait «[...] arrange or rearrange events

¹⁵ Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 10.

¹⁶ Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Bernard-Grasset, 1927, p. 218-219.

¹⁷ Parmi ces journaux et revues, nous retrouvons entre autres, *Esquire*, *Harper's Bazaar*, *Le Figaro*, *Le Figaro littéraire*, *Life* (Chicago Ill.), *New Republic*, *New York Times Book Review*, *Newsweek*, *Paris Review*, *Playboy*, *Popular Science*, *Punch*, *Saturday Evening Post*, *Saturday Review*, *Sports Illustrated*, *Time* et *Writer's Digest*.

so that they are more nearly what he hoped they might have been»¹⁸. Ceci montre à quel point Steinbeck tenait à sa fonction sociale à la fois de romancier et de diffuseur d'idées.

En tenant compte de cette définition, il reste à savoir ce qu'était un intellectuel du «New Deal» et comment Steinbeck peut correspondre à ce modèle. Aussi, était-il trop simpliste et a-t-il voulu profiter de ses écrits? En quoi était-il différent des autres intellectuels de son époque? Enfin, y avait-il d'autres intellectuels avec qui nous pouvons le comparer? Toutes ces questions sont essentielles à notre recherche.

JOHN STEINBECK ET LES INTELLECTUELS DU «NEW DEAL» DE 1930 À 1960

John Steinbeck et les intellectuels du «New Deal» durant la crise économique des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale

Bon nombre, peut-être même la plupart des intellectuels les plus visibles au cours de la crise économique se sont ralliés à la gauche et ne voulaient pas s'associer au «New Deal»¹⁹. Ceux-ci le jugeaient trop modéré et inefficace, du moins jusqu'à la création du Front populaire en 1935²⁰. En effet, même si le nombre de communistes a été peu élevé aux États-Unis (un peu plus de cinquante mille vers la fin des années 1930²¹), cette idéologie influença les écrivains américains. Lorsqu'il y eut une critique des procès de Moscou (lancée par les intellectuels trotskystes, entre autres, qui les jugeaient comme des purges sanglantes d'un dictateur), certains signèrent un manifeste pour les soutenir. Max Lerner, Theodore Dreiser et bien d'autres vont le signer car la critique de l'URSS

¹⁸ Steinbeck, *op.cit.*, p. 554.

¹⁹ Dès son entrée à la Maison Blanche en 1933, Roosevelt décida de mettre fin à la crise économique en créant le «New Deal», qui se résume à une série de mesures afin d'aider des millions de démunis en créant des projets de travaux publics et d'empêcher une autre crise de se reproduire. Le «New Deal» relève du progressisme, du pragmatisme et de l'empirisme, car Roosevelt tente de régler les problèmes du moment, indiquant qu'il n'est pas doctrinaire, mais bien plus conservateur. Jean-Michel Lacroix, *Histoire des États-Unis*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 372.

²⁰ Le Front populaire fut créé par le P.C. en 1935 et consistait dans un rapprochement mondial des forces de gauche ou centre-gauche pour faire face au fascisme en Allemagne. George Breitman, «The Liberating Influence of the Transitional Program: Three Talks», dans *Trotskyism in the United States, Historical Essays and Reconsiderations*, George Breitman, Paul Leblanc et Alan Wald (éd.), Atlantic Highlands (New Jersey), Humanities Press, 1996, p. 143-144.

²¹ Paul Le Blanc, «Trotskyism in the United States: The First Fifty Years», dans *Trotskyism in the United States, Historical Essays and Reconsiderations*, George Breitman, Paul Leblanc et Alan Wald (éd.), Atlantic Highlands (New Jersey), Humanities Press, 1996, p. 21.

causait un «blow to the forces of progress»²². En effet, sans être nécessairement communistes, certains d'entre eux comme Upton Sinclair, Sherwood Anderson et Erskine Caldwell partageaient les lignes du parti et furent qualifiés de «compagnons de route» (*fellow-travelers* en anglais). La séduction de la gauche se poursuivit jusqu'à la signature du pacte germano-russe en 1939, événement qui jeta un discrédit sur le Parti communiste²³.

Cette tendance de la gauche s'inscrivait aussi dans un courant progressiste fort entre les années 1915 et 1945 qui influença beaucoup les intellectuels. Les historiens Carl L. Becker et Charles A. Beard en sont parmi les plus connus. Les progressistes avaient une vision dichotomique de l'Amérique. Ils la voyaient divisée entre ceux contrôlant les grands intérêts économiques (c'est-à-dire les grandes corporations et l'État) et le peuple²⁴. Par exemple, dans son fameux ouvrage *History of the Political Parties in the Province of New York, 1760-1776*, d'abord publié en 1909, Becker a montré qu'au dix-septième et au dix-huitième siècles, une lutte de pouvoir se fit entre le gouverneur colonial et l'assemblée, porte-parole du peuple, pour le contrôle de leurs intérêts²⁵. Dans *A Basic History of the United States* publié en 1944, Charles A. et Mary R. Beard ont montré que les grands capitalistes et le gouvernement, à la fin du dix-neuvième siècle, se sont unis pour empêcher les travailleurs de s'organiser grâce à des injonctions visant à interdire les revendications des travailleurs²⁶. Outre les communistes et les progressistes, il y avait quelques trotskystes qui critiquaient le stalinisme. Ceux-ci fondèrent le Communist League of America (CLA) en 1929, qui comptait près de cinq cents membres au milieu des années 1930. À la suite des purges de Staline lors de ses procès, ceux-ci devinrent encore plus antistalinistes et formèrent en 1938 le Socialist Workers Party avec près de mille membres, dont plusieurs intellectuels de New York comme Mary McCarthy et Edmund Wilson²⁷.

En tenant compte du fait que la plupart des intellectuels d'envergure s'opposaient alors au «New Deal», il est possible de croire que celui-ci était anti-intellectuel. Toutefois, ceci est

²² Philip Rahv, «The Great Outsider», *New York Review of Books*, 1964, dans *Essays on Literature and Politics, 1932-1972*, Arabel J. Porter et Andrew J. Dvosin (éd.), Boston, Houghton Mifflin Company, 1978, p. 305.

²³ André Kaspi, *Les Américains, Naissance et essor des États-Unis, 1607-1945*, (tome 1), Paris, Éd. Du Seuil, 1986, p. 312-313.

²⁴ John Higham, *Writing American History, Essays on Modern Scholarship*, Bloomington, Indiana University Press, 1972, p. 134-135.

²⁵ Carl Lotus Becker, *The History of Political Parties in the Province of New York, 1760-1776*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1960, p. 7

²⁶ Charles A. Beard et Mary R. Beard, *A Basic History of the United States*, New York, Doubleday, Doran and Company, 1944, p. 319

partiellement faux car certains intellectuels ont écrit ou agi en sa faveur. Le «New Deal» a reposé, dès sa création, sur le travail des professeurs et experts savants du «brains trust» (conseil informel du président, tels Raymond Moley et Rexford Tugwell de l'université Columbia). Or, il reste à savoir qui sont les créateurs et les penseurs du «New Deal», comment l'ont-ils fait et à qui s'adressaient-ils? John Kenneth Galbraith, Langston Hughes, Archibald MacLeish et Robert E. Sherwood étaient, comme Steinbeck, des intellectuels actifs dans les années 1930, qu'on peut inclure dans ce type d'intellectuels du «New Deal», car ils ont popularisé les idées du «New Deal», c'est-à-dire qu'ils ont rendu leurs écrits disponibles à la masse et non à une élite intellectuelle. Ces idées sont la foi en un capitalisme réglementé, l'unité de classe, la liberté de parole et de pensée, l'aide aux démunis par un gouvernement fédéral fort (en particulier en ce qui concerne le président) et le rejet des extrêmes (c'est-à-dire des idéologies tel que le communisme) pour lutter contre les maux de la nation comme la crise économique. Certains intellectuels «New Dealers» ont popularisé sous forme artistique ou fait partie des programmes du «New Deal», tel que le Works Progress Agency²⁸. D'autres intellectuels ont agi au sein du gouvernement ou l'ont du moins conseillé au cours du «New Deal». Ils ont également transposé ces idées à l'étranger durant la Deuxième Guerre mondiale pour mettre fin au fascisme en participant ou en soutenant la mobilisation avec, entre autres, des agences gouvernementales fortes²⁹. Ceci dit, nous verrons très bien que ces intellectuels, en particulier Steinbeck, commirent une «trahison des clercs» au cours de la crise économique et pendant la Seconde Guerre mondiale, car ils appuyèrent fortement le gouvernement au pouvoir pour donner encore plus de vie aux idées libérales qu'ils popularisèrent dans leurs romans, leurs pièces de théâtre ou leurs ouvrages de non-fiction.

D'abord, le professeur et écrivain John Kenneth Galbraith (1908-) fut un «New Dealer» important. Ce Canadien d'origine et économiste de formation appuya Roosevelt en travaillant pour le département de l'Agriculture entre 1934 et 1938, un organisme gouvernemental qui soutenait les agriculteurs. Galbraith écrivit des discours, mémorandums et autres documents. Durant la Seconde Guerre mondiale, il travailla pour des organismes tel que l'*Office of Price Administration*, une agence dont le mandat était d'empêcher une inflation ou une hausse du coût de la vie, puis vers la fin de la guerre pour le *U.S Bombing Strategic Survey*, qui s'occupait de vérifier le moral des Allemands lors

²⁷ Le Blanc, *op.cit.*, p. 21-24.

²⁸ Ce dernier voulait la création d'œuvres qui dépeignent la population américaine dans leur quotidien, y compris dans leur misère, d'où le nom «WPA Realism». Wald, *op.cit.*, p. 28.

²⁹ Un excellent article sur le rôle de MacLeish, Sherwood et Steinbeck pour lutter contre le fascisme est l'article de Peter Buitenhuis, «Prelude to War: The Interventionist Propaganda of Archibald MacLeish, Robert E. Sherwood and John Steinbeck», *Canadian Review of American Studies*, vol. 26, no 1, 1996, p. 1-30.

des bombardements alliés. Galbraith écrivit aussi durant cette période des discours patriotiques à la nation pour Roosevelt avec le «New Dealer» Robert Sherwood³⁰.

Ensuite, le poète, romancier, scénariste et critique littéraire Langston Hughes (1902-1967) se compare bien à Steinbeck à plusieurs égards, bien que Hughes fut un homme de gauche radical qui, entre autres, soutint les procès de Moscou. En effet, ce dernier créa des théâtres pour faire travailler les Noirs démunis dans les années 1930. Il écrivit aussi des pièces de théâtre et publia des articles pour dénoncer l'injustice vécue par les Noirs dans *The Nation* ou dans le journal de gauche *New Masses*³¹. Il organisa aussi une campagne de financement pour aider les migrants en Californie. Hughes est aussi allé en Afrique, à Cuba, à Haïti, en URSS et en Espagne en 1936 lors de la Guerre civile. Il y écrivit des articles sur les Noirs présents dans les Brigades internationales. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, il contribua à l'effort de guerre en écrivant des chansons diffusées à la radio pour vanter l'effort de guerre et le WPA de Roosevelt qui offrait des emplois aux chômeurs³². Il commença également à écrire dans le *Chicago Defender* des articles sous les traits d'un Noir pauvre pour dénoncer la situation difficile que vivaient les Noirs. Hughes se joignit également à des groupes de droits civiques intégrationnistes, tels que le NAACP et la Urban League. Il participa par exemple à une fête organisée par le NAACP en 1943³³.

Un autre «New Dealer» qui mérite notre attention est l'ami de Steinbeck, le poète Archibald MacLeish (1892-1982). Jamais socialiste, mais plutôt libertaire, ce dernier s'opposa au Front populaire mais défendit un «front commun» contre le fascisme dès le milieu des années 1930. En 1935, il publia *A Time to Speak*, dans lequel il incitait les artistes à critiquer le fascisme³⁴. Puis, il rencontra le président pour qu'il réagisse cette année-là contre la guerre en Espagne³⁵. Ses poèmes

³⁰ John Kenneth Galbraith, *A Life in Our Times: Memoirs*, Boston, Houghton Mifflin, 1981, p. 94, 98-100, 118-127 et 196.

³¹ Arnold Rampersad, *The Life of Langston Hughes. Volume I: 1902-1941. I, Too, Sing America*, deuxième éd., New York, Oxford University Press, 2002, p. 98, 130, 165-166, 206 et 357-358.

³² James S. Haskins, *Always Movin' On: The Life of Langston Hughes*, Trenton, N.J., Africa World Press, Inc., 1994, p. 32, 79-85, 92-98, 109-113, 121, 123

³³ Arnold Rampersad, *The Life of Langston Hughes, Volume II: 1941-1967, I Dream a World*, deuxième éd., Oxford et New York, Oxford University Press, 2002, p. 49-50 et 55-56.

³⁴ Il répéta ce message sous forme poétique à la Columbia University deux ans plus tard. Butenhuis, *loc.cit.*, p. 5.

³⁵ À cette époque, les Américains avaient décidé d'établir une politique de neutralité au sujet des conflits en Europe. Archibald, MacLeish, *Archibald MacLeish: Reflections*, Bernard A. Drabek et Helen E. Ellis (éd.), Amherst, The University of Massachusetts Press, 1986, p. 127-128.

comme *Public Speeches* (1936) traitaient de solutions du «New Deal» tels la fraternité, la charité et l'antimilitarisme. En 1937 et 1938, il écrivit les pièces radiophoniques *The Fall of the City*, *Air Raid* et *Guernica* pour inciter les Américains à réagir au fascisme³⁶. Dans *Land of the Free* (1938), appuyé par des photos, il dénonçait la pauvreté, la surpopulation, l'exploitation économique et la détérioration du sol. Dans *America Was Promises* (1939), il encourageait les gens à croire au «New Deal» et à en appliquer les principes à l'étranger pour lutter contre le fascisme³⁷.

MacLeish alla plus loin avec son poème *The Irresponsibles*, publié en 1940 dans *The Nation*. Par ce poème, il accusait les intellectuels d'être des irresponsables parce que plusieurs ne voulaient pas dénoncer le fascisme. Selon MacLeish, ils ne remplissaient pas leur tâche qui était justement de critiquer publiquement les injustices³⁸. Les intellectuels visés ici étaient surtout les intellectuels de New York car MacLeish jugeait qu'ils préféraient défendre le modernisme³⁹. Son désir de faire réagir les Américains contre le fascisme l'amena à rédiger en 1941 un texte intitulé «American Declaration of Faith, 1940». Robert Sherwood, John Steinbeck et le «New Dealer» Felix Frankfurter y apportèrent des modifications. Ceux-ci faisaient partie du nouveau *Council for Democracy* et voulaient inciter les Américains à s'opposer au fascisme⁴⁰. Le poète participa aussi au rallye antifasciste «Fight for Freedom» organisé en 1941, avec la présence du vice-président Henry Wallace et de Steinbeck⁴¹. En 1941, il publia aussi *The American Cause*, un feuillet qui prônait une action antifasciste aux Américains, puis la pièce antifasciste *The States Talking* avec le groupe Free Company. Il proposa également au *Atlantic Monthly* de rédiger une anthologie d'écrivains américains et britanniques afin de soutenir les Alliés et donna des discours patriotiques pour encourager une action américaine en Europe⁴².

³⁶ Butenhuis, *loc.cit.*, p. 6.

³⁷ Signi Lenea Falk, *Archibald MacLeish*, New York, Twayne Publishers inc., 1965, p. 96-99.

³⁸ Falk, *op.cit.*, p. 105-107.

³⁹ Ceci lui amena la foudre de ceux-ci, comme Delmore Schwartz qui l'appelait «Arch MacSlush's» et Edmund Wilson qui déplorait son «terrible jargon collectiviste», Jim Tuck, *The Liberal Civil War : Fraternity and Fratricide on the Left*, New York, University Press of America, 1998, p. 15.

⁴⁰ Il semble que le texte n'a eu guère son impact escompté en raison d'une réécriture constante, Scott Donaldson et R.H. Winnick, *Archibald MacLeis : An American Life*, New York, Houghton Mifflin, 1992, p. 338.

⁴¹ Benson, *op.cit.*, p. 493.

⁴² Butenhuis, *loc.cit.*, p. 8-10.

Pour faire valoir son engagement antifasciste, MacLeish joignit les rangs du gouvernement en 1939. Entre 1939 et 1944, il fut bibliothécaire en chef de la bibliothèque du Congrès en plus d'être choisi en 1941 et 1942 comme directeur de l'*Office of Facts and Figures*, une agence d'information créée durant la guerre. MacLeish fut aussi nommé directeur adjoint de l'*Office of War Information*, entre 1942 et 1943. Enfin, en 1944 et 1945, il fut adjoint au secrétaire adjoint d'État⁴³. Durant ces années, MacLeish travaille comme auteur de discours pour le président Franklin Roosevelt. De plus, il se distingua au sein du gouvernement en tant que défenseur des droits des Japonais-Américains, écrivant des discours sur la loyauté de plusieurs d'entre eux et discutant avec Eleanor Roosevelt pour qu'elle ait des arguments contre son mari afin de le dissuader d'interner les Japonais-Américains⁴⁴.

Robert E. Sherwood (1896-1955) appuya également Roosevelt lors de sa première campagne présidentielle avec son poème «Inaugural Parade» plein d'argot, de clichés et de patriotisme pour rejoindre la masse. Avec MacLeish, il s'opposa à la guerre d'Espagne et demanda, sans résultat, au président de réagir contre les fascistes⁴⁵. Il eut sa phase pacifiste avec *Idiot's Delight* (1936) et *Abe Lincoln in Illinois* (1939), qui est une allégorie de la défense de la démocratie patronnée par F.D. Roosevelt. Il publia aussi une pièce de théâtre, *There Shall Be No Night* (1940), qui traitait de la résistance des Finlandais contre les Russes. Il critiqua le fascisme dans le groupe *The Free Company* avec MacLeish, puis il écrivit un texte du *Committee to Defend America by Aiding the Allies* qui prônait une action américaine en Europe et qui voulait contrer les groupes opposés à l'implication du pays dans la guerre, notamment *America First Committee*. Il se rapprocha aussi du «New Dealer» Harry Hopkins, chargé du WPA (dont Sherwood fut plus tard le biographe) et rencontra Roosevelt⁴⁶. Sherwood se distingua de Steinbeck en participant ouvertement à la politique du président et en lui écrivant des discours, en plus d'être un de ses conseillers. Ce dernier le nomma adjoint particulier pour le secrétaire à la Guerre en 1940. Entre 1941 et 1944, il fut directeur outre-mer de l'*Office of War Information* (OWI), un organisme occupé à recueillir et diffuser des informations, contre l'Axe, pour aider la résistance, au sein de laquelle MacLeish et Steinbeck jouèrent un rôle. Sherwood fut également adjoint particulier du secrétaire à la Marine en 1945⁴⁷.

⁴³ Falk, *op.cit.*, p. 100-101.

⁴⁴ Greg Robinson, *By the Order of the President: FDR and the Internment of Japanese Americans*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2001, p. 102-103.

⁴⁵ MacLeish, *op.cit.*, p. 127-128

⁴⁶ Selon Robert E. Hertzain, Roosevelt l'aurait encouragé à faire de la propagande antifasciste. Robert E. Hertzain, *Roosevelt and Hitler: Prelude to War*, New York, Paragon, 1989, p. 324-325.

En tant qu'intellectuel qui prônait l'application des idées du «New Deal», Steinbeck était touché par la misère. Ceci explique son désir d'écrire des articles et des romans et de les adapter en pièces de théâtre ou en films sur des sujets relevant de situations réelles. Il voulait voir la misère et la montrer au peuple et au gouvernement pour que la situation change, d'où l'idée de ses contacts avec des membres du gouvernement. Il agissait donc en pragmatique, comme plusieurs autres intellectuels, puisque ses écrits étaient utiles pour améliorer le moment présent.

Steinbeck écrivit également des articles dans lesquels il défendait le «petit peuple». Durant l'été de 1936, Steinbeck visita des camps du gouvernement au nord de Sacramento⁴⁸. En septembre 1936, il publia dans *The Nation* son premier article, «Dubious Battle in California», qui était un portrait de la situation des travailleurs migratoires. Cet article – ainsi que les autres qu'il publia en 1936 et 1938 et qui ont mené à *In a Dubious Battle* (1936) et à *The Grapes of Wrath* (1939) – le montrait comme un progressiste et un intellectuel du «New Deal» parce qu'il dévoilait l'oppression du peuple par les grands intérêts financiers, et parce qu'il défendait les programmes de Roosevelt pour aider les pauvres. L'auteur a montré que les grandes fermes dirigées par des riches propriétaires absents ou des actionnaires se répandaient en Californie et que ces gens s'organisaient dans l'*Associated Farmers of California* pour empêcher les travailleurs de protester contre leur bas salaire. Steinbeck montrait que pour parvenir à faire taire les récalcitrants, ces fermiers se servaient de toutes sortes de techniques d'intimidation comme d'embaucher les shérifs à leur solde, de tuer par «légitime défense» les organisateurs ou d'utiliser du gaz lacrymogène. Les travailleurs étaient d'ailleurs toujours accusés de communisme. Steinbeck parlait aussi des vagues de migration dans l'histoire américaine qui furent chinoise, japonaise, mexicaine et philippine. Ces immigrants furent aussi exploités, mais tentèrent de s'organiser. Steinbeck faisait remarquer par contre que l'immigration blanche qui affluait depuis deux ans était différente car il s'agissait d'Américains du «Mid-West» qui avaient perdu leur terre à cause d'une sécheresse, qu'il s'agissait surtout d'anciens propriétaires qui se déplaçaient en famille et qui mouraient de faim en groupe. Steinbeck conclut l'article en précisant que l'oppression des travailleurs

⁴⁷ R. Baird Shuman, *Robert Emmet Sherwood*, New Haven, Conn., Twayne Publishers inc., 1964, p. 17, 33-35 et 143.

⁴⁸ Ces camps du gouvernement en Californie furent créés sous Roosevelt lors de la crise économique pour donner un gîte aux migrants qui affluaient pour trouver du travail. Ils représentaient une société d'entraide entre les travailleurs, protégés et subventionnés par le gouvernement fédéral. Richard Lowitt, *The New Deal and the West*, Bloomington, Indiana University Press, 1984, p. 184-187.

provoquait l'effet non souhaité : la rage des gens. L'auteur espérait que ces immigrants vengeraient les autres immigrants de l'histoire américaine⁴⁹.

Du 5 au 12 octobre 1936, il publia dans le *San Francisco News* sept articles sur les migrants de Californie qu'il devait publier par la suite, amputés de quelques sections, dans le pamphlet *Their Blood is Strong* en 1938. Les articles complets ont finalement paru dans *The Harvest Gypsies, On the Road to The Grapes of Wrath* en 1988. Essentiellement, Steinbeck approfondit alors les idées de son article paru dans *The Nation* vu plus haut⁵⁰.

Dans ses recherches, Steinbeck fut aidé par un organisateur de camp, Tom Collins, qui lui donna des documents comme des statistiques, des notes sur la vie des migrants ou des histoires orales. En 1938, il reprit la route et visita plusieurs camps en Californie avec Collins⁵¹. Cette année-là, il écrivit un article qu'il voulut faire publier dans *Life*, mais celle-ci ne le fit pas paraître, le jugeant probablement trop libéral⁵². Il le publia plutôt dans le *Monterey Trader* le 15 avril 1938 sous le titre «Starvation Under the Orange Trees»⁵³. Cet article parut aussi comme épilogue dans *Their Blood is Strong*⁵⁴. Comme l'indique le titre, Steinbeck y dénonçait la famine qui sévissait en Californie. Le ton était encore plus féroce que dans les précédents articles. Steinbeck indiquait qu'il était faux de conclure que c'était la malnutrition qui tuait, mais que c'était bien plus la famine car plusieurs n'avaient rien à manger. Cela entraînait des maladies chez les migrants comme la pneumonie et la tuberculose. Il précisa que les propriétaires en profitaient car ainsi les gens acceptaient un emploi à n'importe quel salaire. Il parla des vagues d'immigration mexicaine qui permirent la ségrégation comme des animaux de ces immigrants et de leur déportation lorsque les patrons n'étaient pas satisfaits. Il parla ensuite des migrants provenant du «Mid-West» qui avaient été expulsés de leurs terres parce que les banques possédant leur terre trouvaient moins coûteux de payer un tracteur pour

⁴⁹ John Steinbeck, «Dubious Battle in California», *The Nation*, vol. 143, no 11, 12 septembre 1936, p. 302-304.

⁵⁰ Le pamphlet fut publié par la Simon J. Lubin Society, du nom du progressiste qui aida les travailleurs des fermes. Steinbeck lui-même donna son nom à une société pour aider ces travailleurs. En effet, en 1938, la John Steinbeck Committee to Aid Agricultural Organization fut formée par l'actrice et future membre du Congrès Helen Gahagan Douglas. John Steinbeck, *The Harvest Gypsies, On the Road to The Grapes of Wrath*, Heyday Books, Berkeley, 1988, p. v. viii, ix, xiii et xiv.

⁵¹ Parini, *op.cit.*, p.180-181.

⁵² *Ibid.*, p. 161-162.

⁵³ Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson, «Engaged Artist», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson (éd.), New York, Viking, 2002, p. 66.

⁵⁴ John Steinbeck, *Their Blood is Strong*, San Francisco, Californie, Simon J. Lubin Society of California, Inc., 1938, p. 31-33.

faire le travail de dix familles d'agriculteurs. Steinbeck parla de ses rencontres avec des personnes et déplora le fait que des enfants ne pouvaient pas aller à l'école parce qu'ils avaient trop faim, que les médecins s'occupaient davantage de ramasser les morts que de soigner les vivants et surtout que les fermiers préféraient bien nourrir leurs chevaux, mais ne s'inquiétaient pas de nourrir leurs employés. D'après lui, trop de gens étaient stupides, vicieux et avarés. Il conclut de façon semblable à son article dans *The Nation* en prévoyant que la faim se changerait en rage et la rage en furie⁵⁵.

En 1938, Steinbeck écrivit aussi une lettre publiée dans l'ouvrage *Writers Take Sides*, un recueil de lettres d'écrivains américains à propos de la guerre d'Espagne. Steinbeck y racontait qu'il revenait de Californie et qu'il y avait là des fascistes parce que des maisons de travailleurs avaient été la cible de gaz lacrymogène. L'auteur montrait qu'il s'opposait à ces dominateurs de travailleurs qu'il traitait de fascistes, ainsi qu'à Franco, mais qu'il appuyait les hommes libres. Il ajoutait : «I am reasonable enough not to believe in the liberty of a man or a group to exploit, torment, or slaughter other groups. I believe in the despotism of human life and happiness against the liberty of money and possessions»⁵⁶.

Steinbeck n'a pas profité de la misère pour se faire de la popularité, mais voulait vraiment aider les migrants⁵⁷. En entrevue, il dit plus tard : «Quand je me suis trouvé au milieu des Okies, avec leur misère, leur angoisse, leur espoir, puis leur désespoir, j'ai vu que la tragédie qu'ils fuyaient aboutissait à une autre tragédie, plus cruelle encore»⁵⁸.

Ensuite, comme MacLeish, Steinbeck soutenait constamment les minorités raciales, geste qui lui apporta la faveur de celles-ci, en particulier les Japonais-Américains. Le journaliste Larry Tajiri du *Japanese American News* nota en 1939 que dans *Pastures of Heaven* (1932), un des personnages est un jeune Nisei (Américain dont les parents sont Japonais). Il écrivit également que Steinbeck démontrait une compréhension de la vie de *paisanos* dans *Tortilla Flat* (1935) et que dans *In a Dubious Battle*

⁵⁵ John Steinbeck, «Starvation Under the Orange Trees», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, *loc.cit.*, p.83-87.

⁵⁶ John Steinbeck, «John Steinbeck», dans *Writers Takes Sides: Letters about the War in Spain from 418 American Writers*, New York, League of American Writers, 1938, p. 56-57.

⁵⁷ Dans une lettre de février 1938 à son agente Elizabeth Otis, il écrivit que quatre mille familles mouraient de faim dans les camps parce que des membres locaux empêchaient la nourriture et les médicaments de s'y rendre et que les banquiers ne faisaient rien car ils ne pensaient qu'à eux. Il ajouta que l'administration gouvernementale des camps le pria d'écrire sur ces injustices pour les rendre publiques, parce que les journaux locaux se refusaient à le faire, Steinbeck, *John Steinbeck: A Life in Letters*, p. 159.

⁵⁸ Entrevue avec Léo Sauvage et John Steinbeck, tel que citée dans *Les Américains*, de Léo Sauvage (éd.), Paris, éd. Primeurs, 1983, p. 300.

(1936), l'auteur racontait une grève dans les vergers près de Salinas où des grévistes furent aspergés de gaz lacrymogène et un Nisei fut brûlé par du gaz moutarde, ce qui rappelait à de nombreux Nisei une situation semblable. De plus, outre les «Okies» dans *The Grapes of Wrath* (1939), Steinbeck fit part de la discrimination dont avaient été victimes les Japonais, les Chinois et les Mexicains auparavant⁵⁹. En fait, les Japonais appréciaient tellement Steinbeck qu'en 1940, le *Japanese American News* souligna que *The Grapes of Wrath* était un best-seller au Japon⁶⁰.

Pour arriver à réaliser ses idéaux sociaux, Steinbeck avait des contacts avec des personnes influentes de l'administration Roosevelt, telle Eleanor Roosevelt. Elle lui avait d'ailleurs écrit une lettre privée dans laquelle elle disait avoir visité les camps qu'il décrivait. Elle admit qu'il n'avait pas exagéré la misère qui y sévissait. Il lui répondit qu'il appréciait ses commentaires et que toutes les attaques le traitant de menteur l'avaient amené à se demander s'il avait rêvé⁶¹. En 1938, Steinbeck rencontra aussi le secrétaire à l'Agriculture de Roosevelt, Henry Wallace, afin de «find out for my own satisfaction anyway just how much of the government's attitude is political and how much humanitarian»⁶².

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Steinbeck voulut avoir un impact direct sur l'effort de guerre. Il décida d'abord d'aider le gouvernement, mais n'accepta aucun emploi payé par ce dernier⁶³. En fait, il a constamment refusé de s'afficher publiquement au service des politiciens, ce qui l'éloigna à sa façon des autres intellectuels libéraux. Il refusa par exemple de donner un discours lors de sa participation au rallye antifasciste «Fight for Freedom», organisé à Washington par Dorothy Thompson en 1941 et auquel furent également présents MacLeish et Henry Wallace⁶⁴. Il refusa aussi l'invitation de la secrétaire au Travail de Roosevelt, Frances Perkins, de participer en 1945 à une

⁵⁹ L'auteur de l'article rapporta d'ailleurs les propos d'un auteur du *Harper's* qui croyait que *The Grapes of Wrath* était un des livres les plus importants de la décennie et que Steinbeck était le seul auteur américain de premier plan qui racontait l'histoire des États-Unis en 1939. Larry Tajiri, *Japanese American News*, 11 mai 1939, p. n. d.

⁶⁰ *Ibid.*, 19 février 1940, p.n.d.

⁶¹ Steinbeck, *Steinbeck: A Life in Letters*, p. 202.

⁶² *Ibid.*, p. 162.

⁶³ À Roosevelt, il soutint qu'il lui aurait dit qu'il ne voulait pas d'emploi au gouvernement, intention qu'il aurait redite en 1952 au candidat présidentiel Stevenson. Adlai Stevenson, *Speeches of Adlai Stevenson. With a Foreword by John Steinbeck and a Brief Biography of Adlai Stevenson by Debs Myers et Ralph Martin*, Richard Harrity (éd.), New York, Random House, 1952, p. 5.

⁶⁴ La femme de Steinbeck à ce moment, Gwyn, chanta : «Johnny Has Gone for a Soldier», Benson, *op.cit.*, p. 493.

rencontre à Princeton avec des groupes civiques, syndicaux et religieux pour parler d'un programme fédéral de soutien et d'éducation destiné aux travailleurs migrants⁶⁵.

Néanmoins, Steinbeck a travaillé de façon non officielle et ponctuelle pour Roosevelt. L'écrivain admit en 1964 au conseiller spécial de Johnson, Jack Valenti, qu'il avait eu accès par la «back entrance» à différentes occasions à Washington pour discuter avec le président, parce que «ambitions for publicity is not in me». Le président n'avait qu'à lui envoyer un mot et il allait le rencontrer⁶⁶. En juin 1940 par exemple, il rencontra le président pour parler de ses conversations avec des gens de divers milieux aux États-Unis et au Mexique que l'auteur jugeait utiles à la nation. Il aurait aussi discuté de son idée de créer un organisme de propagande impliquant la radio et le cinéma⁶⁷. En août de la même année, il lui écrivit encore afin de lui faire part d'une solution militaire pour contrer les Nazis, sans pertes humaines. L'écrivain le rencontra à nouveau des mois plus tard et lui suggéra de jeter par avion, au-dessus de l'Allemagne, de faux marks allemands afin de déstabiliser son économie. Le président trouva l'idée excellente, mais son secrétaire au Trésor précisa qu'ils n'en avaient pas le droit. L'idée fut donc abandonnée⁶⁸.

Rappelons que Steinbeck joua un rôle avec MacLeish et Sherwood dans la rédaction de l'«American Declaration of Faith», en 1940⁶⁹. Aussi, loin d'être raciste, mais plutôt pour vérifier la loyauté des Japonais-Américains à la suite de l'attaque de Pearl Harbor, Steinbeck écrivit au président le 15 décembre 1941 afin de lui suggérer de leur faire passer un test de loyauté et puis d'accepter leur collaboration⁷⁰. Il eut également l'idée de créer un organisme américain d'information antifasciste qui reçut l'assentiment du président en 1941. Comme MacLeish et Sherwood, Steinbeck fut choisi pour travailler au sein de ce nouvel organisme d'information, l'*Office of War Information* (OWI), en tant

⁶⁵ Lettre de Lucille J. Buchanan, analyste économique du département américain du travail, datée du 31 mai 1945 et lettre du 2 juin 1945 de Frances Perkins à John Steinbeck, Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

⁶⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 17 mai 1964, archives de Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁶⁷ À ce moment-là, Roosevelt n'aurait pas donné suite à ce plan. Roy Simmonds, *John Steinbeck, The War Years, 1939-1945*, Lewisburg, Bucknell University Press, 1997 p. 206-207.

⁶⁸ *Ibid.*, 210-212.

⁶⁹ Donaldson et Winnick, *op.cit.*, p. 338.

⁷⁰ D'après un mémorandum de William J. Donovan, Franklin D. Roosevelt Presidential Library à Hyde Park, dans Cliff Lewis, «John Steinbeck's Alternative to Internment Camps: A Policy for the President, December 15, 1941», *Journal of the West*, janvier 1995, p. 55-61.

que conseiller⁷¹. Il préféra accepter un poste d'adjoint dans un département et fut nommé consultant spécial pour le département de la Guerre avec assignation au quartier général de la *Air Force Army*⁷². En 1942, il suggéra au secrétaire à la Marine de se servir des études scientifiques de son ami Ed Ricketts, qui s'était intéressé aux îles du Pacifique envahies par les Japonais⁷³. Cette année-là, il démontra qu'il était toujours un «New Dealer» lorsqu'il écrivit à sa marraine, Elizabeth Bailey, qu'il espérait que la guerre allait créer un nouveau WPA, le programme du «New Deal» qui engageait, entre autres, des artistes et des intellectuels, car la guerre l'exigeait encore plus⁷⁴.

Steinbeck écrivit aussi différents discours pour Roosevelt, que le président corrigea par la suite pour les adapter selon son style⁷⁵. Steinbeck voulut tellement aider Roosevelt qu'il écrivit à son intention la plate-forme de la convention des démocrates en 1944, ce qui montrait que l'écrivain souhaitait prolonger le «New Deal» et ainsi garantir une démocratie et une paix mondiale. D'après l'historien Jonathan Daniels, Steinbeck écrivit que les démocrates voulaient arrêter la guerre le plus rapidement possible, souhaitaient créer un organisme pacifique pour empêcher les guerres dans l'avenir (on peut penser à l'ONU) et croyaient que les peuples ne pouvaient plus vivre en isolement au risque de disparaître. C'est pourquoi il écrivit que les démocrates proposaient une coopération entre les nations par le biais d'échanges, associations et une compréhension des autres pour atteindre une sécurité et un confort. Il précisa que la libre circulation des idées et des biens garantissait la paix et le développement mondial, qu'il fallait avoir une économie contrôlée et réfléchie pour aider les gens ordinaires et éviter une destruction, qu'il fallait procurer du travail, dans le secteur privé si possible, aux anciens combattants et qu'il fallait abaisser les taxes sans nuire aux programmes sociaux, à la sécurité ni à la force de l'État. Il ajouta que le parti interdisait les méthodes de destruction ou de production visant à rendre esclaves des hommes et qu'il voulait protéger les minorités raciales, religieuses ou politiques de ceux qui voulaient les empêcher de contribuer à la démocratie. Enfin, il

⁷¹ Butenhuis, *loc.cit.*, p. 25 et 26.

⁷² Simmonds, *op.cit.*, p. 247.

⁷³ Malgré qu'un militaire l'ait rencontré, il n'a jamais su si son idée avait été suivie *Ibid.*, p. 246-247.

⁷⁴ Lettre non publiée de John Steinbeck à Elizabeth Bailey, 17 décembre 1942, Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

⁷⁵ Transcription de cassettes dictées par John Steinbeck à Jack Valenti non publiée, le 15 juin 1964, p. 7, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

croyait que l'abondance était un gage de paix et de tranquillité. Il entendait donc promouvoir et développer des techniques à l'échelle nationale et internationale pour aller dans ce sens⁷⁶.

Comme MacLeish et Sherwood, Steinbeck écrivit des ouvrages de résistance antifascistes. En 1942, il publia *The Moon is Down*, traitant de la résistance aux Nazis dans un village scandinave. La même année, il rédigea à la requête du département de la Guerre, *Bombs Away*, un ouvrage mi-documentaire, mi-narratif, visant le recrutement de jeunes dans l'aviation américaine⁷⁷. En 1943, *The Moon is Down* est adapté au cinéma. Steinbeck écrivit ensuite la «novelette» *Lifeboat*, adaptée peu après au cinéma par Alfred Hitchcock.⁷⁸

Steinbeck décida aussi de renseigner le peuple américain sur l'évolution du conflit en étant correspondant de guerre pour le *New York Herald Tribune* en 1943. Il partit pour l'Angleterre, l'Afrique du Nord et la Sicile⁷⁹. Ses écrits de guerre, recueillis dans *Once There Was a War* et publiés en 1958, montraient le désir de Steinbeck de traiter de l'homme commun envoyé au front⁸⁰.

Bref, nous pouvons conclure que les actions et les écrits de Steinbeck, tout comme ceux de Hughes, MacLeish et Sherwood, ont permis à cette «production and dissemination of ideas» issues du «New Deal» de circuler et de rejoindre le plus grand nombre de personnes. Steinbeck s'est inscrit dans ce climat intellectuel en voulant populariser les idées du «New Deal», telles la justice, l'égalité et l'entraide pour tous et la lutte à la misère. Il les popularisa grâce à ses écrits et en les adaptant au cinéma pour qu'un maximum de gens prennent conscience de l'esprit et des remèdes qu'offrait le «New Deal». Steinbeck s'est constamment donné cette fonction sociale d'écrire pour la liberté du peuple et non pour une élite intellectuelle.

⁷⁶ Paul Porter admit que cette plate-forme était trop bonne pour survivre. Elle fut donc modifiée en «making more promises with less music». Jonathan Daniels, *White House Witness, 1942-1945*, Garden City, New York, Doubleday and Company Inc., p. 234-236.

⁷⁷ Simmonds, *op.cit.*, p. 46-48.

⁷⁸ Steinbeck n'accepta pas la version d'Hitchcock qu'il jugea trop stéréotypée. D'après lui, ce cinéaste anglais était un «snob» de classe moyenne et était trop fervent d'intrigues d'espions et de conspirateurs. Il ordonna à la Twentieth Century-Fox que son nom soit omis du générique du film qu'il jugeait peu démocratique et dangereux pour l'effort de guerre. Milichap, *op.cit.*, p. 76-85 et 267.

⁷⁹ Peter Lisca, *The Wide World of John Steinbeck*, New York, Gordian Press, 1981, p. 185.

⁸⁰ Par exemple, Steinbeck décrivit les pensées de soldats en Italie qui n'avaient pas encore combattus et qui attendaient en silence l'affrontement. Il illustra très bien le fait que chaque soldat savait qu'il pouvait être en train

John Steinbeck et les intellectuels du «New Deal» de 1945 à 1960

Après 1945, plusieurs facteurs modifièrent les idées de la plupart des intellectuels américains, ce qui leur permit de passer de la gauche au centre, de vivre une «retreat from socialism» et de promouvoir un libéralisme de gauche modéré⁸¹. Outre l'âge des intellectuels et la récente prospérité économique des États-Unis, qui permit l'ouverture de postes dans les universités, dans les magazines et au gouvernement, l'un des principaux facteurs fut la Guerre froide qui commençait à sévir⁸². C'est ainsi que se poursuivait une lutte commencée avant 1945 entre les libéraux anticommunistes et les libéraux qui souhaitaient un accord avec l'URSS. Selon J. Tuck, ce dernier groupe remporta la victoire contre le fascisme, l'ennemi commun des Russes et des Américains, mais perdit la bataille peu après 1945 lors de la consolidation du pouvoir soviétique en Europe de l'Est. Les adversaires de l'URSS formèrent le groupe *Americans for Democratic Action* (ADA). Ceux-ci cherchaient surtout à faire des pressions sur les politiciens pour qu'ils poursuivent le «New Deal», qu'ils protègent les libertés civiles de tous les Américains et qu'ils luttent efficacement contre le communisme. Parmi les membres les plus importants, notons la présence d'anciens intellectuels de New York, mais principalement d'intellectuels du «New Deal», tels qu'Arthur Schlesinger Jr., John Kenneth Galbraith et Eleanor Roosevelt comme membres fondateurs. Il y avait aussi la présence du libéral antistaliniste et ex-socialiste Reinhold Niebuhr⁸³. Ceux-ci, ainsi que d'autres intellectuels de partout, attaquèrent le communisme en Europe et dans le Tiers-Monde. P. Coleman montre leurs efforts entre 1950 et 1967 au sein du *Congress of Cultural Freedom*, qui dénonçait la propagande des communistes et des «compagnons de route», aidait les artistes et intellectuels réfugiés, organisait des protestations internationales, des festivals, des séminaires et permit la publication de revues anticommunistes en Europe⁸⁴.

de vivre les derniers instants de sa vie, et que celui-ci se demandait si l'ennemi était prêt à le recevoir et s'il avait les mêmes idées que lui. John Steinbeck, *Once There Was a War*, New York, Penguin Books, 1994, p. 151-153.

⁸¹ Richard H. Pells, *The Liberal Mind in a Conservative Age: American Intellectuals in the 1940's and the 1950's*, New York, Harper and Row, Publishers, Inc., 1985, p. 76-83.

⁸² Pells, *op.cit.*, p. 119-121, 125-126.

⁸³ Tuck, *op.cit.*, p. 91-96 et 241-243. Niebuhr fut un libéral anticommuniste un peu différent de Steinbeck, car il s'opposa à l'intervention du fédéral au cours des années 1940 et 1950 pour ne pas choquer les Sudistes blancs. Ce n'est qu'au début des années 1960 qu'il approuva les efforts des mouvements non-violents, mais douta des effets positifs de ces actions du fait, entre autres, de l'aspect critique de la pauvreté des Noirs qui était visible dans les ghettos. Greg Robinson, «Reinhold Niebuhr: The Racial Liberal as Burkean», p. 641-651, dans *Prospects, An Annual of American Cultural Studies*, Jack Saltzman, (éd.), vol. 25, New York, Cambridge University Press, 2000, 710 pages.

Ajoutons que les intellectuels libéraux préférèrent critiquer les banalités et le conformisme de la classe moyenne aux États-Unis, sans pour autant remettre en question les bases politique et économique de la nation américaine. Dwight MacDonal, par exemple, critiqua l'«homogénéisation» de la culture en 1944 dans sa revue *Politics*, qui fut publiée presque à chaque année au cours des années 1950 et 1960, puis dans son livre *Against the American Grain*. Il se plaignit de la culture de masse, cette «parodie» de la haute culture qui se retrouvait à la radio, à la télévision et au cinéma. Cette culture de masse serait un produit uniforme servant de distraction constituée dans des chaînes de production. Il ajouta : «It may be stimulating or narcotic, but it must be easy to assimilate. It asks nothing of its audience, for it is totally subjected to the spectator. And it gives nothing»⁸⁵. David Riesman, avec son succès *The Lonely Crowd* (1950), ou William H. Whyte avec *The Organization Man* (1956), réfléchirent aussi à propos du conformisme et de la médiocrité. Riesman y illustra l'existence assez récente aux États-Unis de comportements «extro-déterminés», c'est-à-dire que les gens de classe moyenne sont conduits à agir de façon bien précise par leur entourage et par les médias⁸⁶. Whyte, quant à lui, traita de l'«organization man», ces personnes, souvent de classe moyenne, qui ont un grand besoin d'appartenance à des groupes et tendent vers la médiocrité et le conformisme. Selon eux, ceci était la meilleure façon d'être créatif. L'auteur appela ce comportement l'éthique sociale, par opposition à l'éthique protestante qui traditionnellement misait plus sur l'individualisme⁸⁷.

Comme nous l'avons mentionné, avec la création de l'ADA, plusieurs intellectuels «célébraient» la poursuite relative du «New Deal» avec un État providence limité. Ils croyaient aussi que la nation s'était forgée grâce à l'absence de conflits majeurs. Des historiens du «consensus» rejetèrent donc les idées des progressistes et mirent l'accent sur l'unité et le caractère national des Américains. Dans *The Liberal Tradition in America* (1955) par exemple, Louis Hartz soutint que ce qui définit le libéralisme américain, c'est le fait que les États-Unis n'aient pas été une société féodale à l'origine, ce qui fait que les Américains sont nés égaux, contrairement aux anciennes sociétés aristocratiques d'Europe, et leurs débats politiques résident sur un accord fondamental.

⁸⁴ Peter Coleman, *The Liberal Conspiracy: The Congress for Cultural Freedom and the Struggle for the Mind of Postwar Europe*, New York, The Free Press, 1989, p. 2, 3, 10, 17 et 245.

⁸⁵ Dwight Macdonald, «Masscult and Midcult», *Partisan Review*, printemps 1960, dans *Against the American Grain*, New York, Random House, 1962, p. 3 et 5.

⁸⁶ David Riesman, *La foule solitaire : anatomie de la société moderne*, Reuel Denney et Nathan Glazer (avec la collab. de), Paris, Arthaud, 1964, p. 45.

⁸⁷ William H. Whyte, *The Organization Man*, New York, Simon and Schuster, 1956, p. 5-7.

Les anciens intellectuels du «New Deal», tel que Steinbeck, ont soutenu l'importance de se positionner au «centre» et de continuer à faire vivre les idées de Roosevelt après 1945. Ils agissaient plus que jamais comme des «clercs qui trahissaient leur objectivité» en se liant encore, sinon plus, à l'élite sociopolitique de la nation. En effet, il semble qu'ils avaient pris goût à l'«utilité» de leur contact avec des politiciens (bien souvent membres du Parti démocrate) pour mettre de l'avant leurs idées libérales de gauche. Ils continuèrent également à populariser leurs idées pour la nation avec des ouvrages de fiction ou de non-fiction dans lesquels ils faisaient la promotion de leurs idées libérales. Par exemple, Arthur Schlesinger, Jr. est un bon exemple d'intellectuel du «New Deal» qui émergea surtout après 1945. En plus d'avoir aidé à créer l'ADA, il influença beaucoup les autres «New Dealers» en publiant son ouvrage *The Vital Center* en 1949. Arthur Schlesinger, Jr. y affirma que la puissance du libéralisme américain avait permis la création du «New Deal» et le rejet du totalitarisme. Selon lui, le libéralisme américain était un «vital center» entre la tentation communiste et l'égoïsme des commerçants. Il ajouta que les citoyens américains devaient combattre ces dangers⁸⁸. Outre son ouvrage *The Vital Center*, Schlesinger a écrit des discours pour le candidat présidentiel démocrate Adlai Stevenson et aussi pour J. F. Kennedy⁸⁹, et est l'auteur de biographies sur les présidents A. Jackson, F.D. Roosevelt et Kennedy⁹⁰. En 1956, il organisa avec des libéraux comme Stevenson, Eleanor Roosevelt et Galbraith le *Democratic Advisory Council* (DAC), un groupe qui traitait et publiait des initiatives prises en politiques intérieure et étrangère. Leur but était d'exercer des pressions libérales sur le Parti démocrate au cours des années 1950 pour les droits civiques, le financement de l'éducation par le gouvernement fédéral et une ligne dure pour limiter l'avancée des communistes dans le monde. Schlesinger, Jr. a même parlé au cours d'une rencontre de l'importance de s'intéresser autant aux aspects «qualitatifs» que «quantitatifs» de la vie américaine⁹¹. L'aspect «quantitatif» aurait été une cible du «New Deal» au cours des années 1930 et surtout 1940. Il s'agissait des besoins primaires en période de crise économique : se nourrir, se loger, avoir un emploi. En raison du confort matériel fourni par le «New Deal», l'amélioration de l'aspect «qualitatif» de la

⁸⁸ *Ibid.*, p. 130, 136, 141 et 155-162.

⁸⁹ Adlai E. Stevenson (1900-1965) fut avocat de formation. Il travailla pour Roosevelt au AAA en 1933, puis fut adjoint particulier du secrétaire à la Marine en 1941. Il fut délégué américain à l'ONU en 1945, gouverneur de l'Illinois en 1948, candidat démocrate aux présidentielles de 1952, fervent antimaccarthyste en 1954 et à nouveau candidat présidentiel pour les démocrates en 1956. Au début des années 1960, il fut ambassadeur à l'ONU et appuya publiquement Johnson au Viêt-nam, malgré des réserves sur l'escalade de la guerre. Jeff Broadwater, *Adlai Stevenson and American Politics: The Odyssey of a Cold War Liberal*, New York, Twayne Publishers, 1994, p. 235-237.

⁹⁰ Pells, *op.cit.*, p. 131.

⁹¹ Galbraith, *op.cit.*, p 357-360.

vie était recherchée dans les années 1950 : droits civiques, libertés civiles, éducation, humanisation des villes, l'environnement, les arts et la politique étrangère (c'est-à-dire un anticommunisme raisonné)⁹².

En plus d'aider à créer l'ADA et le DAC, Galbraith lui-même demeura un intellectuel engagé après 1945, notamment avec son ouvrage *The Affluent Society*, paru en 1958 et qui allait dans le sens des idées des «New Dealers». Il y soutint que les dépenses privées aux États-Unis étaient trop importantes par rapport aux dépenses publiques, d'où son idée de société d'affluence. D'après lui, le gouvernement devait équilibrer les services avec la production de biens. Galbraith s'intéressait autant aux programmes d'«infrastructures», tels que l'éducation publique, la lutte à la pauvreté et le respect de l'environnement⁹³. Galbraith fut un «New Dealer» tout à fait comparable à Steinbeck puisqu'en plus de partager des idées semblables, ils étaient amis⁹⁴.

Au début des années 1950, à cause d'un voyage en URSS, ses idées de gauche et du fait qu'il était noir (le PC soutenait l'intégration des races), Langston Hughes fut soupçonné d'avoir été communiste comme Steinbeck et d'autres intellectuels. Il témoigna devant un comité sénatorial lors du maccarthysme et fut innocenté des accusations qui pesaient contre lui. En ce qui concerne la défense des minorités, Hughes continua ce qu'il avait fait avant 1945. Il appuya encore l'avancée de la condition socio-économique des Noirs. Par exemple, il traita de la décolonisation africaine en écrivant des anthologies sur des écrivains africains⁹⁵. Il rédigea également des ouvrages d'histoires pour enfants traitant de Noirs célèbres pour leur défense des droits des Noirs⁹⁶. En 1952, il écrivait dans le *Chicago Defender* que les Noirs devraient se lier au NAACP et à l'Urban League, car ils avaient prouvé leur compétence d'intégrer les Noirs. En 1956, il critiqua la réaction de Faulkner qui voyait l'intégration forcée dans le Sud comme une incitation aux sudistes blancs à prendre les armes contre le gouvernement fédéral et à tirer sur des Noirs. Hughes participa aussi à un rallye de collecte de fonds pour le NAACP au Madison Square Garden en mars et en juillet 1959. Le mois suivant, il participait à

⁹² Schlesinger admit dans son ouvrage *The Crisis of Confidence: Ideas, Power and Violence in America*, d'abord publié en 1968, que cette idée avait d'abord été émise par Adlai Stevenson en 1956, donc probablement peu de temps avant lui. Arthur M. Schlesinger, Jr., *The Crisis of Confidence: Ideas, Power and Violence in America*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, p. 246.

⁹³ Galbraith, *op.cit.*, p. 335-339.

⁹⁴ Galbraith a raconté que Steinbeck et lui se rencontraient tous les soirs lors d'un voyage qu'ils firent aux îles Vierges en 1954. Steinbeck appelait cela le «Milking Time» et Galbraith l'appelait la «Liberal Hour». Galbraith soutint aussi qu'en 1958, Steinbeck le surprit en train de lire une critique de son ouvrage *The Affluent Society*. Steinbeck lui aurait montré comment il ne s'intéressait pas aux critiques : «Unless the bastards have the courage to give you unqualified praise, I say ignore them». *Ibid.*, p. 312-313.

⁹⁵ Haskins, *op.cit.*, 129-133.

un documentaire télévisuel sur les problèmes des Noirs dans Harlem et sur les solutions possibles. En décembre, il écrivit à la demande de Martin Luther King, Jr. un poème en l'honneur du leader syndical noir A. Philip Randolph, destiné à être lu au Carnegie Hall, et exprima publiquement son admiration pour King et son travail⁹⁷.

Après 1945 et jusqu'à sa mort en 1955, Sherwood se tourna vers le cinéma, puis la télévision⁹⁸. Il a également poursuivi son œuvre de «New Dealer» après 1945 en écrivant une biographie de F.D. Roosevelt et de Harry Hopkins, ancien directeur du WPA et adjoint principal de la gestion de la guerre. L'ouvrage s'intitule *Roosevelt and Hopkins* (1948)⁹⁹. En montrant l'importance d'avoir eu un chef fort durant la Deuxième Guerre mondiale, Sherwood pouvait faire un lien avec l'importance du moment, celle d'avoir un président fort en politique étrangère dans cet «atomic age». Bien que l'ouvrage se centrât sur la politique étrangère de Roosevelt, Sherwood vantait la poursuite du «New Deal» lorsqu'il traita de la peur de Hopkins avant sa mort en 1945 que les acquis du «New Deal», telle la sécurité sociale, soient remis en cause pour des raisons partisans, revanchardes ou égoïstes. Selon Hopkins, les États-Unis vivaient alors une autre période d'«unbridled rapacity» semblable à deux périodes d'enrichissement pour de nombreux Américains : les années 1920 et la période qui a suivi la Guerre de Sécession. Sherwood parlait donc de l'inquiétude de Hopkins que les Américains ne centrent leurs intérêts que sur le confort matériel, mais lui-même avouait n'avoir pas encore noté cela, fort heureusement¹⁰⁰.

Sherwood a aussi écrit des articles allant dans le sens du «New Deal». En 1951, il publia dans le *New York Times Book Review* une critique de l'ouvrage de Mc George Bundy, *The Pattern of Responsibility*, concernant Dean Acheson. Ce dernier fut sous-secrétaire du Trésor de Roosevelt durant la première année du «New Deal», mais jamais «New Dealer», puis adjoint au secrétaire d'État pour le président durant la Deuxième Guerre mondiale en raison de ses idées antifascistes et anticommunistes.

⁹⁶ Rampersad, *op.cit.*, p. 198, 203 et 276.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 179, 302, 305, 352-353.

⁹⁸ La carrière de Sherwood dans les médias commença très bien. En effet, il réussit à remporter neuf Academy Awards avec son film *The Best Days of Our Lives* en 1946, dont l'Académie Award du meilleur scénario. En 1953, il signa un contrat de cinq ans avec la NBC pour l'écriture de l'émission *The Backbone of America* jusqu'en 1958, mais il mourut avant de l'avoir terminé. Shuman, *op.cit.*, p. 35.

⁹⁹ Sherwood remporta le Gutenberg Award, le prix Pulitzer, le prix Bancroft et fut nommé docteur honorifique à Harvard pour cet ouvrage. *Ibid.*, p. 35.

¹⁰⁰ Robert E. Sherwood, *Roosevelt and Hopkins: An Intimate History*, Harper and Brothers, New York, 1948, p. 931-934.

Il fut ensuite sous-secrétaire d'État, puis secrétaire d'État sous Truman en 1950, la même année où la guerre de Corée commença. Sherwood se rapprocha des autres «New Dealers» lorsqu'il dénonça Acheson et sa ligne dure contre le manque de liberté dans la nation et à l'étranger :

We believe in freedom as strongly as we believe anything in this world. We believe in it for everyone in our country. And we don't restrict this belief to freedom for ourselves. We believe that all people in the world are entitled to as much freedom, to develop in their own way, as we want ourselves.

Acheson ajoutait que ce concept de liberté proprement américain devrait terroriser les dictateurs et les tyrans «who would attempt to regiment and depress men anywhere». Sherwood montra également qu'il s'opposait au maccarthysme lorsqu'il traita d'«irresponsible, conscienceless slanderers» ceux qui encouragèrent Truman à se débarrasser d'Acheson parce qu'ils le soupçonnaient d'avoir collaboré de près ou de loin avec les communistes¹⁰¹.

Enfin, Sherwood s'opposa publiquement au maccarthysme en 1954. Après avoir dû répondre à des questions du Congrès sur son expérience avec Roosevelt, Sherwood avoua devant des étudiants au Columbia College Forum qu'il respectait le choix des victimes de se taire, car il y avait trop de circonstances pour chaque enquête et plusieurs relevaient d'une chasse aux sorcières. Il croyait de plus que le gouvernement ne devrait pas financer les artistes car il les contrôlerait ainsi, mais que les écrivains devraient critiquer la politique, comme responsabilité morale. Il était aussi en faveur d'un échange d'intellectuels avec les Soviétiques car il voulait que les artistes d'URSS viennent aux États-Unis¹⁰². Cette idée sera reprise par différents intellectuels dont Steinbeck, dans les années 1960.

Avec Steinbeck, Archibald MacLeish soutint l'ONU pour permettre une coopération et une paix mondiale après 1945. Ce dernier dirigea la participation des États-Unis en 1945-1946 dans l'UNESCO, la branche culturelle de l'ONU. MacLeish a même rédigé le préambule de la déclaration des droits de l'Homme, soumise à l'ONU et préparée par Eleanor Roosevelt¹⁰³. Comme Steinbeck, MacLeish s'opposait à la chasse aux communistes aux États-Unis, qui prit forme entre 1950 et 1954. Selon lui, la peur du communisme paralysait la liberté individuelle¹⁰⁴. Dans la revue *The Atlantic Monthly* (1949), il précisa que ce manque de liberté empêchait le pays d'avoir une unité, d'être une

¹⁰¹ Robert E. Sherwood, *New York Times Book Review*, 30 décembre 1951, p. 1 et 11.

¹⁰² Robert E. Sherwood, *New York Times*, 21 février 1954, p. 62.

¹⁰³ MacLeish, *op.cit.*, p. 167.

¹⁰⁴ Falk, *op.cit.*, p. 151-155.

nation organique si elle ne se définissait seulement que par opposition à l'URSS¹⁰⁵. En même temps et comme Steinbeck, il était anticommuniste. En 1956, dans *The New Republic*, il rejeta le «containment», qui donnait une image statique de la société américaine et dans laquelle les jeunes ne croyaient plus avoir de poids, ni pouvoir trouver de sens. Il suggéra une attaque frontale, plutôt que latérale, contre les communistes¹⁰⁶.

Pour ce qui est de Steinbeck, il resta également un intellectuel libéral de gauche modéré ou un «New Dealer» actif au cours de la période qui suivit la Seconde Guerre mondiale. Ceci fut rendu possible grâce à ses romans, ses idées et ses actions, n'en déplaise aux critiques qui jugèrent malgré tout que Steinbeck n'avait fait presque rien d'intéressant après 1945. Par exemple, bien que le *New York Herald Tribune* apprécia *The Wayward Bus* (1947) pour sa finesse en raison d'une sentimentalité moins forte, la plupart des critiques trouvaient que les personnages étaient impossibles et peu imaginatifs. Ceci se répéta souvent jusqu'à la fin de sa carrière. Même si le *New York Times* fit une bonne critique d'*East of Eden* (1952) et que le livre fut un succès commercial (tout comme sa version cinématographique peu après), peu de grands journaux donnèrent une critique positive de l'ouvrage. Le *New Yorker* et *The Nation*, entre autres, parlaient de ce déclin pour Steinbeck après 1945. Son roman *The Short Reign of Pippin IV*, dans lequel il se moquait de la politique française contemporaine, reçut les mêmes critiques. Même si certains le trouvaient «delightful», plusieurs croyaient avoir perdu l'auteur de *The Grapes of Wrath*¹⁰⁷. Alfred Kazin déclarait dans le *New York Times Book Review*, à la fin des années 1950, que Steinbeck était un écrivain «primitif» sans grandes connaissances intellectuelles, que les écrits qu'il réalisa hors de la Californie après 1945 étaient confus, en particulier *East of Eden*. Kazin compara le prétendu «fuzzy mysticism, the same incoherent pseudo-philosophy» de Steinbeck à celui d'autres écrivains californiens comme Frank Norris, Jack London, Jack Kerouac ou Henry Miller. D'après Kazin, ces écrivains n'avaient pu juger, ni comprendre le monde extérieur, ce qui permettait de montrer que New York était plus un lieu pour l'intellect et la Californie, un endroit pour les sentiments¹⁰⁸.

¹⁰⁵ Archibald MacLeish, «The Conquest of the United States», tiré de l'article original «The Conquest of America», «The Atlantic Monthly», août 1949, dans *A Continuing Journey*, Boston, Houghton Mifflin, 1967, p. 67-69.

¹⁰⁶ Archibald MacLeish, «Changes in the Weather», «The New Republic», 2 juillet, 1956, dans *Ibid.*, p. 56-58.

¹⁰⁷ Parini, *op.cit.*, p. 304-305, 379 et 398-399.

¹⁰⁸ Alfred Kazin, «The Unhappy Men from Happy Valley», *The New York Times Book Review*, 4 mai 1958, p. 1 et 29.

D'abord, Steinbeck continua après 1945 à montrer qu'il s'intéressait à comprendre les gens ordinaires et les minorités. Par exemple, Steinbeck montra dans certains romans que non seulement les femmes étaient plus que des objets d'agrément pour les hommes, mais qu'elles avaient des désirs et une volonté pour les obtenir. Dans *The Wayward Bus* par exemple, Candide se demande si elle ne devrait pas épouser un homme d'âge mûr qu'elle pourrait contrôler¹⁰⁹. Mildred, quant à elle, n'hésite pas à vivre intensément sa vie sexuelle et à coucher avec un homme marié. Elle apprécie tellement sa journée avec cet homme qu'elle pense : «Comme un sucre d'orge. Il faudra que je le conserve jusqu'à ce que j'en trouve un autre aussi bon»¹¹⁰. Dans *East of Eden* enfin, Olive est une maîtresse d'école qui tient tellement à son indépendance qu'elle refuse de se marier avec ses soupirants parce qu'elle sait qu'elle devrait dans ce cas abandonner son travail et devenir une femme au foyer¹¹¹.

Ajoutons que sa défense des minorités visibles se vit, entre autres, dans *The Wayward Bus* avec le personnage principal, Juan, un Mexicain qui est, lui aussi, sûr de lui et fonceur¹¹². Dans *East of Eden*, il s'agit de Lee, un Chinois très sage. Malgré qu'il parle très bien l'anglais, Lee décide de parler pidgin. Il avoue agir ainsi pour être certain d'être compris de la part des Blancs qui ont cette idée préconçue et raciste des Chinois¹¹³. Steinbeck voulait que les gens soient conscients des minorités visibles et qu'ils les voient comme des égaux.

Cet intérêt pour les gens ordinaires se vit aussi dans sa non-fiction lorsqu'il décida de se rendre en URSS pour la deuxième fois en 1947 et d'agir en ethnographe à propos du peuple russe, sans faire de politique¹¹⁴. L'auteur rédigea des articles sur les paysans de ce pays pour le *New York Herald Tribune*¹¹⁵. Aussi, l'un des textes de non-fiction les plus importants dans sa défense des opprimés après 1945, de la qualité de *The Grapes of Wrath*, fut probablement son scénario du film *Viva Zapata* (1950), qui raconte la vie du révolutionnaire Emiliano Zapata. L'auteur se rendit d'ailleurs au Mexique en 1948 pour se documenter sur sa vie. Précisons que Zapata voulut organiser une réforme

¹⁰⁹ John Steinbeck, *Les naufragés de l'autocar*, «Coll. Folio», Paris, Gallimard, 1949, p. 135.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 369.

¹¹¹ John Steinbeck, *À l'est d'Éden*, Montréal, Presses de la cité- Montréal, 1970, p. 188.

¹¹² Steinbeck, *Les Naufragés de l'autocar*, 252 pages.

¹¹³ Steinbeck, *À l'est d'Éden*, p. 207.

¹¹⁴ Steinbeck y était déjà allé en 1937, à une époque où il était encore inconnu en URSS. Steinbeck, *John Steinbeck: A Life in Letters*, p. 139 et 297.

¹¹⁵ Accompagné d'un photographe, il y rencontra des fermiers et des travailleurs faiblement rémunérés avec qui il apprécia grandement discuter. Ces articles furent publiés l'année suivante sous le nom : *A Russian Journal*. John Steinbeck, *Journal Russe*, Paris, Gallimard, 1949, 206 pages.

agraire pour favoriser les paysans, mais fut tué. Steinbeck le considérait comme un libérateur pour les ouvriers agricoles mexicains et alla jusqu'à le comparer à Benito Juarez, Abraham Lincoln et Jésus-Christ¹¹⁶. Ceci montre à quel point l'écrivain était sensible à la misère.

Ajoutons que son désir de s'adresser à la masse le porta à s'intéresser à la télévision, comme Sherwood. Ce nouveau média qui émergea très fort après 1945 avait l'avantage d'être accessible à tous. Il alla jusqu'à créer en 1948 une compagnie de production de télévision, la World Video, avec Henry S. White, Robert Capa et le vice-président de RKO, Phil Reisman. La compagnie devait présenter des émissions intéressant l'Américain moyen avec des sujets comme la cuisine ou la mode¹¹⁷. Ceci montre que Steinbeck voulait rester près des gens ordinaires et souhaitait les rejoindre, même dans l'intimité de leur domicile.

Ensuite, malgré les soupçons de communisme qui pesaient sur lui, Steinbeck s'opposa au maccarthysme, ce qui montre qu'il s'opposait aux attaques sur les libertés individuelles¹¹⁸. Il s'y opposa d'abord en partie car il soutint en 1954 que la menace du maccarthysme permettait à la démocratie américaine de vivre. Dans un article intitulé «An American in Paris» de 1954 dans le *Figaro*, il déclara à ce propos : «I believe some threat of McCarthyism is good for us. In resisting it, we keep our democracy hard and tough and alive, its machinery intact»¹¹⁹. Vers la fin du maccarthysme, il prit la défense d'Arthur Miller, accusé de communisme¹²⁰. En effet, Steinbeck écrivit un article dans *Esquire* en 1957 dans lequel il critiqua le maccarthysme, rejoignant son ami

¹¹⁶ John Steinbeck, *Zapata, The Little Tiger*, London, William Heinemann Ltd, 1991, p. 317-318 et 716.

¹¹⁷ D'après Steinbeck, la télévision était devenue un média majeur qui rejoignait nombre de gens : «It will take the place of most of the other arts because it combines all of them[...] People become literate only by exposure to fairly literate things. We're making no soap operas at all...When the radio's on, people only half listen. But when your eyes are centered, your attention is centered...the quality must be higher. I shudder to think of what we'll do to housework», *Time*, 19 juillet, 1948, p. 65-66.

¹¹⁸ En effet, sa lutte au fascisme (qui pouvait laisser croire qu'il appuyait Staline) et ses romans de gauche, tels *In a Dubious Battle* (1936) et *The Grapes of Wrath* (1939), lui valurent d'être soupçonné de communisme. Le FBI avait d'ailleurs déjà ouvert un dossier sur lui avant la Seconde Guerre mondiale. Sites internet sur le dossier du FBI de John Steinbeck, <http://foia.fbi.gov/steinbec1a.pdf> et <http://foia.fbi.gov/steinbec/steinbec1b.pdf>

¹¹⁹ Texte original de John Steinbeck, provenant de dix-sept articles intitulés «An American in Paris», paru dans *Le Figaro* en 1954, Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

¹²⁰ Le 11 mai 1956, Steinbeck écrivit à son agent cinématographique A.L. Williams qu'il allait acheter une machette à Miller lors de son prochain voyage au Mexique pour qu'il «brush on his country place». De plus, Steinbeck lui écrivit un poème traitant de cette vengeance. Lettre non publiée du 11 mai 1956, de John Steinbeck, à la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

MacLeish par le fait même. Pour Steinbeck, Miller n'était qu'une brave victime qui honorait sa moralité face à la tyrannie du prétendu patriotisme¹²¹.

Comme avant cela, Steinbeck écrivit au cours des années 1950 des textes importants pour des politiciens libéraux héritiers du «New Deal». De cette façon, Steinbeck montrait très bien qu'il voulait toujours avoir un impact sur la scène politique et poursuivre le «New Deal» après 1945. Ce faisant, Steinbeck prit encore soin d'éviter de montrer publiquement qu'il travaillait pour eux. C'est ainsi que sans entrer dans l'arène politique, Steinbeck admit à Valenti qu'il écrivait des discours pour le président Truman. Steinbeck les écrivait et les donnait au président, qui les modifiait à sa guise comme Roosevelt avant lui¹²². Steinbeck a aussi offert son soutien au candidat démocrate Adlai E., Stevenson qui partageait plusieurs points en commun avec lui comme l'âge et les idées politiques libérales de gauche¹²³. Steinbeck a écrit une préface pour l'ouvrage *Speeches of Adlai Stevenson* (1952), qui réunit les discours de Stevenson lors de la campagne présidentielle de 1952¹²⁴. Henry Fonda, acteur dans *The Grapes of Wrath* et ami de l'auteur, soutint que Steinbeck s'occupait d'écrire des discours à Stevenson en 1952 et aussi pour sa campagne présidentielle de 1956 et lui-même s'occupait de les livrer sur la côte est¹²⁵. Dans une lettre à Elizabeth Otis en septembre 1956, Steinbeck dit même qu'il travailla fort sur le discours du colistier de Stevenson, Kefauver, et qu'il espérait qu'il allait les apprécier¹²⁶. En 1956, Steinbeck couvrit les conventions des démocrates dans divers journaux. Dans le *Courier-Journal*, il dit qu'en comparant l'«ordered mediocrity» des conventions républicaines à celles hautement intellectuelles et morales des démocrates, il est incontestablement un démocrate¹²⁷.

¹²¹ John Steinbeck, «The Trial of Arthur Miller», *Esquire*, (publié à l'origine en juin 1957, puis en juin 1960), volume 80, octobre 1973, p. 238 et 446.

¹²² Transcription de cassettes dictées par John Steinbeck à Jack Valenti, non publiée, le 15 juin 1964, p. 7, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹²³ Steinbeck rejoignait donc Schlesinger, Jr. et Galbraith qui écrivait des discours à Stevenson, mais se distanciant en même temps d'eux parce qu'il refusait de se montrer publiquement actif en politique.

¹²⁴ L'écrivain y donna ses éloges à Stevenson et se moqua du manque de clarté d'Eisenhower. Il se demanda aussi ironiquement qui avait écrit les bons discours de Stevenson (Précisons que Steinbeck en avait écrit). L'auteur déclara : «As a writer I love the clear, clean writing of Stevenson. As a man, I like his intelligent, humorous, logical, civilized mind». Steinbeck alla jusqu'à le comparer à Abraham Lincoln. Stevenson, *op.cit.*, p. 7-8.

¹²⁵ Gerald Cole et Wes Farrell, *The Fondas*, New York, Saint-Martin's Press, 1984, p. 271.

¹²⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Elizabeth Otis, 28 septembre 1956, Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

Steinbeck devint aussi un fervent libéral anticommuniste après 1945 parce qu'il croyait aux libertés individuelles. De la même façon qu'il le faisait maintenant au Mexique avec *Viva Zapata*, Steinbeck étendit d'une certaine façon à Europe de l'Est les idées libérales de gauche qu'il avait appliquées en Californie avant 1945. Il publia d'ailleurs un article dans le *Figaro* en 1954 intitulé «Je suis un révolutionnaire» dans lequel il voulait une révolution des esprits dans le monde. Selon lui, le PC empêchait la créativité et l'individualité de s'épanouir, il avait créé des zombies au cerveau lavé. Le danger était que les systèmes dotés de tels individus risquaient de disparaître, car ils ne pouvaient ni se protéger, ni rien créer de majeur et n'avaient aucune permanence¹²⁸. Ajoutons que Steinbeck adhéra à la filiale américaine du *Congress for Cultural Freedom* (CCF), l'*Americans for Cultural Freedom*. Selon l'historien Peter Coleman, Steinbeck ne joua toutefois pas un rôle majeur dans cette organisation¹²⁹. Il écrivit néanmoins un article dans *Il Tempo*, un journal italien du Congrès¹³⁰. Dans le journal *Collier's*, il écrivit que le but de l'article du *Il Tempo* était de répondre au journal communiste *l'Unita*, qui fit son éloge et qui lui demanda de s'opposer aux massacres d'enfants commis par les Américains et à l'envoi de germes mortels en Corée. Steinbeck répondit dans le journal italien qu'il s'opposait au communisme, vantait le courage des soldats américains, démentait tout massacre d'enfants et soutenait que les seuls germes envoyés étaient des pamphlets anticommunistes¹³¹. Il donna également des discours pour Radio Free Europe en Allemagne de l'Ouest. Cette radio transmettait des discours idéologiques capitalistes aux pays du Bloc de l'Est. Essentiellement, l'auteur y dénonçait les esprits non libres d'écrivains agissant comme les «conditioned servants of a regime»¹³². À Otis, il écrivit que son travail était sûrement inutile car ces gens avaient subi un lavage de cerveau¹³³. Dans une lettre à Edward Griffith, responsable de cette

¹²⁷ John Steinbeck, *Courier-Journal*, Louisville, 15 août 1956, p.n.d., Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

¹²⁸ John Steinbeck, «I Am a Revolutionary», *Le Figaro*, ? 1954, dans *America and Americans*, p. 89-90.

¹²⁹ Courriel électronique de Peter Coleman à Dominic D'Amour, daté du 20 février 2004. Ceci montre bien que Steinbeck préférait ne pas montrer en public qu'il se mêlait de politique.

¹³⁰ John Steinbeck, *Il Tempo*, 26 juin 1952, p.3. Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹³¹ John Steinbeck, «Duel Without Pistols», *Collier's*, 23 août 1952, *America and Americans*, p. 91-100. Comme nous le verrons, Steinbeck réagira de façon semblable lors de la guerre du Viêt-nam lorsqu'un journaliste lui demanda de s'opposer à la guerre.

¹³² Steinbeck voulut même présenter ses discours en tchèque, polonais, hongrois et roumain. Il ne le fit qu'en tchèque et en anglais, en raison de son accent. Benson, *op.cit.*, p. 761-762.

radio à Munich, il fit des suggestions de propagande anticommuniste, tels l'envoi par avion de pigeons ou de graines de fleurs qui ne poussaient pas dans ces endroits ou l'octroi d'examens psychiatriques aux réfugiés (même s'ils étaient anticommunistes) afin de montrer que les communistes avaient des désordres mentaux. Enfin, pour que les réfugiés soient mieux accueillis aux États-Unis, il suggéra de produire un documentaire sur eux accessible à tous dans les cinémas américains. Il précisa à Griffith qu'il pouvait demander du soutien à Jack Warner¹³⁴.

Steinbeck travailla à la requête du gouvernement américain, en aidant l'*United States Information Service* (USIS). Cette agence, qui changea de nom pour la *United States Information Agency* (USIA) à la fin de 1956, relevait du département d'État et se chargeait de diffuser des idées libérales en Europe de l'Est¹³⁵. Il y fit des suggestions comme celles de transporter par voie aérienne des réfugiés hongrois qui venaient de vivre une répression de la part de l'URSS en 1956 ou d'envoyer des livres d'écrivains occidentaux et des catalogues de Sears Roebuck partout en Europe de l'Est. L'auteur voulait une intervention en Europe de l'Est, car comme il le dit au directeur de l'USIA, la fermeture des frontières ne faisait qu'alimenter la puissance des dictatures¹³⁶. À la demande de l'USIA, il accepta de rencontrer des intellectuels en Italie¹³⁷. Il participa également à la transmission d'émissions pour la radio Voice of America, un organe de diffusion en Europe relevant de l'USIA et créé lors de la Deuxième Guerre mondiale pour émettre de la propagande antifasciste¹³⁸. Son désir de faire vivre son libéralisme anticommuniste se vit dans cette remarque qu'il fit à Otis en 1956 : «[...] I seem to be married to Radio Free Europe, USIS and the Stevenson Campaign»¹³⁹.

¹³³ Steinbeck écrit à Otis : «Even those who dislike the regime, have been so conditioned that they are no longer able to think straight, words have changed their meaning and it is practically impossible to communicate with them». *Ibid.*, 761.

¹³⁴ Lettre non publiée de John Steinbeck à Edward Griffith, le 13 juillet 1954, Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹³⁵ Avec l'appui d'Eisenhower, cette agence d'information avait créé le programme *People for People* et visait le soutien artistique, commercial et professionnel des Européens de l'Est. Plusieurs intellectuels américains en firent partie, dont William Faulkner en tant que secrétaire général et Erskine Caldwell dans les années 1960 et 1970. Erskine Caldwell, *With All My Might: Erskine Caldwell, An Autobiography*, Atlanta, Peachtree Publishers, LTD, 1987, p. 272.

¹³⁶ Benson, *op.cit.*, p. 799-801.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 807.

¹³⁸ Dans une lettre du 10 février 1956, Steinbeck se plaint à son amie Marlene Brody que le sujet de ses discours pour cette radio lui était peu familier et très vague. Lettre non publiée de John Steinbeck à Marlene Brody, Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

* * *

Malgré une prudence après 1945, Steinbeck a toujours soutenu les victimes de préjugés ou d'exploitation entre 1930 et 1960. Il s'est toujours soulevé à sa façon contre l'oppression, que ce soit l'*Associated Farmers of California*, les communistes en Europe de l'Est et, plus tard, comme nous le verrons, les Vietcongs ou les racistes aux États-Unis. Le libéralisme dont il fit preuve dans ses actions politiques et dans ses écrits montra qu'il devait être considéré comme un «New Dealer», un libéral de gauche ou homme du peuple qui voulait faire passer son message au plus grand nombre. Steinbeck se compare grandement à d'autres intellectuels qui défendaient le «New Deal» durant les années 1930 et 1940 et qui souhaitaient sa poursuite après 1945, tels que Galbraith ou Sherwood, ce qui contredit les critiques de l'écrivain qui le voyaient en déclin après 1945. En fait, Steinbeck souhaitait une unité du peuple américain en dépit des différences. Attentif aux valeurs du «New Deal», il voulait créer un «nouvel ordre» sans injustices grâce à ses écrits et à ses actions.

C'est l'idéal d'égalité dans son œuvre qui lui a valu à Steinbeck d'être soupçonné de communisme à la fin des années 1930. Même s'il fut victime d'une chasse aux sorcières après 1945, son message d'espoir a toujours passé. Ce message était américain, il stipulait que tous les hommes étaient créés égaux.

¹³⁹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Elizabeth Otis, 28 septembre 1956, Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

CHAPITRE I

JOHN STEINBECK ET LA RECHERCHE

D'UNE NOUVELLE MORALITÉ PUBLIQUE

Au cours de ce chapitre, nous verrons le rôle important qu'a joué John Steinbeck dans la définition de nombreux problèmes moraux aux États-Unis au cours des années 1960 et les moyens qu'il envisagea de prendre pour y mettre fin. Les Américains vivaient une lourdeur morale évidente dans la recherche du matérialisme et Steinbeck croyait qu'il était nécessaire que les Américains en soient conscients et qu'il y ait des solutions à ces nouveaux défis. Cette réflexion sur la société américaine au cours de cette période l'amena à voir la nécessité de créer une nouvelle moralité publique. Un des moyens les plus efficaces pour lutter contre cette torpeur fut de se rapprocher des présidents pour les aider à créer des réformes sociales qui permettraient une poursuite des idées du «New Deal», c'est-à-dire permettre une meilleure justice sociale pour tous. Ceci montre qu'il tenait beaucoup à son rôle d'intellectuel libéral de gauche engagé et qu'il avait une idée particulière de la façon d'effectuer des changements. Il est donc faux de le voir comme un conformiste ou un conservateur.

Nous traiterons également du contexte intellectuel dans lequel Steinbeck s'inscrivait. Nous verrons ainsi qu'il rejoignait grandement la plupart de ces intellectuels, à savoir les intellectuels du «New Deal» pour qui ce type de questionnement était très important et pour quiconque s'inquiétait de la pérennité de la nation au cours de cette période si particulière dans l'histoire du pays.

1.1 LA DÉNONCIATION DE L'IMMORALITÉ, DE LA MÉDIOCRITÉ ET DE L'HOMOGENÉITÉ AUX ÉTATS-UNIS : CAUSES, EFFETS ET SOLUTIONS AUX PROBLÈMES

Dans les années 1950 et 1960, plusieurs intellectuels américains croyaient qu'il y avait une immoralité très puissante qui minait la vie américaine. Il est vrai que plusieurs problèmes sociaux commençaient à sévir aux États-Unis, ce qui pouvait les amener à dresser un pareil constat. Précisons que le nombre d'homicides, de divorces et d'admissions en instituts psychiatriques ne cessait d'augmenter à partir de la fin des années 1950. Cette tendance se poursuivit tout au long des années

1960¹. Cette situation amena les intellectuels comme Steinbeck à se demander quelle était la cause de ce déclin de la moralité publique et comment faire pour y mettre fin.

Pour Steinbeck, outre le fait qu'il en était témoin, cette idée d'immoralité provenait en partie de sa relation étroite avec Adlai Stevenson, pour qui il avait presque de la vénération. Bien que Stevenson n'eut qu'une influence limitée dans les années 1960 en tant qu'ambassadeur à l'ONU, celui-ci fut soutenu par des intellectuels libéraux, tels que Reinhold Niebuhr, Steinbeck et Schlesinger, Jr.

Stevenson croyait que la nation américaine s'enlisait moralement dans la médiocrité à cette époque et qu'elle devait réagir pour y mettre fin. Pour lui, la présidence ennuyante d'Eisenhower et la trop grande confiance en soi des Américains l'expliquaient. Lors d'un discours qu'il fit en 1959, il proposa quelques solutions pour y remédier, solutions que Steinbeck lui-même allait sensiblement envisager :

«It is only by intense thought, by great effort, by burning idealism and unlimited sacrifice that freedom has prevailed as a system of government. And the efforts which were first necessary to create it are fully as necessary to sustain it in our own day»².

À la suite d'un voyage en URSS, à la fin des années 1950, Stevenson discuta de cette immoralité avec Albert Schweitzer. Pour ce dernier, l'homme vivait la période de l'histoire la plus dangereuse de toutes, car il avait réussi à contrôler la nature avant d'apprendre à se contrôler lui-même. Stevenson, pour sa part, comparait les Soviétiques aux Américains. Il soutenait que pendant que les Russes tiraient sur tout ce qui fait du bruit autour, les Américains avaient changé leur poursuite du bonheur en une chasse aux biens de consommation. Il s'inquiétait toutefois plus de la menace des Russes : «Outer tyranny with purpose may well triumph over the inner, purposeless tyranny of a confused and aimless way of life»³.

¹ Selon des statistiques fédérales américaines, le taux d'homicides augmenta chaque année à partir de 1958, passant progressivement de 4,5 pour 100 000 habitants en 1958 à 8,3 en 1970. Le nombre de divorces suivit la même tendance dès 1958 passant de 2,1 à 3,5 en 1970, tout comme le nombre d'admissions en instituts psychiatriques passant de 303 000 en 1957 à 598 000 en 1970. *Historical Statistics of United States, Colonial Times to 1970*, Bicentennial Edition, partie 1, Washington, D.C., Bureau of the Census, 1975, p. 49, 64, 80 et 414.

² Selon Broadwater, Niebuhr et Steinbeck appuyèrent Stevenson pour qu'il se lance dans la course à la présidence en 1960 et Schlesinger, Jr. soutint Stevenson pour qu'il se fasse plus entendre par Kennedy. Jeff Broadwater, *Adlai Stevenson and American Politics: The Odyssey of a Cold War Liberal*, New York, Twayne Publishers, 1994, p. 178, 186 et 198.

³ Adlai Stevenson. «America's Broken Mainspring», *The Progressive*, mars 1959, p.n.d., dans Paul A. Carter, *Another Part of the Fifties*, New York et Guildford, Surrey, Columbia University Press, 1983, p. 110.

Stevenson déplora aussi que les médias de masse réussissent très bien à encourager cette quête des biens matériels, tout en montrant un minimum de responsabilités sociales : «father happily drinking his favorite beer, mother dreamily fondling soft garments newly rinsed in a wonderful new detergent, the children gaily calling from the barbecue pit for a famous sauce for their steak»⁴. Stevenson reprenait ici l'inquiétude de Steinbeck sur l'hypnotisme et le puissant pouvoir de contrôle de la télévision sur l'esprit des gens, inquiétude qu'il avait émise dans les médias écrits au milieu des années 1950⁵. En 1961, il parlait encore du pouvoir anesthésique de la télévision en entrevue dans le *Sunday Times*. Steinbeck déclara : «Notice people's expressions when they watch it? Like a pig when its throat's been cut»⁶. La télévision allait être un élément important dans la «diffusion» de cette immoralité pour Steinbeck. Il est fort possible qu'Edward R. Murrow, animateur de radio et de télévision et futur directeur de l'USIA, ait influencé Steinbeck à ce propos. Murrow avait pensé inviter à son émission *Person to Person* des intellectuels tel que Steinbeck, pour hausser le niveau intellectuel de l'émission, mais les producteurs avaient refusé. Murrow jugeait la télévision comme un média de faible niveau intellectuel⁷. Cette prétendue uniformité et médiocrité inquiéta aussi Steinbeck. Celui-ci croyait que ce phénomène minait la vie américaine dans plusieurs domaines, ce qui rappelle également les propos de Tocqueville lors de son voyage aux États-Unis. Outre Macdonald, Steinbeck faisait aussi écho aux autres intellectuels qui écrivaient après 1945 à propos de ce sujet, comme David Riesman

Nous verrons dans le dernier chapitre que Steinbeck allait aussi s'inquiéter de la situation en URSS, au point de l'inciter à s'y rendre en 1963.

⁴ Adlai Stevenson, «America's Image of Greatness», *Life Magazine*, 30 mai 1960, p.n.d., dans *The Wit and Wisdom of Adlai Stevenson*, Edward Hanna, Henry Hicks et Ted Koppel (compilé par), New York, Hawthorn Books, 1965, p. 76.

⁵ Steinbeck montra que vers la fin des années 1950, il eut un soudain désenchantement pour la télévision, faisant contraste avec ses propos tenus à la fin de la précédente décennie que nous avons mentionnés. Par exemple, Steinbeck fut choqué lorsque Gore Vidal lui dit en 1955 s'investir beaucoup dans l'écriture de scénarios de télévision plutôt que dans l'écriture de romans. Steinbeck lui demanda pourquoi cela. L'auteur déclarait également dans le *Saturday Review* : «Now, in addition to being amused his audience is also half-hypnotized. Television does this to people. Their eyes glaze, their mouths go slack, and they move only with great effort. They are truly a captive audience. The time following such a program is very valuable for here you have x millions of people in a will-less, helpless state, unable to resist any suggestion, offered-even that of breakfast food». Gore Vidal, *Palimpsest: A Memoir*, New York, Random House, 1995, p. 290 et John Steinbeck, «Madison Avenue and the Election», *Saturday Review*, volume 39, numéro 13, 31 mars 1956, p. 11.

⁶ *Sunday Times*, Londres, 24 septembre 1961, p. 15.

⁷ Par exemple, il déclara en entrevue en 1952 : «[...] It's a mystery to me why a person, any civilized person, would be sitting at home on a Sunday afternoon watching television...a lot of people are deluding themselves that this instrument is supposed to be a weapon of intelligence and sophistication. I find too many people to whom this is a miracle instrument that will make people wiser, more discerning. It takes more than a camera, as it takes more than presses and newsprint to make a newspaper». Joseph E. Persico, *Edward R. Murrow: An American Original*, New York, St-Louis, San Francisco et Toronto, McGraw-Hill Publishing Company, 1988, p. 326.

avec *The Lonely Crowd* (1950) ou William H. Whyte avec *The Organization Man* (1956), et qui expliquent les raisons de cette homogénéité. Dans *Travels with Charley*, Steinbeck s'inquiétait que les régionalismes étaient sujets à disparaître au profit d'une langue plus nationale, en raison de l'amélioration des communications. Steinbeck y alla également de commentaires dans le même sens que ceux de son ami John Kenneth Galbraith qui dénonçait les effets des grandes dépenses dans le secteur privé dans *The Affluent Society* (1958). Steinbeck critiqua également la médiocrité des produits de consommation comme les voitures. Il expliqua que les compagnies souhaitaient que l'usure soit rapide pour que les gens consomment plus. L'auteur critiqua aussi les effets négatifs de la technologie qui encourageait la paresse et menait à une médiocrité et à une uniformité. Par exemple, l'usage des machines distributrices ou de l'emballage des produits, qui faisait que les saveurs tendaient à disparaître et à se ressembler. Selon lui, la situation était semblable en littérature. Les bandes dessinées dominaient et les livres, journaux et revues abondaient de sexe et de crimes. Ajoutons que la radio présentait une «nourriture intellectuelle» tout autant impersonnelle et uniformisée. De façon semblable à Macdonald, il regrettait que celle-ci, la télévision (encore une fois) et le cinéma, ces «merveilles stériles» comme il les appelait, remplaçaient le théâtre. Loin d'être mauvais, le théâtre permettait un contact direct entre les acteurs et l'auditoire. Pour ce qui était de la politique, les gens s'y intéressaient peu, émettant peu d'opinion⁸.

Steinbeck fit remarquer que même s'il critiquait ces changements, il croyait qu'il ne fallait pas les regretter sinon les gens n'en seraient que malheureux. L'écrivain se demandait simplement pourquoi le progrès ressemblait tant à la destruction. Il regrettait toutefois amèrement que les villes et les rivières fussent de plus en plus polluées par les industries, que celles-ci produisaient trop de bruit dans les villes et que les détritiques s'y amoncelaient à cause du gaspillage des gens. Pour remédier à ce dernier problème, Steinbeck proposa plutôt la réutilisation. Il regrettait que les forêts fussent détruites pour créer un nouveau développement urbain et louait les efforts de particuliers, associations ou organismes qui protégeaient les séquoias, ces arbres géants de la côte ouest américaine⁹.

Steinbeck allait aussi être optimiste quant aux possibilités de sortir les Américains de l'immoralité dans laquelle il les croyait plongés. En décembre 1959 et en mars 1960, Steinbeck accepta de publier une lettre qu'il avait envoyée à Adlai Stevenson dans les journaux *Newsday* et *Coronet*. L'auteur y critiquait l'immoralité des Américains, visible avec les scandales télévisés des «quiz shows», comme cela avait été le cas peu avant avec le professeur de l'Université Columbia

⁸ John Steinbeck, *Voyage avec Charley*, Paris, Phébus, 1995, p. 75-76, 120, 138-140, 178-80, 188-190.

Charles Van Doren, accusé d'avoir triché¹⁰. Ces shows truqués montraient l'idée essentielle de Steinbeck à propos de cette immoralité : les Américains aspiraient trop à vivre dans la richesse, et ils voulaient y arriver dans le moins de temps possible et avec le moindre effort. L'auteur appela ce désir le «fast buck». Ceci les amenait à être cupides, matérialistes, cruels et violents. Steinbeck ajouta donc un commentaire très sombre à la thèse de John Kenneth Galbraith dans *The Affluent Society*. Ajoutons que Steinbeck critiqua aussi l'immoralité qui se voyait dès le berceau pour de nombreux Américains et qui s'étendait jusque dans les corporations et au gouvernement, là où les disputes et les mensonges étaient vus comme des vertus et l'honnêteté comme une faiblesse. Steinbeck fit même un lien entre les problèmes psychologiques et cette immoralité aux États-Unis. Il déclara : «Having too much they spend their money and hours on the couch searching for a soul». Plus loin, il ajouta une phrase qui résumait sa pensée sur le danger pesant sur les Américains : «If I wanted to destroy a nation I would give it too much and I would have it on its knees miserable, greedy and sick». Selon lui, seule une catastrophe pouvait aider les Américains à s'en sortir. De cette façon, les enfants auraient un avenir et seraient de bons et honorables citoyens¹¹.

Par suite de cet article qui attira les critiques d'intellectuels comme Reinhold Niebuhr et qui fut qualifié d'«artillerie lourde» par l'auteur, Steinbeck répondit dans un second article¹². Steinbeck se défendit d'avoir généralisé : pour lui, il ne montrait que ses impressions dans une lettre à Stevenson. Il répondit aussi aux nombreux lecteurs qui lui écrivirent pour dire qu'ils étaient d'accord avec lui. Steinbeck ajouta que ceux-ci, regroupant des adultes et des jeunes et qui étaient plus ou moins éduqués, montraient bien que le problème de l'immoralité aux États-Unis ne touchait pas seulement les intellectuels. L'écrivain précisa que ces jeunes avaient d'autant plus raison de s'inquiéter que c'était eux qui allaient hériter de ces problèmes. Steinbeck traita en détails de cette «moral obesity» qui effrayait tant de personnes et qu'on voyait concrètement dans les journaux avec le grand nombre de crimes ou sur la route lorsque les usagers de celle-ci s'insultaient. Il admit qu'il ne détenait pas la solution, mais qu'il était essentiel de connaître un problème si l'on voulait y remédier. Steinbeck croyait que cette raison était d'autant plus importante qu'historiquement les grandes nations qui avaient trop mis l'accent sur l'individu ou sur le soi avaient toutes disparues. Selon lui, si la moralité

⁹ *Ibid.*, p. 38-40, 140, 225.

¹⁰ Steinbeck faisait référence au scandale impliquant Charles Van Doren et la direction du jeu télévisé américain *21* présenté sur la chaîne NBC. À la suite d'accusations de tricherie, Van Doren avoua devant un comité sénatorial qu'il connaissait les réponses à l'avance. Richard Goodwin, *Remembering America: A Voice from the Sixties*, Little Brown, Boston, 1988, p. 45, 48-49, 50-58.

¹¹ John Steinbeck, «Our Rigged Morality», *Coronet*, vol. 47, mars 1960, p. 144-147.

¹² Nous verrons plus loin les propos de cet article.

était trop faible, la nation était finie. Il résuma ainsi : «Nations carry their survival or their disappearance in their own souls».

Afin de bien illustrer la situation morale aux États-Unis, Steinbeck fit le parallèle avec un boxeur soûl qui combat contre son ombre. Il expliqua que la technologie s'était développée trop vite et que les gens, ne voulant pas s'autodétruire, se lançaient alors dans des activités inutiles comme la conquête de l'espace, tandis que plein de ressources sur la Terre demeuraient inexploitées¹³. Cette compétition indirecte avec les Russes pour l'espace montrait aussi que les Américains étaient peureux. Plusieurs étaient aussi des peureux infantiles, comme Charles Van Doren, car seuls les enfants ne disent jamais non à des gâteries. Dans *The Winter of Our Discontent*, qui parle également des tricheries des «quiz shows», Steinbeck reprit cette idée que la recherche du profit faite avec le moindre effort rendait les gens petits moralement¹⁴. Ce dernier roman de Steinbeck (et le seul ouvrage de fiction qu'il écrivit dans les années 1960) reflétait bien ce manque de moralité qu'il dénonçait dans ses écrits de non-fiction. Dans cet ouvrage, le personnage principal, Ethan, est témoin de plusieurs actes malhonnêtes commis par le maire, le juge, le banquier et le propriétaire de l'épicerie où il travaille. Il est aussi tenté par d'autres de commettre de tels actes comme d'accepter des pots-de-vin, tromper sa femme et voler une banque¹⁵. La morale de cette histoire est que cette tentation de corruption peut toucher tout le monde et détruit plus qu'elle ne rend les gens heureux. Le personnage principal, tenté à plusieurs reprises de commettre des actes immoraux, finit par accepter de voler une banque, mais doit abandonner son plan lorsqu'un agent du gouvernement le rencontre pour qu'il réponde à des questions à propos de son patron. Peu après, Ethan apprend que son fils, qui vient de gagner au concours « J'aime l'Amérique », a triché en copiant des discours célèbres. Un agent du concours rencontre Ethan et lui dit qu'il est trop tard pour réagir et que le récent scandale de Van Doren les amène à devoir se taire. Finalement, sa fille lui dit que tout le monde agit ainsi, même lui doit avoir été malhonnête. Il ira ensuite se suicider pour mettre fin à un désespoir évident face à un monde qu'il juge si sombre, si immoral et responsable de sa propre corruption¹⁶. Il est évident que ce roman contient l'ensemble des considérations à propos de l'immoralité aux États-Unis que Steinbeck dénonçait à ce moment-là dans la non-fiction.

¹³ Comme nous le verrons plus loin, Steinbeck pensait surtout aux océans qui représentaient la majeure partie de la surface de la Terre et qui n'étaient que très peu exploités.

¹⁴ John Steinbeck, *Une saison amère*, Lattès, Paris, 1995, 351 pages.

¹⁵ *Ibid.*, p. 88.

¹⁶ *Ibid.*, p. 284, 344-351.

Steinbeck précisa toutefois dans le *Newsday* qu'il y avait quantité de gens qui ne souffraient pas de ce problème moral, qui pensaient aux autres. Selon lui, ces personnes étaient bien souvent celles qui étaient les plus pauvres : «I have found that a hungry man is more likely to share his little than a well fed man. The man who has not known pain is not likely to help his hurt neighbor». Steinbeck conclut en demandant quelle pouvait être la raison de vivre des Américains. Était-ce pour le tout nouveau ouvre-boîte électrique¹⁷? Comme nous pouvons le voir, Steinbeck continua à s'intéresser aux opprimés qu'il jugeait bien souvent supérieurs aux nantis sur le plan moral. Steinbeck s'inquiétait aussi du fait que les gens s'intéressaient beaucoup aux actes immoraux dans l'actualité. Dans *Travels with Charley* par exemple, Steinbeck s'inquiétait de ce que les gens s'intéressaient plus aux criminels qu'aux gens vertueux tels que les étudiants sérieux ou l'honnête comptable. Il donna également comme exemple les gens souhaitant voir plus de sang lors des combats de boxe, des corridas ou des accidents routiers. L'auteur se demandait même si la violence n'était pas un des fléaux des sociétés industrialisées comme les États-Unis. Pour sa part, il croyait néanmoins en la «sainteté latente des humains» et refusait de généraliser cette observation.

Paradoxalement, Steinbeck croyait que les médias exploitaient ce besoin révoltant en misant sur les gens qui acceptaient ou encourageaient ce type de comportement et montraient très peu ceux qui s'opposaient à ce type d'actions. Il pensait qu'il était possible que ces derniers fussent peu visibles parce qu'ils se taisaient ou parce que les médias ne les jugeaient pas suffisamment dignes d'intérêt, ce qui faisait qu'ils donnaient une fausse réalité d'acceptation de situations d'injustice afin de favoriser leur popularité¹⁸.

Dans *America and Americans*, Steinbeck voulait considérer le bon et le mauvais de ses compatriotes du point de vue moral. Il avoua même au conseiller spécial de L.B. Johnson, Jack Valenti, qu'il était le premier Américain à le faire, car ceci n'avait été fait que par des étrangers. Il croyait que les menaces internes étaient pires que celles externes et que si son ouvrage permettait aux gens de sortir de leur apathie, son but serait atteint¹⁹. Il est clair que Steinbeck se voulait un intellectuel engagé en voulant toucher de cette façon les Américains pour qu'ils changent.

¹⁷ John Steinbeck, «Are We Morally Flabby?», *Newsday*. ? 1960, p. n.d. Archives de la Stanford University.

¹⁸ Steinbeck donne l'exemple de «cheerleaders», ces femmes qui insultaient les Noirs et les Blancs qui allaient dans les écoles intégrées au début des années 1960 et dont les journaux parlaient beaucoup. Nous reviendrons sur ce sujet dans le prochain chapitre. Steinbeck, *Voyage avec Charley*, p. 227-230 et 313-314

¹⁹ Lettres non publiées de John Steinbeck à Jack Valenti, datées du 23 avril et du 2 novembre 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

Dans le chapitre «America and the Future» de cet ouvrage, il fit sa critique la plus claire de cette crainte que l'immoralité ne devienne très présente aux États-Unis dans les années 1960. Steinbeck s'inquiétait que le confort, le succès, la richesse et la sécurité aient paradoxalement engendré une immoralité ou un manque d'éthique se résumant à une haine de ce monde et à la tentation de le détruire. Steinbeck croyait que les gens immoraux haïssaient la vie, la considéraient médiocre. Il voyait les Américains comme un peuple mourant qui tolérait le présent, rejetait le futur et se satisfaisait des grandeurs du passé, dans un passé galant, en se souvenant à moitié de celui-ci. Ajoutons que dans ce chapitre, il montra que cette immoralité était visible sous diverses formes. Il donna comme exemple l'agonie se changeant en ennui, l'extase se transformant en tolérance, la perte d'appréciation des choses et des personnes dans cette richesse. Concrètement, il dénonça le racisme causé par des gens frustrés qui prennent pour cible des minorités visibles, le désintérêt des parents envers leurs enfants, la hausse du nombre d'actes violents, la montée des cultes, la révolte contre l'autorité (militaire, politique ou religieuse), l'espionnage des uns et des autres et l'usage de drogues qui se rapproche du meurtre car c'est un refus de vivre sa vie. L'écrivain croyait qu'on pouvait juger la santé d'une nation par son taux de violence et celui des États-Unis était justement très élevé, ce qui indiquait la teneur du danger qui menaçait les Américains.

Finalement, reprenant les propos de Stevenson au sujet des grands efforts, du sacrifice et de l'idéalisme, grandes vertus américaines nécessaires pour lutter contre l'immoralité, Steinbeck croyait que son pays allait régler ces problèmes. D'après lui, l'histoire des États-Unis montrait que la nation avait toujours survécu à ces obstacles grâce à la révolte contre les symptômes de ces facteurs. Il croyait que même si l'opposition à ces problèmes pouvait ressembler à un gaspillage d'énergie, il valait mieux qu'elle soit gaspillée plutôt qu'absente. Selon lui, les Américains courraient à leur perte s'ils n'étaient pas dynamiques, comme l'avaient fait d'autres nations. Il ajouta que les Américains étaient combattifs; et même s'ils faisaient des erreurs, ils se rebellaient contre ces symptômes. Steinbeck était donc optimiste quant à l'avenir des Américains, à leur capacité de vaincre ces problèmes sociaux²⁰. Il tenait tant à ce que sa conclusion optimiste soit possible qu'il décida d'envoyer ce chapitre au président en octobre 1965 lorsqu'il eut terminé de l'écrire²¹. Nous verrons que ce type d'action visant à ce que ses idées libérales soient entendues en haute instance fut loin d'être le seul pour Steinbeck. Dans une lettre à Chase Horton en 1959, Steinbeck expliqua la

²⁰ John Steinbeck, «America and the Future», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson (éd.), New York, Viking, 2002, p. 392-402.

différence entre les artistes ou intellectuels plutôt conservateurs et ceux plus libéraux comme lui qui voulaient améliorer le présent :

There are two kinds of humans on the creative level. The great mass of the more creative do not think. They are deeply convinced that the good world is past. Status quo people, feeling they cannot go back to the perfect time, at least fight not to go too far from it. And then there is the creative man who believes in perfectibility, in progression-he is rare, he is not very effective, but he is different from the others²².

Steinbeck illustre très bien ici que son optimisme dans l'avenir des hommes l'amène à se distinguer d'autres intellectuels de son époque. À ce propos, nous pouvons penser aux intellectuels de la gauche antistaliniste devenus néo-conservateurs.

L'optimisme de Steinbeck se vit aussi dans son discours d'acceptation du prix Nobel en 1963 au cours duquel il souligna que l'écrivain se devait de louer les actes moraux dont il était témoin et devait condamner ceux auxquels il assistait. Il démontrait ainsi le rôle qu'il s'était toujours donné : celui de promouvoir l'ordre et la justice pour tous et de croire que les humains sont intrinsèquement bons. D'après lui,

[...] the writer is delegated to declare and to celebrate man's capacity for greatness of heart and spirit – for gallantry in defeat, for courage, compassion and love. In the endless war against weakness and despair, these are the bright rally flags of hope and of emulation. I hold that a writer who does not passionately believe in the perfectibility of man has no dedication nor any membership in literature²³.

Cette citation de Steinbeck montre l'importance morale qui reposait sur les épaules des intellectuels comme lui. Ceux-ci devaient être une source d'inspiration en faisant ressortir le meilleur des hommes. De plus, Steinbeck montre dans ses écrits qu'au cours de cette période de crise morale qu'étaient les années 1960, il était d'autant plus important que les écrivains prennent au sérieux leur «rôle» aux États-Unis.

²¹ Version préliminaire du chapitre, intitulée «Morality?», (date n.d.), 15 p., de l'ouvrage *America and Americans*, de John Steinbeck et publié peu après, et lettre non publiée de Jack Valenti à Lyndon B. Johnson, datée du 30 octobre 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

²² Lettre de John Steinbeck à Chase Horton, datée du 8 juin 1959, publiée dans Steinbeck, *The Acts of King Arthur and His Noble Knights, from the Winchester Manuscripts of Thomas Malory and Other Sources*, Chase Horton (éd.), Farrar, Straus and Giroux, New York, 1976, p. 429.

²³ John Steinbeck, «Nobel Prize Acceptance Speech», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, p. 173.

1.2 LES CHEVALIERS : LE MEILLEUR EXEMPLE DE PERSONNES MORALES

Dès son enfance, Steinbeck fut fasciné par la chevalerie. Très jeune, il avait lu sur les chevaliers de la Table Ronde. Il avait apprécié découvrir l'origine étymologique de plusieurs mots. Ce qui l'avait le plus touché toutefois fut la galanterie, ce désir de lutter contre l'injustice. L'écrivain a toujours aspiré à mettre fin à l'oppression dont il pouvait être témoin comme les chevaliers en avaient l'habitude selon lui. À partir de la fin des années 1950 et jusqu'à sa mort, il travailla sur l'écriture d'une version en anglais moderne de la légende du Roi Arthur de Thomas Malory. L'histoire raconte les aventures des légendaires chevaliers pour défendre Camelot et la quête de Lancelot pour trouver le Saint-Graal. Dans l'introduction de son ouvrage *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*, publié par sa femme après sa mort en 1976, Steinbeck révéla :

And in that scene were all the vices that ever were – and courage and sadness and frustration, but particularly gallantry—perhaps the only single quality of man that the West has invented. I think my sense of right and wrong, my feeling of noblesse oblige, and any thought I may have against the oppressor and for the oppressed came from this secret book²⁴.

Comme nous l'avons montré, Steinbeck voyait beaucoup d'immoralité aux États-Unis et cet ouvrage devait proposer des vertus que les gens devaient prendre comme modèle. À son agente Elizabeth Otis, Steinbeck avoua qu'il écrivait une histoire passée pour les gens du présent. «[...] I can tie the story to the present by developing a situation which was true in both, I have done so»²⁵. Quels sont les problèmes du présent que Steinbeck voulait lier aux obstacles des chevaliers dans son histoire? À Chase Horton il l'expliqua :

[...] the Congressional record or the Sacco or Vanzetti case or «preventive war» or our national political platforms, or racial problems that can't be settled reasonably or domestic relations, or beatniks, and it is borne in on you that the world operates on nonsense—that it is a large part of the pattern and that knight errantry is no more crazy than our present day group-thinking, and activity. This is the way humans are. If you inspected them and their activities in the glass of reason, you would drown the whole lot. [...] I'm caught with the silly breed. I am brother to the nonsense and there's no escaping it²⁶.

Ceci montre comment il vénérât les gens d'esprit chevaleresque, rejetant les actions des «chasseurs de communistes» (d'où l'idée de parler de Sacco et Vanzetti, victimes d'une telle chasse dans les années 1920).²⁷ Dans un entretien avec le scénariste Budd Schulberg fait vers la fin de la vie de Steinbeck et

²⁴ Steinbeck, *The Acts of King Arthur and His Noble Knights*, p. 3-4.

²⁵ Lettre de John Steinbeck à Elizabeth Otis, datée du 25 juillet 1959, publiée dans *Ibid.*, p. 437.

²⁶ Lettre de John Steinbeck à Chase Horton, datée du 8 juin 1959, publiée dans *Ibid.*, p. 428.

publié dans *Newsday* en 1969, Steinbeck dit que les Américains avaient beaucoup de chevaliers errants, sous-entendant les jeunes, notamment les *hippies* et les *beatniks*, qui ne faisaient rien d'utile pour la société selon lui. Il croyait que la nation avait besoin d'un Arthur et d'une Table Ronde pour rassembler ses chevaliers et leur donner une direction, leur donner un Saint-Graal à aller chercher. Il précisa qu'il n'était pas surpris que cette idée ait déjà été populaire pendant l'administration de Kennedy, car les gens aiment faire de bonnes actions, comme aider les pauvres²⁸ :

You know in a lot of ways, Budd, those days are not so different from our own. An old order was on the way out. Something new was in the air, but no one knew exactly what lay ahead. The concept of chivalry was essentially a humanistic idea-going forth to do good deeds. Not just saving damsels in distress, but protecting the poor. It's no accident that Kennedy's Court was also called Camelot. But aside from the courtiers there were these individual knights roaming the land searching for their own individual values. And there were the bad knights who only pretended to fight for the chivalric myth but were actually using the thing for their own selfish purposes. Maybe we have our own Galahads and Mordreds on the street corners and along the highways of our day. But just as knights in Malory's time needed direction, purpose...this movement today needed an Arthur and a Round Table to hold it together²⁹.

Comme nous le verrons, pour Steinbeck, le Arthur en question est un président fort, en particulier Johnson, avec qui Steinbeck travailla très étroitement. Pour ce qui est de la Table Ronde, les réformes sociales et la guerre du Viêt-nam étaient deux éléments qui permettraient la création de cette Table et la création de héros était possible chez les leaders noirs et les soldats. Pour lui, la légende arthurienne en anglais moderne avait justement ce but d'encourager les gens à croire comme lui que ceci était possible. Son livre aurait donc pu servir de modèle pour louer ou créer des héros.

Steinbeck jugeait nécessaire de mettre en lumière le symbolisme de la lutte du bien contre le mal présent dans ce texte afin de combattre la confusion, le manque de direction, la faiblesse morale, la corruption qu'on voyait si bien avec les scandales télévisés et la recherche de la richesse³⁰. Pour lui, ce

²⁷ Jean-Michel Lacroix, *Histoire des États-Unis*, 2^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 354 et 416.

²⁸ Rappelons que Kennedy était comparé par plusieurs à cette époque à Arthur qui dirige le royaume idéal de *Camelot*, aux côtés de ses chevaliers servants, tels que Schlessinger, Jr. et Galbraith. *Camelot* donna même son nom en 1960 à la comédie musicale populaire à Broadway. *Ibid.*, p. 432.

²⁹ Steinbeck choisit de mentionner Mordred et Galahad, deux chevaliers d'une génération après Arthur, car tandis que le premier symbolise le mal, l'égoïsme et la trahison, le second représente la pureté chevaleresque, faisant référence aux jeunes américains qui pouvaient être mauvais (pensons aux criminels, aux *hippies* qui critiquaient la guerre au Viêt-nam ou vivaient une vie de bohème et qui affaiblissaient le moral de la nation et montraient une dissension, d'après Steinbeck) ou aux bons comme le fils de Steinbeck qui alla au Viêt-nam (chercher un autre Saint-Graal). Nous reviendrons plus en détail sur ces idées dans ce chapitre, ainsi que dans les prochains. Budd Schulberg, «Schulberg on Steinbeck», *Newsday*, 22 février 1969, p. 4w.

³⁰ Steinbeck, «Our Rigged Morality», p. 144-147.

recours à l'histoire et à la fiction n'était qu'une autre façon de faire réfléchir les gens en suggérant des modèles à suivre.

1.3 CRITIQUE ET OPINION DES INTELLECTUELS LIBÉRAUX AU SUJET DU MANQUE DE MORALITÉ ET DU DANGER QUANT À L'AVENIR DES AMÉRICAINS

La baisse de moralité et la poursuite effrénée du matérialisme sont des sujets qui touchèrent grandement les intellectuels libéraux de l'époque, en particulier les «New Dealers». Et comme Steinbeck, ils croyaient que les Américains réussiraient à s'en sortir, mais chacun jugeait de manière différente l'importance de cette «crise». Steinbeck était probablement l'un des plus critiques, tout en étant bien optimiste sur l'issue de ce problème, mais il n'était pas du tout le seul.

D'abord, comme nous l'avons mentionné, peu après la parution de sa lettre publiée dans les journaux *Newsday* et *Coronet*, quelques grands intellectuels libéraux ont répondu à Steinbeck dans la revue *The New Republic*. D'abord, l'historien Arthur Schlesinger, Sr. croyait que Steinbeck exagérait la menace dans son article. Selon Schlesinger, Sr., il ne fallait pas s'inquiéter de la situation morale aux États-Unis, car le pays s'était toujours bien sorti des périodes difficiles. Schlesinger, Sr. rejoignait donc plutôt la conclusion optimiste que présenta plus tard Steinbeck dans son ouvrage *America and Americans*. Pour le prouver, il donna comme exemple les années 1920 où régnaient la corruption à la Maison-Blanche et la violence ou encore le début des années 1950 au cours desquelles sévissait le maccarthysme. Le théologien et politologue Reinhold Niebuhr croyait aussi que Steinbeck avait exagéré, mais soutint que ce dernier avait raison sur divers points. Steinbeck aurait eu tort de voir du cynisme immoral dans les scandales de télévision qui n'auraient été en fait que des actes malhonnêtes engendrés par la libre entreprise dans les médias de masse. De plus, il ne croyait pas que les Américains étaient plus malhonnêtes qu'avant ou qu'ils l'étaient davantage que les autres sociétés. Par contre, soutint Niebuhr, Steinbeck avait raison de parler d'une complaisance spirituelle et morale qui se voyait dans la recherche du bonheur matériel ou dans une préférence pour un budget équilibré, plutôt que dans une supériorité militaire. Selon lui, ceci rendait les Américains vulnérables aux ennemis faibles qui voudraient s'approprier leurs ressources pour tenter d'enrayer leur pauvreté. Il donna comme exemple les Soviétiques. Quant à savoir si une catastrophe pouvait sauver les Américains, Niebuhr croyait que celle-ci risquait surtout de les détruire, plutôt que de les sauver.

Le journaliste et éditeur Harry Golden, quant à lui, appuya Steinbeck sans aucune critique négative. Il jugeait que ce dernier, contrairement aux autres écrivains de sa génération, s'était toujours intéressé aux problèmes des États-Unis. Il jugea que Steinbeck avait raison de parler d'immoralité aux

États-Unis et il reprit les termes de l'écrivain Carl Sandburg qui parlait de «fat dripping prosperity» pour décrire cette réalité. Golden voyait Steinbeck comme un penseur qui s'intéressait au futur et qui, par le fait même, avertissait les gens pour qu'ils aient un meilleur avenir. D'après Golden, Steinbeck s'adressait donc avant tout aux jeunes puisque ce sont eux qui construisent la société de demain.

Le révérend Thurston Davis, éditeur de la revue hebdomadaire jésuite *America Magazine*, croyait lui aussi que Steinbeck avait entièrement raison. Il dénonçait une perte de la foi et de la confiance en soi ainsi qu'un vide moral et intellectuel, causés par la mise en place de la modernité en Occident. Ceci se voyait dans «the itch for the fast buck, for the irresponsible pleasure, for the short cut to power or payola or prideful status». Pour lui, l'«American way of life» se définit comme la recherche effrénée de «missiles and credit cards, Cadillacs and pop-up toasters, our freedoms, fun, filters and foolishness- is about to go down the drain. If so, then we do have reason to be concerned for ourselves and our future». Selon Davis, ceci se voyait dans l'acceptation du comportement malhonnête de Van Doren de la part de nombreux jeunes et dans le taux alarmant de divorces, de crimes, de maladies mentales, d'enfants illégitimes et d'éléments pornographiques. Il cita aussi des commentaires d'intellectuels sur ce sujet, comme ceux du président de la Columbia University, Grayson Kirk, qui croyait qu'il y avait un «spiritual flabbiness», ou bien d'Alan Drury, auteur du roman politique *Advise and Consent*, qui décrivait la période d'alors comme un «Age of the Shrug» où tout Américain sentait le «dry rot» dans l'air. Davis rapporta également les propos du professeur Charles A. Piepmann, dirigeant de l'*American Civil Liberties Union* qui déclarait : «We're breeding a new type of human being - a guy with a full belly, an empty mind and a hollow heart. I see them walking about, and I don't like them one bit». L'auteur soutint aussi que beaucoup de critiques, tel que John Cogley dans *The Commonwealth*, avaient dénoncé les aveux de Van Doren au public comme étant l'action la plus honteuse de ce dernier.

Davis proposa la création d'une philosophie publique basée sur des liens communs et des principes rassembleurs que toute société pluraliste devrait avoir. Davis avoua rejoindre ainsi Walter Lippman et contredit le fils d'Arthur Schlesinger, Sr., le «New Dealer» dont nous avons déjà parlé, Arthur Schlesinger, Jr., ainsi que plusieurs autres intellectuels qui ne jugeaient pas nécessaire de créer cette philosophie pour sauver la société³¹. Dans un discours en 1959 à la Columbia University, ce dernier allait plutôt mettre l'accent sur la poursuite du «New Deal» (avec J.F. Kennedy comme meilleur cheval de bataille pour y parvenir)³². Nous verrons plus loin dans le présent chapitre que

³¹ *The New Republic*, vol. 142, no. 7, 15 février 1960, p. 11-15.

Steinbeck croyait aussi aux actions des présidents pour changer cette situation. Pour sa part, Johnson, et non Kennedy, était le meilleur espoir pour y parvenir.

En plus de publier des extraits de ces commentaires, le journal *Newsday* ajouta celui de Carl Sandburg. Ce dernier appuyait également Steinbeck. Il déclara : «Anything John Steinbeck says about this country – about us as a nation – is worth careful reading and study. His record of love for his country and service for it is such that what he says is important»³³.

Les intellectuels du «New Deal» s'inquiétaient également du fait que les Américains se laissaient aller à la poursuite d'un matérialisme, mais étaient particulièrement confiants dans le potentiel des Américains à surmonter ces problèmes. Archibald MacLeish, par exemple, dans un article qu'il publia dans *Life* en 1960 et qu'il republia dans le *New York Times* cinq ans plus tard, soutenait comme Steinbeck que de nombreux Américains étaient poussés par le désir de constamment s'enrichir, mais précisait que cette «course» ne détruirait jamais complètement leur esprit, car ceci n'est pas en eux. MacLeish s'inquiétait peu des conséquences de ce problème, de cette «affluent society» (terme repris de Galbraith), car les Américains, et en particulier les jeunes, comprenaient le danger du matérialisme. D'après lui,

It is true, I suppose, that we eat better – at least, more than any nation ever has. It is true too that there are streaks of American Fat, some of it very ugly fat, and that it shows most unbecomingly at certain points in New York and Miami and along the California coast. But the whole country is not lost in a sluggish, sun-oiled sleep beneath a beach umbrella, dreaming of More and More. We have our share, and more than our share, of mink coats and prestige cars and expense account restaurants and oil millionaires, but America is not made of such as these. We are a affluent society, but not affluent to the point of spiritual sloth. [...] We may be drowning in Things, but the best of our sons and daughters like it even less than we do³⁴.

De son côté, Langston Hughes voyait cette attitude comme destructrice pour la communauté noire. Il avançait par exemple dans le *New York Post* en avril 1965 que la recherche de profit, bien plus que le racisme, expliquait la destruction des Noirs aux États-Unis, si évidente avec leur taux de criminalité élevé. Il donna comme exemple les vendeurs de drogues, les policiers qui battaient les

³² Arthur M. Schlesinger, Jr., «Sources of the New Deal: Reflections on the Temper of a Time», *Columbia University Forum*, automne 1959, p. n.d., dans Carter, *op.cit.*, p. 111-112.

³³ Steinbeck, «Are We Morally Flabby?», p.n.d.

³⁴ Archibald MacLeish, «National Purpose, MacLeish' Dream», *New York Times*, 30 mai 1965, p.14. Cet article parut d'abord sous le titre original «We Have Purpose, We All Know It», *Life*, 30 mai 1960 et fut republié sous le titre «National Purpose» dans *A Continuing Journey*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1967, p. 77-86.

Noirs et les procureurs qui donnaient des sentences sévères pour monter dans l'échelle sociale. Il favorisait notamment l'intervention du fédéral pour y mettre fin³⁵.

Schlesinger, Jr., quant à lui, rappelait dans un article en 1960 que le fait que *The Lonely Crowd* de Riesman, *The Organization Man* de Whyte et *The Affluent Society* de Galbraith fussent encore très populaires montrait que les Américains réfléchissaient aux effets néfastes de la recherche constante du matérialisme qu'ils avaient menée éperdument dans les années 1950. Reprenant les propos de Galbraith, il spécifiait que le secteur privé avait été trop privilégié, au détriment du secteur public, avec des conséquences telles que des écoles de faible qualité. Loin de désespérer, en tant qu'historien, il croyait que les Américains pourraient s'en sortir s'ils favorisaient le «New Deal» comme ils le firent dans les années 1930, période de crise économique qui suivait aussi une décennie de richesse. Comme il l'avait déjà mentionné, les Américains avaient déjà résolu plusieurs problèmes liés aux besoins primaires, et la pauvreté ainsi que le chômage étaient beaucoup moins graves qu'avant la Seconde Guerre mondiale. Il restait dorénavant à lutter pour une meilleure qualité de vie. Schlesinger, Jr. défendait, entre autres, une égalité raciale, une sécurité sociale, de meilleurs soins de santé. Comme Steinbeck, il était donc optimiste pour l'avenir des Américains qui entraient, d'après lui, dans «one of the exciting and creative epochs in our history»³⁶.

De plus, comme Steinbeck, Schlesinger, Jr. avouait dans son ouvrage *Violence: America in the Sixties* publié en 1968 que la violence était beaucoup trop présente aux États-Unis au cours des années 1950 et 1960, donnant un modèle peu éducatif aux jeunes, ce qui montrait que le pays était en crise morale. Il prenait comme référence le fort taux de criminalité et l'assassinat de John F. et Robert Kennedy, puis de Martin Luther King, Jr., trois leaders qui ne voulaient que le bien de la nation. Les causes en étaient la haine raciale, les images des Américains tuant dans une guerre immorale au Viêt-nam, mais aussi la grande fréquence de violence dans les médias de masse, en particulier à la télévision. Il se rapprocha de Steinbeck car il croyait au potentiel de se sortir de cette impasse en prenant conscience du problème pour ainsi pouvoir tenter de l'éliminer³⁷.

³⁵ Arnold Rampersad, *The Life of Langston Hughes, Volume II: 1941-1967, I Dream a World*, deuxième éd., Oxford et New York, Oxford University Press, 2002, p. 388.

³⁶ Arthur M. Schlesinger, Jr., «The New Mood in Politics», *Esquire*, janvier 1960, publié dans *The Politics of Hope*, Boston, Houghton Mifflin, 1962, p. 81-93.

³⁷ Arthur M. Schlesinger, Jr., *Violence: America in the Sixties*, New York, The New American Library, 1968, 96 pages.

D'autres intellectuels libéraux partageaient l'avis des «New Dealers» en ce qui concernait le danger du matérialisme. James A. Wechsler, membre de l'ADA, s'inquiétait dans la revue *The Progressive* en 1960 que le portrait des États-Unis dans les médias montrait que «the poor...are virtually no longer with us; the rich have learned to accommodate themselves to the realities of the welfare state; the working class is serenely clipping its coupons and the workman is driving his Chrysler»³⁸. George Kennan, professeur à la Princeton University et ancien ambassadeur américain en URSS, soutenait des propos semblables à Stevenson et Steinbeck à propos de l'effet nocif de la télévision sur les gens lors d'une conférence traitant de l'état du monde, des États-Unis et de la situation des intellectuels regroupant une centaine d'entre eux en 1968. Il déclara :

Either the TV set, it seems to me will have to be removed from the American home, or we shall have to find something quite different to replace the stream of frivolities and inanities that flicker incessantly across its screen, holding endless numbers of children in its hypnotic power, and subjecting them without limit to its philosophic superficiality and its intellectual antidiscipline³⁹.

1.4. LES CONTACTS ENTRE JOHN STEINBECK ET LES PRÉSIDENTS : UNE EXCELLENTE SOLUTION POUR RÉGLER LES PROBLÈMES SOCIAUX ET MORAUX

Avec MacLeish, Galbraith et Schlesinger, Jr., John Steinbeck figure sans contredit parmi ceux qui ont été le plus liés aux politiciens. Nous l'avons vu, Steinbeck a collaboré de façon cachée avec des présidents comme F. D. Roosevelt et Truman et avec le candidat démocrate aux présidentielles de 1952 et 1956, Adlai Stevenson. Ceci le distingua de plusieurs autres intellectuels qui refusaient de s'associer aux élus à Washington. Au cours des années 1960, Steinbeck se démarqua de nouveau en faisant plus que seulement montrer son soutien aux présidents.

Ici, nous montrerons donc la relation autant personnelle que publique qu'entretenait Steinbeck avec ces politiciens, en particulier avec Lyndon B. Johnson. Nous verrons aussi comment Steinbeck s'est rapproché des autres intellectuels qui, il faut l'avouer, n'étaient pas tous très près du président. Ainsi, nous ferons la lumière sur les tactiques de Steinbeck afin d'influencer les décisions des présidents pour faire vivre ses idées libérales et poursuivre le «New Deal».

³⁸ James A. Wechsler, «Is Everybody happy?», *The Progressive*, avril 1960, dans Carter. *op.cit.*, p. 109.

³⁹ *New York Times*, 7 décembre 1968, p. 52.

1.4.1 Washington et la justice sociale

1.4.1.1 Les efforts de J.F. Kennedy

John F. Kennedy fut élu en 1960 avec un programme appelé la «nouvelle frontière». Comme son nom l'indique, ce programme assez vague prévoyait de dépasser une nouvelle frontière, de franchir de nouveaux horizons. Outre la lutte au communisme, Kennedy voulait s'attaquer à la pauvreté et aux droits civiques. La pauvreté avait été un sujet débattu par les intellectuels libéraux à l'époque. Dans *The Affluent Society*, Galbraith dénonçait la pauvreté, mais sur ce plan, son ouvrage ne réussit guère à mobiliser l'opinion publique⁴⁰. Selon Galbraith, huit pour cent de la population américaine était pauvre et le problème sévissait surtout à la campagne. Il proposa de s'intéresser surtout aux facteurs sociaux et environnementaux de la pauvreté. Il soutint qu'il fallait d'abord lutter contre les «îlots de pauvreté» en misant sur une hausse des investissements publics dans l'éducation, l'alimentation, les loisirs et le logement dans des secteurs ou dans des régions où la pauvreté était très répandue⁴¹. Pour Michael Harrington par contre, avec *The Other America* paru en 1962, la pauvreté était bien plus un phénomène de masse, comme nous l'avons mentionné dans le précédent chapitre. L'auteur amena aussi des solutions différentes de celles de Galbraith, telle que l'extension massive des programmes sociaux⁴². Cet ouvrage a beaucoup plus fait réagir les Américains que celui de Galbraith. Par exemple, il inspira Kennedy à créer des réformes sociales, même si la plupart de celles-ci furent bloquées par les républicains et les démocrates conservateurs au Congrès, à l'exception de quelques prêts à bas taux pour la construction de logements, la hausse du salaire horaire minimum et des allocations de chômage et des programmes pour contrer la délinquance juvénile⁴³. Kennedy créa aussi les *Peace Corps* en 1961, une organisation qui permit aux jeunes qui le souhaitaient de servir comme coopérants dans le monde. Le *National Service Corps* ou *Volunteers in Service to America* (VISTA) par la suite, fut aussi lancé par Kennedy et poursuivi par Johnson. Dans ce dernier cas, il s'agissait d'un programme pour aider les jeunes décrocheurs en mettant sur pied des missions humanitaires aux États-Unis⁴⁴.

⁴⁰ Lacroix, *op.cit.*, p. 426 et 434.

⁴¹ John Kenneth Galbraith, *L'ère de l'opulence*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, p. 301-302 et 306-307.

⁴² Michael Harrington, *The Other America: Poverty in the United States*, New York, Macmillan, 1962, p. 3, 5 et 171.

⁴³ Lacroix, *op.cit.*, p. 434 et 435 et Arthur Schlesinger, Jr., *A Thousand Days: John F. Kennedy in the White House*, Boston, Houghton Mifflin, 1965, p. 713.

1.4.1.2. La «Grande Société» de Lyndon B. Johnson

Sous la présidence de L. B. Johnson (1963-1968), ancien vice-président de Kennedy qui lui succéda à sa mort, un nombre impressionnant de réformes sociales purent être votées. Ceci fut aussi rendu possible parce que le Congrès avait depuis 1964 une forte majorité démocrate⁴⁵. La nature de l'homme derrière le président Johnson fut aussi un autre facteur important dans la réalisation de ce programme. Précisons que son expérience remontait au «New Deal» et qu'il voulait clairement défendre un programme de justice sociale inspiré de Roosevelt. Outre son désir de s'en prendre aux problèmes raciaux en faisant voter des lois sur les droits civiques, comme nous l'avons vu, Johnson a déclaré la guerre à la pauvreté. Poursuivant le travail de Kennedy, Johnson fit passer par exemple l'*Economic Opportunity Act*, visant la relance économique par une baisse d'impôts, l'*Office of Economic Opportunity*, qui créait des services sociaux et d'apprentissage aux jeunes. Johnson fit aussi voter le *Medicare*, qui offrait les soins de santé presque gratuits aux personnes âgées et le *Medicaid*, qui couvrait les frais d'hospitalisation des handicapés et des pauvres. Le fédéral attribua également un montant d'argent à plusieurs écoles, créa une fondation nationale pour les arts afin d'aider les artistes et les écrivains, mit sur pied une aide au logement avec le *Omnibus Housing Bill* et créa une loi environnementale (*Water and Air Quality Acts*). Malheureusement, la guerre du Viêt-nam, qui nécessita beaucoup d'argent du fédéral à partir de 1965, freina l'élan de la «Grande Société»⁴⁶.

1.4.2 John Steinbeck et John F. Kennedy

Les intellectuels du «New Deal» ont pour la plupart appuyé Kennedy à leur façon, le voyant comme un politicien très favorable à la poursuite du «New Deal». Leur expérience à Washington les poussa à continuer à soutenir la personne de Kennedy en travaillant pour lui, en privé ou en public. Certains par exemple étaient très proches du président, comme ce fut le cas pour Galbraith et Schlesinger, Jr. Galbraith fut nommé ambassadeur en Inde et Schlesinger, Jr. devint un proche conseiller de Kennedy. Prenant comme modèle l'autorité centralisée du «New Deal», ce dernier encouragea d'ailleurs la présidence forte de Kennedy et de Johnson (sauf concernant le Viêt-nam) dans *The Crisis of Confidence: Ideas, Power and Violence in America* (1968).⁴⁷ Schlesinger avouait que

⁴⁴ Lacroix, *op.cit.*, p. 432 et 438-439 et Schlesinger, Jr., *op.cit.*, p. 661.

⁴⁵ Robert Griffith et Paula Baker (éd.), «Lyndon B. Johnson, the Great Society, and American Liberalism», dans *Major Problems in American History since 1945*, 2^e éd., Boston, Houghton Mifflin, 2001, p. 215 et 216.

⁴⁶ Lacroix, *op.cit.*, p. 436-441.

cette société d'affluence conformiste poussait les jeunes vers une «crise de confiance» dans le «système». Afin de les rendre utiles à la société plutôt que de les voir se diriger vers des moyens d'évasion comme la contre-culture, il vanta le mérite de certaines réformes de Kennedy, notamment les *Peace Corps* ou VISTA, qui ciblaient les jeunes⁴⁸. Bien qu'il ait appuyé Kennedy, Langston Hughes fut toutefois moins proche de Kennedy que Schlesinger, Jr. et Galbraith. Il avoua à ce propos, dans le *Chicago Defender* à l'automne 1960, qu'il n'était guère impressionné par Nixon et Kennedy, mais préférait donner son vote à l'un pour éviter à l'autre de gagner. Hughes participa ensuite au premier festival national de poésie organisé à la Maison-Blanche, en octobre 1961, dont l'hôtesse fut la femme de Kennedy⁴⁹.

Steinbeck rejoint ces intellectuels, car bien qu'il ne fût pas aussi proche que Galbraith et Schlesinger de Kennedy, il appuya à sa façon le président. De cette façon, il montrait que lui aussi avait prit goût à son rôle actif d'intellectuel travaillant à Washington pour poursuivre le «New Deal». Comme il le fit dans les années 1950, Steinbeck ne mit pas fin à son attitude commencée sous Roosevelt : celle d'appuyer surtout en privée un politicien. Ceci faisait de Steinbeck un intellectuel engagé qui savait être flexible, ce qui contredit les critiques qui voyaient Steinbeck comme un conservateur inactif dans les années 1960. Nous verrons ici quelle était la relation entre les deux hommes et pourquoi Steinbeck croyait que Kennedy pouvait mettre fin à ce climat de «torpeur morale» en réalisant des réformes sociales. Malheureusement, ce dernier fut tué avant d'y être parvenu.

Tout d'abord, outre son acceptation de participer à un programme d'échange culturel en Europe de l'Est à la demande de Kennedy, Steinbeck appuya publiquement celui-ci⁵⁰. On peut noter qu'en 1956 Steinbeck avouait qu'il était un démocrate (et peu après il écrivait qu'il trouvait que les Irlandais étaient le peuple le plus civilisé au monde). Il était en partie prévisible qu'il se rapproche de Kennedy lorsque celui-ci invita plusieurs intellectuels à la Maison-Blanche pour sa cérémonie d'inauguration présidentielle en janvier 1961. Selon Schlesinger, Jr., Kennedy voyait les arts comme très près des

⁴⁷ Nous reviendrons sur sa position au sujet du Viêt-nam dans le dernier chapitre. Arthur M. Schlesinger, Jr., *The Crisis of Confidence: Ideas, Power and Violence*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, p. 79-80, 239-240, 288 et 293-296.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 235-236 et 299.

⁴⁹ Il est facile de deviner que Hughes, qui parlait à ce moment de l'importance de l'élection pour les Noirs, appuyait Kennedy. Ce dernier avait en effet attiré l'appui de nombreux Noirs en téléphonant à la femme de King, qui avait récemment vu son mari emprisonné lors d'une manifestation pacifique. Rampersad, *op.cit.*, p. 324 et 356.

⁵⁰ Nous verrons le rôle de Steinbeck dans ce programme dans le dernier chapitre, traitant de l'anticommunisme.

objectifs d'une nation, comme une nécessité publique. Ceci contrastait avec les autres présidents qui, malgré leurs efforts dans ce sens, avaient obtenu peu de résultats substantiels. Steinbeck, Robert Lowell, John Hershey et d'autres acceptèrent donc l'invitation du président. Steinbeck y fit une remarque sarcastique sur les anciennes accusations ou soupçons qui avaient pesés sur lui et plusieurs autres écrivains comme Arthur Miller. Il approuvait avec joie le fait que la littérature n'était plus un signe de trahison⁵¹. Steinbeck écrivit aussi des discours pour le président Kennedy, ce qui montre qu'il voulait influencer la direction de la politique du pays comme avant avec Roosevelt et Truman. Un de ses discours ne put être lu car le président fut assassiné avant de pouvoir le lire. Steinbeck le donna à Johnson qui le lit quelques mois plus tard⁵². Enfin, Steinbeck et d'autres intellectuels comme John Hershey ont donné de l'argent pour la création, au sein de la bibliothèque présidentielle, d'une collection spécialisée dans des documents d'histoire orale traitant du président⁵³.

Steinbeck croyait vraiment que Kennedy faisait partie d'un grand mouvement de changement libéral dans le monde, ce qui contredisait les années 1950, plus conservatrices. Pour s'en rendre compte, voyons les propos du narrateur dans *The Winter of Our Discontent* lorsqu'il montre que l'année 1960 est différente de celles qui précèdent et ce, partout dans le monde. Selon le narrateur, cette année était particulière car plusieurs actions violentes y ont eu lieu. Ceci était la preuve d'un grand mécontentement :

Il y a incontestablement des années qui ne ressemblent pas aux autres, qui sont aussi différentes dans leur climat et leur atmosphère qu'un jour peut l'être d'un autre jour. 1960 était une année de changement, une année où les peurs secrètes s'exposent à découvert, où le mécontentement cesse d'être latent pour se transformer en colère. Ce changement ne concernait pas que moi ou New Baytown. Les noms des candidats aux présidentielles allaient bientôt être divulgués et, dans l'air, le mécontentement se transformait en colère, avec l'exaltation qu'entraîne ce sentiment. Ce phénomène ne touchait pas uniquement la nation, le monde entier donnait des signes d'agitation, et le malaise, à l'instar du mécontentement, céda la place à la colère, colère qui essayait de trouver un exutoire dans l'action, n'importe quelle action du moment qu'elle était violente. L'Afrique, Cuba, l'Amérique du Sud, l'Europe, l'Asie, le Proche-Orient, tous nerveux comme des chevaux au départ d'une course.⁵⁴

⁵¹ Schlesinger, Jr., *A Thousand Days*, p. 730-731.

⁵² Steinbeck ne fait aucune mention dans nos sources du contenu des discours qu'il écrivit à Kennedy. Transcription de cassettes dictées par John Steinbeck à Jack Valenti non publiée, le 15 juin 1964, p. 7, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas et lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁵³ Ces documents devaient être des cassettes contenant des milliers d'entrevues de personnes qui ont travaillé avec Kennedy. *The New York Times*, 14 janvier 1964, p. 17.

⁵⁴ Steinbeck, *Une saison amère*, p. 317.

Le fait que Steinbeck lia son histoire se déroulant en Nouvelle-Angleterre à des révolutions dans d'autres régions du monde, comme la prise du pouvoir de Castro ou le mouvement de décolonisation en Afrique, montre bien que Steinbeck s'intéressait à bien plus que la Californie. Il est clair qu'il voulait explicitement montrer que son histoire n'était qu'un microcosme du monde dans lequel il vivait.

Ajoutons que tout comme d'autres libéraux reconnus, tels que l'ex-«New Dealer» Rexford G. Tugwell et le secrétaire exécutif du NAACP Roy Wilkins, Steinbeck donna un montant d'argent pour permettre la réalisation d'un programme d'échange de tracteurs contre des prisonniers cubains impliqués dans l'invasion ratée de Cuba autorisée par Kennedy. Ce programme, aussi appelé le *Tractors for Freedom Committee*, fut présidé par la grande libérale Eleanor Roosevelt, co-présidé par Milton Eisenhower et Walter Reuther et fut accepté par Castro qui disait agir par générosité pour des traîtres⁵⁵. Ainsi, nous pouvons voir en Steinbeck un intellectuel libéral à l'écoute des opprimés, peu importe où ils habitaient. Pour le cas des États-Unis dans les années 1960, c'était en Kennedy qu'il avait d'abord vu le meilleur soutien à ces victimes d'injustice sociale.

Bref, Steinbeck et de nombreux autres intellectuels libéraux ont collaboré de près ou de loin avec Kennedy, le croyant un excellent candidat pour créer une justice sociale. Même s'il n'entretenait pas avec Kennedy de relation aussi proche que certains «New Dealers» comme Galbraith et Schlesinger, ni aussi proche que celle qu'il aura lui-même avec Johnson par la suite, Steinbeck voulut ici poursuivre sa «trahison des clercs» en se liant à un président démocrate afin de faire passer ses idées libérales.

1.4.3 John Steinbeck et Lyndon B. Johnson

La plupart des intellectuels «New Dealers» appuyèrent Johnson, mais de façon moins étroite qu'avec Kennedy car celui-ci n'était point intellectuel. Si les intellectuels appuyèrent néanmoins Johnson, c'est qu'il se montra un libéral capable de continuer le «New Deal», l'année suivant la mort du président⁵⁶. Ils continuèrent donc leur «trahison des clercs» afin de poursuivre le «New Deal». Hughes écrivit par exemple à Johnson pour le féliciter de son discours télévisé en mars 1965 au cours duquel il déclara vouloir faire passer le *Civil Rights Act*. En 1966, Johnson le nomma ambassadeur

⁵⁵ *New York Times*, 7 juin 1961, p. 13.

⁵⁶ *New York Times*, 24 octobre 1964, p. 28.

américain lors du *First Festival of Negro Arts* à Dakar au Sénégal⁵⁷. Bien que les intellectuels «New Dealers» de l'ADA critiquèrent le président à partir de l'escalade de la guerre du Viêt-nam en 1966, ils refusèrent jusqu'en 1968 d'appuyer un remplaçant car ils le voyaient comme un excellent candidat pour mettre de l'avant des mesures sociales⁵⁸. Galbraith fut toutefois un des seuls intellectuels «New Dealers», avec Steinbeck et quelques autres, à être proche de Johnson. De fait, de 1957, alors que Johnson était leader majoritaire du Sénat, jusque vers le milieu des années 1960, alors qu'il était président, Galbraith écrivit des discours pour lui à propos de sujets comme la politique économique et la «Grande Société». Il le connut aussi alors qu'il était ambassadeur en Inde sous Kennedy⁵⁹. Une fois Johnson entré à la Maison-Blanche, Galbraith soutint publiquement ses programmes de lutte à la pauvreté. D'ailleurs, comme d'autres membres de l'ADA, il croyait que le gouvernement devait viser les lacunes personnelles et culturelles des pauvres et chercher à créer des programmes pour aider l'éducation, les nouvelles industries, le logement ou l'égalité civique afin d'enrayer cette pauvreté. Toutefois, il se brouilla rapidement avec Johnson concernant le Viêt-nam⁶⁰. Un autre partisan des réformes de Johnson, mais qui le critiquait au sujet du Viêt-nam, fut le libéral antistaliniste Niebuhr qui appuyait des mesures environnementales comme des lois contre la pollution de l'eau et de l'air dans les villes, rejoignant ainsi Steinbeck⁶¹.

Cependant, quelques intellectuels soutinrent ardemment Johnson, malgré la tourmente de la critique de la guerre du Viêt-nam, car ils voyaient en Johnson un grand «New Dealer», comparable à F.D. Roosevelt. Ces intellectuels avaient pour la plupart déjà montré un grand intérêt dans le «New Deal» remontant aux années 1930, et quelques-uns étaient comme le président originaires du Sud et un autre avait travaillé manuellement comme Steinbeck et Johnson en Californie. Ils publièrent d'ailleurs en 1968 un recueil dans lequel ils lui donnèrent leur appui. Mentionnons d'abord le lecteur de nouvelles originaire du Mississippi Howard K. Smith (1914-2002), qui avait déjà eu l'occasion unique d'interviewer Roosevelt (qu'il jugea semblable à Dieu, avec Lincoln) au début de sa carrière de journaliste⁶². Comme Steinbeck, Smith fut antinazi et devint correspondant de guerre durant la

⁵⁷ Rampersad, *op.cit.*, p. 386 et 400.

⁵⁸ Steven M. Gillon, *Politics and Vision: The ADA and American Liberalism, 1947-1985*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 184, 190, 195 et 206-227.

⁵⁹ John Kenneth Galbraith, *A Life in Our Times: Memoirs*, Boston, Houghton Mifflin, 1981, p. 448-450.

⁶⁰ Gillon, *op.cit.*, p. 164-172.

⁶¹ Reinhold Niebuhr, «Vietnam: Study in Ironies», *The New Republic*, 24 juin 1967, numéro 156, p. 12. Nous verrons dans le dernier chapitre le rôle de Steinbeck et la position de Niebuhr lors de la guerre du Viêt-nam.

Deuxième Guerre mondiale⁶³. Smith soutint dans le recueil que les partisans de Kennedy (Schlesinger, Jr. et Galbraith par exemple) qui critiquaient fortement Johnson oubliaient que ce dernier était un très grand président qui s'était attaqué à la pauvreté, au racisme et à l'éducation comme aucun président avant lui, qu'ils ne devraient pas simplement s'attarder à la guerre du Viêt-nam, mais voir l'ensemble des réalisations de Johnson⁶⁴. De façon semblable, l'écrivain noir d'Oklahoma Ralph Ellison critiqua ces mêmes intellectuels qui diminuaient les accomplissements de Johnson en matière de réformes sociales, préférant cibler seulement la guerre du Viêt-nam. Comme Smith, Ellison, qui rappelle avoir commencé à écrire dans les années 1930, voyait Johnson comme un très grand président qui avait mené une guerre à la pauvreté et au racisme comme personne avant lui⁶⁵. Eric Hoffer, quant à lui, vanta le caractère de l'homme commun en Johnson, de la même façon que Steinbeck, comme nous le verrons⁶⁶. De fait, il trouvait que Johnson (et Truman avant lui) en tant qu'homme de milieu modeste avait été injustement critiqué par des intellectuels comme manquant de qualités au poste de président. Hoffer croyait plutôt que ce type d'homme ne dérogeait pas à sa tâche et qu'il s'intéressait vraiment aux aspirations du peuple car il les représentait⁶⁷. L'économiste Walter W. Heller vanta quant à lui le contrôle de Johnson sur la politique monétaire et fiscale afin d'avoir une économie forte. Il précisa aussi que la guerre du Viêt-nam ne créait en aucun cas une baisse du budget disponible pour les programmes sociaux et environnementaux car cette guerre n'exigeait que dix pour cent du produit national⁶⁸.

Malgré que plusieurs proches de Kennedy aient délaissé Johnson lors de l'escalade du Viêt-nam, quelques-uns restèrent proches de ce dernier. Donnons comme exemple l'historien James Mac

⁶² Howard K. Smith, *Events Leading Up to my Death: The Life of a Twentieth-Century Reporter*, New York, Saint-Martin's Press, 1996, p. 36-40.

⁶³ Smith fut envoyé par Edward R. Murrow en 1941 pour couvrir la situation pour la CBS en Allemagne. Après avoir été arrêté par la Gestapo pour avoir refusé d'écrire de la propagande nazie, Smith quitta le pays pour la Suisse. Site internet <http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/USAsmithHK.htm>

⁶⁴ Howard K. Smith, «Prologue», tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 1-15.

⁶⁵ Ralph Ellison, «The Myth of the Flawed White Southerner», tel que cité dans *Ibid.*, p. 207-216.

⁶⁶ Hoffer (1902-1983) représente lui-même une comparaison intéressante à Steinbeck et Johnson de par son âge et son cheminement de carrière. En effet, Hoffer est allé travailler comme fermier migrant en Californie au début des années 1920, puis est devenu un travailleur portuaire jusqu'en 1943. Pendant ce temps, il écrivit des ouvrages de sociologie et de philosophie dont *The True Believer* (1951), qui traite du fanatisme dans les mouvements de masse. Site internet : <http://www.erichoffer.net/>

⁶⁷ Eric Hoffer, «Epilogue: The Pride and the Greatness», dans *Ibid.*, p. 473-474.

Gregor Burns, admirateur de Roosevelt, Kennedy et Johnson⁶⁹. L'historien critiqua aussi les intellectuels de l'Est (comme Schlesinger, Jr.) à propos du fait qu'ils avaient sous-estimé les capacités de Johnson à cause de sa région d'origine. Burns était néanmoins satisfait de la centralisation des pouvoirs présidentiels qu'exerça Johnson pour mettre en action la «Grande Société» et de ses actions pour rassembler les Américains malgré le fait que plusieurs s'opposaient à la guerre du Viêt-nam⁷⁰. Le sudiste Stewart L. Udall, secrétaire d'intérieur de Kennedy et Johnson (1961-1969), donna aussi son assentiment à Johnson⁷¹. Critiquant l'inaction d'Eisenhower durant la période de prospérité des années 1950, il acclama les efforts de Kennedy, puis de Johnson, pour lutter contre le racisme, la pollution, la mauvaise situation en éducation et la pauvreté. Udall se réjouit surtout de la volonté de Johnson de favoriser une lutte organisée par l'ensemble de la nation contre ces maux⁷². Enfin, le conseiller du *National Security Council* de Kennedy et de Johnson, McGeorge Bundy, émit un commentaire positif au sujet de l'éducation nationale sous Johnson⁷³. Il vanta les actions de l'administration Johnson pour non seulement avoir fourni beaucoup plus d'argent aux écoles, mais également pour avoir soutenu celles qui étaient situées dans chaque région du pays⁷⁴.

Ceci dit, Steinbeck fut de loin le plus prestigieux et connu des intellectuels «johnsonistes». Il rejoignit les intellectuels «New Dealers», et devint plus fervent même que Galbraith et les autres pro-Johnson en donnant son dévouement intellectuel presque total à Johnson afin que plusieurs mesures libérales, telles les droits civiques et la lutte contre la pauvreté, deviennent réalité. Steinbeck

⁶⁸ Walter W. Heller, «President Johnson and the Economy», dans *Ibid.*, p. 151-164.

⁶⁹ Burns obtint un doctorat à Harvard en sciences politiques et enseigna au Williams College. Ce partisan de Roosevelt écrivit deux biographies sur ce président (1956 et 1970) et une sur Kennedy (1961). Il participa aussi à quatre conventions démocrates dont celles de 1960 et de 1964. Site internet : <http://www.leadershiplearning.org/pools/theory/emerging-directions/bio.adp>.

⁷⁰ James MacGregor Burns, «Confession of a Kennedy Man», dans *To Heal and to Build, op.cit.*, p. 417-423.

⁷¹ Udall obtint sa licence de droit à l'University of Arizona en 1948 puis il devint membre de la chambre des représentants pour l'État de l'Arizona et devint délégué pour l'Arizona en 1960 avant de faire le saut comme secrétaire d'intérieur. Site internet : http://www.doneynetfaroundaz/celebrity/udall_stewart.htm.

⁷² Stewart L. Udall, «To Elevate the Life of the People», tel que cité dans *To Heal and to Build*, p. 289-294.

⁷³ Bundy, diplômé de l'University of Yale en 1940, travailla pour Roosevelt durant la Deuxième Guerre mondiale dans l'agence *Office of Facts and Figures* au sein de laquelle oeuvrèrent certains «New Dealers» dont nous avons parlé. Il enseigna ensuite à Harvard avant d'entrer en politique pour Kennedy et Johnson. Site internet : <http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/jfkbundym.htm>

⁷⁴ McGeorge Bundy, «Revolutions, Present and Future», tel que cité dans *To Heal and To Build*, p. 357.

voyait en Johnson un grand leader comme Roosevelt capable de remettre les Américains sur la voie du bonheur, bref de lutter efficacement contre l'immoralité qui minait la société à cette époque⁷⁵. Toutefois, Steinbeck se différenciait de Galbraith et d'autres partisans de Johnson de par sa grande relation avec le président. Pour les intellectuels pro-Johnson comme Steinbeck, le soutien à ce président afin de mettre de l'avant des mesures sociales était plus important que le Viêt-nam. Pour Steinbeck, une des principales raisons était que les deux hommes se ressemblaient sur plusieurs points. Ainsi, la relation qu'il entretenait avec ce président fut sans contredit la plus importante de toute sa vie.

1.4.3.1 Une bonne relation privée et publique

Avant l'assassinat de Kennedy, Steinbeck ne connaissait pas Johnson. La relation entre Johnson et Steinbeck commença à la suite de ce décès tragique lorsque l'écrivain écrivit au nouveau président pour le soutenir. Steinbeck précisa dans sa lettre qu'il était certain que la présidence était entre bonnes mains avec lui⁷⁶. Johnson lui récrivit, comme plusieurs fois par la suite, en le remerciant de sa lettre et lui dit :

Thank you for your thoughtful letter. Over the past troubled and somber weeks, one of the great sustaining forces has been the almost total unity of purpose of Americans – the obscure and the famous. Your letter was comforting me. I am hopeful that very soon I may sit with you and talk about our country⁷⁷.

Par la suite, les deux hommes développèrent une grande amitié qui ne pouvait qu'aider l'amour-propre de Johnson en étant l'ami d'un grand intellectuel. C'est ainsi qu'au début de février 1964, Johnson invita Steinbeck et sa femme à aller le rencontrer à Washington⁷⁸. Steinbeck y raconta ses aventures en Europe de l'Est. En mars, il envoya à la femme du président une copie de son dernier roman *The Winter of Our Discontent*⁷⁹. Le 21 mai 1964, Steinbeck et sa femme retournèrent à la Maison-Blanche souper avec le président. Steinbeck donna au président un autre cadeau : une copie de son discours

⁷⁵ Comme il a été mentionné, nous traiterons de la position de Steinbeck en ce qui concerne l'envoi de soldats comme moyen de lutter contre l'immoralité dans le troisième chapitre. Nous traiterons seulement ici de l'appui à la politique intérieure de Johnson.

⁷⁶ Lettre publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, datée du 24 novembre 1963, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁷⁷ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 18 décembre 1963, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁷⁸ Mémorandum daté du 3 février 1964 du bureau de Arthur Schlesinger, Jr. à la Maison-Blanche, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

d'acceptation du prix Nobel⁸⁰. Johnson lui récrivit le remerciant de son attention et espérant revoir Steinbeck et sa femme pour une autre soirée⁸¹. Nous avons aussi déjà mentionné que Steinbeck envoya en 1965 à Johnson le chapitre traitant de la moralité de son ouvrage *America and Americans*⁸². L'année suivante, l'écrivain envoya au président l'ouvrage en entier qui venait d'être terminé⁸³.

Outre les visites d'agrément avec le président, Steinbeck l'appuya publiquement de plus d'une façon. Par exemple, il participa à un barbecue ayant pour but d'amasser des fonds pour la campagne du président en août 1964. Des personnalités connues comme l'acteur Paul Newman et le philanthrope Huntington Hartford y prirent part aussi⁸⁴. Puis, en octobre de cette année-là, Steinbeck et trente-deux autres lauréats du prix Nobel admirent dans le *New York Times* qu'ils appuyaient Johnson, voyant en lui le meilleur candidat en ce qui concernait la guerre, la paix et la direction du pays⁸⁵. L'écrivain participa également à un «cocktail party» des démocrates de New York. Il parla du maccarthysme au conseiller spécial de Johnson, Jack Valenti, lui avouant que désormais les gens n'avaient plus peur de montrer publiquement leur allégeance, alors qu'auparavant ils craignaient de perdre leur emploi. Il croyait que ce microcosme était une fidèle représentation du macrocosme. Il donna également une entrevue à sa radio locale. Il en profita pour encourager les gens à voter, car il jugeait ceux qui s'y refusaient comme des traîtres à leur patrie. Il dit qu'il y fit un contraste entre les Américains et les chefs nazis et soviétiques qui interdisaient aux gens de voter. Il espérait ainsi gagner quelques votes à New York pour les démocrates⁸⁶.

⁷⁹ Lady Bird Johnson avoua à Steinbeck que ses livres faisaient déjà partie de sa vie depuis bien longtemps, ce qui ne pouvait que renforcer la relation entre les deux couples. Lettre non publiée de Lady Bird Johnson à John Steinbeck, 13 mars 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸⁰ Mémorandum de Jack Valenti à Bess Abell, daté du 15 mai 1964 et lettre de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 25 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸¹ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 25 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸² Lettre non publiée de Jack Valenti à Lyndon B. Johnson, datée du 30 octobre 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸³ Lettre non publiée de Juanita D. Roberts, secrétaire personnelle du président Johnson, à Thomas H. Guinzburg, président de Viking Press, Inc., datée du 21 septembre 1966, Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸⁴ *New York Times*, 17 août 1964, p. 11.

⁸⁵ *New York Times*, 23 octobre 1964, p. 24.

⁸⁶ Steinbeck ajouta qu'il espérait que Johnson allait ouvrir des pourparlers avec les Russes pour un désarmement nucléaire. Steinbeck s'opposait à Goldwater et croyait que la paix ou la guerre était l'issue la plus

Aussi, en tant que président honoraire du «Old Whaler's Festival» qui se tint du 12 au 14 juin 1964 à Sag Harbor, un festival commémorant l'histoire de la pêche à la baleine dans cette région, Steinbeck invita en mars 1964 le président et sa femme à venir y assister. Steinbeck lui dit que sa présence aiderait les démocrates et le président, du fait qu'il y aurait un président démocrate originaire du Sud dans le nord du pays. Steinbeck ajouta qu'un congressiste démocrate du nom de Pike y avait déjà participé⁸⁷. Johnson lui répondit qu'il était certain qu'il apprécierait l'expérience, mais qu'il était occupé. Faisant référence à l'importance de Steinbeck pour les Américains, Johnson précisa que le festival avait choisi une baleine comme président honoraire⁸⁸. L'année suivante, Steinbeck était encore président honoraire du festival. Il écrivit à Valenti pour inviter de nouveau Johnson (tout en avouant qu'il n'y avait presque aucune chance que Johnson puisse y aller) et lui demanda aussi si le président pouvait se servir de son pouvoir pour envoyer un bateau de la garde côtière visiter le festival et faire une démonstration des missions de recherche et de sauvetage. Steinbeck dit que son comté devint démocrate lors de la dernière élection de 1964 et que tout geste favorable de sa part cimenterait ce nouveau lien et aiderait indirectement la cause des Noirs qui militaient dans le mouvement des droits civiques. En effet, Steinbeck ajouta que cette petite activité agrémentée par l'appui de Johnson parmi les gens du nord «might do much to balance both the texasness and the civil rightness which is the present preoccupation of Americans»⁸⁹. Valenti lui récrivit quelques jours plus tard, lui disant que le président ne pourrait pas y aller, mais qu'il acceptait de l'aider à envoyer le bateau, que Steinbeck n'aurait qu'à écrire à l'amiral de la garde côtière⁹⁰.

De plus, comme nous le verrons plus loin, Steinbeck écrivit des discours importants de Johnson lors de sa campagne présidentielle. La reconnaissance du président pour cette écriture fut telle que le président envoya un avion pour aller chercher Steinbeck et sa femme, Elaine, lors de la convention nationale à la Maison-Blanche pour qu'ils y assistent en sa compagnie ainsi que celle de sa femme, Lady Bird. Les Steinbeck soupèrent avec le couple dans leur chambre pendant qu'ils regardaient les

importante pour tous. Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 19 octobre 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸⁷ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, datée du 16 mars 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸⁸ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 18 mars 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸⁹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, datée du 12 mars 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁹⁰ Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 26 mars 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

cérémonies du lundi soir à la télévision. Selon l'historien Taylor Branch, Steinbeck parla alors des liens tissés en privé entre lui-même et le président par suite du désir de l'écrivain de créer pour lui un «aura of personal folklore» qu'il décrivait comme un «vernacular of the spirit...Lincoln breathed it, Kennedy exuded it...LBJ exudes little of it, although I think he would like it»⁹¹.

1.4.3.2 Deux amis qui se ressemblent

Comme nous pouvons le voir, la relation entre Steinbeck et Johnson était beaucoup plus amicale et plus intime que celle entre Kennedy et Steinbeck. Les deux hommes étaient en effet très près l'un de l'autre. De plus, il faut considérer que leurs femmes se connaissaient déjà, ayant toutes deux été étudiantes à l'University of Texas. Ceci aida sans aucun doute au développement de l'amitié entre les deux hommes⁹².

Outre ce drôle de hasard, une des principales raisons qui explique que Steinbeck appréciait tant Johnson est qu'il le voyait comme son alter ego. En effet, les deux hommes se ressemblaient de par leurs origines modestes à la campagne, leurs emplois de travailleurs manuels avant de devenir des personnes très importantes grâce à leurs nombreux efforts⁹³. L'écrivain était fier que Johnson et lui n'aient pas oublié leurs racines et qu'ils aient toujours continué à soutenir les classes défavorisées même s'ils étaient devenus très importants, reconnus et financièrement aisés. Steinbeck voyait vraiment sa relation avec le président d'un point de vue romanesque : les deux hommes agissaient avec noblesse pour les Américains, et cette noblesse provenait directement de leurs origines modestes, car nous l'avons vu plus haut, Steinbeck croyait que les gens les plus honnêtes et dévoués aux autres provenaient des classes sociales les plus pauvres. D'une part, Steinbeck était un créateur et diffuseur d'idées libérales; de l'autre, Johnson mettait en action ses idées et bien d'autres. Pour Steinbeck, il était toujours un «New Dealer» et Johnson était un excellent président à ce moment pour poursuivre les idées de F. D. Roosevelt. Par exemple, dans une lettre qu'il adressa au président le 18 mai 1964, il précisa que ce dernier était la preuve vivante que le rêve américain n'était plus un mythe, car il décrivait le président comme un ancien petit garçon confus provenant des collines du Texas qui était

⁹¹ Taylor Branch, *Pillar of Fire: America in the King Years, 1963-1965*, New York, Simon and Schuster, 1998, p. 467.

⁹² Jackson J. Benson, *The True Adventures of John Steinbeck, Writer: A Biography*, New York, Viking Press, 1984, p. 948-949.

⁹³ Comme Steinbeck, Johnson avait eu des emplois de travaux manuels en Californie au début de sa vie adulte durant près d'un an et demi. Robert Dallek, *Lyndon B. Johnson: Portrait of a President*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2004, p. 8. Toutefois, Robert A. Caro affirme, dans *The Path to Power*, que Johnson a beaucoup exagéré cet épisode de travail manuel, car en fait, il n'avait été qu'assistant d'avocat en Californie pendant une période de mois d'un an (1924-1925). Robert A. Caro, *The Years of Lyndon B. Johnson: The Path to Power*, vol 1., (édition révisée), New York, Knopf, 1982, p. 126, 129 et 169.

devenu président par de grands efforts. De plus, dans la même lettre, Steinbeck montra qu'il appréciait grandement le fait (comme probablement Johnson lui-même) que tous deux étaient devenus «utiles» au bien-être des Américains de par leurs origines rurales. D'après Steinbeck, les deux hommes étaient comme deux chevaliers de naissance qui étaient fiers de se donner la mission de lutter contre l'injustice toute leur vie car ils étaient conscients de la grande vertu de leur geste. À la limite, si on se rappelle les propos qu'il émit à Schulberg vers la fin de sa vie, pour un partisan de la légende arthurienne, on pouvait fort bien voir Steinbeck et Johnson comme Lancelot servant le roi philosophe Arthur, les deux donnant ensemble une direction à la nation. À ce sujet, l'écrivain déclare :

I come, Sir, from much the same background as you, cattlemen from the dry and treacherous hills of Northern California. Land-poor we were called. Do you have that expression? But we were also land-related and land-proud. Also we were horsemen almost from birth, and that gives a man a kind of humble pride he never loses. And one of our prides is to pay our debts, even those debts of courtesy where no payment is required⁹⁴.

Enfin, une autre source de l'appréciation de Steinbeck pour Johnson provenait du fait que Steinbeck avait lu les philosophes classiques et qu'ils pouvaient fort bien comparer le président et lui-même à certains de ces grands hommes vertueux. Par exemple, Steinbeck pouvait fort bien se comparer à Plutarque, ce philosophe grec qui fit l'éloge de plusieurs hommes forts ou brillants, vus comme des héros, utiles à la société en tant que source exemplaire de moralité et de droiture⁹⁵. Aussi, Steinbeck pouvait fort bien comparer du même coup Johnson à l'empereur-philosophe romain Marc-Aurèle, qui écrivit et agit constamment selon des préceptes moraux⁹⁶. Par exemple, dans la lettre du 18 mai 1964 adressée au président et mentionnée plus haut, Steinbeck se dit honoré d'avoir reçu

⁹⁴ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, datée du 18 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁹⁵ Dans une lettre à son agente Elizabeth Otis, datée du 19 février 1962, Steinbeck écrivit que Plutarque était un grand homme, qu'il avait beaucoup de style et une grande profondeur d'esprit. Il croyait que Plutarque avait écrit surtout à propos de personnes qui étaient comme des enfants, et que Plutarque devait le savoir. Steinbeck pouvait faire référence au grand courage et au manque de responsabilités dont faisaient preuve plusieurs héros traités par Plutarque. Benson, *op.cit.* p.907. Nous verrons plus loin dans notre recherche qu'outre la personne du président Johnson, Steinbeck a insisté sur plusieurs autres héros dans la société américaine, notamment les Noirs et les soldats.

⁹⁶ Pour des biographies de Plutarque et de Marc-Aurèle, voir Jean Sirinelli, *Plutarque*, Paris, Fayard, 2000, 524 pages et Anthony Birley, *Marcus Aurelius: A Biography*, New Haven, Yale University Press, 1987, 320 pages. Ajoutons que bien que nos recherches n'aient pas permis de trouver une mention concernant Nicolas Machiavel de la part de Steinbeck, nous pourrions croire qu'il s'est grandement inspiré de ce philosophe italien du tournant du seizième siècle. En effet, comme Machiavel, Steinbeck croyait que le chef d'État, le président ici, devait avoir beaucoup de pouvoirs pour mettre fin à cette immoralité latente dans la nation et créer un nouvel ordre moral. Ce chapitre, et le dernier chapitre, traitant de son appui à la guerre du Viêt-nam, montreront très bien

une photo du président et admit : «Unpopularly though it may be, I believe with Plutarch and Marcus Aurelius, that just as vice and dishonesty are communicable, so does greatness rub off a little through association»⁹⁷. Ceci montre bien la grande estime qu'il avait de travailler avec Johnson, car ainsi il pouvait mieux remplir la «mission» qu'il s'était donnée, à savoir celle d'aider tous les Américains, en particulier la classe moyenne.

Dans une autre lettre à Johnson qu'il écrivit à la suite d'un entretien entre les deux hommes, Steinbeck précisa pourquoi il le considérait comme le président préféré pour lequel il avait travaillé. Steinbeck croyait sincèrement que son appui à l'élite politique du pays, cette « trahison des clercs », ne pouvait qu'aider la nation à se relever. De fait, l'écrivain jugeait que sa conversation avec le président lui avait montré que Johnson avait préoccupé d'aider le peuple qu'il représentait et de la place des Américains dans le monde. Steinbeck avoua qu'il se sentait ainsi responsable de l'appuyer en lui écrivant des discours (en particulier celui d'acceptation), montrant du même coup que le président avait le même but que lui : aider les Américains à surmonter leurs problèmes du présent⁹⁸. Selon l'écrivain, il aurait même été dommageable pour l'avenir des Américains, et du monde entier, que de grands libéraux comme Johnson ou Steinbeck se soient défilés devant cette responsabilité, car c'est d'eux que dépend un monde sécuritaire. Steinbeck montrait encore ici qu'il était un romantique chevaleresque et que le président et lui avaient une «mission» à remplir pour le bien de tous. Comme il le disait :

Apart from the pleasure of the evening, the conversation was most valuable to me if, as you say, you wish me to think in terms of speeches. What you gave me is a sense of yourself, of your feeling about people and about the country and the world. Words are curious and sometimes magic. What I got was a sense of responsibility in you that amounts to conscience...I am neither young nor naive but I believe that there are good men in the world and that the safety of the world depends on them. The danger does not lie in evil men but in irresponsible men⁹⁹.

L'idée de Steinbeck sur la responsabilité des hommes bons dans le monde comme garants d'une paix internationale rejoignait grandement certaines paroles du journaliste pro-Johnson Howard K. Smith, dans un documentaire pour la CBS sur l'évolution de la condition des Noirs. Ce

ce rapprochement. Pour une biographie de Machiavel, voir : Michel Bergès, *Machiavel, un penseur masqué?*, Paris, Éditions Complexe, 2000, 360 pages.

⁹⁷ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, datée du 18 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁹⁸ Nous reviendrons plus loin sur les discours que Steinbeck écrivit pour Johnson.

⁹⁹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, date n.d., archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

documentaire fut réalisé à la suite de son séjour à Birmingham en 1961. Smith y vit des actes de violence, tels que des membres du KKK qui battaient des Marcheurs de la Liberté («freedom riders»), ces supporteurs de la déségrégation dans le transport public. Ces gestes le touchèrent tellement qu'il mit dans son documentaire la phrase du libéral Edmund Burke, "The only thing necessary for the triumph of evil is for good men to do nothing", afin de montrer son soutien aux efforts des libéraux à aider la cause des Noirs¹⁰⁰. Ainsi Steinbeck, tout comme Smith, correspondait à cet intellectuel libéral de gauche engagé qui croit que son appui public ou privé aux grands hommes bons, qui luttent contre des Hitler ou contre des racistes du sud des États-Unis, est très important pour l'atteinte d'une plus grande justice dans le pays et dans le monde.

Steinbeck se sentait tellement responsable d'aider Johnson (qu'il appelait «the boss») à bien diriger la nation qu'il admit dans une lettre à Valenti qu'il préférerait que le président soit fâché contre lui plutôt qu'il soit dans l'erreur. Steinbeck montrait qu'il était fier d'aider Johnson à bien diriger le pays. Pour Steinbeck, la réussite de cette tâche était désormais l'honneur le plus important qu'il recherchait, car il avait déjà reçu les honneurs les plus importants dans la carrière d'un écrivain, soit le prix Nobel, en 1962. Il admit aussi qu'il ne se satisfaisait jamais de ce qu'il avait fait, laissant entendre qu'il visait toujours mieux. À ce sujet, Steinbeck dit à Valenti :

[...] There are things I wish I could tell the boss, but I can't because he is the boss, and I am only what I am. And so, I refrain, not out of fear, because I want nothing, nor out of timidity, because I would much rather that he were angry with me than that he be in error. I have a very pleasant letter from him, asking me to continue to write him. This makes me proud, but I am old enough to suspect pride. And my vanities are small ones. I have had all the honors that can come to a writer save only that of self satisfaction, which is a reward acceptable only to the stupid¹⁰¹.

Une autre raison qui explique le soutien de Steinbeck à Johnson est l'optimisme du premier dans l'avenir des États-Unis. Pour lui et pour les autres intellectuels que nous avons vus, en particulier Galbraith, la «Grande Société» était possible et Johnson était un excellent candidat pour y parvenir. À Jack Valenti, il écrivit pour donner des conseils sur la manière dont le président devait donner son discours d'acceptation et résuma sa pensée sur l'importance que la «Grande Société» fonctionne :

¹⁰⁰ Le directeur de la CBS, William Paley, exigea toutefois à Smith d'enlever cette citation. Smith refusa et démissionna. Site internet : <http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/USAsmithHK.htm>. Nous reviendrons dans le prochain chapitre sur le rôle des intellectuels et sur le mouvement des droits civiques.

¹⁰¹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 9 août 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

Two things the human has, unique in the living world – memory and hope. If he had only memory, he would kill himself, but hope preserves him. Let him therefore believe fervently, passionately in the Great Society. Those words of his are due to be the diagnostic words of his administrations. He should think of the Great Society as a club to which men and women of good will are eligible while the dishonest and the avaricious are automatically black balled¹⁰².

Dans une lettre publiée à l'été 1965 et adressée au président, Steinbeck donna la clé du rôle du président dans la lutte contre l'immoralité. Reprenant les propos qu'il émit dans *The Winter of Our Discontent* sur le fait que les années 1960 étaient vraiment un temps de crise, il spécifia que le président avait un rôle déterminant pour y faire face et que c'était la tâche de chaque Américain d'appuyer son président pour qu'il y parvienne, montrant ainsi l'importance d'être responsable. Il écrivit à Johnson : «I am aware enough of history and of events to know that the times are more dangerous perhaps than any our nation has ever faced. I do feel how your smallest decision affects the future of the nation and the world. It is only natural then for any man to want to help no matter how ill equipped he may be»¹⁰³. Même s'il voulait conserver son indépendance, Steinbeck entendait faire avancer la «Grande Société» et la nation américaine qui devenait de plus en plus immorale, en donnant son soutien à Johnson.

1.4.3.3 Des suggestions et des projets de réformes

En outre, Steinbeck conseillait Johnson afin d'arriver à faire passer ses idées libérales¹⁰⁴. Pour pouvoir faire connaître à Johnson ses idées et ses suggestions concernant les réformes sociales (et plus tard sur la guerre du Viêt-nam), Steinbeck établit une relation très proche avec Jack Valenti, conseiller spécial de Johnson. Valenti devint même pour Steinbeck un «père confesseur» en ce regard. La raison en était simple : Steinbeck trouvait que Valenti était un bon intermédiaire entre le président et lui-même, car il diminuait le facteur de stress pour Steinbeck. Dans la lettre datée du 22 juillet 1965 au président déjà mentionnée, Steinbeck écrivait :

And if occasionally I do send observations and suggestions through Jack Valenti, (whom you will remember you appointed as special assistant in charge of me), it is only because I think an unpressured observation may be of some value, at least as a matter of contrast. And sometimes even laughter has value. I trust Jack to edit out any observations of mine which are valueless or

¹⁰² Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 24 août 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰³ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, 22 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰⁴ Nous ne reviendrons pas sur la relation de Steinbeck et Johnson au sujet de la guerre du Viêt-nam.

stupid. With this safety valve in operation, I will continue to send them through until I am requested not to¹⁰⁵.

Parmi les sujets que Steinbeck soumit au président, mentionnons l'usage plus rationnel de la science afin de franchir de nouvelles frontières comme celle d'exploiter les minéraux et les organismes vivants des mers¹⁰⁶. Steinbeck conseilla également le président à propos des réformes sociales. Avec Johnson, l'écrivain reprit ses propos quant à l'immoralité aux États-Unis, spécifiant que le président devait mener une lutte contre la paresse, le désespoir, l'avarice, la douceur et l'ignorance, ces destructeurs de nation qui devaient être combattus. Il ajouta que ces problèmes étaient néanmoins utiles car le fait de les combattre exigeait une dépense constructive d'énergie. Il admit aussi que les États-Unis n'avaient jamais vécu une période si riche en changements¹⁰⁷.

Steinbeck eut aussi des idées semblables pour le *Peace Corps* et le VISTA. Dans une lettre à Valenti datant du 20 avril 1964, Steinbeck traita d'un projet utile à la société concernant les jeunes ayant des problèmes de comportement. Il lui demanda de parler à Johnson de son idée de «Disaster Units», composées d'environ vingt jeunes âgés entre seize et vingt-et-un ans. Les unités auraient été composées de volontaires, de délinquants ou de marginaux envoyés par les cours, les autorités judiciaires et les agences de programmes sociaux. Comme nous l'avons mentionné, Steinbeck considérait que trop de jeunes n'avaient pas de but, qu'ils étaient violents et que leur énergie était perdue. Il suggéra qu'ils soient formés pour prêter assistance aux victimes de désastres naturels comme des épidémies, des tornades ou des tremblements de terre ainsi que pour affronter des défis sociaux comme la pauvreté, les droits civiques et autres malheurs. Ils auraient été entraînés pour sauver, évacuer, nourrir et donner les soins médicaux de base à des gens en détresse et chacun aurait eu une spécialisation. Plus tard, il aurait été possible d'en apprendre d'autres.

Steinbeck croyait que son idée permettrait de faire disparaître la notion de destruction chez les jeunes et de la remplacer par la créativité, tout en luttant contre des désastres physiques et sociaux. Il proposait même d'étendre ce programme pour d'autres besoins de la communauté comme

¹⁰⁵ Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, 22 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Bien que Steinbeck dit ici à Johnson que Valenti aurait transmis n'importe quoi de lui, que ce fut stupide ou non, ceci était bien sûr faux. D'ailleurs, dans une lettre à Valenti en août 1965, Steinbeck lui dit bien qu'il saurait si une observation de sa part était faisable et acceptable. Lettre non publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, 9 août 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur cassette et retranscrite à l'écrit, datée du 15 juin 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰⁷ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur cassette et retranscrite à l'écrit, datée du 15 juin 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

l'élimination de la pauvreté dans les quartiers défavorisés et la prévention du crime. Si le projet eut été fonctionnel, les villes, les États ou les régions auraient pu développer leur propre unité entraînée par l'élite. Il croyait que son idée pouvait faire des jeunes de meilleurs citoyens pour la communauté et surtout fiers d'eux-mêmes puisqu'ils auraient agi en héros, utiles à une société qui vivait une crise morale¹⁰⁸. Peu après, il récrivit à Valenti lui spécifiant qu'il croyait beaucoup à l'utilité de son idée puisque le gouvernement s'était peu préoccupé des jeunes, sauf pour les envoyer dans l'armée et aller se faire tuer. Il dit que ce n'était pas surprenant qu'il en fut ainsi car les hommes au gouvernement étaient toujours des vieux. Parlant des jeunes, il dit : «The only lobbies they have are the gangs of Harlem»¹⁰⁹. Steinbeck faisait donc un lien intéressant entre la vie politique et l'action afin d'aider les jeunes, et par extension la nation, à sortir de cette torpeur morale.

Dans une autre lettre à Valenti, datée du 4 juillet 1964, Steinbeck estima que la responsabilité du citoyen était très importante. Reprenant l'idée de Kennedy selon laquelle les gens devraient plus penser à ce qu'ils peuvent faire pour leur pays qu'à ce que le pays peut faire pour eux, l'écrivain parla d'une participation à des discussions portant sur le rôle de chacun afin d'aider le gouvernement. Steinbeck ne parlait cependant pas de l'adhésion à un mouvement de masse¹¹⁰. Au contraire, il idéalisait plutôt la contribution que les personnes mises de côté, comme les personnes âgées encore capables de travailler ou les jeunes délinquants, pouvaient amener au bien-être de la nation s'ils pouvaient dépenser leur énergie de façon constructive en occupant des emplois octroyés par le gouvernement. Steinbeck voulait dire que ce n'était qu'en étant violent que les jeunes se faisaient entendre. Donc, l'écrivain était prêt à faire plus que les écouter, il était prêt à les aider.

L'écrivain conseilla aussi le président à propos de l'amélioration de la condition des Noirs, d'autres héros américains, durant sa campagne de 1964 et aussi par la suite. La défense des Noirs était un sujet très cher à Steinbeck. Pour la campagne de 1964, il voulut tirer profit de cette question urgente qui représentait un sérieux problème touchant la nation américaine. Steinbeck recommanda à Valenti d'amener le Parti démocrate à utiliser le courage des Noirs dans les mouvements des droits civiques qui étaient victimes de violence dans le Sud pour donner l'image de héros. Il avait appuyé

¹⁰⁸ Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 20 avril 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰⁹ Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 4 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹¹⁰ Nous verrons qu'excepté le mouvement des droits civiques, Steinbeck se méfiait des mouvements de masse.

aussi le geste de Kennedy d'appeler la femme du leader noir Medgar Evers tué en juin 1963, et celui de Johnson qui avait rencontré la famille des deux jeunes Blancs et du jeune Noir tués au Mississippi en 1964 alors qu'ils voulaient inscrire des Noirs sur les listes électorales. Steinbeck trouvait que cela avait un impact positif sur le pays, car il montrait que le président voulait aider les Noirs¹¹¹. Aussi, en juillet 1964, Steinbeck avait demandé à l'administration de Johnson de retracer Martin Luther King, Jr. et de lui envoyer une lettre dans laquelle il suggérait qu'il agisse pour mettre un terme aux émeutes des Noirs qui endommageaient les forces libérales occupées à lutter contre le racisme partout¹¹².

Dans une lettre envoyée à Valenti en août 1964, jointe à la plate-forme des démocrates que Steinbeck venait de corriger, l'écrivain précisa que le renforcement du fédéral pour punir les actes violents et racistes était très important. Il y déclara :

It would surely raise the blood pressure of certain people, but you know that something like it is going to be necessary and that in the near future. If it is not, Federal authority will suffer and become inoperable not only in these things but in every direction. I am convinced that a law, if it could be put through, would stop local violence and blood shed just as the national law against kidnapping. [...]. Any felonious crime against life, limb or property committed in the process of, or in conjunction with, or as a result of a crime against a Federal law or statute should be held to be a Federal crime and should be tried in the Federal Courts and the penalty assessed by a Federal Judge. Such Federal crimes as treason, counterfeiting, kidnapping, smuggling, gun running, white slavery, or invasion of Civil rights as defined by Act of Congress, should invoke this rule¹¹³.

Il est fort possible que Steinbeck faisait référence à des politiciens influents comme le gouverneur de l'Alabama George Wallace qui avait refusé de supprimer la ségrégation dans les écoles¹¹⁴. Pour montrer son opposition à ce genre de comportement, Steinbeck rendit public la recommandation de créer ce type de pouvoir au fédéral en l'insérant dans le chapitre «Government of the People» de son

¹¹¹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur une cassette et retranscrite à l'écrit, 4 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Au sujet des poseurs de bombes dans les églises, Steinbeck fait référence à l'attentat en septembre 1963 dans une église qui desservait la communauté afro-américaine. Quatre jeunes filles y perdirent la vie. Lacroix, *op.cit.*, p. 436 et 445

¹¹² Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 22 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas

¹¹³ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 12 août 1964, jointe au texte de la plate-forme des démocrates, corrigée et modifiée par Steinbeck, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹¹⁴ Pour un plus grand aperçu des actions de George Wallace en ce qui concerne le mouvement des droits civiques, Lacroix, *op.cit.*, p. 435 et 445.

ouvrage *America and Americans*¹¹⁵. Steinbeck montre clairement son désir d'agir en libéral de gauche dans cette recommandation au président et à ses lecteurs. De plus, il est évident qu'il considère sérieusement des moyens de lutter contre la pauvreté et le racisme aux États-Unis.

Puis, dans une autre lettre à Valenti datée du 25 février 1965, il lui rappela la nécessité de créer une nouvelle loi qui permettrait au gouvernement, avec un juge et des jurés fédéraux, de punir quiconque commettrait un crime qui bafouait les droits civiques, ainsi que la possibilité de déplacer le procès de localité si la population ne collaborait pas, proposition qu'il reprit dans son ouvrage *America and Americans*. Il croyait que cette solution était bien meilleure que l'envoi des troupes dans le sud car cela avait fait plus de mal que de bien, comme ce fut le cas à Little Rock (site du célèbre incident de 1957). Le gouvernement se devait de punir ces actes de trahison, car sinon il cesserait d'être un gouvernement. Les dangers intérieurs comme celui-ci sont, d'après lui, une plus grande menace que les dangers extérieurs. Si cette menace était enrayée, Steinbeck croyait que l'avenir des Américains s'en trouverait plus vivable. «No good society can grow if its roots are in sterile soil.»

Steinbeck fit aussi d'autres suggestions à Johnson pour que les Noirs conservent l'intégrité de leurs droits. Il lui dit que l'opposition à ces derniers était le fruit d'une combinaison de personnes qui faisaient tout pour empêcher les Noirs de voter car ils savaient que s'ils le faisaient, ils perdraient leur poste. De plus, en refusant de protéger les Noirs lors d'une marche pacifique, comme le fit George Wallace, ils montraient que ces politiciens n'avaient pas le contrôle de leur État et le fédéral se devait d'intervenir, qu'ils le veuillent ou non. Il croyait que les actes étaient souvent commis par des Blancs ignorants et pauvres qui se faisaient endoctriner depuis des générations et qui croyaient que les Noirs étaient leurs ennemis, ce qui était faux selon lui. Il voulait plutôt qu'ils deviennent leurs alliés. Cette peur des Noirs s'explique beaucoup par l'économie, car les Blancs avaient peur que leurs propriétés connaissent une dépréciation si des Noirs s'établissaient dans les environs. Steinbeck soutint que cela était également faux car à Sag Harbor, banlieue de New York où il vivait, l'auteur avait vu des Noirs qui pouvaient voter, qui allaient dans des écoles intégrées et qui détenaient des maisons très propres qui augmentaient la valeur du quartier. Il suggéra que des colonies de Noirs bien éduqués, bien nourris et bien entraînés s'installent près des pauvres Blancs, ce qui eut permis de réfuter leur théorie. Il croyait aussi que le nombre d'officiers d'état civil fédéraux noirs et blancs, s'ils sont nécessaires, doit être représentatif du ratio dans la population¹¹⁶.

¹¹⁵ John Steinbeck, «Government of the People», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, p. 345.

¹¹⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 25 février 1965, Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

Quelques jours plus tard, le 15 mars 1965, le président fit son fameux discours télévisé dans lequel il dénonçait le racisme qui empêchait les Noirs de voter et qui allait mener au *Voting Rights Act* quelques mois plus tard. Steinbeck lui écrivit en précisant qu'il était le plus grand président qu'il avait connu. Il expliqua que son récent discours faisait partie de quatre ou cinq autres discours, dans l'histoire de la nation, dont celui de Lincoln à Gettysburg vers la fin de la guerre de Sécession, qui avaient joué un rôle clé dans l'évolution subséquente du pays.

Our people will be living by phrases from that speech when all the concrete and steel have long been displaced or destroyed. It was a time of no turning back, and in my mind as well as in many others, you have placed your name among the great ones of history¹¹⁷.

Johnson lui écrivit une lettre dans laquelle il le remercia et spécifia que parmi les milliers de lettres qu'il avait reçues depuis son discours, aucune ne le toucha autant que la sienne¹¹⁸.

Steinbeck continua jusqu'à la fin de sa vie à apprécier les mesures de justice sociale appliquées par Johnson au cours de sa présidence. Dans une lettre que sa femme Elaine écrivit à la femme du président Lady Bird Johnson au début d'avril 1968, elle affirma qu'elle et John étaient très déçus que le président eût décidé de ne pas se représenter aux élections suivantes¹¹⁹. Le couple avouait appuyer les propos d'Eric Sevareid dans son émission télévisée sur Johnson dans laquelle il reconnut que le président n'avait fait aucun faux pas depuis son ascension au pouvoir. Elaine et John espéraient encore que la paix fût proche et que d'autres lois visant à promouvoir les droits civiques voient le jour¹²⁰. Steinbeck a donc offert un constant appui en public et en privé à Johnson.

1.4.3.4 Une biographie du président

Il faut préciser que Steinbeck a collaboré étroitement avec Johnson pour sa campagne de 1964. Il écrivit d'abord une biographie de Lyndon B. Johnson intitulée *A President, not a Candidate*, publiée dans un petit ouvrage servant de programme pour la convention nationale des démocrates de 1964 qui

¹¹⁷ Lettre publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, datée du 17 mars 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹¹⁸ Lettre publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 27 mars 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹¹⁹ Johnson annonça publiquement le 31 mars 1968 qu'il ne se présentait pas pour un autre mandat. Richard S. Kirkendall, «Lyndon Baines Johnson», *The Encyclopedia Americana*, International Edition, Vol. 16, Grolier Incorporated, Danbury, Connecticut, 1988, p. 137.

¹²⁰ Lettre non publiée d'Elaine Steinbeck à Lady Bird Johnson, datée du 8 avril 1968, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

eut lieu le 27 août 1964. À la demande de Valenti, son texte devait être très partisan¹²¹. Steinbeck accepta, mais demanda à Valenti de lui envoyer des documents non disponibles pour lui, comme des anecdotes sur la vie privée de Johnson et des précisions sur la région du Texas dont était originaire le président¹²². Il voulait aussi rencontrer William S. White parce qu'il le considérait comme un excellent écrivain et parce qu'il participait au projet. Steinbeck insista néanmoins pour que sa collaboration soit anonyme¹²³.

Dans ce texte, Steinbeck tint des paroles semblables à celles d'Eleanor Roosevelt et de MacLeish concernant l'importance de ne pas avoir peur du changement si la nation voulait mettre de l'avant une meilleure démocratie¹²⁴. Steinbeck précisa que le monde était en train de changer et que les États-Unis devaient suivre le mouvement s'ils ne voulaient pas être une victime du «peril of the future»:

The United States must change to meet change, accommodate when possible and resist when compromise plays out. America must accept and encourage change within, social, economic and spiritual, and these must be done within the equation of our country which has served us so well¹²⁵.

Il apparaissait clair que la solution pour permettre ce changement était l'appui à un bon chef, Johnson. D'ailleurs, Steinbeck décrivait le président comme un homme commun qui avait réussi et qui défendait les opprimés, comme lui. En un mot, il le décrivit comme un «New Dealer». Steinbeck souligna que Johnson avait grandi sur une terre pauvre durant la crise économique des années 1930, qu'il avait vécu en jugeant les hommes pour ce qu'ils étaient et qu'il avait appris la pauvreté en la vivant, une leçon qu'il n'oublia jamais selon Steinbeck, car aujourd'hui il voulait combattre la pauvreté. Il avait aussi

¹²¹ Selon Valenti, le programme devait inclure aussi une biographie de Kennedy faite par Arthur Schlesinger, Jr. et devait inclure la collaboration de William Attwood, Sydney Hyman et William White. Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 18 mars 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹²² Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 16 mars 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹²³ Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 16 avril 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹²⁴ MacLeish parlait de l'idée d'Eleanor Roosevelt qu'il ne fallait pas avoir peur du futur car seuls les changements permettaient à la révolution américaine de se poursuivre dans cette décennie si particulière. Archibald MacLeish, «Tribute to a Great American Lady», *New York Times Magazine*, 3 novembre 1963, p. 17, 118-119.

abandonné l'école après le secondaire et était parti dans l'Ouest. Johnson avait occupé des emplois de travaux manuels, comme celui de conduire un tracteur (comme Steinbeck). Il était retourné ensuite apprendre le métier de professeur et avait enseigné à des jeunes d'origine mexicaine. L'écrivain montra ici que Johnson s'était toujours opposé au racisme en donnant l'exemple de sa défense des Latino-Américains. Selon lui, cette attitude du président jouait un grand rôle dans la bonne relation entre les États-Unis et le Mexique. L'écrivain vanta également l'expérience de Johnson en politique acquise de l'intérieur et les nombreuses et excellentes réalisations qu'il avait faites depuis qu'il avait remplacé Kennedy. Pour lui, Johnson était un président, pas un candidat¹²⁶.

Steinbeck y décrivit aussi le travail difficile du président, qu'il voyait comme une force morale devant manœuvrer avec plusieurs groupes pour mener à bien la nation. Comme Schlesinger, Jr., il considérait que le rôle fort du président permettait d'unifier les différentes branches des gouvernements fédéral et régionaux ainsi que des très nombreux groupes de pression. Steinbeck se réjouissait d'ailleurs qu'avec Johnson, « a strong hand was on the reins of government »¹²⁷. L'écrivain montra aussi les paradoxes de la relation entre les Américains et leur président. Dans cette description, Steinbeck ne cachait guère son admiration pour ces grands hommes que sont les présidents, comme nous l'avons déjà mentionné. Précisons qu'il considérait ce comportement comme typiquement américain. Il écrivit :

The relationship of Americans to their President is a matter of amazement to foreigners. Of course, we respect the office and admire the man who can fill it, but at the same time, we inherently fear and suspect power. We are proud of the President, and we blame him for things he did not do. We are related to the President in a close, almost a family sense, and we inspect his every move and mood with suspicion. We have made a tough, but unwritten code of conduct for him in his private as well as his public life, and the slightest deviation brings forth a torrent of accusation and abuse. The President must be greater than anyone else. We subject him and his family to close and constant scrutiny and denounce them for things we ourselves do every day. A presidential slip of the tongue, a slight error in judgment, social, political or ethical, can raise a storm of protest. We give the president more work than a man can do – more responsibility than a man should take – more pressure than a man can bear. We abuse him often and rarely praise him. We wear him out, use him up. And with all this, Americans have the love for the President that goes beyond loyalty or party or nationality. He is ours and we exercise the right to destroy him. We insist that the President be cautious in speech, guarded in action, immaculate in his public and his private life, and in spite of all these imposed

¹²⁵ Copie du texte de John Steinbeck intitulé *A President – not a Candidate* inclus à l'origine dans le programme de la convention nationale des démocrates de 1964, p. 2, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 1-16.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 7.

pressures, we are avidly curious about the man hidden behind the formal image we have created¹²⁸.

Cette description du rôle et de l'image grandiose projetée par le président, qu'il considérait si évidente pour les Américains, était pour lui si importante à rappeler qu'il la publia à nouveau dans le chapitre «Government of the People» de son ouvrage *America and Americans*¹²⁹.

Le fait que Steinbeck décrivît Johnson comme un constant «New Dealer» et soutînt qu'il était facile pour plusieurs de critiquer le président s'il modifiait quelque peu sa politique, cela peut nous faire penser qu'il montrait par là les ressemblances entre eux. Rappelons que plusieurs critiques croyaient qu'il avait décliné après 1945, mais comme nous l'avons montré, il défendait encore de plusieurs façons les opprimés et l'homme ordinaire. Cette biographie hautement partisane nous indique qu'il croyait réellement que le président peut faire changer les choses s'il est compétent, ce qu'il chercha à prouver en vantant Johnson¹³⁰.

1.4.3.5. Des discours et des textes politiques

Ensuite, comme nous l'avons mentionné, Steinbeck appuya le président dans l'écriture de sa plate-forme pour la convention nationale des démocrates qui eut lieu le 27 août 1964. Il en profita pour préciser qu'il ne voulait ni poste à Washington, ni rendez-vous, ni reconnaissance publique de cette aide. Steinbeck corrigea ce texte, y ajouta un préambule, des recommandations, clarifia quelques points et en modifia la présentation pour qu'elle soit intéressante, car il trouvait que ce type de texte était trop souvent ennuyant¹³¹. Il admit aussi au président qu'il avait changé le début et la fin parce que ce sont les parties qui méritent le plus d'émotion et qu'il avait retouché la partie sur le problème de la lutte contre la pauvreté, mais n'avait pas changé la partie sur la défense et avait peu modifié celle sur la politique étrangère. Il conseilla au président de tenir compte de son texte traitant d'une façon de punir des crimes contre des lois fédérales par des juges et des tribunaux fédéraux, qu'il ajouta à sa lettre (dont nous avons discuté plus tôt), sinon l'autorité fédérale allait en souffrir dans l'avenir. Steinbeck

¹²⁸ *Ibid.*, p. 8-9.

¹²⁹ Steinbeck, «Government of the People», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, p. 342-343.

¹³⁰ Johnson et Valenti avouèrent à Steinbeck qu'ils n'avaient jamais lu une biographie du président aussi bien écrite. Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 11 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³¹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 12 août 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

conseilla aussi au président de parler des actions au Viêt-nam qu'il allait entreprendre, comme le bombardement du Nord¹³². Dans le préambule, Steinbeck mentionna aussi divers objectifs que le Parti démocrate visait et qui allaient être repris dans le discours d'inauguration de Johnson, qu'il écrivit également. L'écrivain insiste sur l'union, la justice sociale, la tranquillité intérieure, la défense commune, le bien commun et la liberté, en plus de la défense de la Constitution.

Dans la partie suivante, il insiste sur l'application de lois fédérales pour éliminer les actions des personnes se servant de tactiques de violence ou de menaces dans le seul but de détruire la démocratie américaine, tels que les actes agressifs contre les membres du mouvement des droits civiques. Cette section fut la seule qui soit sensiblement différente si on compare la version de Steinbeck à celle qui fut rendue publique. L'écrivain employa un ton beaucoup plus dur pour aider la cause des Noirs. Steinbeck y voyait «the principal moral challenge facing the American people. The past four years have seen more progress than at any other period in our history. We must increase human and material effort on all levels: Federal, State, local and private». La version finale parlait plutôt d'appliquer la loi des droits civiques de 1964 étant donné que tous les Américains sont égaux¹³³. Ainsi, pour Steinbeck, l'égalité raciale n'était pas seulement la principale préoccupation à ce moment-là, elle était également le principal problème moral, d'où l'idée de mettre de la pression sur les différents paliers de gouvernement et sur les individus pour le régler¹³⁴.

Dans sa version de la plate-forme, Steinbeck fit aussi la promotion des *Peace Corps*. La paix, la liberté, l'unité, le respect de la Constitution et la prise en compte des dangers mondiaux qui menaçaient les États-Unis et le monde libre furent d'autres thèmes qu'il évoqua. Partisan des idées de Galbraith pour lutter contre la pauvreté, Steinbeck y traita beaucoup de ce sujet¹³⁵. Steinbeck voulait

¹³² Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 12 août 1964, jointe au texte de la plate-forme des démocrates, corrigée et modifiée par Steinbeck, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³³ Plate-forme des démocrates de 1964 non-publiée de John Steinbeck, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas et <http://www.presidency.ucsb.edu/showplatforms.php?platindex=D1964>.

¹³⁴ Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, le mouvement des droits civiques fut celui que Steinbeck soutint le plus au cours de cette période.

¹³⁵ En ce qui concerne l'acceptation des idées de Galbraith pour lutter contre la pauvreté, donnons comme exemple mai 1964 où Steinbeck écrivit à Valenti pour lui dire que les idées de son ami Galbraith pour lutter contre la pauvreté étaient brillantes. D'après Steinbeck, l'intellectuel était «a hell of a good man and a good economist». Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 19 mai 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

que le gouvernement obtînt une «total victory» contre la pauvreté¹³⁶. Il spécifia que tout Américain devait être aidé afin qu'il se réalise en fonction de ses capacités et pour qu'il contribue à enrichir la nation. Pour y parvenir, l'écrivain proposait plusieurs moyens. Il parlait par exemple du soutien du gouvernement pour permettre d'augmenter les opportunités d'emploi, d'une aide aux employés migrants et aux agriculteurs pour qu'ils aient une protection juridique et un encouragement, d'une hausse du salaire minimum, d'une révision de l'assurance-emploi à la lumière de la récente réalité, d'une meilleure formation technique pour des emplois modernes (tel que dans le domaine technologique) et d'un ajustement de la réglementation concernant la rémunération des heures supplémentaires pour permettre de maximiser le nombre d'emplois disponibles et d'être efficace¹³⁷.

Steinbeck écrivit aussi à Valenti pour le conseiller sur des améliorations à apporter dans la façon dont Johnson livrait ses discours. Par exemple, après qu'il eût observé Johnson donner un discours en mars, il recommanda à Valenti que Johnson ne soit pas aussi virulent dans ses discours. Le dernier qui, selon lui, avait pu le faire était F. D. Roosevelt¹³⁸. Il lui écrivit aussi pour lui dire qu'il aimerait rédiger des discours pour Johnson adapté au style du président. Il voulait faire des discours semblables à celui qu'il avait écrit pour Kennedy et que Johnson venait justement de donner récemment. Toutefois, il voulait y ajouter des faits de la vie personnelle de Johnson et surtout des anecdotes à propos des gens, de personnes de sa localité. Steinbeck croyait que les idées n'étaient pas vraiment écoutées si elles n'avaient aucun cadre humain¹³⁹. C'est ainsi qu'à la demande du président, Steinbeck lui composa un discours destiné à être lu à San Francisco et un autre à Los Angeles¹⁴⁰. Steinbeck y mentionna que le futur amène des changements, qu'on le veuille ou non. D'après l'auteur, les gens ont le choix de résister ou de profiter du changement à leur avantage, aussi serait-il judicieux de choisir le second¹⁴¹. Dans ces discours, Steinbeck s'intéressait à l'environnement en conseillant à

¹³⁶ Dans une lettre à Valenti, Steinbeck avoua avoir retouché la partie sur la lutte à la pauvreté pour la rendre plus actuelle. Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 12 août 1964, jointe au texte de la plate-forme des démocrates, corrigée et modifiée par Steinbeck, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³⁷ Plate-forme des démocrates de 1964 non-publiée de John Steinbeck, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas et <http://www.presidency.ucsb.edu/showplatforms.php?platindex=D1964>.

¹³⁸ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³⁹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 24 mars 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴⁰ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

Johnson de traiter de la conversion de l'eau de la mer en eau potable puisque l'État avait un problème d'alimentation en eau. Il s'en prit aussi à la coupe des arbres géants pour faire place aux routes, car cela entraînait l'extinction de cette espèce unique au monde.

Steinbeck a aussi travaillé sur le discours d'acceptation du président destiné à être lu lors de la convention des démocrates. Dans une lettre à Valenti, l'auteur expliquait qu'il s'agissait là du discours qui définit le ton et la direction de la campagne¹⁴². Dans une autre lettre à Valenti, Steinbeck affirmait que, puisque le président devait s'adresser à une personne pouvant rejoindre cent-soixante dix millions de personnes, ce discours devait être court, simple et avoir le rythme de la personne qui le prononce. Il devait montrer les intentions et les attitudes du président et définir les besoins futurs du pays, qui n'étaient pas des moindres. Ceci montre bien l'idée de grandeur et d'importance pour la nation que joue le président selon Steinbeck : le président «must expect of himself the ability to keep alive the greatness of our past, the integrity of our government, the justice of the court and the ethics of the executive»¹⁴³.

C'est ainsi que Steinbeck accepta d'aller à Washington aider le président dans la tâche de la composition du discours d'acceptation comme suite à un appel téléphonique de ce dernier le 21 août. Johnson lui disait qu'il était le meilleur pour ce type de travail¹⁴⁴. Précisons que l'implication de Steinbeck dans le discours d'acceptation montre plusieurs des idées libérales chères à l'écrivain. Par exemple, Johnson y parlait de la fin des divisions basées sur la race, la couleur, les soupçons ou les conflits, ce qui rappelle la défense des Noirs ou l'opposition au maccarthysme, sujets très soutenus par Steinbeck. Johnson croyait qu'un jour les États-Unis ne seraient plus divisés entre le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest, ce qui ressemblait aux propos de Steinbeck en URSS en 1963 lorsqu'il dit qu'il voyait une division politique, mais pas culturelle, entre le Nord et le Sud. La poursuite en justice des gens accusés de violence dans le Nord comme dans le Sud et l'importance d'une meilleure éducation pour les jeunes sont aussi des sujets que Steinbeck avait grandement défendus.

¹⁴¹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 6 juin 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴² Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 20 juin 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴³ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur cassette et retranscrite à l'écrit, datée du 15 juin 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴⁴ Michael R. Beshloss, (éd. et commenté par), *Taking Charge: The Johnson White House Tapes, 1963-1964*, New York, Simon and Schuster, 1997, p. 521-522.

Encore une fois, si on regarde attentivement la version de Steinbeck, comparée à la version finale, l'écrivain a employé un ton beaucoup plus dur pour dénoncer les inégalités raciales dans le Sud, commises ou ignorées par des politiciens, des membres du KKK ou des Blancs racistes qui représenteraient pour Steinbeck une minorité d'Américains. Par exemple, dans la version originale, Steinbeck écrivait : «We are not governed by a junta of usurping generals, not by avaricious nor ideological minorities but by the will of the governed, by the active and expressed will of the people». De plus, contrairement à la version finale du discours, Steinbeck mentionna à plusieurs reprises que les conservateurs, tels les «torys» britanniques, n'avaient jamais eu une grande place dans la mémoire des Américains. Au contraire, il mentionna plusieurs grands présidents, comme Lincoln qui avait fait beaucoup de bien aux Américains. Steinbeck écrivit :

Lincoln is always there, Lincoln who hated the war and led a war to prove that the whole nation is more precious than any section of it, Lincoln who knew that a half slave society has no freedom at all. He founded a great and idealistic political party which now seems to have infiltrated by men who if they had living then, would have denied Lincoln a place in his own party¹⁴⁵.

L'effort de Steinbeck dans l'écriture de discours fut tellement apprécié par Johnson qu'à la veille de l'élection de novembre 1964, Valenti écrivit à Steinbeck lui demandant de lui envoyer tout paragraphe qui pourrait être inséré dans des discours¹⁴⁶. Johnson, pour sa part, apprécia tellement les gestes de Steinbeck à son endroit lors de sa campagne présidentielle qu'il lui écrivit une lettre fort élogieuse en novembre 1964. Dans cette lettre, Johnson écrivit : « My thanks to you and Elaine for all your labors and loyalty and all your prayers. I know more than you possibly realize how staunch and spirited has been your support of me and what I am trying to do »¹⁴⁷.

Steinbeck a aussi aidé Johnson à écrire son discours d'inauguration, lu en janvier 1965. L'auteur lui recommanda de préciser que les années 1960 constituaient une époque privilégiée de l'histoire des États-Unis, car pour la première fois, le pays avait les moyens de détruire le monde, mais avait aussi des outils pour le construire comme jamais auparavant, ouvert à l'énergie créative et aux

¹⁴⁵ Steinbeck fait ici référence à des démocrates sudistes qui s'opposaient à l'égalité raciale, par exemple en retardant l'application du *Civil Rights Act* de 1964. Texte de John Steinbeck du discours d'acceptation de Johnson de la convention des démocrates de 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas et <http://www.presidency.ucsb.edu/shownomination.php?convid=14>.

¹⁴⁶ Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 1^{er} octobre 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴⁷ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 23 novembre 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

efforts des Américains. Ceci rappelle ses propos que nous avons vus dans *The Winter of Our Discontent* lorsqu'il décrivait le vent de changement soufflant sur le monde en 1960. Il conseille de souligner qu'il fait la guerre autant à la pauvreté économique qu'à celle de l'esprit, que le but de la «Grande Société» était d'enrayer la crainte du chômage qui touchait les jeunes et la mise à la retraite de personnes âgées encore capables de travailler. Steinbeck était optimiste quant à la réalisation de ces objectifs. Pour lui, seuls les pauvres d'esprit sont pessimistes¹⁴⁸.

Pour la rédaction du discours d'inauguration de Johnson, Steinbeck envoya aussi une liste avec plusieurs phrases pouvant être utilisées dans ce discours et corrigea la version que Johnson lui montra ensuite. Le président mentionna plusieurs parties de son texte dans le discours inaugural. Par exemple, il y reprit l'idée de Steinbeck concernant le besoin de l'exploration spatiale et aussi l'idée que les Américains sont des personnes braves, mais craintives au départ, ce qui détermine leur style de vie et montre leur créativité. Une des parties du texte fut même reprise presque en entier. Steinbeck racontait que la «Grande Société» n'était pas comme un «ordered, changeless and sterile battalion of the ants. It is the miracle of becoming, trying, probing – falling, resting and trying again – but always gaining [...]». Faisant référence à la poursuite du «New Deal», Steinbeck parlait aussi des «leçons du passé» qui les menaient vers la «Grande Société», propos aussi repris par Johnson lorsqu'il disait que «in each generation – with toil and tears – we have had to earn our heritage again». Enfin, les écrits de Steinbeck se différenciaient surtout de la version finale du discours d'inauguration en ce sens que la perception des Américains et du président était beaucoup plus élogieuse que celle de la version finale. Steinbeck y montra sa grande appréciation envers le peuple américain comme une grande nation qui se ressemble, ainsi que son grand appui au président pour représenter les aspirations et les besoins de la nation en entier, car il en faisait partie, rappela-t-il, même avant. Steinbeck voulait préciser que Johnson n'avait pas changé malgré qu'il soit devenu président, qu'il s'intéressait toujours à la classe moyenne. Par exemple, Steinbeck décrivait les Américains comme « a new breed, blooded in all peoples. Then in a little, little time, we became more alike than we are different – a new society, not great but fitted by our very faults for greatness». Steinbeck montrait ainsi son soutien aux efforts des Noirs ou de quelque autre Américain à être considérés en tant qu'Américains à part entière, sur le même pied d'égalité. L'écrivain décrivait aussi le président, chef de la nation en entier, comme suit : «It is one of us our people chooses to be President. Asking him to lead, to direct, to mould, we must

¹⁴⁸ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur cassette et retranscrite à l'écrit, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

not forget that all he has to work with is us, something like himself. He cannot do better than we are»¹⁴⁹.

Valenti lui récrivit plus tard, le remerciant et précisant que le matériel qu'il fit parvenir à Johnson avait été pour lui le meilleur qu'il avait vu. Certaines parties telle que celle traitant de la capacité à se relever et à foncer à la suite d'une chute, propre aux Américains et citée plus haut, a été utilisée dans le discours et plusieurs fois par la suite¹⁵⁰. Peu après son inauguration en janvier 1965, Johnson lui écrivit pour le remercier de son aide tout au long de la campagne, précisant que «his counsel and his advice have been meaningful and sensible»¹⁵¹.

Tout au long de la campagne, Steinbeck se réjouissait de son rôle de sage et de conseiller stratégique et il ne se gênait guère pour s'opposer aux républicains. Il se moqua d'ailleurs d'eux lorsqu'il mentionna à plusieurs reprises avec ironie le vrai nom du lieu de la Convention des républicains, qui s'appelle «cow palace». Steinbeck qualifia ce lieu de «palazzo di bovini», affubla Richard Nixon du surnom de «Richard the Chickenliver» (péjoratif s'inspirant du surnom de Richard Ier, Richard Cœur de lion) et recommanda l'envoi immédiat d'Eisenhower au Viêt-nam¹⁵². En juin 1964, Steinbeck conseilla à Johnson de ne pas répliquer aux attaques des républicains¹⁵³. Toutefois, en juillet, il ajouta que les démocrates devaient profiter des erreurs des républicains, notamment de Barry Goldwater, l'adversaire de Johnson en 1964 pour l'élection présidentielle. Dans une lettre à Valenti datée du 10 juillet 1964, Steinbeck traitait Goldwater de stupide et disait aller dans le même sens que le journaliste défenseur des Noirs, Harry Golden, qui disait à la suite de la conférence de presse de Goldwater la veille que le problème avec ce dernier était qu'il était stupide. Golden croyait que le

¹⁴⁹ Nous verrons que le commentaire au sujet du peuple américain fut repris dans son ouvrage *America and Americans* lorsqu'il décrit l'assimilation des différentes minorités socioculturelles aux États-Unis. Le commentaire sur le président ressemble aussi beaucoup à celui que tint Steinbeck dans sa biographie du président ainsi que dans *America and Americans*. Texte intitulé «John Steinbeck Material for Reading at the Inauguration», texte du discours d'inauguration corrigé, sans titre, date n.d., archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas et <http://www.presidency.ucsb.edu/inaugurals.php>

¹⁵⁰ Valenti ne précisa pas pour quelles occasions Johnson se servit de cette phrase par la suite. Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 13 février 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵¹ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 22 janvier 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵² Lettres de John Steinbeck à Jack Valenti, datées du 4 mai, 21 juillet et 7 octobre 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵³ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur cassette et retranscrite à l'écrit, datée du 15 juin 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

simple fait d'avoir accepté de faire l'entrevue était stupide puisque Goldwater avait dit dans la conférence que les républicains ne pourraient pas gagner en novembre 1964. Steinbeck était également insulté que Goldwater ait jugé que les Américains auraient dû s'allier aux Allemands durant la Seconde Guerre mondiale et que les Allemands avaient perdu parce que leurs généraux avaient été bloqués par des civils. Steinbeck conseilla même à Johnson de commenter les discours de Goldwater puisque l'écrivain les jugeait faux et offensants pour les Américains. Il suggéra aussi que le Comité central du Parti démocrate publie avec commentaires les propos de Goldwater parce que «a bad man is bad for ours politics, but a stupid one is intolerable»¹⁵⁴.

Un mois plus tard, il croyait que le président devait exploiter l'opposition de Goldwater aux droits civiques en mettant l'accent sur ceux-ci dans la plate-forme des démocrates. Il ajouta aussi que le contrôle des armes nucléaires par le président et le rejet des groupes extrémistes comme l'*American Nazi Party* devaient être de bonnes mesures. Sur ce point, il trouvait justement intrigant que ce groupe ait accueilli Goldwater lors d'un déplacement en avion; il se demanda si cela était une première pour le candidat républicain et si les Nazis avaient déjà agi de telle façon avec d'autres politiciens. Il recommanda de garder en réserve le dossier psychologique d'un autre républicain important, Richard Nixon, soupçonné de dépression par Steinbeck, comme moyen de pression éventuel¹⁵⁵.

1.4.3.6 Les arts et la culture

L'admiration de Steinbeck pour les grands hommes ne se limitait pas qu'au monde politique, comme nous l'avons vu, mais également à l'ensemble des arts et de la culture américaine. Steinbeck recommanda également à Johnson de créer une liste d'honneur pour les récipiendaires de prix qui avaient contribué à la société à travers les arts et la culture. Cette liste permettrait de créer un comité permanent de gens qui pourraient conseiller les membres de leur domaine. Il croyait qu'il pouvait être utile au président d'avoir un accès facile à ces spécialistes, en plus de rendre fières ces personnes, de leur donner une «noblesse d'esprit»¹⁵⁶. Il écrivit ensuite à Valenti en octobre 1964, lui rappelant une

¹⁵⁴ Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 10 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵⁵ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 21 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Mentionnons que l'instabilité mentale de Nixon est rapportée par des historiens. Anthony Summers soutient par exemple que Nixon maltraitait sa femme, souffrait de troubles émotionnels, de jalousie excessive, de paranoïa, était un menteur compulsif et était enclin aux abus d'alcool et de médicaments. Afin de s'aider, Nixon allait aussi consulter un psychologue. Voir Anthony Summers, *The Arrogance of Power: The Secret World of Richard Nixon*, New York, Viking, 2000, 640 pages.

discussion avec l'intellectuel français André Malraux¹⁵⁷. Ce dernier avait demandé à Steinbeck pourquoi les Américains idolâtraient les hommes de guerre ou les politiciens et avaient un temple de la renommée pour les joueurs de baseball, mais avaient peu de considération pour les scientifiques, hommes de lettres ou artistes, comme en France. Steinbeck proposa au président qu'un temple semblable à celui du baseball soit créé. Ceci changerait le ton de la campagne, qu'il considérait trop lié à l'égoïsme et au profit personnel et créerait une fierté dans les grandeurs de la nation américaine pour d'autres sujets que son stock d'armes nucléaires. De plus, cela contredirait les extrémistes qui doutaient du passé et avaient peur du futur, sentiment en aucune façon partagé par Steinbeck comme nous l'avons vu¹⁵⁸.

Cette admiration de Steinbeck pour Johnson était réciproque. Par exemple, le président récompensa publiquement Steinbeck pour l'ensemble de ses réalisations. Le 14 septembre 1964, il lui remit à Washington la *Presidential Medal of Freedom*, prix octroyé par le président à diverses personnalités qui avaient fait avancer la société en tant que créateurs, inventeurs ou penseurs¹⁵⁹. À ce propos, il semble que Steinbeck prît goût au fait que les actions de personnes utiles au bien de la nation soient récompensées. En effet, par suite de la décision de Johnson de ne pas renouveler l'octroi de ce type de récompense en 1965, Steinbeck lui écrivit en précisant que sans vouloir être déloyal, il voulait comprendre pourquoi il agissait ainsi. L'écrivain insista pour que Johnson explique sa position, donne ses raisons ou change d'idée, car dans le cas contraire les médailles déjà données perdaient de leur valeur¹⁶⁰.

¹⁵⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, dictée sur une cassette et retranscrite à l'écrit, 4 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵⁷ L'écrivain français André Malraux (1901-1976) se compara aussi à Steinbeck à propos de leur âge et du fait qu'ils étaient des intellectuels libéraux anticommunistes engagés. Voir la biographie d'André Malraux : Pierre Galante, *Malraux*, Paris, Presses de la Cité, 1971, 345 pages.

¹⁵⁸ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 5 octobre 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵⁹ Johnson déclara que Steinbeck était «a writer of world-wide influence, who helped America to understand herself by finding universal themes in the experience of men and women everywhere». Le fait que Johnson remit aussi une médaille à d'autres intellectuels libéraux, tels que Edward R. Murrow, Reinhold Niebuhr, Lewis Mumford et Carl Sandburg, ainsi qu'au défenseur des droits civiques A. Philip Randolph montre qu'il voulait clairement se faire accepter par les intellectuels. *Public Papers of the President of the United States: Lyndon B. Johnson*, p. 1063-1065.

¹⁶⁰ Cette information provient d'une lettre de Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965 et reproduite dans la lettre de Valenti à Lyndon B. Johnson datée du 2 août 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

En 1965, Johnson voulut encore récompenser Steinbeck en lui attribuant la *National Medal for Literature*, symbole de la reconnaissance du gouvernement américain pour l'ensemble d'une carrière littéraire et qui équivalait à une version américaine du prix Nobel de la littérature, selon Valenti. Le Congrès décida toutefois de la donner à Thornton Wilder¹⁶¹. Valenti voulut aussi montrer son appréciation du travail de Steinbeck en le nommant président du Comité Présidentiel sur le Bicentenaire de l'Indépendance créé par le président en 1964¹⁶². Ce comité avait la tâche de formuler les concepts généraux pour la fête et être une autorité au Congrès lors de discussions sur la planification des événements. Par-dessus tout, on devait profiter de la célébration pour étaler les acquis de la «Grande Société»¹⁶³.

L'année suivante, Johnson décida d'honorer à nouveau Steinbeck. Le 23 avril 1966, l'écrivain fut nommé au *National Council on the Arts* par le président¹⁶⁴. Ce conseil regroupe des gens reconnus pour leurs vastes connaissances, expériences ou intérêts dans le domaine des arts. Il s'occupe de créer des programmes pour soutenir les efforts des écrivains et des artistes, tel que l'octroi de dons. À chaque année, il soumet au Congrès ses recommandations¹⁶⁵. Steinbeck pouvait ainsi continuer, avec d'autres intellectuels, à tenter de faire passer ses idées libérales à Washington.

* * *

Comme il le fit plusieurs fois auparavant, Steinbeck s'est servi beaucoup de la non-fiction en plus de la fiction pour montrer publiquement son inquiétude à propos d'un sujet touchant la société américaine. En plus de défendre des valeurs comme la justice et l'égalité, il a critiqué le manque de moralité de nombreux Américains. Selon l'auteur, l'origine de ces malaises venait du fait que les gens possédaient trop de choses. Steinbeck rappela que cette tendance à l'immoralité fut fatale à plusieurs grandes nations dans l'Histoire.

¹⁶¹ Lettre non publiée de Jack Valenti à Lyndon B. Johnson, datée du 20 avril 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁶² Mémorandum de John Macy, Jr. à Lyndon B. Johnson, daté du 15 décembre 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁶³ Mémorandum de John W. Macy, Jr. à Lyndon B. Johnson, daté du 28 juin 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁶⁴ Mémorandum de John W. Macy, Jr. à Lyndon B. Johnson, daté du 23 avril 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁶⁵ Les vingt-six membres sont élus pour six ans et payés selon les compensations décidées par le président du conseil. Rapport des nouveaux membres élus en 1966, intitulé *National Council on the Arts*, date n.d., archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

Avec ce type de réflexions, Steinbeck se rapprocha de plusieurs autres intellectuels «New Dealers» qui croyaient comme lui que la nation était menacée et qu'elle devait réagir pour éviter une auto-destruction. Cette question semblait pertinente pour ces intellectuels et ceux-ci voulaient partager leurs craintes au public américain. Ils ont réussi à démontrer que ce manque de moralité expliquait en bonne partie pourquoi le taux de criminalité, le nombre de divorces ou encore le taux de personnes souffrant de troubles psychologiques n'avaient cessé de grimper au cours des années 1960.

Malgré l'importance de ce défi, Steinbeck était loin d'être pessimiste. L'écrivain croyait bien que les Américains avaient toujours réussi à se sortir de nombreuses impasses et qu'ils le feraient encore dans l'avenir. Il faisait donc référence à l'histoire pour traiter de l'issue future d'un problème bien présent. Il précisait que les Américains étaient du type qui agissait, et que malgré un certain gaspillage d'énergie, ceci était mieux qu'un repos total. Des résultats positifs étaient un jour ou l'autre inévitables. Ceci le rapprocha d'autres intellectuels comme Schlesinger, Jr. et MacLeish qui étaient aussi optimistes à ce sujet. Steinbeck était donc un intellectuel bien de son temps.

Un des moyens les plus efficaces pour lutter contre cette immoralité était son appui au leadership du président pour qu'il crée des réformes sociales. D'abord, il rejoignit les intellectuels de l'ADA pour son soutien public des présidents Kennedy et Johnson, mais il s'éloigna d'eux en raison de son refus de s'afficher à leur service. En effet, certains intellectuels comme Schlesinger, Jr. et Galbraith avaient ouvertement travaillé en tant que conseillers de Kennedy. Steinbeck, quant à lui, prit soin de rester dans l'ombre lorsqu'il aidait les présidents. Bien qu'il passait encore par la «back entrance», Steinbeck voulait jouer un rôle majeur dans les années 1960 en ce qui concerne la direction de la politique, peut-être même plus important qu'avant, du fait de sa relation privilégiée avec Johnson et de l'«urgence» de la situation des États-Unis à cette époque. L'écrivain rejoignit également des intellectuels «pro-Johnson», comme Howard K. Smith, mais il était beaucoup plus près du président que les autres intellectuels.

Il est indéniable que Steinbeck a tiré avantage de ses relations privilégiées avec Kennedy et Johnson. Outre le fait qu'il a pu développer une grande amitié avec ce dernier et qu'il a pu satisfaire son admiration pour les grands hommes, l'écrivain a réussi à communiquer à la plus haute instance à Washington son désir de lutter contre plusieurs problèmes sociaux qui dérangent généralement les libéraux, telles que la pauvreté, les inégalités raciales et la délinquance. De plus, il a réussi à faire appliquer plusieurs de ses idées en étant l'un des plus proches collaborateurs de Johnson lors de la mise sur pied de la «Grande Société».

En bref, ce chapitre a montré que Steinbeck a appuyé Johnson non seulement pour son intérêt pour la guerre du Viêt-nam, mais aussi pour sauver sa nation d'une crise morale. En fait, Steinbeck croyait sincèrement que la «Grande Société» pouvait être plus que des mots. Ajoutons que Steinbeck a également offert son appui à Johnson parce qu'il lui ressemblait. En délaissant son rôle de critique de l'ordre établi, l'écrivain jugeait qu'il pouvait aider le peuple américain. Encore une fois, Steinbeck a agi en intellectuel en trouvant une autre tribune pour faire passer son message d'égalité sociale.

CHAPITRE II
JOHN STEINBECK,
LES MINORITÉS
ET LES MOUVEMENTS DE MASSE

Au cours de ce chapitre, nous allons traiter de la grande passion de John Steinbeck dans les années 1960, soit celle d'atteindre une meilleure égalité et une justice pour tous. Il avait encore son mot à dire au sujet d'opprimés qui réclamaient plus de droits, comme les Noirs et les homosexuels. Nous verrons comment Steinbeck s'était positionné face aux mouvements sociaux qui étaient très présents aux États-Unis dans les années 1960. Par minorités, nous entendons des groupes d'exclus qui ont manifesté plus ou moins depuis longtemps pour leurs droits et leur reconnaissance, soit les Afro-Américains, les Hispano-Américains, les homosexuels, les femmes et le mouvement contestataire de la contre-culture¹. Précisons que les Afro-Américains et les femmes menaient depuis au moins le dix-neuvième siècle des campagnes de pression sur le gouvernement. Ces groupes représentaient les grandes tendances de contestation de l'ordre établi dans la société américaine des années 1960. Ces groupes ne voulaient pas d'un libéralisme qui eût été seulement plus égalitaire, mais plutôt d'un qui fût reformulé à leur façon.

Nous verrons donc les stratégies de Steinbeck pour aider ces groupes à défendre leurs intérêts afin de régler divers problèmes dans la nation américaine. Comme d'autres intellectuels du «New Deal», nous verrons que Steinbeck critiqua quelques-uns de ces groupes et offrit son appui à d'autres, en particulier au mouvement des droits civiques. Nous comprendrons ainsi que le «New Dealer», au cours des années 1960, soutenait activement certains mouvements de masse, notamment le mouvement de droits civiques, reproduisant de cette façon son attitude lors du «New Deal» et après 1945 sous Truman. C'est donc en continuité avec ses actions d'avant 1960 que Steinbeck défendit les minorités qui étaient opprimés, les prenant même parfois comme inspiration de droiture et de courage pour cette société en crise morale. Ceci a fait de Steinbeck un intellectuel très particulier, qui souhaite

¹ Comme nous le verrons plus loin, le mouvement national des homosexuels n'existait pas vraiment avant 1969 aux États-Unis, mais il était possible de voir des manifestations localisées. Barry D. Adam, *The Rise of a Gay and Lesbian Movement*, Boston, Twayne's Social Movement Series, 1987, p. 73-74.

constamment être indépendant, tout en étant actif et utile pour le bien-être de la nation américaine qu'il adorait tant. Encore une fois, ce chapitre montrera que Steinbeck fut loin d'être un intellectuel déchu inactif qui se serait tourné vers le conservatisme.

2.1 LES EXCLUS QUI EXIGEAIENT L'ÉGALITÉ DE LEURS DROITS

2.1.1 Les Afro-Américains

Au cours des années 1960, de nombreux Noirs ont lutté pour l'égalité raciale en exerçant des pressions sur le gouvernement et sur la société. Que ce soit grâce aux «sit-ins», aux efforts des Marcheurs de la Liberté («freedom riders»), aux pressions d'organisations non violentes de droits civiques telle que la *Southern Christian Leadership Conference* (SCLC) de Martin Luther King, Jr., le gouvernement ne resta pas insensible à leurs efforts. Bien que des sudistes s'opposèrent à une amélioration de la situation des Noirs, (visible, par exemple, par les actes de violence) le fédéral était plutôt favorable aux revendications des Noirs. L'envoi en septembre 1962 des troupes fédérales à Oxford, dans le Mississippi, pour faire accepter à l'université un Noir, James Meredith, en est un bon exemple, mais notons surtout le *Civil Rights Act* (1964), qui rendait accessible les lieux publics aux Noirs et interdisait la discrimination raciale (et sexuelle) dans le milieu de travail, puis le *Voting Rights Act* (1965), qui permettait aux Noirs d'aller voter plus librement². Toutefois, après 1965, la montée du «Black Power», les émeutes raciales auxquelles participèrent des Noirs impatients de voir un réel changement, l'opposition à la guerre du Viêt-nam de la part de leaders de mouvements de droits civiques tel que King donnèrent de la force à un «white backlash», c'est-à-dire une résistance des Blancs à poursuivre la lutte à la discrimination raciale. De plus, à la mort de King en 1968, l'espoir d'un mouvement non violent viable avait disparu³. Le dernier geste du fédéral et de la Cour suprême dans cette décennie, dans le mouvement des droits civiques, fut le *Civil Rights Act* (1968), qui interdisait la discrimination dans le logement⁴.

2.1.2 Les femmes

Tout comme les Noirs, les femmes aussi s'organisaient pour exiger une égalité de droits au cours des années 1960. Parmi les groupes les plus importants, notons le *Women's Bureau* au

² Jean-Michel Lacroix, *Histoire des États-Unis*, 2^e édition, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, 434-439.

³ Harvard Sitkoff, *The Struggle for Black Equality, 1954-1980*, Hill and Wang, New York, 1981, p. 207-222.

⁴ Lacroix, *op.cit.*, p. 444-447.

gouvernement, dirigé au début de la décennie en bonne partie par Esther Peterson. Bien que celle-ci s'opposât à l'*Equal Rights Amendment* (ERA), qui visait une égalité avec les hommes dans le domaine de l'emploi et l'éducation, elle cherchait sans cesse l'amélioration de la condition des femmes dans le domaine de la protection au travail et un salaire égal pour un travail semblable à celui des hommes. Peterson fut la femme la plus importante sous Kennedy et put convaincre celui-ci de mettre sur pied une commission d'étude sur la condition de la femme, dirigée par Eleanor Roosevelt et qui mena à l'acceptation de l'*Equal Pay Act* par le Congrès en 1963. Cette loi empêchait les employeurs de moins bien rémunérer les femmes pour un travail semblable à celui fait par des hommes⁵. Contrairement au *Women's Bureau*, la *National Organization for Women* (NOW), créée en 1966 par Betty Friedan (reconnue pour son ouvrage politique *The Feminine Mystique* (1963)), obligea le gouvernement à appliquer les lois sur l'égalité⁶. Plusieurs femmes purent se réjouir de leurs efforts, car en 1973, une décision de la Cour suprême leur donna le droit à l'avortement, mais elles subirent par la suite une défaite lorsque l'ERA, qui avait pourtant obtenu l'accord du Congrès en 1972, n'obtint pas la ratification requise par les trois quarts des États pour être accepté⁷.

2.1.3 Les homosexuels

Le mouvement des gais et lesbiennes qui a émergé de façon incertaine et peu concentrée dans le contexte des années 1960, a véritablement éclaté en 1969. Il a en fait profité de cette «explosion» des tendances contestataires de l'époque. Formés en bonne partie dans des mouvements radicaux de la Nouvelle Gauche pour l'acquisition de droits aux étudiants ou de droits civiques, les militants de ce mouvement orientèrent par la suite leurs revendications aussi vers la sexualité. Malgré quelques manifestations parfois interrompues de façon brutale par la police dans des bars et des universités américaines au cours des années 1967 et 1968, jamais auparavant les homosexuels n'avaient véritablement créé un mouvement. Ce n'est qu'à la suite de l'affrontement célèbre du bar gai *Stonewall*, en 1969, entre des homosexuels et la police que le mouvement naquit vraiment. Cet affrontement devint, par le fait même, le symbole de leur mouvement. Essentiellement, le mouvement se voulait révolutionnaire en ce sens qu'il réclamait une libération des mœurs des gens pour détruire l'idée traditionnelle que l'hétérosexualité était la normalité, alors que l'homosexualité était une

⁵ Cynthia Harrison, *On Account of Sex: The Politics of Women's Issues, 1945-1968*, Berkeley, Los Angeles et London, 1988, p. 7—1, 52-53, 86-87, 90, 102, 114 et 134.

⁶ Betty Friedan, «Betty Friedan on the Problem That Has No Name» et *National Organization of Women*, «NOW Statement of Purpose, 1966», dans *Major Problems in American History Since 1945*, 2^e éd., p. 368-373.

⁷ Lacroix, *op.cit.*, p. 451-452.

déviance ou une perversité. Une grande victoire fut remportée en 1974 lorsque l'*American Psychological Association* retira sa définition de l'homosexualité en tant que maladie⁸.

2.1.4 La Nouvelle Gauche, les *beatniks* et les *hippies* : des phénomènes de la contre-culture

Bien que l'épanouissement d'une culture réfractaire ou contre-culture existât toujours, les années 1960 ont permis l'éclosion de divers groupes de jeunes espérant trouver un autre idéal à chacun dans la recherche du bonheur, autre que celui offert par le «rêve américain», dans un radicalisme grandissant à travers la décennie. Sur les campus universitaires par exemple, la Nouvelle Gauche, regroupée surtout dans le *Students for a Democratic Society* (SDS), voulait la démocratie directe, la déségrégation dans le Sud, la fin de l'impérialisme américain (au Viêt-nam par exemple), ainsi qu'une aide au Tiers-Monde. Les *beatniks*, qui découlaient de la *Beat generation*, s'inspirant d'auteurs comme Jack Kerouac et Allen Ginsberg, faisaient quant à eux l'étalage d'une vie marginale de bohèmes et d'anticonformistes, c'est-à-dire qu'ils étaient pauvres et errants. Les *beatniks* se complaisaient dans le rejet des valeurs des classes moyennes, se désintéressaient de la politique et des actions collectives. Enfin, les *hippies* prônaient une vie libre de contraintes, incluant l'usage de drogues et la libre expression de leur sexualité. Même si la plupart des *hippies* se voulaient apolitiques, certains d'entre eux en profitèrent pour dénoncer la guerre du Viêt-nam. Ils étaient aussi reconnus pour le port des cheveux longs pour les hommes et les femmes ainsi que par leur habillement à l'oriental⁹.

2.1.5 Les Hispano-Américains

Au moment même où des Afro-Américains manifestaient pour de meilleurs droits civiques, un mouvement hispano-américain prenait de la vigueur en Californie. Tout comme le mouvement de Martin Luther King, Jr., ce mouvement dirigé par le syndicaliste Cesar Chavez (1927-1993) était essentiellement non violent et luttait pour une plus grande justice sociale pour les opprimés. Chavez voulait une fin de l'exploitation des Hispano-Américains ainsi que de tout autre Américain, peu importe sa race et sa couleur. Chavez dirigeait le *National Farm Workers Association* (NFWA), un regroupement composé surtout d'Hispano-Américains qui fusionna à l'été 1966 avec l'*American Workers Organizing Committee* (AWOC), qui regroupait des Philippins, pour créer le *United Farm Workers Organizing Committee*, AFL-CIO (UFWOC). Chavez s'opposa à de grands propriétaires

⁸ Adam, *op.cit.*, p. 75-79 et 82.

terriens qui adoptaient des stratégies semblables à celles utilisées par ceux que Steinbeck dénonçait trente ans plus tôt, soit l'embauche d'un trop grand nombre d'immigrants pour baisser les salaires, l'emploi de nombreux briseurs de grève et le meurtre de grévistes. Une des plus importantes manifestations qu'organisa Chavez fut un boycott dans le secteur du raisin qui dura de septembre 1965 à l'été 1966 à Delano, en Californie, et qui impliqua plus d'un millier de travailleurs de différentes ethnies. Outre King, des intellectuels libéraux comme Peter Matthiessen et Edward R. Murrow, celui-ci ami de Steinbeck et futur chef du USIA, soutinrent d'une certaine façon le mouvement. Bien que Murrow soit mort en 1965, il présenta en 1960 un documentaire, *Harvest of Shame*, qui traitait de la misère et de l'exploitation des Mexicains-Américains, un sujet qui allait dans le sens de *The Grapes of Wrath*¹⁰.

2.2 JOHN STEINBECK : UN DÉFENSEUR DES MINORITÉS AUX ÉTATS-UNIS

2.2.1 John Steinbeck et les Noirs

2.2.1.1 La dénonciation du problème racial

Comme nous l'avons mentionné, Steinbeck avait soutenu avant 1960 la cause de plusieurs minorités visibles en dénonçant les mécanismes d'exploitation socio-économique de ces groupes ainsi que la ségrégation dont ils étaient victimes. Cette attitude libérale (et intéressante pour un Californien, rappelons-le¹¹) se poursuivit dans les années 1960 alors que sévit le mouvement des droits civiques.

Steinbeck a voulu prendre part au mouvement afin que les Noirs obtiennent une égalité dans leurs droits avec les Blancs. Il faut néanmoins savoir que Steinbeck n'était pas propagandiste ni militant des groupes ou du mouvement. Toutefois, pour parvenir à améliorer la condition des Noirs, il usa de différents moyens. Tout d'abord, en tant qu'intellectuel libéral de gauche, il continua à écrire pour le grand public afin de faire passer à sa façon son message d'égalité. Dans *Travels with Charley* par exemple, publié au tout début des années 1960, Steinbeck dénonçait le racisme dont il était témoin dans le Sud lors de son voyage à travers les États-Unis. Une des déclarations dans l'ouvrage montre que le racisme le touchait beaucoup, qu'il continuait à se ranger du côté de l'opprimé : «Je l'avoue, la

⁹ André Kaspi, *Les Américains, Les États-Unis de 1945 à nos jours*, (tome 2), Paris, éd. Du Seuil, p. 508-511.

¹⁰ Pour plus d'information sur Cesar Chavez, voir sa biographie : Richard Griswold del Castillo et Richard A. Garcia, *Cesar Chavez: A Triumph of Spirit*, Norman, University of Oklahoma Press, 1995, 206 pages.

¹¹ Voir l'avant-propos.

cruauté et la force employées contre la faiblesse me rendent malade, mais l'identité du fort ou du faible n'y change rien»¹².

L'auteur avait d'abord hésité à traverser le sud des États-Unis puisqu'il savait qu'il aurait beaucoup de mal à supporter la misère et l'injustice que vivaient les Noirs à cette époque dans cette région des États-Unis¹³. Néanmoins, comme Steinbeck s'était promis d'apprendre à connaître les Américains dans leur ensemble, il poursuivit son périple. Le premier commentaire très en vogue dans le Sud et qui le troubla fut la blague très déplaisante et raciste émise par plusieurs Blancs disant à Steinbeck qu'ils avaient pris son caniche Charley pour un Noir, en raison de la couleur foncée de l'animal et du désir de rabaisser les Noirs au statut d'animaux de compagnie¹⁴. De plus, en tant que libéral originaire de Californie et habitant de New York, il se savait indésirable puisque «lorsque les gens sont engagés dans une action dont ils ne sont pas fiers, ils ne souhaitent pas avoir de témoins. Ils en arrivent à se persuader que c'est lui le fauteur de troubles»¹⁵.

Parmi toutes les injustices dont il fut témoin dans le Sud, celle qui le choqua le plus fut le «phénomène de foire» qui attirait beaucoup de personnes et qui était le véhicule des émotions de la foule et auquel il assista à la Nouvelle-Orléans, celui des femmes appelées «Cheerleaders». Il s'agissait de femmes blanches, nommées ainsi du fait qu'elles allaient tous les jours crier toutes sortes d'injures aux enfants noirs et blancs qui se rendaient dans les écoles mixtes. Pour lui, ce comportement «écoeurant» qui lui donnait le goût de vomir était comme «une manifestation de sorcières, un soir de sabbat. [...] C'étaient des actrices déséquilibrées jouant pour un public de fous»¹⁶. Cette réaction lui valu la fausse accusation d'«amoureux des nègres» par un Blanc raciste que Steinbeck avait pris en auto-stop juste après l'incident et qui appuyait le geste des «cheerleaders». En pur libéral qu'il était, Steinbeck ne pouvait endurer ce type de commentaire et il lui répondit ironiquement qu'il n'était amoureux ni des Noirs, ni des Blancs «si cela inclut ces nobles Cheerleaders». Steinbeck exigea ensuite de l'homme qu'il sorte de son véhicule¹⁷.

¹² John Steinbeck, *Voyage avec Charley*, Paris, Phébus, 1995, p. 299.

¹³ *Ibid.*, p. 296.

¹⁴ *Ibid.*, p. 303.

¹⁵ *Ibid.*, p. 299.

¹⁶ *Ibid.*, p. 312.

¹⁷ *Ibid.*, p. 327-328.

Lors de son voyage, Steinbeck posa aussi des questions à un Blanc pour apprendre à connaître d'un autre point de vue le racisme dans le Sud. Cet entretien est très révélateur du libéralisme de Steinbeck ainsi que de l'état d'esprit de nombreux Blancs à cette époque quant aux droits civiques dans cette partie des États-Unis. Le Blanc soutint, entre autres, que le problème racial devait être réglé par le Nord, que le Noir ayant des droits civiques était comme un chien parlant. Cette façon de penser explique la blague populaire de plusieurs Blancs du Sud. Il déclara également que les Noirs auraient probablement recours à la violence pour faire valoir leurs droits et que lorsque ceci serait une réalité, les Blancs et les Noirs dans le Sud allaient disparaître au profit d'une nouvelle race mulâtre. L'homme conclut que l'infériorisation dont étaient victimes les Noirs était la solution enseignée de père en fils depuis longtemps pour faire taire cette peur du Noir vu comme potentiellement dangereux et rebelle. L'écrivain lui répondit que le problème du racisme était d'ordre national, qu'il affaiblissait toute la nation. Il déclara aussi à l'homme qu'il était éclairé quant à la nature du problème et que les Noirs n'avaient qu'un objectif bien simple, celui d'être reconnus comme des êtres humains à part entière¹⁸.

Comme Steinbeck, des intellectuels libéraux américains, aussi originaires d'endroits marqués par la ségrégation (ils venaient du Sud), organisèrent des voyages dans les États du Sud afin de constater et dénoncer au grand public l'injustice dont étaient victimes les Noirs et les efforts qu'ils déployaient pour être plus libres. Nous avons déjà mentionné l'intellectuel Howard K. Smith, lui-même originaire du Mississippi, qui alla tourner un documentaire à Birmingham en 1961 pour CBS¹⁹. Outre cet intellectuel pro-Johnson, notons Erskine Caldwell. Cet intellectuel libéral et ancien gauchiste né en Géorgie et qui a vécu sa jeunesse dans diverses parties du sud des États-Unis, entreprit, comme Steinbeck, un ouvrage relatant son voyage à travers les États-Unis. Il s'agit de *Around About America* (1963), écrit dans le but de donner une critique libérale du pays²⁰. Les propos antiracistes de Caldwell ressemblaient beaucoup à ceux de Steinbeck et rejoignaient ceux de Smith. Par exemple, lorsqu'il traita de l'Alabama, Caldwell soutint que l'éducation des Noirs et des Blancs, ainsi que les mêmes droits économiques, étaient les meilleurs remèdes contre le racisme, qui bloquait l'avancée des droits civiques dans cet État. Ces remèdes mettraient fin au racisme qui se perpétuait sous différentes formes. Comme Hughes, il montra qu'il soutenait les efforts du fédéral visant l'amélioration de la

¹⁸ *Ibid.*, p. 319-322.

¹⁹ Site internet : <http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/USAsmithHK.htm>

²⁰ Caldwell fera à nouveau un voyage aux États-Unis en 1976, en se limitant toutefois au «Mid-West» américain. Voir : *Afternoon in Mid-America, Observations and Impressions*, New York, Dodd, Mead and Company, 1976, 276 pages.

condition des Noirs lorsqu'il critiqua le déploiement du drapeau confédéré et le refus d'éliminer la ségrégation des endroits publics. Il rejeta également les mouvements de séparation des races puisqu'il croyait que «assimilation will create brotherhood»²¹. Il raconta aussi une rencontre avec un raciste blanc qui insultait un Noir dans une station-service. Caldwell ajouta une phrase lancée par le Blanc et qui résumait l'opinion de plusieurs Blancs du Sud à propos des Noirs à cette époque : «Goddam stinking niggers these days act like they think they're just as good as a white man». Caldwell fit valoir que le racisme était surtout un problème dans le Sud en disant à sa femme qu'il était mieux de quitter cet État s'il ne voulait pas parler comme cela²².

Caldwell reprit sa défense des Noirs dans un article paru en juillet 1965. L'auteur y racontait l'horreur et l'impuissance qu'il vécut lorsque enfant, dans le Sud profond, il vit un Noir se faire battre. Il démontra aussi à nouveau qu'il était partisan des efforts du fédéral pour renforcer la condition socio-économique des Noirs lorsqu'il déplora le fait que les lieux de rencontre des groupes de défense des droits civiques étaient détruits par des Blancs et que le racisme se transmettait de père en fils, ce qui amenait de nombreux sudistes à créer, par la peur et la violence, le désir d'un gouvernement autonome du reste du pays. Ceci était d'ailleurs évident avec le déploiement du drapeau confédéré et la violence commise par des Blancs du Sud contre tout Américain qui s'opposait à ce «provincial feudalism» et qui souhaitait y installer l'«American democracy». Il croyait qu'une nouvelle génération blanche bien plus éduquée aurait pu aider à mettre fin à cette situation d'oppression pour les Noirs²³. L'écrivain réalisa plusieurs autres ouvrages, tels que son œuvre de non-fiction *In Search of Bisco* (1965), dans laquelle il raconta ses relations avec son ami Noir d'enfance Bisco, ou ses ouvrages de fiction comme *Close to Home* (1962), qui dénonçait le lynchage, et *Miss Mamma Aimee* (1967), qui montrait que les Noirs avaient dorénavant plus de liberté d'expression²⁴. Son désir de défendre les Noirs était tel que dans une entrevue faite en 1964, il alla même jusqu'à soutenir que la race blanche était la race inférieure et qu'il croyait à la création d'un corps de paix pour aider à améliorer l'éducation et le statut économique des Noirs, proposition aussi prônée par Steinbeck comme nous le verrons plus loin²⁵.

²¹ Erskine Caldwell, *Around About America*, New York, Farrar, Straus and Company, 1963, p. 53-59.

²² *Ibid.*, p. 61-64.

²³ Erskine Caldwell, «The Deep South's Other Venerable Tradition», *The New York Times Magazine*, 11 juillet 1965, p. 10-11, 14, 16 et 18.

²⁴ James Korges, *Erskine Caldwell*, Minneapolis, University of Minnesota, 1969, p. 43-44.

Steinbeck s'intéressa beaucoup à ce problème de l'infériorisation des Noirs. Dans un article parut dans le *Saturday Review* en 1960, puis republié dans le *Negro History Bulletin* en 1961 par exemple, il fit état des actions que les Blancs entreprenaient dans ce but, mais qui aboutissaient plutôt à l'effet contraire. Selon l'auteur, les Blancs voulaient que les Noirs soient toujours dociles, polis, honnêtes et pacifistes, malgré la violence qui les empêchait d'envoyer leurs enfants à l'école sans qu'ils ne soient insultés, comme l'illustraient Little Rock, Birmingham ou la Nouvelle-Orléans. Les Blancs pouvaient être violents, mais pas les Noirs. En effet, lorsque les Noirs contredisaient les Blancs sur ces points en commettant un crime, ils étaient mis sur la sellette dans les médias, tandis que des milliers de Blancs pouvaient commettre des crimes chaque jour sans avoir à se soucier d'une aussi grande visibilité. Enfin, Steinbeck suggéra une explication possible à la haine des Blancs envers les Noirs, soit celle de la supériorité morale des Noirs, ce qui rappelle les propos de Caldwell. Comme il le dit si bien :

Perhaps some of the anger against Negroes stems from a profound sense of their superiority, and perhaps their superiority is rooted in having a cause and an unanswerable method composed of courage, restraint, and a sense of direction²⁶.

Dans *Travels with Charley*, Steinbeck donne aussi un exemple de cette infériorisation du Noir. Il y rapporta qu'un Noir qu'il avait rencontré dans la rue à New York avait dû se cacher lorsqu'une femme blanche saoule tomba au sol. L'auteur lui demanda pourquoi il avait agi ainsi et le Noir lui répondit qu'il ne voulait pas aider la femme, car en raison de son état, elle pouvait crier qu'il avait voulu la violer. L'écrivain lui dit qu'il avait été rapide à agir ainsi et l'autre, ironisant, lui répondit au contraire que c'était facile puisqu'il avait plusieurs années de pratique en tant que Noir²⁷.

D'après l'auteur, ce phénomène de l'infériorisation des Noirs se trouvait partout, mais était particulièrement désastreux pour les Noirs en ce qui avait trait à l'instruction. Cette persécution que vivaient plusieurs Noirs dans le Sud était la cause de plusieurs problèmes sociaux et psychologiques, telles que de graves difficultés d'apprentissage. C'est ainsi que parmi toutes les mesures antiségrégationnistes qui étaient débattues à ce moment-là, tout en vantant le bienfait de chacune, il s'intéressait particulièrement à celle concernant l'instruction. Comme il l'avait vu avec un ami Noir d'enfance qui était très intelligent, à éducation égale, le développement était égal. Aussi, Steinbeck fit

²⁵ Entrevue avec Morris Renek et Erskine Caldwell, «Sex Was Their Way of Life: A Frank Interview With Erskine Caldwell», dans «Cavalier», mars 1964, p. 12-16, 40-42, tel que cité dans *Conversations With Erskine Caldwell*, Edwin T. Arnold (éd.), Jackson et London, University Press of Mississippi, 1988, p. 66 et 80.

²⁶ John Steinbeck, «The Black Man's Ironic Burden», *The Negro History Bulletin*, avril 1961, p. 146 et 156.

réfléchir un sudiste qui prônait l'ancienne doctrine ségrégationniste «séparés mais égaux» en lui montrant que cette idée n'avait aucun sens. Selon ce sudiste, les écoles et les lavabos des Noirs étaient égaux, sinon meilleurs que ceux des Blancs. À cette remarque, Steinbeck lui dit de façon sarcastique que les Noirs pouvaient être ignorants et qu'ils n'avaient qu'à les échanger avec ceux des Blancs. Ainsi, les Noirs réaliseraient qu'ils avaient commis une erreur, que ceux des Blancs étaient pires. Évidemment, Steinbeck savait que c'était l'inverse qui était vrai. D'ailleurs son interlocuteur déclara en souriant : «espèce de saligaud»²⁸.

Plus tard dans la décennie, soit en 1966, Steinbeck dénonçait à nouveau, dans le chapitre «America and the Future» de son recueil d'essais *America and Americans*, le problème du racisme. Il croyait que la violence très présente chez les gens expliquait en partie le racisme. Il donna l'exemple du chauffeur de taxi, d'autobus ou de camion coincé dans la circulation qui insultait les Noirs ou les Portoricains pour évacuer cette violence. Steinbeck montrait ainsi que la violence et le racisme étaient deux fléaux modernes²⁹.

2.2.1.2 La solution au conflit racial

Les intellectuels du «New Deal» firent comme Steinbeck et soutinrent le mouvement des droits civiques et les efforts du fédéral pour les aider. Ce comportement fait contraste avec celui rapporté par l'historienne Carol Polsgrove concernant de nombreux autres intellectuels libéraux, tels que plusieurs intellectuels de New York comme Lionel Trilling et Irving Howe, ainsi que le romancier sudiste William Faulkner et le libéral antistaliniste Reinhold Niebuhr, qui voyaient le mouvement des droits civiques avec tiédeur ou refusaient tout simplement de s'en mêler. Que cela soit causé par l'ignorance de la condition des Noirs dans le Sud, par le constat que certaines maisons d'édition choisissaient des auteurs qui évitaient de parler de ce sujet (rendant difficile la publication de textes de soutien aux Noirs), par la crainte de nuire à l'économie et d'encourager la montée du communisme ou par la crainte que l'application de l'arrêt *Brown v. Board of Education* (1954) de la Cour suprême ne soit nocive aux Blancs du Sud, ces intellectuels passèrent à côté de l'opportunité de dénoncer l'urgence d'aider les Noirs à obtenir l'égalité³⁰. Pourtant, comme ils l'avaient fait auparavant, les «New

²⁷ Steinbeck, *Voyage avec Charley*, p. 324.

²⁸ *Ibid.*, p. 298-300.

²⁹ John Steinbeck, *America and Americans and Selected Nonfiction*, Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson (éd.), New York, Viking, 2002, p. 395.

³⁰ Polsgrove fait une erreur lorsqu'elle inclut Reinhold Niebuhr dans ce groupe, se basant sur son rejet du radicalisme. En effet, notre recherche nous a permis de découvrir que cet intellectuel a fait beaucoup pour

Dealers» poursuivirent leur appui au mouvement des droits civiques, perpétuant les valeurs d'égalité raciale qu'ils avaient déjà prônées avec Roosevelt. MacLeish, par exemple, écrivit un poème dans *The Progressive* en décembre 1962, lors du centenaire de la déclaration d'émancipation des esclaves, poème qui fut lu au Lincoln Memorial, à la Maison-Blanche³¹. En réponse aux actions des Blancs du Sud qui empêchaient les Noirs d'aller dans les écoles intégrées, il écrivit un article paru dans *The Atlantic* en 1963 dans lequel il jugeait ce geste comme une entorse à la démocratie américaine³². Aussi, dans le *New York Times* en novembre 1963, il évoqua la mémoire d'Eleanor Roosevelt, qui avait entrevu une «revolution of equality» voulue par des Noirs et des Blancs, et soutint la récente marche dans les rues de Washington³³.

Langston Hughes loua pour sa part, en juin 1960, la valeur des «sit-ins» lorsqu'il reçut de la NAACP la *Spingarn Medal* et encouragea les Noirs à ne pas avoir peur d'écrire ce qu'ils voulaient car leurs problèmes étaient d'ordre international. Aussi, en juin 1963, il écrivait dans le *New York Post* pour que le président, le Congrès, l'État de New York et la ville de New York réagissent afin d'aider les Noirs de Harlem qui devenaient des zombies, des robots criminels et drogués. En septembre, il appuya l'envoi de troupes au Mississippi pour permettre à un Noir, James Meredith, d'entrer à l'université. Enfin, comme Steinbeck le fit, lorsque Johnson fit un discours télévisé en mars 1965 sur l'importance de faire passer le *Civil Rights Act*, il lui écrivit en précisant que son discours était historique et que toute l'Amérique devait l'en remercier³⁴.

Arthur M. Schlesinger, Jr., quant à lui, écrivit un discours pour Kennedy lors du centième anniversaire de la Proclamation d'Émancipation en septembre 1962, puis un second en janvier 1963, dans lesquels il parlait du besoin du gouvernement d'améliorer la condition des Noirs en plus de

dénoncer la condition des Noirs et pour qu'ils obtiennent une égalité. Voir, Carol Polsgrove, *Divided Minds: Intellectuals and the Civil Rights Movement*, New York, W. W. Norton, 2001. 296 pages et Greg Robinson, «Reinhold Niebuhr: The Racial Liberal as Burkean», p. 641-651, dans *Prospects, An Annual of American Cultural Studies*, Jack Saltzman, (éd.), vol. 25, New York, Cambridge University Press, 2000, 710 pages.

³¹ Archibald MacLeish, «At the Lincoln Memorial: A Poem for the Centennial of the Emancipation Proclamation», *The Progressive*, décembre 1962, p. 38-39.

³² Signi Lenea Falk, *Archibald MacLeish*, New York, Twayne Publishers inc., 1965, p. 155-156.

³³ Archibald MacLeish, «Tribute to a Great American Lady», *New York Times Magazine*, 3 novembre 1963, p. 17, 118-119.

³⁴ Arnold Rampersad, *The Life of Langston Hughes, Volume II : 1941-1967, I Dream a World*, deuxième éd., Oxford et New York, Oxford University Press, 2002, p. 159, 308-313, 332, 358-362, 378-379, 387 et 408-416.

soutenir les organismes de droits civiques³⁵. Dans un discours en juin 1963, il fit aussi le reproche aux Blancs d'avoir laissé aux Noirs les efforts courageux pour tenter de régler un «national problem»³⁶. Dans la biographie qu'il publia en 1965 sur J.F. Kennedy, Schlesinger fit l'éloge de leaders du mouvement pour les droits civiques comme Roy Wilkins de la NAACP et vanta les efforts du président pour aider leur cause³⁷.

Galbraith écrivit aussi pour les présidents Kennedy et Johnson des discours dont au moins un traita des droits civiques. Il s'agit du premier discours à la nation fait après la mort de Kennedy, le 27 novembre 1963, pour redonner le moral aux Américains. Johnson y fit un lien entre le meurtre de Kennedy et la haine raciale en rappelant que le remède pour la nation était la loi sur les droits civiques que Kennedy voulait faire passer avant sa mort, loi qu'il voyait comme historique³⁸. De plus, en entrevue dans le *New York Times Magazine* en 1966, Galbraith fit un lien entre ceux qui étaient partisans de la présence américaine au Viêt-nam et leur absence de réaction en ce qui concernait les événements à Harlem ou à Birmingham. D'après lui, les défenseurs du Marshal Ky, en particulier le dirigeant du Viêt-nam du Sud à cette époque, avaient tendance à se taire au sujet du mouvement des droits civiques ou du programme de lutte contre la pauvreté³⁹. Comme nous le verrons plus loin, ce propos ne s'appliquait pas à son ami Steinbeck, car celui-ci soutenait autant les dirigeants sud-vietnamiens que Martin Luther King, Jr.

Or, même plus que la plupart des «New Dealers», Steinbeck appuya de façon active et ouverte les efforts des Noirs pour atteindre une plus grande égalité. Ceci se vit, entre autres, dans son soutien public à des écrivains afro-américains. Dans une entrevue réalisée en 1962, l'écrivain se dit satisfait

³⁵ Arthur M. Schlesinger, Jr., «The President Emancipation Proclamation Centennial: Remarks for TV Taping, September 20, 1962 (Second Draft)», White House Chronicle File (9/20/62), Schlesinger Papers, John F. Kennedy Library, 2 et du même auteur, «Emancipation Proclamation Centennial, January 1, 1963», White House Chronicle, 12/27/62, Schlesinger Papers, John F. Kennedy Library, Boston, dans le texte non publié de Greg Robinson, *Arthur Schlesinger: The Liberal as Cold War Nationalist*, 2004, p. 19-20.

³⁶ Arthur M. Schlesinger, Jr., «Address to Young Democrats of Colorado, June 1, 1963», White House Chronicle File, 7/7/63, Arthur Schlesinger, Jr., Papers, John F. Kennedy Library, dans *Ibid.*, p. 21.

³⁷ Arthur M. Schlesinger Jr., *A Thousand Days: John F. Kennedy in the White House*, Houghton Mifflin, Boston, 1965, p. 971-972.

³⁸ Taylor Branch, *Pillar of Fire: America in the King Years, 1963-1965*, New York, Simon and Schuster, 1998, p. 177-178.

³⁹ John Kenneth Galbraith, entrevue avec Anthony Lewis, «The World Through Galbraith's Eyes», *New York Times Magazine*, 18 décembre 1966, p. 25, dans *Interviews with John Kenneth Galbraith*, Jackson, James Ronald Stanfield et Jacqueline Bloom Stanfield (éd.), University Press of Mississippi, 2004, p. 10. Comme nous le verrons, Steinbeck fit exception à cette règle car il était partisan de Ky, des droits civiques et du programme de lutte contre la pauvreté.

du travail «full of passion and invention» du jeune écrivain noir James Baldwin⁴⁰. Ceci fut également confirmé par le dramaturge de théâtre et de télévision Budd Schulberg, ami de Steinbeck, qui soutint que ce dernier appuyait plusieurs jeunes écrivains noirs, dont Baldwin. Dans le *Newsday*, Schulberg rapportait qu'en plus d'approuver son émission de télévision «The Angry Voices of Watts», traitant de la vie des Noirs dans les ghettos et d'écrivains noirs qu'il produisait, Steinbeck lui aurait donné vers la fin de sa vie un chèque pour soutenir la cause et lui aurait dit qu'il parlerait de son émission au *National Council for the Arts*, conseil regroupant des écrivains et des artistes souhaitant une liberté intellectuelle et dont Steinbeck était membre. Ceci faciliterait les choses pour Schulberg, qui n'aurait pas à écrire à des centaines d'intellectuels pour leur demander un financement. Steinbeck ajouta : «I tell you something, I know they're angry and feel on the bottom, that they've got nothing because we took it all- but I envy those young writers»⁴¹.

Steinbeck a aussi défendu énergiquement les leaders des mouvements civiques, les voyant comme une source d'inspiration pour régler des problèmes internationaux comme la Guerre froide. À Leslie Brady, attaché culturel de l'ambassade à Moscou qui devint plus tard commissaire-député pour l'USIA, Steinbeck montra en mai 1963 que son désir d'aider au rapprochement américano-soviétique était en partie inspiré par le courage des Noirs à lutter pour une égalité avec les Blancs, désir très cher à Steinbeck, comme il a été montré :

We have always been a shy and apologetic people. Sure we have Birmingham, but we are doing something about it. Now it is time to go-not to apologize nor to beat our breasts, but to bring some fierceness into it-the kind of fierceness the Negroes are using. I don't know that I could do it, but I could try⁴².

Lors de son voyage en Europe de l'Est, plus particulièrement en URSS, en 1963, Steinbeck avoua qu'il croyait que les États-Unis vivaient une véritable révolution avec les mouvements des droits civiques⁴³. Au journal *Morgen Post* de Berlin-Ouest, Steinbeck souligna le mérite de la récente

⁴⁰ Entrevue avec John Steinbeck et Michael Radcliffe, «Cutting Loose at 60; John Steinbeck», *The Sunday Times* (London), 16 décembre 1962, p. 20, tel que cité dans *Conversations with John Steinbeck*, Thomas Fensch (éd.), Jackson et Londres, University Press of Mississippi, 1988, p. 82.

⁴¹ *Newsday*, 22 février 1969, p. 4w.

⁴² Lettre publiée de John Steinbeck à Leslie Brady, 13 mai 1963, *John Steinbeck: A Life in Letters*, Elaine Steinbeck et Robert Wallsten (éd.), New York, Penguin Books, 1975, p. 768 et 769. Ces remarques ont été tenues par Steinbeck peu avant son voyage en Europe de l'Est que nous verrons en détail dans le chapitre trois.

⁴³ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de Stanford University.

marche dans Washington organisée par de nombreux Noirs, dont Martin Luther King, Jr⁴⁴. À la Bibliothèque de Littérature Étrangère de Moscou, Steinbeck parla des Noirs en précisant qu'ils devaient être reconnus en tant qu'hommes et non en tant que «Negroes», et ce dans tous les domaines, incluant la littérature. Il avoua également apprécier des artistes noirs comme Duke Ellington⁴⁵. Ceci peut nous amener à croire que Steinbeck prenait très au sérieux son rôle d'intellectuel et que plus il voyait de problèmes, plus il jugeait sa présence nécessaire comme «outil» pour faire réagir les gens et y mettre fin.

Comme il a été mentionné, Steinbeck écrivit dans la plate-forme des démocrates en 1964 que le problème de l'obtention de l'égalité pour les Noirs était le plus important problème moral de la nation et que le gouvernement, à tous les niveaux, devait réagir⁴⁶. Il encourageait également les chefs politiques à s'associer aux mouvements des droits civiques. Nous avons vu que dans une lettre à Valenti, en juillet 1964, Steinbeck proposa que le Parti démocrate utilise le courage des Noirs. Steinbeck croyait qu'il fallait montrer comme héros les Noirs qui luttèrent pour leur liberté, car ainsi les démocrates pourraient faire honte aux ségrégationnistes et aux poseurs de bombes dans les églises, qu'il décrivait comme des bêtes s'amusant à être sadiques. De plus, pour faire valoir son idée concernant l'aide aux jeunes, Steinbeck croyait que l'attitude courageuse des Noirs influencerait d'autres héros à agir, ce qui aiderait la société en général, elle qui devenait de plus en plus immorale. Steinbeck croyait en effet que les Noirs qui se défendaient courageusement étaient supérieurs aux Blancs racistes : «And isn't it interesting that this degraded and inferior race marches in the open while the superior white who is better sneaks in the dark and strikes from behind bushes. This, I guess, is proof of superiority». Rappelons aussi que Steinbeck appuya l'idée de Kennedy d'appeler la femme de Medgar Evers, tué en juin 1963 au Mississippi, et l'idée de Johnson de rencontrer la famille des trois Noirs tués dans cet État l'année suivante au moment où ils voulaient aider des Noirs à voter. Ces actions aidèrent la cause des Noirs, du fait qu'elles montraient que l'homme le plus important des États-Unis s'intéressait à eux. D'après Steinbeck, les Noirs vivaient une révolution; ils ne reculaient

⁴⁴ *Press, John Steinbeck* (compte rendu de la réaction de presse ouest-allemande sur la visite de Steinbeck à Berlin-Ouest en 1963), p.3-4, archives de la Stanford Library.

⁴⁵ *New York Times*, 22 octobre 1963, p. 34.

⁴⁶ Voir le chapitre précédent.

jamais sur leurs acquis, mais progressaient toujours. Comme les autres «New Dealers», il loua le boycott de Birmingham comme la meilleure arme parce qu'elle constituait un moyen pacifique⁴⁷.

Steinbeck entretenait aussi une correspondance avec Martin Luther King, Jr., leader du mouvement non violent, afin de le conseiller sur une bonne voie pour aider la cause des Noirs. Steinbeck écrivit à l'administration de Johnson une lettre destinée à King en juillet 1964, afin de lui préciser que les émeutes des Noirs qui se répandaient de plus en plus dans les ghettos comme Harlem nuisaient aux libéraux qui s'opposaient au racisme. En effet, Steinbeck croyait que les jeunes émeutiers donnaient des munitions aux conservateurs qui s'opposaient aux réformes favorisant les Noirs, en plus de contredire les exemples de dignité et de contrôle de soi dont d'autres membres du mouvement des droits civiques avaient fait preuve jusqu'alors. Steinbeck donna ici l'exemple de King lui-même avec le boycott des autobus à Birmingham. Il était particulièrement important que cela cesse puisque les élections présidentielles approchaient. L'auteur suggéra donc à King de traiter avec les Noirs, avec la police de Harlem ou de discuter avec le président pour mettre fin à ces «thoughtless few who are endangering the whole movement». D'après lui, l'usage de la violence allait jusqu'à nuire aux acquis des Noirs⁴⁸. King ne sembla pas avoir répondu toute de suite, mais l'année suivante, en mars, le leader noir demanda à Steinbeck s'il voulait donner son nom pour la mise sur pied d'un boycott général. Steinbeck lui écrivit qu'il croyait au boycott seulement si celui-ci était sélectif, car il fallait toujours laisser une porte de sortie à l'ennemi, ne pas le coincer, sans quoi il devenait dangereux et n'osait pas se rendre. Steinbeck ajouta qu'il avait grandement apprécié la récente marche de Selma à Montgomery, organisée par King, malgré la violence dont furent victimes les Noirs par les autorités. Steinbeck fit aussi référence dans sa lettre aux assassinats des manifestants par des terroristes blancs le 21 juin 1964. D'après lui, l'événement fut une page marquante de l'histoire qui aida à façonner le futur de la nation et semblait mener vers un idéal d'égalité :

one of the great and important things in our country's history. It was flawless in its conception and in its execution. Even the accidents which could not have been foreseen, tragic though they were, wove themselves into the pattern of this fabric of the future.

L'écrivain soutint dans sa lettre avoir discuté avec certains de ses amis au gouvernement (le président Johnson, probablement) afin que le gouverneur George Wallace soit sanctionné pour avoir

⁴⁷ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti dictée sur une cassette et retranscrite à l'écrit, 4 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Au sujet des poseurs de bombes dans les églises, Steinbeck faisait référence à l'attentat en septembre 1963 dans une église qui desservait la communauté afro-américaine. Quatre jeunes filles y perdirent la vie. Lacroix, *op.cit.*, p. 436 et 445.

⁴⁸ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 22 juillet 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

transgressé la Constitution en avouant ne vouloir prendre aucun moyen pour mettre un terme à la violence raciale dans son État. En clair, Steinbeck l'accusait de ne pas vouloir faire respecter la loi et la paix. Au sujet des violences commises à Selma, par exemple, il déclara Wallace coupable des crimes commis contre les Noirs au même titre que s'il avait tenu les armes⁴⁹.

Ces lettres sont particulièrement révélatrices quant au fait que Steinbeck était bien de son temps, car en refusant les boycotts généraux ou les émeutes, il montrait qu'il agissait sensiblement comme les libéraux de l'époque qui craignaient les actes de désobéissance civile et les émeutes, gestes qui donneraient de la force aux conservateurs. Donnons comme exemple le président John F. Kennedy. Il refusa d'abord la marche dans Washington en 1963 parce qu'il craignait qu'elle ne donne des munitions aux congressistes conservateurs. En effet, ceux-ci pouvaient s'en servir pour voter contre une loi civique en sept parties, loi qui visait, entre autres, le renforcement de la déségrégation dans les endroits publics, en particulier dans les écoles⁵⁰.

Dans *Travels with Charley*, Steinbeck mentionna qu'il s'était aussi adressé directement à des Noirs de la Nouvelle-Orléans au sujet des mouvements des droits civiques. Le premier à qui il en parla était un Noir qu'il avait pris en auto-stop et qui semblait effrayé des questions de Steinbeck. Il demanda même à descendre peu après que l'auteur lui ait posé quelques questions à ce propos⁵¹. Le second Noir que Steinbeck prit en auto-stop lors de ce voyage dans le Sud était un étudiant qui avait participé aux boycotts organisés par King. L'auteur discuta longuement avec le jeune homme de la méthode employée par King pour obtenir l'égalité avec les Blancs. L'étudiant trouvait que malgré qu'elle obtint quelque succès, la méthode de King était beaucoup trop lente pour parvenir à la vraie égalité avec les Blancs, qu'il voulait une méthode plus draconienne. Steinbeck ne pensant pas comme le Noir, il lui répondit que la stratégie de non-violence et d'intégration de King était la meilleure arme

⁴⁹ Lettre publiée de John Steinbeck à Martin Luther King, Jr., datée du 31 mars 1965, Steinbeck, *Steinbeck: A Life in Letters*, p. 818-819. Steinbeck avait mentionné à Valenti le 16 mars 1965 que Wallace était soit coupable de meurtres, soit de trahison et d'incitation à l'émeute. Sans dire de quelle façon, il suggéra à Valenti de liguier la communauté d'affaires contre lui en lui prouvant que Wallace leur faisait perdre de l'argent. Ainsi, ils seraient les premiers à s'opposer à lui. Lettre de John Steinbeck à Jack Valenti, le 12 mars 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁵⁰ Kennedy déclara à King, A. Philip Randolph et Roy Wilkins, les organisateurs de la marche : «We want success in Congress, not just a big show at the Capitol. Some of these people are looking for an excuse to be against us. I don't want to give any of them a chance to say, 'Yes I'm for the bill but I'm damned if I will vote for it at the point of a gun». Kennedy avait peur que les démonstrations aussi finissent en violence. Il se laissa finalement convaincre par les leaders noirs. Jonathan Rosenberg et Zachary Karabell, *Kennedy, Johnson and the Quest for Justice: the Civil Rights Tapes*, W.W. Norton and Company, New York, 2003, p. 129-130.

⁵¹ Steinbeck, *Voyage avec Charley*, p. 323-325.

contre la violence et que Gandhi l'avait bien démontré avant lui⁵². De cette façon, Steinbeck avoua rejeter les mouvements noirs révolutionnaires et séparatistes comme le «Black Power». Pour Steinbeck, l'idée de répondre pacifiquement à la violence était déjà présente dans ses écrits bien avant les années 1960. Nous n'avons qu'à nous rappeler l'exemple de Casey, personnage fictif dans *The Grapes of Wrath* de Steinbeck, qui déclarait avant de mourir «vous ne savez pas ce que vous faites» aux employés des propriétaires terriens qui se servaient de la force pour mater les dissidents⁵³.

Dans le chapitre «Created Equal» d'*America and Americans*, Steinbeck discutait de la condition des Noirs depuis l'esclavage, en passant par la Reconstruction jusqu'aux années 1960. D'après l'auteur, au cours des cent années précédentes, les Noirs avaient perdu tous leurs droits pourtant garantis par la Constitution en raison du ressentiment et de la vengeance des Blancs du Sud. Il soutint que l'égalité dans les lois était finalement presque atteinte pour les Noirs en 1966, car ils avaient alors un accès (plutôt théorique) à la richesse économique et à l'éducation, en plus d'avoir un impact sur la scène américaine. Ceci était rendu possible en bonne partie grâce aux leaders des mouvements des droits civiques. En effet, il souligna dans son ouvrage que tous ces chefs étaient «educated, literate, thoughtful, and experienced men»⁵⁴.

Malgré que Steinbeck crût que les Noirs allaient obtenir leur égalité juridique à court terme, il était persuadé qu'il leur faudrait beaucoup plus de temps pour obtenir une véritable égalité avec les Blancs dans l'esprit de ces derniers, et pour enfin obtenir «peace, comfort, security and love». Comme il le décrit si bien et avec prévision :

There is no question that Negroes will get their equality - at law; not as soon as they should, but sooner than pessimists believe. But legal equality is only the smallest part of being equal. It is one of the less attractive of human traits that everyone wants to look down on someone, to be better than someone else; and since this is symptomatic of insecurity, humans in general do not seem to be very secure. The hurt in Negro and the deep-seated suspicion of the white is matched only by the fear and suspicion of the white toward the Negro; and while there remains any vestige of such feeling, true equality cannot be achieved⁵⁵.

Steinbeck voulut ainsi montrer que les Noirs avaient besoin de plus qu'une simple reconnaissance de droit pour que le racisme disparaisse totalement. Les Blancs devaient arrêter d'avoir peur des Noirs.

⁵² *Ibid.*, p. 330-331.

⁵³ Voir l'avant-propos.

⁵⁴ John Steinbeck, *America and Americans and Selected Nonfiction* p. 352.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 353.

L'auteur semblait néanmoins pessimiste quant à l'éventualité de cette attitude de la part des Blancs dans un futur rapproché.

2.2.2 John Steinbeck et les autres minorités socioculturelles

Steinbeck avait à cœur de défendre quiconque, peu importe sa couleur de peau, son ethnie ou sa religion. En 1966, dans son désir de définir le mieux possible ce que sont vraiment les Américains dans son recueil d'essais *America and Americans*, Steinbeck faisait remarquer dans la section intitulée «E Pluribus Unum» que la richesse de la nation américaine s'expliquait par l'origine diverse aux États-Unis de plusieurs groupes. L'auteur croyait que les États-Unis formaient un pays qui tendait à réduire considérablement les différences ethniques et socioculturelles de chacun pour bâtir un pays rassembleur et uni. À ce propos, il déclara : «We built America and the process made us Americans – a new breed, rooted in all races, stained and tinted with all colors, a seeming ethnic anarchy»⁵⁶. Malgré que son idée soit intéressante, il est possible de se questionner sur la valeur de son commentaire lorsqu'il soutint que l'apparence physique des Japonais de deuxième génération, les *Nisei*, très peu semblable à celle de leurs parents, s'expliquerait non seulement par une diète différente, mais aussi par une toute autre culture⁵⁷. Avec ce commentaire, Steinbeck reprenait l'idée des anthropologues du début du vingtième siècle au sujet des habitants du Tiers-Monde qui allaient vivre en Occident.

Dans cet ouvrage, l'auteur en profite également pour dénoncer le racisme dont furent victimes tous les nouveaux groupes socioculturels dans l'histoire du pays. Steinbeck est comparable encore ici à des intellectuels libéraux comme MacLeish en ce qui concerne sa défense des Japonais-Américains, victimes de discrimination. En effet, MacLeish montra, dans un article publié dans le *New York Times* en novembre 1965, les efforts d'Eleanor Roosevelt pour s'opposer à l'incarcération des Japonais-Américains dans ce qu'il n'a pas peur d'appeler des camps de concentration durant la Seconde Guerre mondiale⁵⁸. Steinbeck se distinguait toutefois sur un point de MacLeish, car il soutenait que c'était justement ce racisme qui avait permis paradoxalement la création de la nation

⁵⁶ *Ibid.*, p. 320.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 324-325.

⁵⁸ Archibald MacLeish, «Eleanor Roosevelt: The Awakening», *New York Times*, 7 novembre 1965, p. xii. Précisons que son appréciation envers Eleanor Roosevelt fut telle qu'il écrivit cette année-là le scénario du film *The Eleanor Roosevelt Story* relatant sa vie. Ce film reçut d'ailleurs l'oscar du meilleur documentaire en 1966. Archibald MacLeish, *Archibald MacLeish: Reflections*, Bernard A. Drabek et Helen E. Ellis (éd.), Amherst, The University of Massachusetts Press, 1986, p. 212.

américaine. D'après Steinbeck, les critères étaient toujours les mêmes pour que la majorité discrimine un groupe récemment arrivé : différence physique et langagière, pauvreté, isolement des autres groupes, etc. Ce qui l'étonnait surtout, c'était le fait que les anciennes victimes «entraient dans le moule» en discriminant les nouveaux arrivés. Selon Steinbeck, cela s'expliquait probablement par le fait qu'en agissant ainsi, les minorités voulaient se sentir plus unies à la majorité, pour ainsi se considérer plus comme Américains que Japonais ou Mexicains par exemple⁵⁹.

Selon Steinbeck, la plupart des groupes ethniques avaient connu un même processus d'intégration, soit «the pattern of arrival, prejudice, acceptance, and absorption», excepté en ce qui concernait les Autochtones et les Noirs, qui avaient vécu une histoire sur le sol américain tout à fait différente. Steinbeck n'expliqua pas le processus d'intégration des Noirs dans cette section puisqu'il traita en longueur de leur cas dans la section «Created Equal», comme nous l'avons vu précédemment. Quant aux Autochtones, il déplorait le fait que ce groupe fut d'abord considéré par les Blancs comme de dangereux sauvages qui devaient être chassés, puis mis dans des réserves pour l'acquisition de leurs terres, pour être ensuite vus comme des êtres immatures, incapables d'apprendre quoi que soit et jugés comme des mineurs selon la loi malgré leur âge réel. Cela fut selon Steinbeck encore plus meurtrier que de vouloir les combattre⁶⁰. Si l'on prend en considération les nombreux problèmes sociaux qui affectent plusieurs groupes d'Autochtones en Occident de nos jours, Steinbeck avait bien raison avec son constat sur la situation problématique de ceux-ci aujourd'hui.

Steinbeck défendit également les Juifs d'Occident qui avaient depuis longtemps été victimes de moqueries, de harcèlement et de violence de la part de la majorité (l'aboutissement de cette attitude fut bien sûr l'Holocauste durant la Seconde Guerre mondiale). Dans *Travels with Charley*, Steinbeck parla d'ailleurs d'un sudiste qui lui avait suggéré que les Juifs de New York qui venaient en Louisiane soient tous lynchés. En effet, selon l'homme, les Juifs new-yorkais qui allaient dans le Sud causaient des problèmes parce qu'ils réussissaient à «exciter» les Noirs. Bien que l'homme spécifiait être un ami des «nègres», il semble qu'il les appréciait en autant qu'ils «restaient à leur place», c'est-à-dire qu'ils n'exigeaient pas une amélioration de leur condition inférieure⁶¹.

Son comportement dans la défense des Juifs amena Steinbeck à se rendre dans les synagogues de Sag Harbor, à New York. Il devint d'ailleurs l'ami du chef d'un de ces établissements⁶². Aussi,

⁵⁹ *Ibid.*, p. 322.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 325-326.

⁶¹ Steinbeck, *Voyage avec Charley*, p. 307-308.

Abraham Feinberg, le grand défenseur des Juifs, qui oeuvra à la création de l'État d'Israël et qui fut un confident de Truman, Kennedy et Johnson, écrivit à Johnson pour le féliciter que le Congrès fasse la publicité des opinions brillantes de Steinbeck. Feinberg faisait référence à l'insertion comme document enregistré au Congrès d'une lettre ouverte de Steinbeck publiée le 12 juillet 1966 dans le *New York Times*. Steinbeck répondait au poète Evgeni Yevtushenko qui, dans un article paru en URSS, puis dans le *New York Times*, ne comprenait pas pourquoi l'écrivain américain ne s'opposait pas aux bombardements de civils par les Américains au Viêt-nam. Steinbeck lui répondit dans le *New York Times* et dans le *Newsday*, lui disant qu'il allait faire des pressions sur son gouvernement afin que celui-ci retire ses hommes, en autant que le poète agisse de la sorte avec la Russie et la Chine⁶³.

Le soutien de Steinbeck aux Juifs se vit aussi dans ses écrits pour le journal *Newsday*, lors de son séjour en Israël en 1966. Au cours de ce voyage, il n'est pas demeuré neutre dans le conflit opposant les Juifs aux Palestiniens. Steinbeck s'intéressait clairement à en apprendre davantage sur les problèmes des Juifs dans leurs tentatives pour «reprendre» leur territoire, allant jusqu'à les glorifier pour leur courage héroïque. Par exemple, il écrit à Jack Valenti, dans une lettre de Tel-Aviv, en Israël, datée du 12 février 1966 :

The Israeli are the toughest and most vital people I have seen in a long time. Please look for some pieces I am doing about them. Their army is superb. They say that Israel's secret weapon is «No alternative». They have no place to go and anyone who will invade them will have to kill them all, men, women and children and they all go down fighting only they won't go down. Right now with the weapons they have and the command, they could lick the whole Arab League single handed⁶⁴.

Dans un article daté du 5 mars 1966, il écrivait des commentaires tout aussi pro-israéliens:

You can search the world over and you'll not find Israel's equal for a stinking past of heroic proportions. The present is even worse if that is possible- surrounded by enemies dedicated to her destruction [...]⁶⁵.

⁶² Site internet : <http://www.adasisrael.com/chronjune2005.htm>.

⁶³ *Newsday*, 11 juillet 1966, p. 3 et 62. Johnson, qui avait lu la lettre de réponse de Steinbeck, lui écrivit une lettre le lendemain pour le féliciter. Lettre de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, 12 juillet 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Nous reviendrons sur ces articles de Yevtuchenko et de Steinbeck et sur cette lettre de Johnson dans le prochain chapitre, portant sur Steinbeck et l'anticommunisme.

⁶⁴ Lettre non publié de John Steinbeck à Jack Valenti, 12 février 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁶⁵ Tiré de *Newsday*, 5 mars 1966, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday, With Focus on «Letters to Alicia»*. An annotated and Documented Preference Guide, Robert B. Harmon (éd.), San Jose (California), impression privée, 1999, p. 59-60.

Ce ressentiment face aux Arabes était déjà présent en 1958 dans *Once There Was a War*, le recueil de ses articles parus dans le *New York Herald Tribune* lors de la Deuxième Guerre mondiale. L'auteur y donne un commentaire très raciste des Arabes d'Afrique du Nord, soutenant que :

No love is lost for the Arabs. They are the dirtiest people in the world and among the smelliest. The whole countryside smells of urine, four thousand years of urine. That is the characteristic smell of North Africa. The men were not allowed to go into the native cities because there was a great deal of disease and beside there are too many little religious rules and prejudices that an unsuspecting dogface can run a foul of⁶⁶.

Ceci, tout comme son attitude fermée envers les Arabes en 1966, s'expliquait probablement par le soutien de Steinbeck (et d'autres Américains à l'époque) aux Israéliens dans leur conflit territorial face aux Arabes, en plus d'y voir un partenaire pour contrer le communisme dans la région. Rappelons que Kennedy considéra les Israéliens comme d'excellents alliés stratégiques à cet endroit. Il voulait qu'Israël soit libre et arma le pays pour le protéger⁶⁷. De plus, comme nous le verrons, Steinbeck était aussi un fervent libéral anticommuniste qui s'était rapproché de Kennedy. D'après l'intellectuel Irving Howe, la plupart des intellectuels américains étaient satisfaits du fait que les Juifs aient enfin un pays à eux. Rares étaient les intellectuels radicaux qui exigeaient un État bi-national à cette époque, la plupart jugeant cette idée source évidente de conflits. De plus, l'hostilité des pays arabes et l'hystérie de la création de l'État d'Israël en 1947 amenèrent les intellectuels à s'occuper très peu des problèmes auxquels durent faire face les Palestiniens. Ajoutons que l'Holocauste amena plusieurs intellectuels de New York, Juifs ou d'origine juive, à reconsidérer l'importance de leur identité juive⁶⁸. Il faut croire que Steinbeck croyait comme eux que les Juifs formaient un peuple qui avait souffert et qui méritait ainsi son pays, en plus d'être un tampon à l'avancée du communisme dans la région. Ceci l'amena toutefois à dénigrer grandement les Arabes. Précisons aussi que le soutien pour les Palestiniens n'existait à peu près pas à l'époque. Ce n'est vraiment qu'à partir de 1967, avec l'occupation israélienne de la Cisjordanie, que la question palestinienne se pose.

Bref, Steinbeck a prouvé qu'il n'avait pas changé, qu'il demeurait toujours un «New Dealer» appuyant les minorités et la démocratie. Pour lui, les Juifs avaient souffert de persécution et étaient

⁶⁶ John Steinbeck, *Once There Was a War*, New York, Penguin Books, 1994, p. 145. Ce commentaire a bien pu être ajouté dans l'édition de 1958.

⁶⁷ Arthur M. Schlesinger, Jr., *A Thousand Days, John F. Kennedy in the White House*, Boston, Houghton Mifflin, 1965, p.566-567 et du même auteur, *Robert Kennedy et son temps*, Paris, Olivier Orban, 1979, p. 57-58.

⁶⁸ Irving Howe, *Margins of Hope, an Intellectual Autobiography*, San Diego, New York, Londres, Harcourt Brace Jovanovich, Publishers, 1982, p. 253 et 276-277.

restés forts. Ceux-ci, tout comme les Noirs, se rapprochaient des «Okies» de *The Grapes of Wrath* à ce niveau. Loin de s'intéresser seulement au Blanc anglo-saxon américain de la classe moyenne (W.A.S.P.), Steinbeck croyait à la diversité dans la création d'une nation américaine. Comme le rapporte l'intellectuel juif et défenseur des Afro-Américains Harry Golden dans *The New Republic* en 1960, «Steinbeck writes about America, which has always distinguished him from a great many other American writers»⁶⁹.

Toutefois, Steinbeck n'appuya pas les Hispano-Américains, comme il le fit avec les Juifs. En effet, l'écrivain ne défendit pas publiquement ce premier groupe comme il le fit dans les années 1930, bien que son ami Edward R. Murrow s'était intéressé à leurs efforts pour faire valoir leurs droits dans les années 1960. Il semble que les Noirs ou l'immoralité étaient des sujets qui intéressaient plus Steinbeck. Ceci est dommage car les Mexicains poursuivaient en fait plusieurs éléments des attaques que fit Steinbeck au cours des années 1930, telles que l'opposition à l'exploitation de grands propriétaires terriens en Californie. Nul n'est prophète en son propre pays et peut-être que Steinbeck conservait quelques préjugés californiens sur ce sujet.

2.2.3 John Steinbeck et les homosexuels

Malgré que Steinbeck ait beaucoup soutenu les Noirs et les autres minorités socioculturelles, il a peu élaboré sur la question des homosexuels. Comme nous l'avons vu, le grand mouvement des gais et lesbiennes n'était pas encore né lorsqu'il est décédé en 1968, mais plusieurs manifestations avaient eu lieu dans les universités américaines au cours des années 1960 dans le but d'exiger une amélioration de leur condition marginale. Cependant, la plupart des intellectuels libéraux ignoraient ou parfois méprisaient les homosexuels⁷⁰. Hughes fut un des seuls qui parla d'homosexualité en 1963 dans *Blessed Assurance*, son unique histoire traitant de ce sujet. D'après l'historien Rampersad, l'écrivain voulait, tel un «sophisticated voyeur», montrer une réalité existante sans la critiquer, ni en faire la promotion. Précisons que cette histoire fit suite au roman de l'écrivain noir James Baldwin *Another*

⁶⁹ Harry Golden. *The New Republic*, 15 février 1960, p. 14.

⁷⁰ Selon Falk, MacLeish méprisait les homosexuels. Falk, *op.cit.*, p. 161. Schlesinger, pour sa part, a écrit des propos ouvertement homophobes. Mentionnons, entre autres, son compte rendu de *Look Back in Anger* de John Osborne, dans le chapitre «Look Back in Amazement» de son recueil *The Politics of Hope*. Cette histoire présente un homme qui est furieux contre sa femme, tout en étant très proche de son ami. Schlesinger y voit une preuve d'un homme qui refuse de s'accepter comme homosexuel. Déjà présente dans ce type d'analyse, l'homophobie de Schlesinger y est évidente avec des propos comme «repulsive tenderness» lorsqu'il décrit la relation entre les deux hommes. Arthur M. Schlesinger, Jr., «Look Back in Amazement», *The Politics of Hope*, Boston, Houghton Mifflin, 1962, p. 247-253.

Country paru en 1962, qui traitait de l'homosexualité et de relations interraciales et que Hughes jugeait peu émotif et de faible qualité intellectuelle. Bien que Hughes ne se soit jamais prononcé publiquement pour ou contre l'homosexualité, le fait qu'il ait écrit sur ce sujet, et surtout qu'il ne le fît pas pour dénigrer les homosexuels, mais pour montrer une réalité, était une exception à cette période⁷¹.

Steinbeck a toutefois commenté sur les raisons expliquant le rejet des homosexuels par plusieurs Américains, ce qui le rendait pour l'époque aussi exceptionnel que Hughes, Dwight MacDonald et quelques autres. Même s'il ne soutint pas directement les homosexuels, il a montré une sensibilité envers cette communauté en cherchant à comprendre pourquoi ses membres étaient victimes de discrimination aux États-Unis. Dans le chapitre «America and the Future» d'*America and Americans* (1966), Steinbeck rapporta que les homosexuels étaient vus depuis la colonisation comme des obstacles à la croissance de la nation. D'après lui, «homosexuality brought down community rage on the practices because it was unconcerned and wasteful». Ceci montre que l'intellectuel reconnaissait publiquement du moins que les homosexuels subissaient des injustices, même s'il partageait des sentiments populaires de mépris⁷².

De plus, Steinbeck voulait que l'homosexualité soit présentée à la télévision pour permettre au gens d'être moins ignorants sur le sujet. De cette façon, les homosexuels seraient plus acceptés. Dans une lettre datée du 13 décembre 1966 adressée à Schulberg, l'auteur lui recommanda de présenter une émission de télévision sur cette minorité. Il soutenait que c'était la tâche de l'écrivain de parler autant des minorités que de la majorité, mais que les dramaturges ne le comprenaient pas encore. D'après lui,

It is sad homosexuality is not enough as a working tool for a writer. Your people, perhaps because of you, have learned early that one is not aware enough to scream with pain if one has not had glimpses of ecstasy. And both belong in our craft, else there would be neither⁷³.

Schulberg lui répondit qu'il n'était pas plus intéressé que lui à entreprendre ce type de projet. Steinbeck savait qu'étant impliqué dans la télévision, Schulberg rejoindrait beaucoup plus de gens qu'avec les autres médias de masse. Le contenu de cette lettre fut mentionné par Schulberg dans un article du *Newsday* le 22 février 1969⁷⁴.

⁷¹ Même si Hughes ne s'est jamais déclaré sur son orientation sexuelle, cet écrivain avait la réputation d'être homosexuel. Personne ne put toutefois prouver qu'il l'était. Rampersad, *op.cit.*, p. 334-337.

⁷² John Steinbeck, *America and Americans*, p. 399.

⁷³ Lettre non publiée du 13 septembre 1966, de John Steinbeck à Budd Schulberg, archives du Center for Steinbeck Studies, San Jose State University. Il s'avère probable que le «your people» réfère aux Juifs, autre groupe marginalisé, mais capable de se cacher de la différence, car Schulberg est juif.

Toutefois, dans cet article, Schulberg ajouta une contradiction à la défense de Steinbeck pour les homosexuels. Il rapporte que Steinbeck était impatient avec les auteurs qui traitaient des homosexuels dans leurs écrits. D'après Schulberg, «John was impatient with the mandarin writing that is coming back into style, and with homosexual writing, impatient with excessive flourishes and deviation»⁷⁵. Il est fort possible que ces propos montrent que Steinbeck ne rejetait pas le sujet, mais les écrivains qui le traitaient, surtout des femmes en l'occurrence. Nous pouvons aussi douter de la sincérité de Steinbeck quant au soutien aux gais et lesbiennes. Enfin, nous pouvons nous demander si Schulberg disait la vérité ou s'il essayait d'inclure Steinbeck avec lui dans son refus d'aider la cause des homosexuels.

Quoi qu'il en soit, notre but est de montrer Steinbeck en tant qu'intellectuel, c'est-à-dire de montrer les interventions publiques de l'auteur afin de dénoncer les difficultés des homosexuels à se faire accepter, ce qu'il a fait. De plus, il a demandé à son ami de le présenter à la télévision pour rejoindre plus de gens. L'écrivain alla donc plus loin que la plupart des autres intellectuels de l'époque (tel que MacLeish) puisqu'il s'intéressa au sujet. Enfin, Steinbeck poursuivit son traditionnel appui à des personnalités connues afin de faire mieux passer son message.

2.2.4. John Steinbeck et la contre-culture

Il est un fait établi que Steinbeck n'appréciait guère la contre-culture américaine. En dénigrant le mouvement de la contre-culture, Steinbeck rejoignait les autres intellectuels «New Dealers» qui le voyaient aussi comme «anti-intellectuel». MacLeish par exemple parlait d'une mode et d'une tentative absurde de révolte. Il la décrivait comme «a cult in which bohemianism itself is stereotyped and you can't even be a bum without bad liquor, boring sexuality, and the regulation beard»⁷⁶. Galbraith avait également une perception semblable de la contre-culture. Dans une entrevue qu'il fit en 1968 au magazine *Playboy*, il avoua que l'idée des effets négatifs de l'aisance matérielle sur la culture remontait à quelques années et que les *hippies* en étaient la preuve vivante :

For years , I've imagined [...] that a growing number of people would say, «Well , we can get along with very little and have leisure time to cultivate our garden.» So the advent of the hippies doesn't surprise me. It seems to be a rather natural concomitant of wealth. But I confess to some considerable misgivings about the association of this movement with drugs. I would be more reassured if I were certain the hippie interests were literary, aesthetic and

⁷⁴ Budd Schulberg, «Schulberg on Steinbeck», *Newsday*, 22 février 1969, p. 4w.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Falk, *op.cit.*, p. 161.

experimental, rather than involving what seems to me, in my calvinist way, to be rather contrived and inadequate forms of experience⁷⁷.

Schlesinger admit aussi dans *Crisis of Confidence* en 1969 que le système «encourage» cette révolte des jeunes. Selon lui, la Nouvelle Gauche offrait une rébellion contre les pressions pour réussir dans l'«organized society». Ces anarchistes, qui n'étaient qu'une minorité d'étudiants, ne voulaient que la destruction de la société. Schlesinger reconnut néanmoins que la majorité d'entre eux «entreraient dans le système» tôt ou tard. Cela serait rendu plus facile grâce à la poursuite du «New Deal» avec des mesures comme les *Peace Corps*⁷⁸.

Les commentaires de Steinbeck à propos de la contre-culture dévoilent certaines raisons qui expliquent son rejet de ce mouvement. Par exemple, dans le *San Francisco Examiner* à la fin de 1958, il déclarait que cette *Beat generation* se situait loin dans le futur⁷⁹. Toutefois, la source de ce ressentiment était plus profonde. En fait, Steinbeck aimait critiquer les jeunes Américains. Ce mépris qu'il avait pour eux, pouvant s'expliquer par un fossé entre les générations, révélait qu'il avait déjà un parti pris : les jeunes, selon lui, étaient démoralisés et cherchaient un sens à leur vie.

Au moment de son voyage en Europe de l'Est en 1963, par exemple, il croyait que les jeunes Américains n'étaient pas assez confiants, qu'ils étaient faibles devant les choix parce que leur éducation était déficiente et parce qu'ils ne critiquaient pas assez leurs propres croyances. Lui-même avouait lire beaucoup, en particulier les livres d'histoire⁸⁰. Au journal de la jeunesse communiste *Komsomolskaya Pravda*, Steinbeck tint des propos semblables sur la jeunesse américaine. Il trouvait que les jeunes Américains vivaient une anxiété et un manque de satisfaction qui se voyaient dans tout, incluant la littérature et les arts. De façon semblable à Schlesinger, Jr., les jeunes étaient d'après lui en quête de l'extraordinaire et ceci était engendré par une peur de la guerre ainsi que par un manque de but défini, de cause concrète pour lesquels ils pourraient appliquer leur force et leur «insuffisant

⁷⁷ Entrevue avec Michael Laurence et John Kenneth Galbraith, «The Playboy Interview: John Kenneth Galbraith», juin 1968 p. 63, dans Galbraith, *op.cit.*, p. 60.

⁷⁸ Arthur M. Schlesinger, Jr., *The Crisis of Confidence: Ideas, Power and Violence*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, p. 218-223, 235-236 et 299.

⁷⁹ John Steinbeck, *San Francisco Examiner*, 23 novembre 1958, p. 23, archives du Center for Steinbeck Studies, San Jose State University. Mais, en entrevue en 1962, il y alla d'un commentaire positif sur le plus grand représentant de la contre-culture, Jack Kerouac. D'après Steinbeck, Kerouac «is acquiring a new discipline and power of observation», entrevue avec John Steinbeck et Michael Radcliffe, «Cutting Loose at 60; John Steinbeck», *The Sunday Times* (London), 16 décembre 1962, p. 20, tel que cité dans *Conversations with John Steinbeck*, p. 82. Nous verrons dans le prochain chapitre qu'il tint des propos semblables sur Kerouac lors de son voyage en Europe de l'Est en 1963.

⁸⁰ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de Stanford University.

responsibility for their action»⁸¹. À Berlin-Ouest, le journal *Morgenpost* relata que Steinbeck avait été ravi par la jeunesse en URSS, ce qui faisait contraste à ses commentaires sur celle des États-Unis⁸².

Dans son entrevue pour *Polityka*, Steinbeck s'en prit là aussi aux jeunes Américains. Comme il l'avait fait en URSS, il critiqua l'agitation qui touchait les jeunes aux États-Unis et qui aurait été causée par un manque de foi dans l'existence et de buts à atteindre. Steinbeck émit aussi un commentaire quelque peu masculiniste. D'après lui, le résultat des expérimentations des jeunes était une perversion générale, visible dans la littérature. Cette fois, il mentionna une de ses cibles : les *beatniks*. D'après lui, ceux-ci en étaient un bon exemple avec leurs critiques, leur destruction et leur incapacité à affirmer quoi que ce soit. En fait, Steinbeck critiquait les paresseux et encensait les vertueux qui faisaient preuve des valeurs qu'il chérissait comme la chevalerie, la galanterie, le courage, la sincère gentillesse et tout ce qui était génial, individuel et unique dans l'humain⁸³. Il dénigra aussi les *beatniks* dans une conférence de presse en URSS lorsqu'il admit que ces jeunes se battaient... mais ne savaient pas pourquoi. Pour lui, ils ne représentaient pas un fait, ni un événement mais un progrès, un procès d'expérimentation qu'il appela protestation. Sans être contre les expérimentations, car il faisait valoir que ses livres étaient tous différents, il n'acceptait pas et ne reconnaissait pas leurs résultats (ce qu'écrivaient les *beatniks*)⁸⁴.

Le dédain de Steinbeck pour l'ensemble des jeunes fut particulièrement visible dans une lettre datée du 13 mai 1967. L'auteur y compara les jeunes «gardes rouges» chinois qui avaient récemment critiqué le système et les jeunes Américains qui avaient, selon lui, une aversion pour le travail. Dans les deux cas, il les accusait de s'en prendre à tous ceux qui s'opposaient à leurs idées (comme Steinbeck) et d'avoir en fait une belle vie à vivre, mais qu'ils préféraient la gaspiller⁸⁵.

Dans l'article publié dans le *Newsday* en 1969 déjà mentionné, Schulberg déclara que Steinbeck était plutôt méfiant quant à l'orientation de la contre-culture. Selon lui, cette critique négative de sa part à l'endroit de ce groupe de jeunes était réciproque, car les *hips* le qualifiaient de «warmonger»

⁸¹ *New York Times*, 19 octobre 1963, p. 17.

⁸² *Press*, *John Steinbeck* (compte rendu de la réaction de presse ouest-allemande sur la visite de Steinbeck à Berlin-Ouest en 1963), p.3-4, archives de la Stanford Library.

⁸³ Ceci rappelle le grand intérêt qu'avait Steinbeck pour la chevalerie, sujet dont nous avons traité dans le chapitre précédent. «Steinbeck: I Want to Be Understood Today» (version anglaise), *Polityka*, numéro 46, Varsovie, 16 novembre 1963, p. 1-5, archives de la Stanford University.

⁸⁴ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de Stanford University.

pour son appui à la guerre du Viêt-nam et de «old fogey» pour sa critique de leur consommation de drogues. Nous avons aussi déjà mentionné que Steinbeck comparait les *hippies* aux chevaliers errants du Moyen-Âge pour leur absence de but dans la vie⁸⁶. D'après Schulberg, Steinbeck soutenait que ceux-ci pourraient être la vraie «lost generation»⁸⁷. Il aurait perçu que les événements des années 1960, en raison des *hips*, faisaient de cette période la plus confuse de celles qu'il avait vécues. Il croyait sincèrement que ce groupe était mal équipé pour réussir son périple à contre-courant, qu'il n'était pas assez cultivé pour critiquer le système américain. Il le résumait ainsi :

The trouble with the young people seems to be, they're trying to swing the wheel around and take off in some opposite direction. But no one was ever able to do that successfully without maps, without charting a course, taking readings, and knowing the next anchorage⁸⁸.

Le fait que Steinbeck ait utilisé le terme «the young people» montrait, encore une fois, qu'il ne faisait guère de distinctions entre tous les jeunes, qu'ils fussent radicaux ou non, et qu'il extrapolait sa critique de certains groupes de jeunes, tels les *beatniks*, à l'ensemble de la jeunesse. Il est évident par ailleurs que son anticommunisme qui se vit avec son intervention en faveur de la guerre du Viêt-nam, ainsi qu'avec sa prudence face à la gauche (stimulée par une peur d'être à nouveau taxé de communisme) fit aussi qu'il n'avait aucun désir de se rapprocher de la Nouvelle Gauche⁸⁹.

2.2.5 John Steinbeck et les femmes

Il semble que le mouvement des femmes n'ait pas intéressé Steinbeck. En fait, il serait même possible de qualifier Steinbeck de «machiste», car ce dernier émit des commentaires fort négatifs sur les femmes. Par exemple, en visite à Helsinki dans le cadre de son voyage en Europe de l'Est en 1963, il dit au journal *The New Yorker* une moquerie à propos de Jayne Mansfield. Steinbeck soutint qu'elle s'y trouvait aussi, mais pour un concours de beauté scandinave, et ajouta : «You see, we're both

⁸⁵ John Steinbeck, *Newsday*, 13 mai 1967, p. 2w et 19w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University. Nous reviendrons sur cette lettre dans la section portant sur Steinbeck et la Chine dans le dernier chapitre.

⁸⁶ Voir le premier chapitre.

⁸⁷ Steinbeck faisait référence à la «lost generation» des années 1920, sobriquet donné par Gertrude Stein aux écrivains américains de l'après Première Guerre mondiale, qui ne s'étaient jamais réellement considéré perdus, mais qui avaient reçu ce qualificatif parce qu'ils étaient allés vivre en Europe au cours de cette décennie.

⁸⁸ Schulberg, *op.cit.*, p. 4w

⁸⁹ Nous reviendrons sur la critique des jeunes faite par Steinbeck, en particulier dans le troisième chapitre lorsque nous traiterons de son opposition au mouvement antiguerre, composé de nombreux jeunes.

spreading culture»⁹⁰. Cette remarque doit surtout être vue comme un commentaire sexiste de la part de Steinbeck qui voulait montrer qu'elle n'avait que son charme à faire valoir.

Steinbeck émit également des commentaires sexistes vis-à-vis les femmes lors de son séjour comme journaliste au Viêt-nam entre décembre 1966 et mai 1967. Toutefois, ses remarques désobligeantes pouvaient fort bien être destinées en partie à Mary McCarthy, qui se rendit au Viêt-nam en début février et qui, comme nous allons le montrer, était contre la guerre et contre Steinbeck. L'écrivain mentionna à la mi-février 1967 que certaines femmes, par publicité ou par plaisir, s'y rendaient. Pour lui, elles étaient une nuisance au travail des soldats qui avaient d'autres choses à faire que de leur prêter attention. Steinbeck rapporta un jour qu'une journaliste avait récemment été portée disparue pour la deuxième fois et qu'une blague circulait qu'elle allait réapparaître avec une histoire et qu'elle attendait pour faire monter les enchères⁹¹.

La seule réflexion publique positive sur la condition de la femme dans les années 1960 que Steinbeck ait émise fut son regret que la femme soit souvent utilisée comme objet sexuel. Dans le chapitre «Genus Americanus», de son ouvrage *America and Americans*, il déplora le fait que les belles femmes passaient souvent pour des prostituées. Il ajouta que cette insulte montrait la maladie ou la faiblesse de l'attaquant⁹².

Il est évident que Steinbeck aurait pu aller bien plus loin dans sa défense des femmes. En fait, il rejoignait ici les autres intellectuels «New Dealers» qui, comme en ce qui concernait les homosexuels, avaient plutôt tendance à être moins libéraux sur ce sujet d'actualité.

* * *

Comme nous l'avons vu, dans les années 1960 Steinbeck était un intellectuel libéral de gauche engagé. Il prit position sur plusieurs points au sujet des mouvements de masse et des minorités. Il fut d'abord et avant tout un homme de son temps, mais il voulait aussi l'être plus que d'autres. Cet ancien

⁹⁰ Jackson J. Benson, *The True Adventures of John Steinbeck, Writer: A Biography*, New York, Viking Press, 1984, p. 927.

⁹¹ Une note de l'éditeur mentionne qu'il s'agissait de la journaliste française Michele Ray, qui fut retrouvée saine et sauve après 21 jours de captivité au sein des Vietcongs. *Newsday*, 11 février 1967, p. 2w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University. Nous reviendrons sur les actions de Steinbeck au Viêt-nam dans le dernier chapitre.

⁹² Steinbeck ajouta que les beaux hommes passaient pour des débauchés ou des déviants. John Steinbeck, *America and Americans*, p. 361.

«New Dealer» fut en avance sur plusieurs des autres intellectuels de l'époque au sujet de ses idées libérales quant aux homosexuels, mais se comparait beaucoup à certains grands libéraux, comme Arthur Schlesinger, Jr. et Archibald MacLeish. Comme ils l'avaient tous fait auparavant en défendant les valeurs d'égalité du «New Deal», Steinbeck et ces intellectuels poursuivirent leur combat pour une justice «qualitative» entre les Américains pendant les années 1960. L'appui au mouvement des droits civiques en est un très bon exemple. À ce sujet, Steinbeck était même plus actif (ses gestes se poursuivirent jusqu'à la fin de sa vie) que les autres ex-«New Dealers». Steinbeck rejoignait aussi les intellectuels libéraux originaires du Sud, tels Erskine Caldwell et Howard K. Smith, en ce qui concernait ce grand intérêt. Par cette action, Steinbeck pouvait donner des modèles de groupes d'opprimés qui ne demandaient qu'à faire partie de la démocratie américaine. Ces gestes ne pouvaient qu'avoir un impact positif sur la société en général. Aussi, comme de nombreux autres libéraux, Steinbeck rejetait la violence comme moyen d'obtenir cette justice sociale.

Steinbeck n'agit pas de la même façon au sujet des mouvements de masse au cours des années 1930 et pendant les années 1960. Durant la première période, il prônait les mouvements de masse regroupant tous les opprimés, en particulier les Mexicains-Américains et les pauvres migrants. Steinbeck parlait alors pour le peuple. Par contre, dans les années 1960, Steinbeck était devenu un homme qui avait une vision de l'égalité parfois limitée. En fait, il critiquait les jeunes et les femmes et reprenait des propos négatifs concernant les homosexuels. Aussi rejetait-il catégoriquement la démocratie directe, ignorant les Mexicains-Américains et étant hostile à la plupart des mouvements sociaux, sauf celui concernant les droits civiques. L'un des seuls exemples illustrant cette hostilité réside dans le fait que l'écrivain continuait d'éviter de militer publiquement à l'intérieur d'un groupe, ce qui lui permit encore une fois de rester un intellectuel «neutre» politiquement, oeuvrant pour le bien de certaines personnes avant tout.

CHAPITRE III

JOHN STEINBECK

ET L'ANTICOMMUNISME

Comme nous l'avons vu, Steinbeck était très actif avant 1960 dans son opposition au communisme dans le monde. Pour lui, le communisme était une menace aux libertés individuelles qui devait être repoussée, au mieux enrayée. Tandis que ses actions au cours des années 1950 se limitaient à la création et la diffusion d'informations anticommunistes, ses actions au cours des années 1960 étaient bien plus directes. Par exemple, Steinbeck alla en personne en sol communiste dans le cadre d'un échange culturel entre les États-Unis et l'URSS. Ceci a fait de lui un libéral anticommuniste comparable aux autres intellectuels du «New Deal» sur certains points. En effet, l'écrivain les rejoindra par son appui à une baisse des tensions entre Américains et Soviétiques, et dans un autre sens, par son opposition à la prise de pouvoir d'un gouvernement proche des communistes à Cuba. Aussi, Steinbeck préconise la reconnaissance du gouvernement communiste en Chine populaire.

Toutefois, Steinbeck a contredit les autres intellectuels du «New Deal» en ce qui a trait à son adhésion à la guerre du Viêt-nam, tandis qu'il a rejoint des intellectuels pro-Johnson. Nous verrons que la vision de Steinbeck dans ce dernier cas n'était nullement liée à un anticommunisme aveugle, mais représentait une violente dénonciation des massacres de population ainsi que des obstacles à la liberté d'agir, de penser et de s'exprimer partout dans le monde. Ajoutons que ce comportement a conforté Steinbeck dans son dévouement total à Johnson afin d'aider la nation américaine à revenir dans le «droit chemin de la moralité». À son avis, la présence des soldats au Viêt-nam s'attaquait à un autre problème : l'immoralité des Américains. Ceci était donc une continuité logique de la pensée et des actions de ce «New Dealer» au cours de la dernière partie de sa vie. Pour ces raisons, de même que pour celles mentionnées dans les autres chapitres, il n'est aucunement possible de qualifier Steinbeck de conservateur ou de conformiste comme plusieurs critiques le faisaient, car ses actions n'étaient dictées que par la défense des droits et libertés des Américains et des citoyens d'autres pays.

Pour parvenir à bien percevoir le rôle de Steinbeck dans cette lutte anticommuniste, il est important d'expliquer brièvement le contexte historique de la Guerre froide dans les années 1960. Ensuite, nous traiterons du rôle des intellectuels libéraux et de Steinbeck dans le contexte de la coexistence pacifique au cours de cette période. Comme nous l'avons montré, l'anticommunisme pour

ces intellectuels était depuis plusieurs années plus qu'un aspect de leur libéralisme américain. Nous poursuivrons en montrant leur réaction à la prise du pouvoir de Castro à Cuba. Enfin, nous terminerons en montrant la position de Steinbeck, qui encourageait l'envoi de troupes, puis celle des intellectuels, surtout celle des «New Dealers», qui était bien plus souvent une vive opposition, parfois un silence, rarement un appui.

3.1 L'ANTICOMMUNISME DES AMÉRICAINS AU COURS DES ANNÉES 1960

Au tout début des années 1960, la lutte pour la coexistence pacifique entre les Soviétiques et les Américains se poursuit de façon maladroite et rapidement, les événements se succèdent. En 1961, le mur de Berlin fut construit et sépara la ville en deux camps idéologiques. Puis, la crise de Cuba (1961-1962) amena le monde au bord d'une guerre nucléaire. Tout commença avec la prise de pouvoir de Fidel Castro en 1959 et la mise en place d'un régime communiste, nuisant ainsi aux Américains sur leur propre continent¹. Un autre problème majeur fut la proximité d'un pays communiste, faisant naître ainsi chez les Américains une grande insécurité². Bien que le gouvernement américain ne réussit pas à envahir Cuba dans la désormais célèbre opération de la Baie des Cochons en avril 1961, Kennedy réagit promptement en exigeant aux Soviétiques de retirer leurs missiles assemblés à Cuba en octobre 1962, évitant un conflit mondial³. Le conflit y fut pour beaucoup ensuite dans la détente en poussant la Russie et les États-Unis à diminuer les tensions⁴.

Pour ce qui a été de l'isolement de la Chine de la part des Américains, ceci se poursuit tout au long des années 1960. Pour sa part, la Chine, qui devint une puissance nucléaire en 1964, eut un froid avec l'URSS en raison de son prétendu révisionnisme et encore plus avec les États-Unis pour son prétendu impérialisme⁵. Il fallut attendre 1971 pour que le président Nixon baisse les tensions

¹ En effet, Castro décida de nationaliser plusieurs compagnies américaines installées en sol cubain. Robert Griffith et Paula Baker (éd.), «John F. Kennedy, the Cuban Revolution and the Cold War», dans *Major Problems in American History since 1945*, 2^e éd., Houghton Mifflin, Boston, 2001, p. 159.

² Jean-Michel Lacroix, *Histoire des États-Unis*, 2^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 433.

³ Bernard Vincent (dir.), *Histoire des États-Unis*, Paris, Presses Universitaires de Nancy, 1994, 454 pages.

⁴ Par exemple, les deux pays créèrent un téléphone rouge pour aider à minimiser les dangers d'attaque nucléaire lors de conflit. Ils signèrent également avec différents pays, dont la Grande-Bretagne une interdiction d'effectuer des tests nucléaires atmosphériques. Ce rapprochement entre l'URSS et les États-Unis se concrétisa avec la signature du traité de non-prolifération des armes nucléaires en 1968 entre Brejnev et Johnson. Lacroix, *op.cit.*, p. 433 et 441

⁵ *Ibid.*, p. 441 et André Kaspi, *Les Américains, Les États-Unis de 1945 à nos jours*, (tome 2), Paris, Éd. Du Seuil, 1986, p. 516.

internationales en mettant fin à l'embargo sur la Chine et en envisageant un voyage présidentiel dans ce pays. Il soutint également l'idée que la Chine communiste devienne membre de l'ONU, ce qui se concrétisa en octobre 1971 avec l'expulsion de Formose de l'ONU et l'octroi de cette place à la Chine communiste⁶. Ce rapprochement des États-Unis avec la Chine se vit bien lorsque Nixon se rendit à Pékin rencontrer Mao en 1972⁷.

Au cours des années 1960, les Américains intensifièrent de plus en plus leur présence armée au Viêt-nam afin de lutter contre l'expansion du communisme⁸. C'est ainsi que se basant sur la théorie des dominos, créée aux alentours de 1954 et qui stipulait que les pays qui «tombaient» aux communistes risquaient de faire balancer leurs voisins dans cette idéologie, les Américains financèrent les troupes françaises en Indochine tout au long des années 1950. Toutefois, dès 1961, Kennedy envoya des milliers de «bérets verts» au Viêt-nam du Sud pour contrer la guérilla. Par la suite, Johnson commença à bombarder le Viêt-nam du Nord en février 1965 et envoya des milliers de soldats dans cette région, officialisant ainsi les attaques au sol. Cette guerre qui s'éternisa et qui coûta la vie à des dizaines de milliers de jeunes Américains amena son lot de vives oppositions⁹. C'est ainsi que Johnson exprima le 31 mars 1968 son désir de ne pas briguer un autre mandat, qu'il allait faire une pause dans les bombardements et que des pourparlers en vue d'un traité de paix allaient suivre. Si Nixon, le président suivant, diminua le nombre de soldats envoyés au front, il augmenta néanmoins le nombre de bombes larguées et arma davantage le Sud dans l'espoir de sauver la face devant le monde¹⁰. Ce ne fut qu'en 1973, réalisant que ce conflit était quasi impossible à remporter, devant une opposition plus forte depuis 1970, et à la suite de la nouvelle que les États-Unis avaient enfreint le droit international en envahissant le Cambodge, que Nixon signa l'armistice¹¹.

⁶ Franck I. Schoell, *Histoire des États-Unis*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1965, p. 321.

⁷ Lacroix, *op.cit.*, p. 466.

⁸ George Mc T. Kahin, «Intervention: How America Became Involved in Vietnam» (tiré de l'ouvrage du même nom, 1986), dans *Major Problems in American History Since 1945*, p. 301-303.

⁹ En mars 1968, soixante dix-huit pour cent des Américains croyaient que Johnson n'était plus l'homme de la situation pour régler le conflit. Kaspi, *op.cit.*, p. 517-525 et 529-531.

¹⁰ Il organisa également une relative détente avec l'URSS et un rapprochement avec la Chine pour tenter de trouver un accord au sujet du Viêt-nam. *Ibid.*, p. 531 et 534-538.

¹¹ Dans ce document, il fit «promettre» au Viêt-nam du Nord de ne pas envahir le Sud suite au retrait des troupes américaines; malgré son accord, le Viêt-nam du Nord envahit le Sud deux ans plus tard. George C. Herring, «The Meaning of Vietnam», (tiré de *America's Longest War: The United States in Viet-Nam, 1950-1975* 3è éd., 1996), dans *Major Problems in American History Since 1945*, p. 311.

3.2 LA POSITION DE JOHN STEINBECK ET DES AUTRES INTELLECTUELS LIBÉRAUX CONCERNANT LA GUERRE FROIDE AU COURS DES ANNÉES 1960

3.2.1 Les actions de la communauté intellectuelle

Au cours des années 1960, les intellectuels «New Dealers» favorisaient une présence importante des Américains dans le Tiers-Monde, une coexistence pacifique puis une détente avec les Soviétiques pour diminuer les tensions Est-Ouest. Archibald MacLeish, par exemple, suggéra dans *Life* en 1960 que l'aide économique, industrielle, militaire et scientifique, plutôt que l'endiguement, empêcherait les pays du Tiers-Monde de valser dans le monde communiste (comme Cuba un an plus tôt)¹². Galbraith, pour sa part, parlait en 1960 dans *The Liberal Hour* d'une compétition pacifique pour diminuer les risques de destruction mondiale. Il prônait des dépenses publiques pour améliorer les relations raciales, diminuer le crime et la délinquance, promouvoir la science, les arts et la culture et pour aider économiquement les pays du Tiers-Monde, comme MacLeish. Selon lui, si les États-Unis s'occupaient de ces problèmes, ils dépasseraient les Russes dans cette nouvelle forme de Guerre froide¹³. Cependant, et de façon semblable à Steinbeck, Galbraith souligna à plusieurs reprises lors de son mandat d'ambassadeur en Inde que les États-Unis n'étaient pas motivés par un anticommunisme aveugle et qu'ils respectaient le mouvement des pays non-alignés¹⁴.

Galbraith, Schlesinger, Jr. et d'autres intellectuels libéraux aidèrent aussi à donner force à cette nouvelle forme de lutte au communisme au sein du *Congress for Cultural Freedom* après 1963¹⁵. La plupart des membres de l'ADA ont également soutenu les efforts pour cette coexistence pacifique,

¹² Archibald MacLeish, «National Purpose», *Life*, 30 mai 1960, sous le titre original «We Have Purpose, We All Know It», dans *A Continuing Journey*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1967, p. 85-86.

¹³ John Kenneth Galbraith, *The Liberal Hour*, New York, Mentor Books, 1960, p. 17-32.

¹⁴ Inspiré de Machiavel, Galbraith écrivit par exemple à J.F. Kennedy d'Inde le 7 mai 1962 qu'il croyait que les États-Unis avaient beaucoup plus de pouvoir et d'influence s'ils restaient au-dessus des petites nations (comme en Indochine) sans s'engager dans une lutte contre certaines d'entre elles et au côté de certaines autres. Selon lui, étant donné que ces nations sont petites, leurs objectifs sont bien souvent petits et indignes. S'ils intervenaient, ils perdraient ce pouvoir. Seules les petites nations y gagneraient du pouvoir en s'alliant avec des grandes. John Kenneth Galbraith, *Ambassador's Journal: A Personal Account of the Kennedy Years*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, p. 374-375.

¹⁵ Par exemple, les intellectuels publièrent des revues dans le Tiers-Monde, misèrent sur une communauté mondiale d'intellectuels et optèrent pour des échanges culturels entre l'Est et l'Ouest afin de favoriser la libéralisation de pays socialistes, tout en baissant le niveau de tension de la Guerre froide. Peter Coleman, *The Liberal Conspiracy: The Congress for Cultural Freedom and the Struggle for the Mind of Postwar Europe*, New York, The Free Press, 1989, p. 9, 237 et 243-244.

acceptant bien le traité de limitation des essais nucléaires. Adlai Stevenson précisait déjà en 1956 qu'il fallait négocier avec les Soviétiques pour diminuer les risques d'autodestruction du monde¹⁶.

Enfin, cette façon de lutter contre le communisme était aussi encouragée par l'USIA (USIS à l'étranger), organisée par le département d'État et dont le directeur, Edward R. Murrow, était membre du cabinet. À partir de 1963, l'USIA créait, entre autres, des programmes d'échanges culturels afin de diminuer les tensions de la Guerre froide. Plusieurs intellectuels américains ont participé à ces échanges y compris Erskine Caldwell, Henry Miller et John Steinbeck. Caldwell était l'ami de Steinbeck, et il s'était joint à l'USIA au début des années 1960, organisme pour lequel il a participé à plusieurs rencontres avec des lecteurs et des écrivains dans différentes bibliothèques d'Europe et ce, des deux côtés du Rideau de Fer. Les deux hommes avaient planifié de créer un jeune écrivain imaginaire aux tempes grises et avec un beau nom pour influencer les jeunes à s'instruire. Bien que séduisant, le projet semble n'avoir jamais vu le jour¹⁷. Langston Hughes a également participé en 1966 à des tournées pour l'USIA dans différents pays d'Afrique¹⁸. Il y donna des conférences, fit partie d'un jury de concours de littérature anglaise et dut même écrire un poème à la demande de l'USIA sur l'empereur d'Éthiopie pour le vingt-cinquième anniversaire de la libération des Italiens¹⁹.

3.2.2 John Steinbeck en Europe de l'Est

Dès 1961, Steinbeck montra publiquement son désir de mieux comprendre la position des Russes dans la Guerre froide. Par exemple, dans *Travels with Charley*, il demandait à un homme si les Russes ne servaient pas de soupape à tous les problèmes. Il ajouta aussi : «sans doute tout le monde a-

¹⁶ John Kenneth Galbraith, *A Life in Our Times: Memoirs*, Boston, Houghton Mifflin, 1981, p. 300.

¹⁷ Caldwell avouait dans son autobiographie qu'il rencontra Steinbeck au Mexique (probablement en 1950), puis sur un bateau allant vers l'Angleterre en 1959 et à Moscou alors que les deux y étaient envoyés par l'USIA en 1963. Chaque fois, les deux hommes dînèrent ensemble. D'après Caldwell, Steinbeck avait un grand sens de l'humour, il était sarcastique et très critique. À Moscou par exemple, Steinbeck se coucha devant l'entrée de leur hôtel pour protester contre le fait qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait pas avoir de taxi. Erskine Caldwell, *With All My Might: Erskine Caldwell, An Autobiography*, Peachtree Publishers, Ltd., Atlanta, Georgia, 1987, p. 272-276.

¹⁸ Le département d'État encourageait depuis la présidence d'Eisenhower, soit depuis le début de la décolonisation et des mouvements des droits civiques aux États-Unis, les voyages «culturels» d'artistes noirs américains dans le monde, en particulier en Afrique. De cette façon, les États-Unis montraient au reste du monde que les Noirs n'étaient pas si mal traités dans ce pays et faisaient taire les critiques, tels que les Soviétiques. Penny M. Von Eschen, *Satchmo Blows up the World: Jazz Ambassadors Play the Cold War*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2004, 329 pages.

¹⁹ Arnold Rampersad, *The Life of Langston Hughes, Volume II: 1941-1967, I Dream a World*, deuxième éd., Oxford et New York, Oxford University Press, 2002, p. 400-406.

t-il besoin des Russes. Je parie qu'en Russie il les leur faut aussi. Peut-être les appellent-ils des Américains»²⁰. En 1962, Steinbeck montra néanmoins dans son discours d'acceptation du prix Nobel que la Guerre froide créait une peur mondiale (pensons à la course aux armements qui pouvait détruire la planète et que Steinbeck condamna en approuvant la limitation des tests nucléaires). D'après Steinbeck, la coexistence pacifique était essentielle si le monde de l'«ère atomique» ne voulait pas se diriger vers sa propre destruction :

Having taken Godlike power, we must seek in ourselves for the responsibility and the wisdom we once prayed some deity might have. Man himself has become our greatest hazard and our only hope. So that today, Saint John the Apostle may well be paraphrased: In the end is the word, and the word is *man*, and the word is *with man*²¹.

Cet intérêt à encourager la liberté de pensée de percer en URSS poussa Steinbeck, en tant que membre de l'USIS et comme suite à la demande de Kennedy, à accepter en 1963 de se rendre en Europe de l'Est avec le jeune écrivain Edward Albee, dans le cadre du programme d'échanges culturels organisé depuis la fin des années 1950²². À Galbraith, Steinbeck aurait déclaré qu'il ressentait de la satisfaction et du confort de savoir que le département d'État, organe gouvernemental responsable de l'USIA, laissait une place à la pensée²³. Rappelons qu'il avait déclaré à Leslie Brady qu'il se sentait inspiré de participer à un relâchement de la Guerre froide grâce à l'action des Noirs²⁴. Cette remarque, ainsi que les déclarations publiques que Steinbeck fit durant son voyage, montraient qu'il y avait plusieurs buts à son voyage. En plus de soutenir un rapprochement et des échanges avec le bloc de l'Est pour pacifier le plus possible la Guerre froide, Steinbeck fit la promotion de valeurs libérales comme la liberté d'esprit et d'analyse et poursuivit sa critique libérale des États-Unis. Steinbeck voulait donc étendre en Europe de l'Est les idées de liberté et d'égalité qu'il soutenait aux États-Unis, par exemple en soutenant le mouvement des droits civiques. Il agit en véritable

²⁰ John Steinbeck, *Voyage avec Charley*, Paris, Phébus, 1995, p. 181.

²¹ John Steinbeck, «Nobel Prize Acceptance Speech», dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, (éd. par Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson, New York, Viking, 2002, p. 174.

²² Selon le *New York Times*, depuis 1958, cent soixante-quinze artistes, musiciens ou écrivains américains y avaient participé en allant visiter pendant six mois à un an plusieurs universités soviétiques, tandis que cent quatre-vingt-six Soviétiques étaient allés aux États-Unis dans le cadre du programme. *New York Times*, 20 novembre 1963, p. 42.

²³ John Kenneth Galbraith, *Annals of an Abiding Liberal*, Andrea D. Williams (éd.), Londres, Andre Deutsch, 1979, p. 113.

²⁴ Lettre publiée de John Steinbeck à Leslie Brady, 13 mai 1963, John Steinbeck, *Steinbeck: A Life in letters*, Elaine Steinbeck et Robert Wallsten (éd.), New York, Penguin Books, 1975, p. 768 et 769.

intellectuel libéral de gauche engagé puisqu'en plus de parler, il osait agir afin de faire passer ses idées. Voyons maintenant quelles étaient exactement ses actions et ses idées.

Au cours de ce voyage en Europe de l'Est qu'il fit entre octobre et décembre 1963, Steinbeck rencontra plusieurs étudiants, journalistes, écrivains et hommes d'État. Steinbeck alla à Helsinki, en URSS, en Pologne, à Vienne, à Budapest, à Prague et termina son voyage à Berlin-Ouest. Les discours qu'il y donna témoignèrent de son désir d'être un intellectuel libéral de gauche engagé. Le thème qu'il traita le plus était bien sûr l'importance d'un rapprochement entre l'Ouest et l'Est. Par exemple dans une entrevue qu'il fit en URSS à la mi-octobre 1963, Steinbeck admit qu'il voulait mettre fin à la peur constante dans le monde qui poussait les nations à s'armer. Le remède à cette peur était selon lui la communication et les contacts pour se comprendre, définissant ainsi le motif de sa visite dans cette région du monde. Steinbeck admit que ses écrits réalisés lors de la Seconde Guerre mondiale avaient justement pour but d'avertir les gens de l'horreur de la guerre afin que ce soit la dernière. Pour lui, mettre fin à cette peur était possible car les États-Unis et l'URSS avaient en fait plus de similarités que de différences. Il admit qu'il suivait les événements en URSS, qu'il appréciait le peuple russe parce que celui-ci semblait fier et honnête, qu'il était en bons termes avec plusieurs écrivains et qu'il appréciait Khrouchtchev²⁵. En Pologne, Steinbeck avoua qu'il était encore un journaliste et que les communistes du bloc de l'Est avaient le pouvoir de hausser ou de diminuer les tensions internationales, mais qu'il croyait qu'il était beaucoup plus important de veiller à une coopération internationale, que les «portes» s'ouvraient entre l'Ouest et l'Est²⁶.

Steinbeck traita également du rôle de l'écrivain dans la société et de l'état des littératures américaine et soviétique. Steinbeck raconta dans une entrevue réalisée en URSS qu'il était important que l'écrivain soit solitaire, car d'après lui le libre esprit peut créer quelque chose de valeur, les groupes d'écrivains ne faisant que des gâchis. Il alla jusqu'à dire qu'il privilégiait son rôle d'écrivain plus que celui de citoyen. L'écrivain avoua connaître et adorer son pays; s'il le visitait et s'il écrivait sur sa présente situation, c'était pour que les gens s'en rappellent²⁷. Ceci montrait qu'il prenait très au sérieux son rôle d'intellectuel engagé.

En Finlande, premier pays qu'il visita, il admit à un journaliste qu'il ne craignait pas les débats avec les Russes au sujet des écrivains qui y étaient bannis, tels que J. Joyce, F. Kafka et M. Proust, car

²⁵ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de la Stanford University.

²⁶ Extrait de la presse polonaise, nom du journal n.d., ? 1963, archives de la Stanford University.

²⁷ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de la Stanford University.

ce qui est justement dangereux, c'est d'être mis à part²⁸. À la Bibliothèque de Littérature Étrangère de Moscou, Steinbeck demanda aussi aux membres de l'auditoire s'ils n'avaient qu'un esprit et vanta le mérite d'écrivains qui s'éloignaient quelque peu de la ligne du parti communiste comme Ilya Ehrenburg, qu'il décrivit comme «my friend of whom not only Russians but the whole world can be proud»²⁹. Dans une autre conférence en URSS, Steinbeck rejeta l'idée qu'il y avait un déclin après 1945 dans les romans américains. Pour lui, les romans ne meurent qu'à la mort de l'écrivain. Lui, par exemple, écrivait toujours sur des sujets différents parce qu'il vivait avec ses projets futurs. Il rejeta la comparaison entre Faulkner et lui, car leurs écrits étaient très différents selon lui. Comme bons auteurs, il parla d'Arthur Miller et de Jack Kerouac. Steinbeck soutint que ce dernier était récemment passé de l'expérimentation à la véritable écriture³⁰.

À un journaliste de la revue *Polityka* en Pologne, Steinbeck tint un discours semblable sur la littérature américaine. Le journaliste demanda à Steinbeck s'il y avait des successeurs au «big four», c'est-à-dire en ordre d'importance lui, Hemingway, Faulkner et Caldwell³¹. Steinbeck lui répondit qu'il n'y avait pas de classification comme telle aux États-Unis et que d'autres auteurs étaient beaucoup plus populaires qu'eux, comme les talentueux E. Albee, J. Kerouac et A. Miller, mais qu'ils étaient différents de lui car ils n'avaient pas commencé durant la dépression économique des années 1930. Il rejeta aussi le qualificatif de réaliste puisque ce terme était trop lié à un but politique. Par ailleurs, il rejeta les généralisations comme des simplifications, soulignant qu'il n'y avait pas de différences culturelles entre le Nord et le Sud des États-Unis, mais peut-être des différences politiques. Il admit aussi que les ouvrages d'Europe de l'Est étaient publiés aux États-Unis et que lui-même en lisait³².

Aussi, Steinbeck traita beaucoup dans son voyage des problèmes sociaux des États-Unis comme preuve que la société progressait. En Finlande, Steinbeck refusa de répondre s'il appréciait l'«american way of life» car il soutenait qu'il ne l'avait pas encore trouvée³³. Il admit à un autre

²⁸ *Svomen Sosialidemokraati*, 15 octobre 1963, p. n.d., archives de la Stanford University.

²⁹ *New York Times*, 22 octobre 1963, p. 34.

³⁰ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de la Stanford University.

³¹ Rappelons que ces auteurs étaient reconnus comme étant des défenseurs de l'homme commun dans les années 1930.

³² «Steinbeck: I Want to Be Understood Today» (version anglaise), *Polityka*, numéro 46, Varsovie, 16 novembre 1963, p. 1-5, archives de la Stanford University.

³³ *Svomen Sosialidemokraati*, 15 octobre 1963, p. n.d., archives de la Stanford University.

journaliste qu'il n'était pas découragé par les événements aux États-Unis. Au contraire, il avoua : «No period in the history of mankind has been as exciting and interesting as the present time»³⁴. Il précisa également lors d'une conférence de presse en URSS, comme il l'avait déjà mentionné dans les années 1950, que le maccarthysme était nécessaire parce que les gens devaient se décroiser les bras et réagir, ne pas être paresseux et s'opposer comme il l'avait fait lui-même. Steinbeck croyait qu'il était important d'avoir quelque chose à combattre, à haïr pour rester humain³⁵.

Malgré qu'il fût en mission culturelle, Steinbeck ne se gênait guère pour critiquer lorsqu'il était témoin d'une injustice ou s'il en était victime. Par exemple, Albee et lui dénoncèrent l'arrestation survenue le 31 octobre ou le 1^{er} novembre 1963 d'un professeur de Yale, Frederick C. Barghoorn, accusé d'espionnage. Celui-ci, qui était aussi en URSS pour des raisons personnelles, avait déjà été associé au programme d'échanges. Steinbeck dit aux journalistes que c'était lui qui aurait dû être arrêté car il posait plus de questions et voyait plus d'endroits en URSS. Il avoua qu'il avait cru que les portes étaient ouvertes entre son pays et l'URSS, mais constatait que ce n'était pas le cas et qu'il ne conseillera pas à ses amis d'y aller³⁶.

Une dernière injustice qu'il dénonça était le traitement des Juifs en Pologne durant la Seconde Guerre mondiale. Pour y parvenir, il n'eut qu'à accepter d'assister avec un journaliste à la projection d'un film traitant de Varsovie de 1939 à 1953 au ministère de la Culture, puis de participer à une visite guidée de la ville qui incluait l'ancien ghetto de Varsovie³⁷.

À Berlin-Ouest, Steinbeck était plus sceptique quant à la possibilité d'une grande libéralisation de l'URSS, mais espérait encore une coexistence pacifique entre ce pays et les États-Unis³⁸. Steinbeck y rencontra le maire Willy Brandt et donna une conférence de presse à l'hôtel Hilton le 14 décembre

³⁴ *Maakansa*, 15 octobre 1963, p. n.d., archives de la Stanford University.

³⁵ Texte en version originale russe, nom du journal n.d., ? 1963, archives de la Stanford University.

³⁶ Par suite de la protestation de diplomates américains, Barghoorn fut relâché. À ce moment, Steinbeck a pu vouloir minimiser ses propos déjà émis, car il précisa que cet incident résultait d'une erreur à petite échelle que Khrouchev avait réglée. Il ne savait pas si Kennedy avait utilisé le téléphone rouge pour que Barghoorn soit libéré, mais il a entendu que Khrouchev l'avait utilisé. *New York Times*, 15 novembre 1963 p. 1 et 5 et 27 novembre, 1963, p. 22.

³⁷ Selon le guide qui l'accompagnait, Steinbeck voulut connaître le nombre de personnes emprisonnées dans le ghetto. «Seeing Warsaw with John Steinbeck» (version anglaise), *Zycie Warszawy*, numéro 283, Varsovie, 28 novembre 1963, p.n.d., archives de la Stanford University.

³⁸ Il est fort possible que ceci s'explique par le fait que c'était sa dernière escale et qu'il se trouvait à l'ouest du Rideau de Fer.

1963, au cours de laquelle il affirma qu'il croyait que l'URSS devrait permettre aux touristes d'être plus libres s'ils voulaient que les Américains les comprennent plus³⁹. Ceci était d'autant plus important qu'il croyait que l'URSS et les États-Unis avaient des préconceptions l'un envers l'autre. Paradoxalement, il jugea que les deux pays se ressemblaient et que la principale différence entre les deux pays résidait dans le fait que l'URSS ne voulait pas avouer publiquement ses échecs pour son manque de force⁴⁰.

Steinbeck a également dit que celui qui avait construit le mur de Berlin voulait sa propre défaite⁴¹. Il a aussi refusé d'aller à Berlin-Est qu'il décrivait comme un camp de concentration. Il ajouta que malgré la sympathie qu'il éprouvait pour les prisonniers qui y résidaient, il ne voulait pas voir les gardes⁴². Il admit aussi : «I am not an ambulance chaser. I don't go to the scene of accidents...It is an obscenity to me». Cette fermeture en regard de cette partie du monde communiste s'explique du fait que Steinbeck avait développé un antigermanisme durant son voyage en raison des récits qu'il entendit concernant les massacres que les Allemands avaient commis en Europe de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale. Par contre, sa visite à Berlin-Ouest et le fait qu'il remarqua les gardes à Berlin-Est armés de mitraillettes le long du mur, lui permirent de comprendre combien la vie des Allemands de Berlin-Est était menacée⁴³. Il admit aussi qu'il voyait une tendance libérale se dessiner dans la vie intellectuelle de l'Europe de l'Est, mais que «the melting point has yet to be reached»⁴⁴.

Les écrivains soviétiques ont pour la plupart bien apprécié la visite de Steinbeck. Selon Hans N. Tuch, un haut responsable de l'USIA qui s'occupait de l'URSS et de l'Europe de l'Est, Steinbeck y

³⁹ Steinbeck faisait probablement référence à l'arrestation de Barghoorn.

⁴⁰ Ces informations proviennent du journal *Der Kurier*, dans *Press, John Steinbeck* (compte rendu de la réaction de presse ouest-allemande sur la visite de Steinbeck à Berlin-Ouest en 1963), p. 2, archives de la Stanford Library.

⁴¹ Ces informations proviennent du journal *Der Tagesspiegel*, dans *Press, John Steinbeck* (compte rendu de la réaction de presse ouest-allemande sur la visite de Steinbeck à Berlin-Ouest en 1963), p. 1-2, archives de la Stanford Library.

⁴² Ces informations ont été mentionnées par plusieurs journaux de Berlin-Ouest, dans *Press, John Steinbeck* (compte rendu de la réaction de presse ouest-allemande sur la visite de Steinbeck à Berlin-Ouest en 1963), p. 1-2, archives de la Stanford Library.

⁴³ Jackson J. Benson, *John Steinbeck, Writer: A Biography*, New York, Penguin Books, 1984, p. 947

⁴⁴ Ces informations ont été mentionnées par plusieurs journaux de Berlin-Ouest, dans *Press, John Steinbeck*, p. 1-2, archives de la Stanford Library.

fut très bien apprécié par les écrivains. Sur vingt-cinq lettres qu'il reçut, vingt-et-une étaient de chaleureuses félicitations et seulement quatre étaient critiques. V. Sikorskiy par exemple apprécia l'idée de Steinbeck d'une unité parmi l'intelligentsia permettant une paix et un amour de l'humanité. M. Shkerin, quant à lui, aima l'idée qu'il exposait le mal et faisait l'éloge des valeurs, du courage, de l'amour et de la compassion, qu'il était un instrument pour influencer la société de façon bénéfique⁴⁵. Certains étaient en fait des amis de longue date, tels que Konstantin Simonov⁴⁶ et Yevgeny Yevtushenko. Ce dernier regretta même que Steinbeck n'ait pas visité le cœur de la Russie, c'est-à-dire les paysans, les chasseurs et les pêcheurs⁴⁷.

Les autorités américaines ont aussi grandement apprécié la visite de Steinbeck en Europe de l'Est. Donnons comme exemple Edward R. Murrow, directeur de l'USIA qui écrivit à Steinbeck et se dit impressionné par le nombre de contacts qu'il fit et les réponses ingénieuses qu'il donna⁴⁸. Carl T. Rowan, un autre directeur de l'agence, le félicita de la façon dont il s'était débrouillé avec les Russes et lui dit qu'il allait sûrement le rappeler⁴⁹. Steinbeck a également apprécié son expérience de l'Europe de l'Est. Dans une lettre écrite à Galbraith peu après son retour, Steinbeck raconta que ce fut un voyage triomphal et qu'il apprécia les efforts des Soviétiques pour lutter pour une liberté. Steinbeck écrivit : «I found I enjoyed the Soviet hustlers pretty much. There was a kind of youthful honesty about their illicit intentions that was not without a charm»⁵⁰. Ajoutons que Lady Bird Johnson, l'épouse de Johnson, avoua dans son journal intime le 4 juin 1964 que Steinbeck avait suggéré à Johnson d'inviter des écrivains russes qui critiquaient leur gouvernement⁵¹. Steinbeck alla plus loin, car comme nous l'avons mentionné dans le précédent chapitre, lui, Albee et d'autres membres du Centre Américain du P.E.N. International regroupant des écrivains, éditeurs et traducteurs de divers

⁴⁵ Lettre non publiée de Hans N. Tuch à John Steinbeck, 11 septembre 1964, archives de la Stanford University.

⁴⁶ Simonov lui écrivit qu'il était content de la visite de Steinbeck et qu'il y avait près de dix ans qu'ils se connaissaient. Lettre non publiée de Konstantin Simonov à John et Elaine Steinbeck, 21 février 1964, archives du Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

⁴⁷ Yevtushenko espérait que Steinbeck revienne en 1965, qu'ils boiraient alors de la vodka ensemble et que John écrirait des «immortal stories». Lettre non publiée de Yevgeny Yevtushenko à John Steinbeck, ? 1964, archives du Center for Steinbeck Studies, San Jose State University.

⁴⁸ Lettre non publiée de Edward R. Murrow à John Steinbeck, 20 janvier 1964, archives de la Stanford University.

⁴⁹ Lettre non publiée de Carl T. Rowan à John Steinbeck, 9 mars 1964, archives de la Stanford University.

⁵⁰ Galbraith, *op.cit.*, p. 290.

⁵¹ Lady Bird Johnson, *A White House Diary*, New York, Chicago et San Francisco, Holt, Rinehart and Winston, 1970, p. 156.

pays, invitèrent plusieurs écrivains soviétiques à venir aux États-Unis visiter des universités, des villes et la campagne, invitation qui fut lancée quatre jours plus tard dans le *New York Times*⁵².

Dans la plate-forme des démocrates que Steinbeck écrit en 1964, il y expliqua très bien son désir de donner vie à une coexistence pacifique qui aiderait la cause de l'extension de la liberté dans le monde, tout en évitant de le mener vers une auto-destruction. De fait, il appuyait le traité sur la limitation des essais nucléaires signé par près de cent pays, ainsi que par l'ONU, l'OTAN et l'*Alliance for Progress*⁵³. Il se réjouit également de l'intervention américaine à Cuba, au Viêt-nam du Sud, des tensions entre la Chine et l'URSS qui avaient divisé le monde communiste et parla des ponts construits entre les Américains et les captifs des pays communistes sous forme d'échanges d'idées, de personnes et de biens. L'auteur était heureux de la liberté qui ne cessait de croître dans ces pays et n'attendait que le jour où ils auraient leur pleine liberté. Mentionnons que cet optimisme face à la répression rappelle celui de Tom Joad dans *The Grapes of Wrath*⁵⁴. Il conclut qu'il fallait faire attention dans les actions car le monde vivait à l'âge nucléaire et qu'un holocauste était très possible. D'après lui, Johnson était l'homme de la situation pour amener la liberté et la paix aux États-Unis et dans le monde libre, montrant ainsi que les Américains devaient appuyer Johnson au Viêt-nam s'ils chérissaient la liberté partout⁵⁵.

Comme nous le voyons, Steinbeck a fait bonne impression pendant son voyage en Europe de l'Est et a réussi à montrer qu'il tenait à ce que le libéralisme se répande partout. Il a repris plusieurs thèmes que nous avons déjà vus, comme la défense des Noirs, la critique des jeunes et l'emprisonnement d'innocents, sauf que cette fois il les traita dans un autre contexte. En fait, il a tenu des propos assez semblables à ceux qu'il émettait dans son pays. Ceci montre bien à quel point Steinbeck privilégiait non seulement son rôle d'écrivain, mais aussi celui d'intellectuel sur celui de citoyen. Peu importe la raison qui explique que Steinbeck ne se soit jamais prononcé comme un intellectuel, ses actions et ses paroles n'ont fait qu'aller dans ce sens.

⁵² *New York Times*, 8 juin 1964, p. 26.

⁵³ L'*Alliance for Progress* a été créée sous Kennedy en 1961 pour donner un élan économique et lutter pour une liberté politique (contre le communisme) en Amérique latine. Le traité dont parle Steinbeck fut signé en 1963 et interdisait les essais nucléaires non souterrains, traité signé par les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'URSS, mais refusé par la Chine et la France. Lacroix, *op.cit.*, p. 403 et 432-433.

⁵⁴ Voir John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, Paris, Gallimard, 1947, 632 pages.

⁵⁵ Plate-forme des démocrates de 1964 non publiée de John Steinbeck, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

3.2.3 John Steinbeck et la Chine

Tout comme il l'avait dit au directeur de l'USIA en 1956 concernant la nécessité pour les États-Unis d'intervenir en Europe de l'Est, puisque la fermeture des frontières ne faisait selon lui que renforcer la puissance des dictatures, Steinbeck souhaitait au cours des années 1960 une ouverture des relations sino-américaines pour les mêmes raisons⁵⁶. Lady Bird Johnson nota dans son journal intime, en juin 1964, que Steinbeck avait demandé au président que les États-Unis ouvrent des relations diplomatiques avec la Chine, car c'était dommage selon lui de ne pas avoir de relations avec ce pays comptant le quart de la population mondiale. Il rappela aussi au président que les Russes détestaient les Chinois⁵⁷. Précisons que comme pour sa position au sujet du Viêt-nam, Steinbeck était un intellectuel intéressant puisque la Chine était fermée à cette époque et l'idée que cela change n'était guère populaire à ce moment-là. Il avait aussi raison de souligner la haine entre les Russes et les Chinois qui, malgré qu'ils fussent tous deux communistes, refusaient de s'unir⁵⁸. Comme lors de son voyage en URSS, Steinbeck montra bien que seule la communication (qui peut très bien être établie par les intellectuels) et les échanges permettent de détruire toutes les barrières du monde⁵⁹.

Il est fort possible que Steinbeck ait influencé Johnson concernant l'importance d'une ouverture des relations entre les États-Unis et la Chine. En effet, dans un discours que Johnson tint le 5 septembre 1966 à Lancaster, en Ohio, il déclara que c'était important que les habitants de la Chine continentale rencontrent les Américains, car les Chinois étaient «ready to devote their enormous talents and energy to improving the life of their people [...] they are ready to take their place peacefully as one of the major powers of Asia and the world»⁶⁰.

⁵⁶ Pour les commentaires de Steinbeck concernant l'Europe de l'Est, voir l'avant-propos.

⁵⁷ Johnson, *op.cit.*, p. 156.

⁵⁸ Les Chinois par exemple traitaient les Soviétiques de «termites of the working class and scum in the revolutionary ranks», *New York Times*, 8 septembre 1966.

⁵⁹ Chose intéressante, dans sa version de la plate-forme des démocrates de 1964, Steinbeck ne fit que mentionner de façon neutre que la Chine avait été gardée hors de l'ONU car il savait que ces propos allaient représenter la politique nationale. Dans la version finale de la plate-forme, il est écrit que les États-Unis refusaient encore de laisser entrer la Chine dans l'ONU, position qui prévalu jusqu'à Nixon en 1971, comme nous l'avons mentionné. Plate-forme des démocrates de 1964, corrigée et modifiée par Steinbeck, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas et plate-forme des démocrates de 1964, version finale, site internet : <http://www.presidency.ucsb.edu/showplatforms.php?platindex=D1964>.

⁶⁰ Ce discours fut influencé en partie par des citations d'une lettre de Steinbeck et d'autres de son fils, John Steinbeck IV, parti combattre au Viêt-nam. Étant donné qu'il n'y a pas de mention de la Chine dans les lettres, il faut croire que Johnson a été plutôt influencé par d'autres propos de Steinbeck, tels que ceux mentionnés plus haut. Nous reviendrons sur ce discours dans la section traitant du Viêt-nam. Lettre non publiée de Robert E.

Dans une lettre datée du 13 mai 1967 déjà mentionnée, Steinbeck montra qu'il avait voulu concrètement créer une ouverture avec la Chine. Il rapporta qu'il avait discuté avec plusieurs Chinois pour en apprendre sur leur pays, car les autorités de celui-ci lui en avaient refusé l'accès. Il apprit que Mao détestait l'URSS parce qu'il la voyait comme traître à la révolution et que les États-Unis étaient vus comme des impérialistes⁶¹. Comme nous l'avons vu précédemment, Steinbeck y compara les jeunes «gardes rouges» et les jeunes aux États-Unis, concernant leur critique des politiciens, leur paresse au travail et leur opposition à ceux qui les critiquaient. En Chine, le résultat fut une baisse de production dans les usines, une chute des récoltes, une armée fière d'être soutenue par ses «punks» et finalement des disputes entre eux. Mao dut y mettre un terme et les renvoyer dans les écoles ou au travail.

Steinbeck dénonça aussi les maux qui grugeaient la Chine, telles que la sécheresse, les épidémies, la faim et les inégalités sociales. Pour y remédier et amener le confort, la sécurité et les loisirs aux Chinois, Steinbeck rejeta l'usage de la force. Il proposa à nouveau de faire des échanges économiques pour aider à leur développement. Il précisa que des «bulldozers» représentaient de meilleures armes pour contrer le communisme que des bombes ou du napalm. D'après lui, refuser d'acheter et de vendre aux Chinois serait stupide et auto-destructif⁶².

Toutefois, Steinbeck voulait aussi que la Chine soit surveillée afin qu'elle ne puisse pas étendre ses frontières aux dépens de ses voisins, tel que le Viêt-nam. À Valenti, il écrivit qu'il croyait vraiment que la Chine voulait étendre son pouvoir dans le Nord du Viêt-nam et qu'il fallait créer un genre de gouvernement en exil de Nord-Vietnamiens dans le Sud, qu'il appela «counter Cong», pour savoir exactement quelle était la situation dans le Nord, pour savoir à l'avance le moment où la Chine enverrait ses hommes au Viêt-nam, comme elle l'avait fait au Tibet (et en Corée) et aussi pour montrer qu'il y avait de la dissension dans le Nord, contrairement à ce que clamait la propagande du Nord. Ce nouveau gouvernement pourrait également offrir un refuge aux déserteurs du Nord. Il proposa qu'un groupe de Vietnamiens du Nord bien respectés, opposants au régime de Hanoi, en fasse partie⁶³.

Kintner à John Steinbeck, datée du 7 septembre 1966 et discours de Lyndon B. Johnson à Lancaster, Ohio, le 5 septembre 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁶¹ Steinbeck ajouta qu'il était difficile aux Américains d'être impérialistes avec toutes les difficultés qu'apportaient les racistes de l'Alabama comme George Wallace. John Steinbeck, *Newsday*, 13 mai 1967, p. 2w et 19w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

⁶² Steinbeck, *op.cit.*, p. 2w et 19w.

⁶³ Mentionnons que le général Westmoreland soutint dans son ouvrage *A Soldier Reports*, qui racontait son expérience au Viêt-nam, qu'un très grand nombre de dissidents politiques du Nord allèrent dans le Sud suite aux accords de Genève en 1954. Plusieurs parmi eux occupèrent ensuite des postes importants dans le

Steinbeck croyait vraiment que ceci était possible car, selon lui, le Nord était divisé. Le groupe pourrait chercher à obtenir des renseignements en se basant sur l'actualité. Steinbeck recommanda qu'il fallait que ce moyen soit local et vietnamien; en surface, les Américains ne devaient donner aucun signe qu'ils y participaient. Il était d'ailleurs surpris que ce moyen n'ait pas encore été utilisé à ce moment-là⁶⁴. Dans une autre lettre à Valenti, datée du 16 juillet 1965, Steinbeck admit que les Chinois et les Russes étaient très différents. Selon lui, les Russes ressemblaient beaucoup plus aux Américains qu'aux Chinois. En fait, il croyait que les Chinois faisaient plus peur aux Russes qu'aux Américains, ne serait-ce qu'à cause des nombreux siècles d'invasion de la Russie par les Orientaux. Il conseilla que le gouvernement américain demande en privé aux Russes de surveiller la Chine afin qu'elle n'entre pas au Viêt-nam, tandis que les Américains feraient tout pour sortir du pays. Cette demande allait dans le sens de son désir de coexistence pacifique avec les Russes. D'après Steinbeck, les Russes et les Chinois étaient du côté opposé dans ce conflit qui était, dans le camp communiste seulement, une guerre de territoires et de pouvoir. Il ajouta que si les Américains n'étaient pas au Viêt-nam, les Russes y seraient. Steinbeck suggéra aussi d'impliquer Chiang Kai Chek dans la guerre afin qu'il soutienne le Viêt-nam du Sud⁶⁵. Dans une lettre datée du 22 juillet 1965 à Jack Valenti, Steinbeck dit qu'il faisait plus que suggérer, mais souhaitait que la Chine soit acceptée au sein de l'ONU, car ainsi la différence entre celle-ci et l'URSS (avec l'aide des Américains) serait évidente pour tous⁶⁶. Dans un article publié dans le journal *Newsday* le 18 décembre 1965, il démontra la pertinence de bloquer l'avancée du communisme au Viêt-nam, car il croyait, à tort, que la Chine soutenait en hommes le Viêt-nam du Nord comme elle l'avait fait lors de la guerre de Corée⁶⁷.

Aussi, Steinbeck s'est promené dans plusieurs régions vers la fin de son séjour en Asie en mai 1967, dont l'Indonésie, Hong Kong et le Japon. L'écrivain voulait voir de lui-même si le communisme s'étendait dans les pays en périphérie du Viêt-nam comme le prévoyait la théorie des dominos et il remarqua que c'était le cas. Dans un langage semblable à celui de cette théorie,

gouvernement et dans l'armée du Viêt-nam du Sud. William C. Westmoreland, *A Soldier Reports*, New York, Doubleday and Company, inc., 1976, p. 52-53.

⁶⁴ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 23 avril 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁶⁵ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 16 juillet 1965, Archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁶⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965, Archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

Steinbeck parla du communisme comme d'un parasite et d'un cancer prenant origine en Chine et dont les métastases apparaissaient au Viêt-nam, au Laos et dans le Nord de la Thaïlande. Steinbeck rejoignait ici les propos de Johnson pour soutenir la guerre du Viêt-nam. Il soutenait que les terroristes entraînés à Hanoi ou à Pékin tuaient toujours d'abord les chefs de villages et les professeurs, comme ils le faisaient au Viêt-nam. Selon Steinbeck, il était facile de voir les effets sanglants de cette stratégie des communistes. De plus, Steinbeck ne s'inquiétait pas de la victoire des Thaïlandais pour les vaincre, car ils avaient toujours réussi à empêcher que la «corrosion of domination or the gangrene of colonialism decayed their souls»⁶⁸. Il est clair que Steinbeck critiquait le colonialisme des Français, comme étant en partie responsable de l'avancée du communisme en ex-Indochine. Toutefois, comme il sera montré plus loin, sa position sur la théorie des dominos ne figurait pas parmi les raisons les plus fondamentales de Steinbeck pour promouvoir l'envoi de soldats au Viêt-nam.

3.2.4 John Steinbeck et Cuba

Dans l'ensemble, la prise du pouvoir par Castro à Cuba fut critiquée par les intellectuels du «New Deal», et excepté Galbraith et Schlesinger, Jr., la plupart appuyèrent l'action musclée de Kennedy⁶⁹. MacLeish, par exemple, s'opposa à cette révolution qui s'inspirait du modèle russe, plutôt que du modèle américain en raison du peu d'importance qu'attachaient les Américains à répandre leur «American dream» dans le Tiers-Monde, d'où la pertinence de corriger cette faute et d'entreprendre une «counteraction»⁷⁰. Les membres de l'ADA apprécièrent également la fermeté de Kennedy lors de la crise des missiles. Ils jugèrent que le président avait été «compelled to respond» à l'offense des Soviétiques⁷¹. Schlesinger, Jr. déclarait en effet dans *The Crisis of Confidence* en 1968 que Kennedy

⁶⁷ John Steinbeck, *Newsday*, 18 décembre 1965, p.n.d., tel que cité dans *John Steinbeck and Newsday, With Focus on «Letters to Alicia». An annotated and Documented Preference Guide*, Robert B. Harmon (éd.), San Jose (California), impression privée, 1999, p. 39-40.

⁶⁸ *Newsday*, 4 mars 1967, 2w et 16w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

⁶⁹ Dans ses mémoires, Galbraith soutint qu'il avait déclaré en privé à Kennedy, à l'automne 1962, qu'il désapprouvait l'usage de la violence à Cuba. Galbraith qualifiait de désastre l'incident de la Baie des Cochons qui fut rendu possible par les pressions d'une minorité de «super patriotes» trop bruyants. Galbraith, *op.cit.*, p. 387-388.

⁷⁰ MacLeish, *op.cit.*, p. 85-86.

⁷¹ Steven M. Gillon, *Politics and Vision: The ADA and American Liberalism, 1947-1985*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 145.

s'opposa à la prise du pouvoir de Castro par peur qu'il se rapproche des Russes (inquiétude qui s'était avérée réelle avec la crise des missiles d'octobre 1962), donc pour se sentir plus en sécurité⁷².

Comme les autres ex-«New Dealers», Steinbeck s'opposa à la prise du pouvoir par Castro en 1959. En effet, dans une entrevue donnée en 1962, il appuyait les actions du gouvernement américain à Cuba, mais donnait très peu de détails sur son opinion. À l'intervieweur qui lui demandait lors de la crise des missiles s'il avait des commentaires sur la situation à Cuba, il déclara «I've listened to a great many speeches. Everybody seems to be right». À la sous-question lui demandant de développer, il ajouta : «I think we're right»⁷³. Ceci s'explique de la même façon que son refus de s'afficher près des politiciens, c'est-à-dire qu'il voulait s'afficher comme un intellectuel intègre, sans attaches avec les politiciens. Rappelons aussi sa contribution pour le programme *Tractors for Freedom Committee*, qui permettait l'échange de tracteurs contre des prisonniers cubains impliqués dans l'invasion ratée de Cuba, ainsi que sa position anticastriste dans la plate-forme des démocrates en 1964⁷⁴. Tout cela montre à quel point Steinbeck était engagé à lutter contre les menaces aux libertés individuelles partout dans le monde, même s'il encourageait la voie du dialogue avec l'URSS.

3.3 LES ÉCRITS ET LES ACTIONS DE JOHN STEINBECK COMME SOUTIEN À LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LYNDON B. JOHNSON AU VIÊT-NAM

3.3.1 L'appui de John Steinbeck aux interventions américaines au Viêt-nam et son désir d'aller couvrir la situation au Viêt-nam

Steinbeck représentait un cas assez particulier en ce qui concernait son plaidoyer pour l'envoi de soldats américains au Viêt-nam. En effet, seuls quelques rares intellectuels libéraux étaient restés relativement silencieux et encore moins avaient appuyé la guerre du Viêt-nam. Par exemple, Erskine Caldwell fut très silencieux au sujet de la guerre du Viêt-nam⁷⁵. Langston Hughes, quant à lui, ne fit

⁷² Arthur M. Schlesinger, Jr., *The Crisis of Confidence: Ideas, Power and Violence in America*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, p. 166-167.

⁷³ Entrevue avec John Steinbeck pour *The Associate Press*, «Steinbeck Got First Word on TV: Asserts His First Reaction Was One of «Disbelief», 26 octobre 1962, tel que cité dans *Conversations with John Steinbeck*, Thomas Fensch (éd.), Jackson, The University of Mississippi, 1988, p. 78.

⁷⁴ *New York Times*, 7 juin 1961, p. 13 et la plate-forme des démocrates de 1964 non-publiée de John Steinbeck, ? 1964, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁷⁵ Certains indices laissent croire qu'il s'opposait à la guerre, mais qu'il refusait d'en parler. À la demande d'un journaliste qui lui demanda s'il pouvait se rendre au Viêt-nam pour écrire la version des Vietnamiens de leur situation durant le conflit, il répondit qu'il était trop vieux, qu'il laissait cette tâche à un

aucune déclaration publique, si ce n'est un discours qu'il fit en février 1966 au sujet du Viêt-nam du Nord devant des étudiants de l'UCLA; Hughes y aurait déclaré qu'il ne comprenait pas comment des gens pouvaient vouloir être les captifs des Américains, faisant ainsi un lien entre les Noirs américains et les Vietnamiens⁷⁶. À cette exception près, il rejoignait les autres modérés du NAACP, tels que son ami Roy Wilkins ou Whitney Young du *National Urban League*, ainsi que Bayard Rustin et A. Philip Randolph. Ces derniers contredisaient les leaders de mouvements noirs plus radicaux, tels que King ou les chefs du CORE ou du SNCC, qui avaient vivement critiqué l'implication du gouvernement américain au Viêt-nam entre 1965 et 1969. Les modérés croyaient que critiquer le Parti démocrate serait une façon de diminuer le combat pour les droits civiques, car ce parti fut le plus enclin à aider les Noirs, comme il l'avait montré avec le *Civil Rights Act* de 1964 et le *Voting Rights Act* de 1965. Rustin voulait même une poursuite du «New Deal» en créant une coalition progressive des Noirs, des syndicats, des libéraux et des groupes religieux. De plus, ces leaders, en particulier Wilkins, entretenaient une relation étroite avec le président afin de défendre des projets de loi favorisant les Noirs. Enfin, ces modérés étaient pour la plupart des anticommunistes qui croyaient à la théorie des dominos de l'administration américaine⁷⁷.

Hughes et ces modérés rejoignaient ainsi Ellison, et tous ensemble, comme nous l'avons montré dans le précédent chapitre, ils croyaient aux actions de Johnson et refusaient de le critiquer, car cela pouvait nuire aux avancées des Noirs pour l'atteinte d'une plus grande égalité. Rappelons également que, tout comme Caldwell et Steinbeck, Hughes avait accepté de faire des «voyages culturels» pour le gouvernement américain durant les années 1960, ce qui les avaient amené à se lier à ce dernier. Aussi, sur certains aspects, soit le rapprochement avec Johnson, le refus de critiquer la guerre et la croyance que le Parti démocrate était le meilleur allié pour les Noirs, Hughes et les autres intellectuels noirs modérés se rapprochaient de Steinbeck.

jeune. Caldwell trouvait par ailleurs que les Vietnamiens formaient un peuple pauvre qui s'entendrait bien avec les Mexicains car entre pauvres, on se comprenait. De plus, dans ses mémoires, il publia un discours qu'il fit lors du *Fifth International Meeting of Writers* à Sofia en Bulgarie, en 1984, dans lequel il souhaitait une substitution des ministères de la guerre de chaque nation en ministères de la paix. Entrevue avec Erskine Caldwell, Alan Lelchuk et Robin White, dans *Per/Se*, printemps 1967, p. 11-20, tel que citée dans *Conversations With Erskine Caldwell* (Edwin Arnold éd.), Jackson et London, University Press of Mississippi, 1988, p. 94-95 et Caldwell, *An Autobiography*, p. 331 et 332.

⁷⁶ Rampersad, *op.cit.*, p. 415-416.

⁷⁷ Simon Hall, *Peace and Freedom: The Civil Rights and Antiwar Movements in the 1960s*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2005, p. 80-104.

De son côté, l'historien Oscar Handlin fut un des rares intellectuels libéraux à appuyer l'envoi de troupes au Viêt-nam, mais il fit peu de commentaires publics à ce sujet. Mentionnons qu'il signa à la fin de décembre 1967, avec treize autres chercheurs «modérés», un rapport rendu public qui soutenait la politique de Johnson au Viêt-nam. Ce rapport stipulait que le retrait des troupes aurait des conséquences pires que de rester dans cette région. Selon ce rapport, une victoire des communistes au Viêt-nam créerait des guerres plus meurtrières encore, car elle inciterait d'autres groupes à se servir de la violence comme instrument de changement. En outre, les chercheurs proposaient une tentative limitée, mais expérimentale de «dé-escalade» de la guerre pour prouver que la progression n'était pas inévitable⁷⁸.

En voulant donner son soutien total à Johnson pour créer la «Grande société» et pour d'autres raisons, Steinbeck allait rejoindre ces intellectuels libéraux, et se distancierait du même coup de nombreux intellectuels du «New Deal» qui n'avaient pas une confiance aveugle en Johnson et critiquaient ce dernier quant à la guerre du Viêt-nam⁷⁹.

À partir du milieu des années 1960, Steinbeck s'intéressa de plus en plus activement à la guerre du Viêt-nam, allant même comme journaliste couvrir l'évolution du conflit dans cette région en 1966 et 1967. Un des premiers gestes qui le montre fut lorsqu'il appuya les actions du président au Viêt-nam du Sud dans la plate-forme des démocrates en 1964⁸⁰. Ensuite, il fut invité par Johnson à Camp David en août 1965 pour discuter s'il voulait aller couvrir la guerre du Viêt-nam et faire des rapports pour lui. Steinbeck était déchiré par son devoir d'intellectuel indépendant et pour son goût d'écrire avec authenticité sur la guerre, bref d'agir en tant qu'intellectuel. Son devoir de se montrer indépendant finit par l'emporter, car il refusa d'y aller pour Johnson⁸¹.

⁷⁸ Oscar Handlin (1915-) est un historien, enseignant à Harvard qui, comme Steinbeck, soutint les mouvements des droits civiques dans ses écrits, comme dans son essai *Fire-Bell in the Night: The Crisis of the Civil Rights*, Boston, Little Brown, 1964, 110 pages, aussi bien que dans certains ouvrages d'histoire populaire, tel que *The Americans: A New History of the People of the United States*, Boston et Toronto, Little Brown and Company, 1963, 434 pages. De plus, de la même façon que Steinbeck, et contrairement aux autres historiens de l'époque, Handlin écrivit à propos des gens ordinaires et son public-cible était bien souvent la masse, comme pour ce qui est de *The Uprooted* (1951), un ouvrage au sujet de la perspective des immigrants aux États-Unis à partir de 1820. Maldwyn A. Jones, «Oscar Handlin», dans *Pastmasters: Some Essays on American Historians*, New York, Harper and Row Publishers, 1969, p. 239-277.

⁷⁹ Nous verrons plus loin la position de ces intellectuels du «New Deal» sur la guerre du Viêt-nam.

⁸⁰ Plate-forme non publiée des démocrates de 1964 de John Steinbeck, Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸¹ Lettre publiée de John Steinbeck à Carlton Scheffield, le 5 août 1965 et note de l'éd., John Steinbeck, *Steinbeck: Life in Letters*, p. 827-30 et 838.

Dans des lettres à Valenti, Steinbeck s'opposa au geste de critique d'intellectuels libéraux comme Robert Lowell. Ce dernier avait refusé de participer au Festival des Arts qui s'était tenu à la Maison-Blanche la journée précédente, soit le 14 juin 1965, par opposition à la politique étrangère de Johnson, qu'il qualifiait de «dismay and distrust». Lowell écrivit d'ailleurs une lettre à Johnson qui fut publiée dans le *New York Times* et dans laquelle il expliquait ses raisons. Comme la plupart des autres intellectuels libéraux, il admit soutenir les décisions de Johnson quant aux droits civiques, mais se refusait à le soutenir dans sa politique étrangère. Il y déclara : «We are in danger of becoming an explosive and suddenly chauvinistic nation, and we may even drifting on our way to the last nuclear ruin». Saul Bellow et John Hersey acceptèrent pour leur part d'y aller, mais firent une critique acerbe des actions américaines, selon le *New York Times*. Hersey rapporta : «Like many others, I have been deeply troubled by the drift toward reliance of military solutions in our foreign policy». Il croyait qu'il aurait un plus grand impact sur le président en se trouvant en sa présence et en lui lisant un extrait de son ouvrage «Hiroshima». Bellow, quant à lui, déclara :

[...] I do not think it necessary to acquaint him with my position on Vietnam [...]. I consider the American intervention there to be indeed wicked and harmful but the Administration is more than these policies of which I disapprove. It distinguishes itself for instance in the civil rights struggle. Moreover, Mr. Johnson is not simply this country's principal policy maker. He is an institution. [...] I accept in order to show my respect for his intentions and to honor his high office⁸².

La décision de Lowell fut acclamée par vingt intellectuels libéraux, dont Mary McCarthy et Dwight Macdonald, qui cosignèrent un télégramme à Johnson dans lequel ils décrivirent les États-Unis comme de plus en plus belligérants et militaristes⁸³. Edmund Wilson refusa également cette invitation en signe de protestation contre la guerre⁸⁴. Arthur Miller, quant à lui, refusa de rencontrer le président lors de la signature en septembre d'un acte visant à donner des fonds pour les arts et ce pour les mêmes motifs⁸⁵.

Dans une lettre écrite à Valenti le 15 juin 1965, Steinbeck indiqua qu'il croyait que la critique des intellectuels, comme celle de Lowell, affaiblissait la nation et aidait l'ennemi, car elle montrait une division dans le pays. Ce jugement était donc une poursuite de sa lettre de 1964 à King dans laquelle il

⁸² *Ibid.*, 3 juin 1965, p. 1 et 2.

⁸³ *Ibid.*, 4 juin 1965, p. 2.

⁸⁴ Jeffrey Meyers, *Edmund Wilson: A Biography*, Boston, New York, Houghton Mifflin Company, 1995, p. 418-419.

⁸⁵ *New York Times*, 28 septembre 1965, p. 2.

affirmait que les émeutes de Harlem étaient comme des munitions offertes aux conservateurs dans leur lutte pour empêcher les réformes. Il admit qu'en temps de crise, les gens devraient exprimer leurs divergences en privé. Steinbeck soutint que le gouvernement devait le moins possible se lier à l'art pour éviter de donner des lois et des opinions (pensons à sa défense de la liberté culturelle en URSS) et aussi pour éviter que les artistes qui ont un «foot in the door, seem to instruct government», ce qui était le cas avec leur opposition à la guerre du Viêt-nam, d'après lui. Dans une autre lettre privée adressée à Valenti, Steinbeck allait dans le même sens. L'auteur jugeait que le geste de Lowell était déplacé, que ce n'était ni le moment, ni l'endroit pour la critique et qu'il était ainsi content que certains des invités ne soient pas président. Il admit qu'il avait toujours souhaité que le gouvernement ne se mêle pas des arts (comme en URSS); mais depuis quelque temps, c'était les artistes qui voulaient diriger les politiciens. Or, il précisa qu'il était très bien placé pour parler de l'importance de ne pas critiquer en public les politiciens, car il était sûrement celui qui avait le plus donné de conseils à des présidents et à des conseillers et il l'avait toujours fait en privé. Steinbeck avoua préférer garder en public et à l'étranger une attitude de «My country may she always be right, but right or wrong...my country». Par cette expression, Steinbeck admettait que les critiques devraient toujours se faire en privé durant une période de crise, car en public elles fournissaient des munitions à l'ennemi en montrant une division, ou pire, un déchirement de la nation. Ceci rappelle encore ses propos à King concernant les problèmes causés par les émeutes raciales à Harlem. Il dit aussi que c'était certain qu'il n'aimait pas la présence des troupes au Viêt-nam et que le président devait encore plus détester cela. Il ne prisait pas le fait que les critiques pensaient que le président agissait par plaisir. Il avoua avoir vu l'effet troublant sur le président de l'annonce des morts⁸⁶. Johnson lui répondit en le remerciant et en déclarant : «As usual, I find your judgment wise and your sentiments warm, and I am mighty glad that your voice and your pen are always working actively on behalf of your country»⁸⁷.

En mai 1966, Steinbeck écrivit à Johnson pour le remercier de l'avoir reçu avec son fils, qui partait pour le Viêt-nam, à la Maison-Blanche et montra son soutien à Johnson dans cette guerre. Il lui conseilla de ne pas s'occuper des opposants. Selon lui, tous les grands présidents qui allèrent en guerre avaient eu droit à des manifestants qui critiquaient leurs actions et rappela que seule la médiocrité

⁸⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 15 juin 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁸⁷ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, le 21 juin 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

échappait à la critique⁸⁸. Johnson récrivit à Steinbeck en juin 1966 pour le remercier de son appui constant et pour souligner qu'il avait apprécié rencontrer son fils. Johnson lui dit :

Your visits and your letters never fail to refresh me. I was delighted to meet your son, and share your pride in him. He is a Steinbeck through and through, perhaps the greatest of the many gifts you have given to this grateful nation. I shall pray for his safe and swift return. Your own wise words of encouragement are a great source of comfort to me⁸⁹.

Steinbeck, qui avait déjà refusé l'invitation de Johnson d'aller couvrir les événements au Viêt-nam pour lui, décida d'y aller à l'automne 1966 à titre de journaliste pour Harry Guggenheim, éditeur du *Newsday*, un journal de la banlieue de New York, pour lequel il écrivait depuis quelque temps. Il voulait ainsi montrer encore une fois au public son désir d'être un intellectuel indépendant et engagé⁹⁰.

Steinbeck fut un des rares intellectuels qui osèrent se rendre au Viêt-nam pour rapporter directement ce qui s'y passait. Les propos qu'il rapporta pour soutenir l'effort de guerre au Viêt-nam constituaient une exception à la définition de l'intellectuel émise par Kristol. Rappelons que Kristol croyait que l'intellectuel parlait avec autorité générale d'un sujet pour lequel il n'avait pas de compétence particulière⁹¹. Au contraire, comme il l'avait fait avant 1960 et lors de son voyage en Europe de l'Est en 1963, Steinbeck jugeait bien important de se déplacer pour avoir une idée claire de la situation. Cette fois-là, il fit savoir qu'il allait au Viêt-nam afin de décrire la situation telle qu'elle était, sans idée préconçue (ce qui n'était pas tout à fait vrai, car il avait déjà son opinion comme nous l'avons montré). À Valenti, il dit en juillet 1965 que les médias présentaient des images fausses qui nuisaient aux Américains, car elles servaient la propagande ennemie. Steinbeck croyait qu'il était faux de montrer les soldats américains comme «a bunch of disaffected, unhappy and inept kids» ou l'ennemi en termes de «boyscouts heroically facing the giant US and its superb equipment and defeating us with sticks and stones». Selon lui, les Vietcongs étaient bien armés, bien entraînés et torturaient, tuaient et commettaient d'autres horreurs sur les villageois. Il souhaitait que Johnson envoie un bon et jeune journaliste rapporter les actes héroïques des soldats pour mettre des visages américains sur la guerre, pour en faire une propriété américaine et sortir de la «faceless nonentity».

⁸⁸ Lettre publiée de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, 28 mai 1966, John Steinbeck, *Steinbeck: A Life in Letters*, p. 831-832.

⁸⁹ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, le 21 juin 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁹⁰ John Steinbeck, *Steinbeck: A Life in Letters*, p. 838 et 839.

Les soldats devaient être fiers d'eux d'après Steinbeck, car sans fierté un homme est sans valeur; or ces jours-là, les soldats avaient presque honte de se battre, en raison des critiques. Comme tout bon journaliste, il mentionna Walter Cronkite, qu'il dit être le seul à avoir mis le visage des Américains sur la guerre. Il recommanda de ne pas envoyer un «has been» comme Joe Alsop ou lui-même⁹².

Dans un article datant du 4 février 1967, il manifesta son désir d'être soi-disant «réaliste» et «objectif» lorsqu'il avoua vouloir faire comme les écrivains J. Updike, T. Capote et E. Albee avaient l'habitude de faire, c'est-à-dire de vérifier avant de conclure. Il déplora le fait que la plupart des journalistes présents fournissaient une image peu réaliste de la situation au Viêt-nam en raison de préconceptions. Il critiqua aussi leurs écrits qui étaient filtrés par les éditeurs (laissant ainsi sous-entendre que ses écrits à lui ne l'étaient pas)⁹³. Dans un article datant du 22 avril 1967, il ajouta qu'il y était allé parce qu'il jugeait les écrits sur la guerre insatisfaisants. Il reconnut la possibilité que les siens pouvaient aussi l'être, mais ils avaient au moins le mérite d'être authentiques. D'après lui, un regard rapide et nouveau sur des faits avait plus de chances d'extraire la vérité que la longue observation d'autres journalistes, puisque ceux-ci risquaient de banaliser ce qu'ils voyaient, de délaisser des détails importants et de choisir d'éditer certaines choses et non d'autres. Il admit qu'il fallait des observateurs récents et objectifs comme lui pour montrer aux gens et aux gouvernements la réalité. À la différence des propagandistes, Steinbeck reconnut qu'il devait voir avant de conclure, qu'il était donc un «honest writer»⁹⁴. Steinbeck voulait donc agir en intellectuel pour voir et dénoncer «objectivement» ce qu'il voyait.

Toutefois, il est beaucoup plus possible que Steinbeck y soit allé pour renforcer des idées déjà formées. En effet, comme nous le verrons plus loin, les idées qu'il avait avant de partir à propos des

⁹¹ Irving Kristol, «American Intellectuals and Foreign Policy», *Foreign Affairs*, juillet 1967, dans *Neoconservatism, The Autobiography of an Idea*, New York, Londres, Toronto, Sydney, Tokyo et Singapour, The Free Press, 1995, p. 75

⁹² Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Walter Cronkite (1916-) a été correspondant de guerre durant la Deuxième Guerre mondiale, puis a travaillé pour Edward R. Murrow à CBS, en 1950. Au début de la guerre du Viêt-nam, il fut un faucon, mais à la suite de son voyage au Viêt-nam après l'offensive du Têt le 31 janvier 1968, il s'opposa à la guerre et déclara sur les ondes que cette guerre meurtrière était sans issue et que Washington devait négocier avec Hanoi sans tarder. <http://www.museum.tv/archives/etv/C/htmlC/cronkitewal/cronkitewal.htm>. Joseph Alsop (1910-1989), quant à lui, fut d'abord journaliste pour le *New York Herald Tribune*, puis rédigea pour de nombreux autres journaux après 1945. Ce «cold war liberal» fut aussi un faucon durant la guerre du Viêt-nam. <http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/JFKalsop.htm>

⁹³ *Newsday*, 4 février 1967, p. 17w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

communistes et des opposants à la guerre, les deux groupes victimes de ses attaques, ont été renforcées lors de son voyage au Viêt-nam. Steinbeck continua également de louer le mérite des soldats américains au Viêt-nam. De plus, bien avant de partir pour le Viêt-nam, il donna de nombreux conseils militaires à Johnson concernant le conflit en Asie dans lequel les Américains étaient engagés. Ce comportement de la part de Steinbeck n'était pas nouveau, car rappelons qu'il avait été correspondant de guerre et propagandiste pour le gouvernement américain durant la Seconde Guerre mondiale.

D'abord, les communistes ont été sévèrement critiqués par Steinbeck avant et pendant son voyage, et sa vive opposition à leurs stratégies représentait une des principales raisons de son soutien à la guerre au Viêt-nam. Il est même possible de dégager un mélange de racisme de son anticommunisme. Ce comportement raciste se compare à son attitude envers les Arabes, comme nous l'avons déjà vu. Précisons néanmoins que son racisme était exacerbé en raison de la violence dont faisaient preuve les Vietcongs selon lui. Dans la lettre du 22 juillet 1965, envoyée à Valenti et dans laquelle Steinbeck dénonçait la violence commise par les Vietcongs, il les traita de «dogfaces»⁹⁵. Puis, dans un article écrit à Londres le 18 décembre 1965 pour le journal *Newsday*, il les traita de «Charley»⁹⁶. Bien que ce terme ait été employé par les Américains pour désigner les Vietcongs, il est permis de croire que Steinbeck ait voulu les comparer encore à des chiens puisque son caniche portait ce nom et que les Américains le savaient très bien depuis la parution de son ouvrage *Travels with Charley* quelques années plus tôt. En plus de les traiter ainsi, il les qualifia de «stupid bastards» et dénonça leur prétendue propagande communiste faite pour flatter les «Americongs» et les «Stalincongs», (autres appellations insultantes de Steinbeck pour qualifier les opposants à la guerre, aux États-Unis et en URSS) avec leur geste de libérer des otages américains. Selon Steinbeck, ceci était inutile car la majorité des Américains (à ce moment-là) était favorable à la guerre au Viêt-nam et que ces «Americongs» n'étaient pas représentatifs de la nation américaine. En suggérant aux Vietnamiens d'entraîner leurs «american friends», Steinbeck montrait à la fois son mépris pour les opposants à la guerre, qu'il jugeait comme les pantins de l'ennemi, et le peu de respect que les Vietcongs avaient envers la vie humaine, faisant même un parallèle avec des gestes racistes commis

⁹⁴ *Newsday*, 22 avril 1967, p. 2w et 37w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

⁹⁵ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965, archives de la Lyncoln B. Johnson Library, Austin, Texas.

⁹⁶ Le terme « Vietcong » lui-même est un type d'insulte car il signifiait « Vietnamiens communistes ». Ces derniers préféraient être qualifiés de marxistes-léninistes ou du Front national de libération. Ce terme sera néanmoins utilisé dans ce travail, sans désir d'être insultant, pour faciliter la compréhension.

aux États-Unis, tels que l'explosion d'une église (sûrement celle qui sauta à Birmingham, en Alabama, en septembre 1963, tuant ainsi des enfants) et du meurtre d'un leader des droits civiques (probablement Medgar Evers, leader du NAACP tué la même année). L'auteur précisa néanmoins que les Vietcongs dépassaient de loin les Américains en ce qui concernait la cruauté. Voici son commentaire à ce sujet :

But if the V.C. (Vietcongs) want to make use of their American friends, they had better take them over and train them. Infiltration is not hard. But I wish they would teach them Charley methods. Of course, we know how to bomb a church or shoot a civil right leader, but we lack finesse. When Charley takes over a village, the free elections are pretty bloody. They kill the head man and his family, and put their own boy in. Their methods of recruiting should be studied by our draft haters. They take every male who can walk. Fourteen year-old boys have been taken, and they hold the women and children as hostages to make them good soldiers. Then, to tie it up, they tax the village for most of its rice⁹⁷.

Steinbeck a aussi donné à Johnson de nombreux conseils afin de lutter contre les communistes au Viêt-nam, bien avant qu'il ne s'y rende. Dans une lettre à Jack Valenti datée du 22 juillet 1965, il suggéra que des photos et des descriptions du travail des Vietcongs, «no matter how horrible», soient distribuées. Il ne comprenait pas pourquoi de nombreux Américains admiraient les Vietcongs en dépit de leurs actes horribles, mais ne respectaient pas les MauMau, ces terroristes au Kenya qui, à l'époque, tuaient de nombreux villageois innocents⁹⁸. Steinbeck s'opposa farouchement à la domination quasi totale du corps et de l'esprit entrepris par les communistes au Viêt-nam. D'après lui, une action des Américains était donc nécessaire pour quiconque voulait y mettre fin.

Dans une lettre à Valenti datée du 8 octobre 1965, Steinbeck émit d'autres suggestions militaires pour combattre les Vietcongs, certaines sérieuses, d'autres très farfelues. Par exemple, il parla de l'épandage de défoliants dans les régions près des Vietcongs pour limiter leurs mouvements. Il suggéra aussi de teindre la nourriture des Vietcongs en bleu pour que l'ennemi soit affamé. Ceci serait possible grâce à l'épandage de bleu de méthylène dans les champs de riz. Il proposa aussi de jeter par avion, au-dessus des régions occupées par les Vietcongs, des dollars avec des valeurs différentes payables lorsque retournés, notamment par ceux qui prouvaient avoir été vietcongs. Enfin, il proposa de couper la ligne radio de Hanoi et de donner de faux ordres, des rumeurs et des

⁹⁷ *Newsday*, 18 décembre 1965, p.n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 39-40.

⁹⁸ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, 22 juillet 1965, datée du 30 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

contradictions par le biais des radios portatives des Vietcongs⁹⁹. Ensuite, il écrivit à Valenti le 7 janvier 1966 pour qu'il montre cette lettre au secrétaire à la Défense Robert McNamara. Steinbeck voulait lui soumettre une idée de grenade au napalm ainsi que la création d'une arme mi-carabine, mi-fusil de chasse de calibre 12, qui serait plus efficace pour les attaques rapprochées en forêt ou lorsque les soldats se défendent dans les villages. Il ajouta également l'idée de créer des bombardements alternés de cessez-le-feu, ce qui aurait permis aux Américains de demander aux Vietcongs s'ils voulaient discuter à chaque pause¹⁰⁰. Ceci montrait son désir de laisser une «porte de sortie à l'ennemi», rappelant ses propos à King concernant son refus de créer un boycott général, mais de miser plutôt sur le boycott sélectif¹⁰¹. John M. Steadman, attaché de presse de McNamara, récrivit à Valenti pour lui dire que la première idée du bombardement était plus ou moins utile, car les autorités vietcongs verraient l'impact politique souhaité. D'après lui, l'idée d'utiliser une arme mi-carabine, mi-fusil d'assaut dans le type de situation décrite par Steinbeck était intéressante et des études étaient d'ailleurs faites dans ce sens depuis 1962. Finalement, Steadman ajouta que l'idée de la grenade au napalm était aussi intéressante, mais que la grenade incendiaire (au phosphore blanc et à la thermite), qui était à ce moment utilisée, était une arme plus efficace¹⁰². Valenti récrivit à Steinbeck le 22 janvier 1966 pour lui dire que, comme toujours, ses suggestions étaient imaginatives. Il ajouta que Johnson appréciait ses idées et qu'il souhaitait que Steinbeck continue à lui en faire parvenir. Il inséra également dans sa lettre presque mot pour mot les commentaires de Steadman déjà mentionnés¹⁰³.

En février 1966, Steinbeck écrivit à Valenti d'Israël en ironisant qu'il croyait influencer tellement Johnson avec ses conseils qu'il lui demanda si le président pouvait bien diriger le pays sans lui. Il admit qu'il avait lu dans le *Paris Tribune* que Johnson se débrouillait bien, ce qui le rassurait mais n'était pas très flatteur pour lui. Steinbeck conseilla également à Valenti de choisir du phosphore blanc plutôt que du napalm, car il était plus destructeur sur la peau. Il proposait même de créer des boules contenant du phosphore destinées à être lancées par les soldats, comme s'il s'agissait de balles

⁹⁹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 8 octobre 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰⁰ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 7 janvier 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰¹ Voir le second chapitre.

¹⁰² Lettre non publiée de John M. Steadman à Jack Valenti, datée du 19 janvier 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁰³ Lettres non publiées de Jack Valenti à John Steinbeck, datée du 22 janvier 1966, archives de Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

de baseball. Enfin, Steinbeck rappela au président sa remarque, qu'il avait faite à King concernant l'importance de laisser à l'ennemi une occasion de se défilier afin d'éviter une confrontation directe :

I hope the President calls this to mind – always give the enemy an out, an exit, a chance to get away – otherwise he'll give you ten times the fight. I've spoken of this before. Ho Chin [Steinbeck parle du président du Viêt-nam du Nord Ho Chi Minh] can't have the whole of the north behind him. Are we offering an alternative to the dissidents?¹⁰⁴

Ceci montrait que, bien qu'il était pour une intervention militaire au Viêt-nam, Steinbeck souhaitait que Johnson entreprenne des pourparlers pour éviter des morts inutiles.

D'après Steinbeck, hormis la nécessité de lutter contre la cruauté des Vietcongs, une seconde raison pour cette action au Viêt-nam était qu'elle permettrait de contrer le déclin qu'il voyait dans les valeurs américaines. Comme il a été vu plus tôt dans notre mémoire, l'auteur croyait que les Américains avaient une forte tendance à l'immoralité se traduisant par l'égoïsme et la corruption, avec la révolte contre la structure sociale ou politique organisée par les partisans de la contre-culture et de la Nouvelle Gauche. Il voyait également cette immoralité dans les manifestations antiguerre. Steinbeck les trouvait plus choquantes à voir que les atrocités commises par les bombardements américains sur les civils vietnamiens, car elles nuisaient au moral des «vaillants» soldats au Viêt-nam. Dans un article publié le 24 décembre 1965 dans le *Newsday*, Steinbeck avouait qu'il avait toujours été anarchiste, qu'il n'avait jamais aimé le gouvernement, mais qu'il fallait l'accepter, car ainsi il se sentait «safer and more comfortable». Il se moquait de ceux qui déchiraient leur carte de conscrits en les encourageant sarcastiquement à également déchirer leur carte d'assurance sociale ou leur passeport. Ironiquement, Steinbeck voyait un avantage dans ces manifestations car en agissant ainsi, les jeunes devaient étudier pour savoir de quoi ils parlaient dans leurs manifestations, comblant du même coup quelque peu leurs lacunes intellectuelles¹⁰⁵. Steinbeck conseilla aussi à Valenti, dans la lettre déjà mentionnée datée du 22 juillet 1965, que les comités de recrutement enquêtent sur l'identité des opposants à la guerre puisqu'ils troublaient le moral des soldats. Selon lui, le mouvement d'opposition à la guerre était une menace fantôme qui devait néanmoins être prise au sérieux. L'écrivain croyait que la guerre devait être plutôt courte, car si elle durait trop longtemps, un mouvement qui était alors isolé pouvait prendre de l'ampleur et faire perdre la guerre, non face à l'ennemi, mais face au peuple américain. Steinbeck admit rejeter les propos de McNamara tenus la

¹⁰⁴ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 12 février 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

veille dans un point de presse à l'idée que la guerre allait durer encore huit ou dix ans, car de cette façon, un «get out party» se formerait et prendrait le pouvoir.

Dans cette même lettre, Steinbeck illustra très bien l'idée que la guerre au Viêt-nam était un moyen efficace de lutter contre cette dite immoralité aux États-Unis, du fait que la présentation des soldats permettait de montrer aux Américains ce qu'étaient de vrais héros (au même titre que les Noirs membres du mouvement des droits civiques). En effet, non seulement Steinbeck encouragea l'administration Johnson à présenter les soldats comme des héros, d'abord parce que les troupes en avaient besoin, mais il précisa ensuite que la nation en avait besoin de plusieurs quant à elle. Cette idée, jointe à l'idée de lutter contre les actes «horribles» des communistes, serait vraisemblablement la cause principale du soutien de Steinbeck à Johnson. Toute la nation, et pas seulement les jeunes qui étaient perdus et qui pourraient être conscrits et devenir des héros, profiterait de l'envoi de soldats au Viêt-nam. L'intérêt de Steinbeck pour la chevalerie, encore plus vif depuis la fin des années 1950, fut aussi un autre facteur qui le poussa à appuyer l'envoi de soldats au Viêt-nam. Cette façon de juger les soldats a été bien traitée dans ses articles au Viêt-nam. En lien avec la présentation des héros de guerre par les journalistes, Steinbeck suggéra par exemple de rendre public l'octroi de la Congressional Medal of Honour pour cette guerre, car selon lui, personne n'en parlait. Il recommanda également la rédaction et la distribution aux États-Unis et à l'étranger de livres et d'articles de propagande concernant les soldats. D'après lui, les vétérans devaient se faire interviewer et apparaître devant des comités au Congrès pour rendre un témoignage qui serait très médiatisé. Il suggéra également une amélioration des services de renseignements qu'il jugeait désuets. Steinbeck fit également la suggestion de créer des récompenses pour les déserteurs vietcongs qui donneraient des informations pertinentes aux soldats américains. Ces informations pourraient être publiées afin de créer des soupçons à l'interne dans les rangs vietcongs. Enfin, il suggéra que les militaires divisent le Viêt-nam en deux et qu'ils attaquent, car s'ils demeuraient trop sur la défensive, ils allaient perdre le moral et perdre la guerre¹⁰⁶. Comme nous le voyons, Steinbeck appréciait grandement donner des conseils à Johnson afin d'aider les troupes américaines.

Johnson et son administration étaient bien satisfaits de l'appui de Steinbeck à Johnson dans le conflit. En fait, la Maison-Blanche appréciait beaucoup la correspondance entre Steinbeck et Johnson et son administration, que ce soit au sujet du Viêt-nam ou pour tout autre sujet. Valenti, par exemple,

¹⁰⁵ *Newsday*, 24 décembre 1965, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 43-44.

¹⁰⁶ Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

appréciait d'être le relais entre Johnson et Steinbeck. Dans une lettre qu'il envoya à Steinbeck le 30 juillet 1965 et en réponse à celle du 22 juillet de Steinbeck déjà mentionnée, Valenti lui dit qu'il appréciait toujours lire ses lettres. Il écrivit : «you have that divine gift of being able to say what most of us are thinking and few of us can write». Valenti ajouta que Johnson, quant à lui, aimait toujours entendre les propos de l'écrivain. D'ailleurs, il avait lu une partie de sa dernière lettre datant du 22 juillet avec des sénateurs et des amis proches dans laquelle Steinbeck y allait d'un commentaire qui montrait sa critique du manque d'expérience et de direction des jeunes, tout en montrant son «utilité» en tant que leader expérimenté¹⁰⁷.

Au mois d'août 1966, Robert E. Kintner, le nouveau conseiller spécial de Johnson, avait même demandé à Steinbeck de rédiger pour Johnson un discours de 1500 mots pour relever le moral du pays concernant le Viêt-nam. Steinbeck avait d'abord accepté, puis commencé à écrire, mais il abandonna rapidement. L'écrivain récrivit à Kintner le 29 septembre 1966 pour lui dire qu'il avait bien commencé la rédaction du texte, mais que cette fois, il ne pouvait pas le faire car le texte refléterait sa pensée et non celle de Johnson. En fait, Steinbeck ne souhaitait pas que son discours nuise à Johnson, car il était pour lui un homme trop important dans la conduite de la nation. Il préférait laisser à un autre la tâche d'écrire ce discours. En effet, l'écrivain admit que s'il écrivait le discours, il le ferait de façon passionnée au sujet des soldats et que le président serait accusé d'être faux («phoney»). Il précisa aussi à Kintner, avec une touche d'ironie destinée aux critiques qui le voyaient comme un faucon, comme McCarthy, qu'il était de toute façon une colombe, mais une colombe avec des éperons («dove with spurs»). Steinbeck voulait ainsi dire qu'il se voyait comme un pacifiste qui savait être dur et avoir du leadership par moments, lorsque nécessaire. Évidemment, la crise morale aux États-Unis et les violences dont faisaient preuve les communistes au Viêt-nam l'avaient encouragé à sortir ses éperons et à privilégier la force¹⁰⁸.

Malgré que Steinbeck ait refusé finalement d'écrire le discours à Johnson, il admit dans la lettre vouloir donner des suggestions, en plus de fournir les lettres de son fils que ce dernier lui avait envoyées, en vue de déterminer une approche et une direction au discours. Précisons que, comme plusieurs fois avant cela, ses commentaires sont ici très masculinistes. En effet, Steinbeck y faisait

¹⁰⁷ Dans sa lettre, Steinbeck se compara à un colonel qui avait perdu ses pouvoirs, mais pouvait diriger les soldats à la guerre, tandis qu'à 20 ans, le soldat était trop inexpérimenté pour le faire, malgré sa vitalité. Avec peu d'humilité, Steinbeck faisait référence à son expérience acquise dans le journalisme de guerre et dans ses conseils aux politiciens qui feraient de lui un bon conseiller militaire à Johnson pour la guerre du Viêt-nam. Lettre non publiée de Jack Valenti à John Steinbeck, 30 juillet 1965 et lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

l'éloge de la bravoure des soldats, traitait de la nuisance des opposants à la guerre, ces *beatniks* qu'il qualifiait de «vietniks», égratignant du même coup les femmes. En fait, selon lui, les «vietniks» ne seraient pas de vrais hommes à cause de leurs cheveux longs, leurs habitudes bohèmes, etc. L'auteur précise que seuls les vrais hommes (et pas les femmes), durs et braves, comme les soldats, avaient été bénéfiques à la nation. Steinbeck dit que le leadership était important et que Johnson devait être furieux, car bien qu'il ne doive répondre aux insultes, en tant que chef des troupes, il se devait de répondre à celles faites aux soldats, telles que celles les décrivant comme des brutes assoiffées de sang, des idiots ou des pions dans un jeu politique. Cette réaction de Johnson était d'autant plus importante que ses critiques venaient, selon Steinbeck, de

people whose greatest danger is a torn finger nail on a guitar string and whose vision of hell is a bath and a haircut. And isn't it odd that soldiers who have been in combat are nearly always in favor of our eastern policy while those against it demand police protection when they burn a draft card and whose occupational hazard is piles. What good are the soldiers to the nation? Put it this way – in which hands would you put the safety of the nation, a platoon of first cav or a hundred thousand vietniks. He should dwell a little in pride in our soldiers, and their pride. They are men and the greatest treasure any nation can have is men. On the other hand, it is little difficult to determine the sex of the vietnik¹⁰⁹.

Kintner écrivit le 31 août 1966 à Johnson pour lui dire que Steinbeck avait refusé de rédiger le discours et qu'il avait envoyé sa lettre et celles de son fils au conseiller de l'administration Johnson à la Maison-Blanche, Harry McPherson, pour écrire un discours et qu'il allait les lui montrer. Il précisa que les lettres, ou des parties de celles-ci, pourraient lui faire un très bon discours dans un de ses prochains voyages¹¹⁰. En septembre 1966, Kintner écrivit à Steinbeck pour le féliciter de sa lettre ainsi que de celles de son fils, John IV, qui était allé au Viêt-nam comme journaliste. Il trouvait que les lettres étaient «unbelievably interesting, gutsy, and the real mark of a man». Il admit que Johnson avait vu toutes les lettres et qu'il voulait en inclure des parties dans ses discours. Il avait déjà utilisé certaines citations de Steinbeck dans son dernier discours de Dayton, ainsi que dans celui de Lancaster, en Ohio. Dans ce dernier discours, Johnson cita les propos de John IV, lorsqu'il dit que les soldats ne voulaient pas tuer ou être tués. L'armée américaine n'était là que pour mettre fin aux meurtres et pour créer un avenir de paix au Viêt-nam. Cette idée n'était toutefois pas nouvelle et le père a sans doute

¹⁰⁸ Dans le contexte de la guerre du Viêt-nam, la colombe était reconnue comme un opposant à la guerre, tandis que le faucon était vu partisan de l'intervention au Viêt-nam.

¹⁰⁹ Lettre non publiée de John Steinbeck à Robert E. Kintner, 29 août 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹¹⁰ Lettre non publiée de Robert E. Kintner à Lyndon B. Johnson, datée du 31 août 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas

influencé le fils et Johnson à écrire cela. L'influence de Steinbeck père dans le discours de Lancaster était évidente lorsque Johnson déclara ces propos au sujet de l'optimisme du futur des États-Unis et des «leçons du passé», malgré le matérialisme et l'immoralité qui y sévissaient et du rôle quasi «rédempteur» des Américains au Viêt-nam :

If we here in America, living in luxury, in all of our prosperity and with all of the many things that we have to be thankful for, if we grow tired, if we despair, then much will be lost. But if we heed the lessons of the past- if we increase the role in international life of compassion and cooperation, foresight and reason, self discipline and common sense, of friendship and of firmness – then our hope can be practical and our triumphs lasting. And those men who fight for us tonight will not have died in vain. This is my faith : that we, the American people, have the courage, have the fortitude, have the patience and the persistence to see Vietnam through to the end; that we shall look forward and not backwards. But when victory does come we will review this period of our life as one of history's greatest turning point in the world in which we live¹¹¹.

Dans un autre ordre d'idées, il est vrai que Steinbeck a repris l'idée de Johnson au sujet de la théorie des dominos dans sa lettre du 22 juillet 1965 à Valenti lorsqu'il parla de l'importance pour les Américains de mettre une pression militaire plus forte sur les pays du Pacifique, tel que le Viêt-nam, car les pays autour telles que l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Inde, les Philippines et la Malaisie pouvaient tomber aux mains des communistes¹¹². Toutefois, cet argument n'était pas celui que défendait le plus Steinbeck, comme nous l'avons vu plus haut. Il est donc évident que Steinbeck n'avait pas les mêmes arguments que Johnson, ou tous les autres futurs néo-conservateurs, pour appuyer l'envoi de troupes américaines au Viêt-nam, ce qui le rendait très original. Le manque de moralité aux États-Unis que percevait Steinbeck et plusieurs autres intellectuels libéraux, sujet que nous avons bien montré plus tôt, ajouté aux récits des atrocités commises par des Vietcongs qui n'ont aucun respect pour la vie humaine, sont les principales raisons de l'appui de Steinbeck au président dans cette guerre. L'écrivain a donc agi en continuité avec ses actions passées. Pour lui, il était tout aussi important d'empêcher le meurtre de Noirs prônant leur liberté que d'enrayer les massacres commis par les communistes. Les Américains n'ont fait que profiter des braves actions des soldats en ayant un exemple de noblesse. La guerre du Viêt-nam devenait donc autant une solution efficace pour

¹¹¹ Dans ces quatre lettres à son père, John Steinbeck IV traita, entre autres, des horreurs des combats auxquels il participa, de la douleur de voir des enfants orphelins et du besoin de son père de venir raconter les réalités de la guerre pour mettre fin à la propagande communiste de Hanoi. Il dit aussi que les intellectuels dans le Sud étaient presque tous des Vietnamiens du Nord qui avaient fui pour le Sud. Comme son père, il croyait que Mao commandait le Viêt-nam du Nord. Lettre non publiée de Robert E. Kintner à John Steinbeck, datée du 7 septembre 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Il n'a pas été possible d'avoir une copie du discours de Lyndon B. Johnson à Lancaster, Ohio, le 5 septembre 1966.

¹¹² Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti, datée du 22 juillet 1965, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

les Vietnamiens que pour les Américains pour se sortir d'une impasse. Cette prise de position de Steinbeck venait donc «boucler la boucle» de son libéralisme au cours des années 1960.

3.3.2 John Steinbeck au Viêt-nam : une justification de la présence américaine

Steinbeck arriva au Viêt-nam du Sud en tant que journaliste pour le *Newsday*, en décembre 1966, et resta en Asie du Sud-Est jusqu'au printemps 1967. Il termina son voyage en visitant des pays frontaliers comme la Thaïlande et le Laos, puis se rendit à Hong Kong, en Indonésie et enfin au Japon. Sa dernière lettre fut écrite de Tokyo le 20 mai 1967. Bien qu'il décrivit des missions et des situations de soldats dans le pays, les écrits qu'il produisait pour le *Newsday* témoignèrent de plusieurs de ses réflexions sur le bien-fondé de cette guerre, comportement qu'il avait déjà eu lors de la Seconde Guerre mondiale comme correspondant de guerre pour le *New York Herald Tribune*. Le désir de Steinbeck de voir le plus possible la situation au Viêt-nam l'amena à se promener partout avec les soldats et même à porter l'uniforme et des armes, ce qui choqua beaucoup de personnes parce qu'il «semblait» se prendre pour un soldat. Dans un article datant du 4 février 1967, par exemple, nous le voyions avec une carabine¹¹³. Un autre article, parut dans le *Time* le 30 décembre 1966, le montra photographié avec un lance-grenade¹¹⁴.

Ce rapprochement de Steinbeck avec les soldats l'amena même à donner des conseils aux responsables américains et sud-vietnamiens. Dans un article publié le 4 février 1967, il avoua qu'il recommandait au lieutenant-colonel Hyatt, chef d'unité qu'il accompagnait, de se servir d'aimants pour détecter les armes cachées dans l'eau. Il allait essayer de trouver un aimant à Saïgon ou d'en faire venir un des États-Unis pour un test¹¹⁵. Dix jours plus tard, il écrivit dans le *Newsday* une lettre ouverte au Marshal Ky, dirigeant du Viêt-nam du Sud à ce moment-là, lui recommandant d'utiliser les «Saigon Cowboys», de jeunes truands de cette ville, comme espions. De cette façon, Ky réduirait le taux de criminalité de la ville et augmenterait l'efficacité des alliés contre les Vietcongs¹¹⁶. Les écrits privés de Steinbeck montrèrent encore plus son soutien au Viêt-nam du Sud. Par exemple, il écrivit à

¹¹³ *Newsday*, 4 février 1967, p. 17w, archives Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹¹⁴ *Time*, vol. 88, décembre 1966, p. 41.

¹¹⁵ Steinbeck écrivit plus tard qu'il n'en trouva aucune au Viêt-nam et qu'une compagnie de Philadelphie, Edmunds Scientific Co., l'avait rejoint pour lui en envoyer. *Newsday*, 4 février 1967, p. 16w et *Newsday*, 18 mars 1967, p. 18w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

Guggenheim le 4 janvier 1967 pour lui dire que, pour connaître l'emplacement des armes cachées par les Vietcongs, la torture ou l'injection de sérum de vérité aux prisonniers s'avérait nécessaire, puisque la vie des Américains en dépendait¹¹⁷.

Toutefois, malgré ce que plusieurs critiques voyaient de lui lorsqu'ils lisaient ses remarques et voyaient ses photos, Steinbeck révéla qu'il n'aimait pas la guerre, mais que celle-ci était nécessaire, (ce qui rappelle son idée d'être un «dove with spurs»). Il écrivit dans un article du 3 février 1967 que si les Américains se retiraient trop vite, ils n'auraient gagné que des batailles et non la guerre. Ils devaient donc rester, sans quoi ils se rendaient coupables de laisser le Viêt-nam à un sort horrible¹¹⁸. C'est ainsi qu'ironiquement ou non, les écrits de Steinbeck au Viêt-nam allaient exactement dans le sens de ses opinions sur le sujet avant qu'il parte. En effet, comme avant de partir, Steinbeck y décrivit l'injustice et la tyrannie dans lesquels vivaient les Vietnamiens. Selon lui, il était clair que s'ils se rebellaient contre les communistes, ils mouraient. En critiquant l'exploitation des gens ordinaires, Steinbeck agissait néanmoins comme un intellectuel libéral de gauche, un «New Dealer».

D'abord, dans un article datant du 7 janvier 1967, Steinbeck s'opposa à l'idée que la guerre entre les Sud-vietnamiens et les Vietcongs soit une guerre civile. D'après lui, la guerre dans le Sud s'expliquait par les tentatives de communistes de dominer le corps, l'esprit et les terres des Vietnamiens. En effet, selon l'écrivain, «Charley is a pure son of a bitch. His purpose is domination of the land and the minds of poor people and he will stop at no horror, no lie, no trick to achieve it». Il compara les Vietcongs à la mafia parce qu'ils exigeaient une importante taxe aux Sud-vietnamiens et qu'ils massacraient sans pitié tout opposant. Ceci rappelle, d'une certaine façon, ses propos sur l'importance des esprits libres dont il parlait dans *East Of Eden* et dans son scénario de *Viva Zapata*. Rappelons que dans ce dernier ouvrage l'auteur dénonçait l'injustice d'une dictature mexicaine soutenue par de riches propriétaires terriens. Il ajouta que les réfugiés étaient la preuve qu'il avait raison, car ce n'était pas vers les Vietcongs ou au Nord qu'ils allaient, mais vers les Américains et les Sud-vietnamiens.¹¹⁹ Dans un article publié le 11 février, il précisa que le taux de cette taxe était souvent de soixante pour cent et que les premiers Vietnamiens à se faire exécuter lorsque les Vietcongs

¹¹⁶ Une note de l'éditeur montre que Steinbeck sut avant de publier la lettre que Ky avait déjà fait cela. Steinbeck précise que si une idée est bonne et pratique, elle survient à plusieurs personnes au même moment. *Newsday*, 14 février 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 126-128.

¹¹⁷ Lettre de John Steinbeck à Harry Guggenheim, 4 janvier 1967, archives de la Stanford University.

¹¹⁸ *Newsday*, 3 février 1967, p. 66, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

entraient dans un village étaient les chefs de village et les professeurs, signe que pour eux la démocratie et l'éducation étaient des notions étrangères. Les opposants étaient non seulement tués, mais les Vietcongs obligeaient les autres villageois à frapper sur leurs corps en public comme signe de soumission¹²⁰. Outre le terme de «Charley» qu'il utilisa à plusieurs occasions pour décrire les Vietcongs, ces gestes horribles amenèrent Steinbeck à les traiter de «leprechaun», c'est-à-dire gnomes, des êtres mythiques petits et affreux¹²¹.

Steinbeck s'en prit tout au long de ses écrits aux opposants à la guerre, en particulier les jeunes, car il les voyait comme des appuis aux Vietcongs et jugeait qu'ils ne savaient pas de quoi ils parlaient, (contrairement à lui-même qui s'était déplacé pour rapporter ce qu'il voyait). Ces propos insultants pour les opposants à la guerre qui faisaient référence à leur apparence physique, leur attitude bohème et leur manque de jugement face à la menace des vietcongs rappelaient ceux qu'il avait tenus avant de partir. Dans un article paru le 7 janvier 1967, il précisa que puisque les Vietcongs mettaient des paysans devant eux pour marcher dans les sentiers suspects et que les opposants à la guerre soutenaient les communistes, il suggéra que les «Peace Marchers» remplacent ces paysans¹²². Dans un autre article publié le même jour, il traita les opposants à la guerre de «vietniks»¹²³. Tout en vantant les soldats américains valeureux¹²⁴, il précisa qu'il avait une opinion tout à fait contraire au sujet des manifestants aux États-Unis et de ceux que ces derniers supportaient, c'est-à-dire les Vietcongs :

I suppose it is the opposite of the shiver of shame I sometimes feel at home when I see the Vietniks, dirty clothes, dirty minds, sour smelling wastelings and their ill-favored and barren pad mates. Their shuffling, drag –ass protests that they are conscience-bound not to kill people are a little silly. They're not in danger of that. Hell they couldn't hit anybody. I think their main concern is that a one-armed half-blind 12 -year-old V.C could knock them off with a bunch of ripe bananas¹²⁵.

¹¹⁹ Steinbeck utilisa à plusieurs reprises le terme «Charley» pour décrire les Vietcongs. *Newsday*, 7 janvier 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 91-92.

¹²⁰ *Newsday*, 11 février 1967, p. 15 w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹²¹ *Newsday*, 7 janvier 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 94-95.

¹²² *Ibid.*, p. 91-92.

¹²³ Comme nous pouvons le voir, Steinbeck aimait bien les jeux de mots pour insulter les gens. En utilisant le suffixe «niks», provenant des *beatniks*, groupes de jeunes que Steinbeck n'appréciait guère, il montrait ainsi son mépris des manifestants antiguerre.

¹²⁴ Nous reviendrons plus loin sur le cas de la grande ferveur de Steinbeck pour les soldats lorsqu'il était au Viêt-nam...

¹²⁵ *Newsday*, 7 janvier 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 94-95.

Dans un article datant du 21 janvier 1967, dans lequel il dénonçait également le bombardement des hôpitaux et des marchés et la torture que faisaient les Vietcongs sur leur peuple, il suggéra ironiquement que les manifestants aillent soigner les blessés au Viêt-nam, et qu'ainsi ils sauraient de quoi il parlait. Dans ce cas, ils verraient bien que Steinbeck avait raison lorsqu'il dénonçait leur cruauté¹²⁶. Dans un autre article publié le 11 février 1967, Steinbeck traita les opposants à la guerre de «Peaceniks» et de «Berserkleyites»¹²⁷ qui, en plus de critiquer l'action des Américains au Viêt-nam, encourageaient celles des Vietcongs. Il regretta que les politiciens suivent probablement cette incertitude lors des prochaines élections pour recueillir plus de votes. Steinbeck ajouta avec sarcasme : «Is it any wonder that a smart and amazingly dedicated army falls back on satire?»¹²⁸.

Steinbeck critiqua également les opposants à la guerre parce qu'il croyait qu'ils arrivaient à une conclusion avant d'avoir vu par eux-mêmes. Dans un article datant du 18 février 1967, Steinbeck compara les jeunes universitaires et les intellectuels qui s'opposaient à la guerre aux États-Unis et aux Viêt-nam. Dans ces deux pays, Steinbeck croyait qu'ils critiquaient le gouvernement, mais ne prenaient même pas la responsabilité de réfléchir à des réformes. Au Viêt-nam par exemple, ces manifestants prônaient une réforme agraire, mais n'avaient même pas rencontré les fermiers qui représentaient quatre-vingt-dix pour cent des gens¹²⁹.

La critique que faisait Steinbeck de ceux qui arrivaient à une conclusion avant d'avoir vu l'amena à dire dans un article publié le 22 avril que le Viêt-nam était un «vortex of emotional conviction without representation». Il recommanda aux «honest writers» d'aller voir par eux-mêmes, comme il l'avait fait. Steinbeck suggéra que ceux-ci écrivent pour le *Newsday* par exemple. Il précisa qu'ainsi ils ne seraient censurés ni par le journal, ni par les forces dans le Sud. Il donna comme exemple des auteurs qu'il avait déjà reconnus pour leur objectivité et qui étaient contre la guerre, comme A. Miller, T. Capote, S. Bellow, E. Albee et J. Updike¹³⁰. Steinbeck a même voulu aller dans

¹²⁶ *Newsday*, 21 janvier 1967, p. n.d., dans *Ibid.*, p. 106.

¹²⁷ Le terme «Berserkleyites» est une façon pour Steinbeck de traiter de déchaînés («berserkers» en anglais) les étudiants de l'université Berkeley qui manifestaient aussi contre la guerre.

¹²⁸ *Newsday*, 11 février 1967, p. 16w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹²⁹ *Newsday*, 18 février 1967, p. 16w et 28w, archives Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹³⁰ Steinbeck s'inquiétait depuis longtemps que ces écrivains soient contre la guerre. Dans une lettre à Lewis Galantière en mai 1966, Steinbeck se demanda s'il y avait un moyen de garder «Artie» et Saul hors de la politique étrangère. Il ne le croyait pas, car il ajouta ceci : «give any human a red flag and he will direct traffic

le Nord du Viêt-nam, mais ce gouvernement communiste lui a refusé l'accès. Il critiqua le fait que certains gouvernements (ceux qui sont communistes surtout) n'acceptaient de faire entrer dans leur pays que les artistes et les intellectuels qui avaient publiquement admis qu'ils allaient dans le sens des idées de ce gouvernement. Ce manque d'objectivité permettait ainsi la création de produits culturels inférieurs de la part de ces artistes et intellectuels biaisés. Sans mentionner de pays, il donna comme exemple l'histoire nationale de ces pays qui devait être réécrite à chaque changement de chefs. Il s'en prit d'ailleurs à ceux qui n'allaient que dans le Nord du Viêt-nam (Harrison Salisbury et Susan Sontag par exemple) et qui ne voyaient qu'une partie de la réalité. Il reconnut que ses opinions auraient pu changer sur ce pays s'il y était allé, mais cela lui avait été refusé. D'après Steinbeck, si les journalistes se promenaient dans les rizières, avec les soldats dans des endroits dangereux ou rencontraient des enfants apeurés et des personnes âgées souffrantes, ils comprendraient que les Américains avaient raison d'être là. Steinbeck montra qu'il voulait encore qu'on l'identifie comme un appui aux opprimés lorsqu'il soutint que c'était grâce à eux que la vérité émergeait : «it seems to me that the smallest little person always has the biggest eyes». À la fin de l'article, Steinbeck se moqua encore de la lâcheté et du manque de force des jeunes opposants à la guerre en précisant que leur vie était tout aussi dangereuse aux États-Unis, car ils pouvaient mourir frappés par une pancarte de protestation ou étranglés par une corde de guitare¹³¹. Précisons que la force et la qualité de ses critiques des jeunes (déjà bien présentes avant la guerre), révélait le faux de sa prétendue objectivité.

Sa critique des opposants à la guerre s'adressait aussi aux Soviétiques qui le critiquaient pour être un soi-disant agent impérialiste. En effet, dans un poème publié dans le journal russe *Literaturnaya Gazeta* en juillet 1966 et publié ensuite en anglais dans le *New York Times* et dans le *Newsday*, l'ami de Steinbeck et poète Evgeni Yevtushenko, connu pour son antistalinisme, demanda à l'écrivain de dénoncer la guerre comme l'avaient fait d'autres intellectuels américains, notamment Robert Lowell, dont nous avons déjà parlé. Le Russe ne comprenait pas que l'écrivain de *The Grapes of Wrath* ne s'opposait pas aux bombardements de civils par les Américains. Steinbeck lui répondit dans le *New York Times* et dans *Newsday* du revers de la main. De la même façon qu'il avait autrefois réfuté l'allégation selon laquelle les Américains tuaient des innocents durant la guerre de Corée dans le journal *Il Tempo*, Steinbeck démentit les accusations au sujet du Viêt-nam. Il préférait donner des exemples de cas où les communistes russes et chinois avaient agi ainsi. D'après lui : «Surely you don't believe that our pilots fly to bomb children, that we send bombs and heavy equipment against

even if he can't pronounce it». Lettre de John Steinbeck à Lewis Galantière, 28 mai 1966, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹³¹ *Ibid.*

innocent civilians? This is not East Berlin in 1953, Budapest in 1956, nor Tibet in 1959». Steinbeck reconnut qu'il était contre toute guerre, mais soutint que les Américains ne se mêleraient pas d'un conflit vietnamien si Hanoi n'était pas armée par l'URSS et conseillée par la Chine. Il lui dit qu'il pourrait demander à son gouvernement de retirer ses hommes et ses équipements si le poète agissait de même avec Moscou et Hanoi¹³². Johnson, qui avait lu la lettre de réponse de Steinbeck, lui écrivit une lettre le lendemain le félicitant :

I read your letter in the *New York Times*. Your words say what I have been trying to say, and you say it eloquently and warmly – why our cause is right and why we must fight, and how peace can come to that little country if the aggressor will simply go home. As usual, John, you go to the heart of the matter and that is what truly counts¹³³.

Steinbeck écrivit le 12 novembre 1966 au conseiller spécial de Johnson, Bill Moyers, que Johnson pourrait inviter Yevtushenko dans le but de détendre les tensions avec les Soviétiques. Faisant référence aux gestes de Robert Lowell en refusant l'invitation à la Maison-Blanche, Steinbeck ajouta que Johnson pourrait du même coup «pull the rug under some American poets who have confused politics with bad manners»¹³⁴. Moyers récrivit quelques jours plus tard à Steinbeck en précisant que Johnson serait trop occupé pour rencontrer le poète. Il en profita également pour préciser que le président était fier de savoir que Steinbeck allait se rendre au Viêt-nam pour couvrir les événements¹³⁵.

Le journal russe *Literaturnaya Gazeta* publia un résumé de la lettre de Steinbeck du *New York Times*, mais ajouta que ses écrits étaient une propagande américaine. Le journal mit soin aussi de montrer une mère vietnamienne portant son enfant ensanglanté, victime des bombardements américains¹³⁶. Quelques mois plus tard, dans un article paru le 10 décembre 1966, Steinbeck invita Yevtushenko à venir voir la situation au Viêt-nam du Nord et du Sud¹³⁷. Le poète russe avait accepté

¹³² *Newsday*, 11 juillet 1966, p. 3 et 62.

¹³³ Lettre de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, 12 juillet 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³⁴ Lettre de John Steinbeck à Bill Moyers, 12 novembre 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³⁵ Lettre de Bill Moyers à John Steinbeck, 16 novembre 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹³⁶ Benson, *op.cit.*, p. 993-994.

¹³⁷ *Newsday*, 10 décembre 1966, p. 2w et 26w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

d'y aller, mais dut annuler peu avant de partir, probablement parce que les autorités soviétiques lui avaient refusé son voyage¹³⁸.

Peu après sa réponse dans le *New York Times* à Yevtuchenko, Steinbeck eut une autre idée pour faire taire la critique internationale envers les Américains au Viêt-nam. Il écrivit à Valenti, lui disant de créer à Genève et d'annoncer à l'échelle mondiale une commission composée d'Américains et d'Australiens reconnus et de membres de différents pays alliés et qui serait prête en tout temps à discuter de la négociation de la guerre lorsque Hanoi le voudrait. Ce serait ainsi un bon coup de publicité selon lui¹³⁹.

Dans un autre article datant du 5 janvier 1967, Steinbeck s'opposa à un article de la *Komsomolskaya Pravda* qui l'accusait de complicité de meurtre parce qu'il se promenait en hélicoptère pendant une mission. Steinbeck souligna que les Russes venaient de créer un nouveau crime : coupable par observation. Il invita à nouveau les écrivains russes à venir voir sur place les horreurs des Vietcongs et à l'aider si possible à pouvoir se rendre à Hanoi. De façon sarcastique, il précisa qu'ils pourraient même marcher dans les trappes vietnamiennes¹⁴⁰. Dans un article datant du 23 février 1967, Steinbeck soutint néanmoins qu'il tenait à ce que la relation plutôt harmonieuse entre les États-Unis et l'URSS se poursuive. Il les mit en garde contre des actes terroristes de la Chine ou du Viêt-nam du Nord qui pourraient bien briser cette relation. Steinbeck les avisa que la Chine avait fait sauter un train cambodgien pour miner la relation de ce pays avec la Thaïlande et que le Viêt-nam du Nord avait tout aussi bien pu dynamiter des endroits publics de Hanoi et inviter des journalistes américains à prendre des photos (Harrison Salisbury du *New York Times* par exemple) pour faire croire à un bombardement allié sur des civils¹⁴¹. Ce commentaire de Steinbeck ne cadrerait pas avec son désir d'encourager les intellectuels à aller voir ce qui se passait dans cette région du monde.

Aussi, comme nous l'avons mentionné dans le précédent chapitre, Steinbeck s'en prit à l'envoi de femmes au Viêt-nam, les voyant comme une nuisance pour les soldats. Toutefois, comme nous l'avons précisé, ces commentaires pouvaient fort bien être destinés à Mary McCarthy, son ennemie

¹³⁸ Benson, *op.cit.*, p. 995-996.

¹³⁹ Nous n'avons trouvé aucune réponse de Johnson à ce sujet. Lettre non publiée de John Steinbeck à Jack Valenti. ? juillet 1966, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴⁰ *Newsday*, 5 janvier 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday.*, p. 89.

¹⁴¹ *Newsday*, 23 février 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 134.

depuis plusieurs années, qui s'opposait à la guerre et qui allait se rendre au Viêt-nam critiquer la guerre et Steinbeck, comme nous le verrons plus loin¹⁴².

Comme nous l'avons mentionné, Steinbeck avait une image idéalisée des soldats au Viêt-nam, tout à fait contraire à celle véhiculée par les opposants à la guerre. Rappelons que son intérêt pour la chevalerie avait bien sûr favorisé cela. Par exemple, il avoua dans un article publié le 7 janvier 1967 qu'il était fier des soldats américains, en particulier des pilotes qui étaient si adroits et qu'il comparait à des musiciens ou à des danseurs¹⁴³. Steinbeck rencontra plusieurs officiers américains, tel que le chef des troupes américaines au Viêt-nam, le général Westmoreland. Steinbeck rappela dans un article datant du 14 janvier 1967 que le général voyait l'armée américaine comme la plus entraînée et la plus expérimentée de l'histoire américaine. Steinbeck partageait cette idée et croyait qu'avec l'aide de troupes alliées aussi compétentes la guerre était assurément gagnée¹⁴⁴. Au président, il écrivit le 18 janvier 1967 que les soldats étaient

the finest, the best trained, the most intelligent and the most dedicated soldiers I have ever seen in any army and I have seen soldiers in my time. These men are the best we ever had [...] They make me proud to be an American and I know they must make you very proud to be their commander in chief¹⁴⁵.

Le président lui récrivit le 10 février 1967 en le remerciant de l'idéal qu'il entretenait envers les soldats et faisait lui-même un rapprochement entre eux et des chevaliers en leur attribuant des qualités propres à ces derniers, probablement parce qu'il savait que Steinbeck allait apprécier la comparaison : «I am deeply grateful to you for your brilliant and evocative description of the idealism of our men in Viet-Nam. And I must add that in you they have a chronicler worthy of their gallantry and

¹⁴² *Newsday*, 11 février 1967, p. 2w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹⁴³ *Newsday*, 7 janvier 1967, p. n.d., dans *John Steinbeck and Newsday*, p. 94-95.

¹⁴⁴ *Newsday*, 14 janvier 1967, p. 2w et 14, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹⁴⁵ Lettre de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, 18 janvier 1967, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

dedication»¹⁴⁶. Steinbeck alla dans le sens du président puisqu'il admit dans un article paru quelques temps plus tard, soit le 22 avril 1967, que les soldats américains étaient pour lui plein de galanterie¹⁴⁷.

Même s'il est possible de dire que Steinbeck généralisait dans sa description des soldats, il est intéressant de voir qu'ils étaient à ses yeux un exemple pour les Américains qui vivaient une période d'immoralité d'après lui. En effet, les soldats étaient des modèles à suivre autant pour leur compétence que pour leurs actions de libération d'un peuple opprimé, à savoir les Vietnamiens. Ils étaient donc pour lui l'application la plus concrète de sa pensée. Nous pourrions même croire que Steinbeck voyait les soldats américains comme des chevaliers de la Table Ronde guidés par la quête du Saint Graal, qui serait ici la fin de l'immoralité aux États-Unis et la fin de la domination des communistes sur les hommes libres au Viêt-nam. Rappelons que Steinbeck avait déjà comparé les *hippies* aux chevaliers errants sans but. S'ils étaient envoyés au Viêt-nam, ils trouveraient leur but et deviendraient utiles à la nation et au Viêt-nam¹⁴⁸.

Steinbeck ne s'est jamais opposé publiquement à la présence militaire américaine au Viêt-nam, mais ses écrits pour le *Newsday* vers la fin de son voyage ont montré un changement de ton. Par exemple, pour la première fois, dans un article publié le 15 avril 1967, il soutint qu'aucune victoire militaire ne serait possible si le gouvernement sud-vietnamien ne démocratisait pas la région, sous-entendant que la corruption et l'injustice semblaient être présentes aussi dans le Sud. L'auteur reprit ici les arguments d'autres intellectuels de la gauche antistaliniste qui s'opposaient à la guerre comme Reinhold Niebuhr, que nous verrons plus loin. Il expliqua que depuis longtemps les gens étaient dominés par de riches propriétaires terriens appuyés par une caste militaire (ce qui rappelle les inégalités vécues par les Mexicains dans *Viva Zapata*). Il s'adressa donc aux dirigeants du Viêt-nam du Sud et proposa l'attribution d'une terre aux familles, une éducation gratuite pour tous, des élections libres et une nouvelle Constitution¹⁴⁹. Steinbeck montrait encore une fois qu'il était un libéral de gauche, dévoué aux libertés individuelles. Il rejoignait ici d'autres intellectuels libéraux qui se servaient entre autres de cet argument pour justifier une opposition à la guerre, comme Niebuhr.

¹⁴⁶ Lettre non publiée de Lyndon B. Johnson à John Steinbeck, datée du 10 février 1967, archives de Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁴⁷ *Newsday*, 22 avril 1967, p. 37w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹⁴⁸ Voir les chapitres précédents.

¹⁴⁹ *Newsday*, 15 avril 1967, p. 2w et 20w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

Dans le dernier article qu'il écrivit dans le *Newsday* en Asie, datant du 20 mai 1967, Steinbeck souhaita que la présence américaine au Viêt-nam soit encore longue, mais qu'elle ne serait ni d'ordre militaire, ni colonialiste, mais bien plus d'ordre coopérative pour aider au développement du pays. Steinbeck avoua que les Asiatiques en général étaient actifs, inventifs et qu'il y avait plusieurs terres qui n'attendaient qu'eux pour être cultivées. Il déclara que ceux qui le traitaient de «warmonger» ou qui l'accusaient de célébrer la guerre n'étaient que des profiteurs ou des absents du Viêt-nam. Il soutint que ceci était faux et que s'il avait la chance d'y retourner pour écourter d'une heure la guerre il le ferait immédiatement. Ce qu'il célébrait était simplement les «brave men» qui avaient combattu au Viêt-nam. «They are our dearest and our best and more than that- they are our hope»¹⁵⁰. Cette idée de développement du Viêt-nam, ajoutée à celle de combattre le manque de liberté et les massacres, l'éloignait encore plus de Johnson quant aux raisons de rester au Viêt-nam. Toutefois, sans critiquer le président, Steinbeck réussissait à montrer qu'il y avait une raison importante de rester au Viêt-nam.

Après son retour aux États-Unis en mai 1967, Steinbeck continuait à soutenir le président et le conseillait en privé. Peu après, Steinbeck demanda à Johnson de le rencontrer. Il le fit par l'intermédiaire de Bill Moyers, devenu éditeur pour le journal *Newsday*, qui fit cette requête à l'attaché de presse et chef de l'administration de la Maison-Blanche, W. Marvin Watson¹⁵¹. Le 10 mai 1967, la rencontre se fit entre Steinbeck et Johnson à la Maison-Blanche, à la suite d'une invitation de celui-ci¹⁵². Dans une lettre du conseiller de Johnson, Harry McPherson, adressée à Johnson, nous pouvons voir que cette rencontre était une excellente façon de faire la promotion de la guerre pour la Maison-Blanche. En effet, la présence de Steinbeck à la Maison-Blanche était tellement souhaitée que Harry C. McPherson avait rédigé une liste d'invités qui correspondrait à la meilleure audience pour Steinbeck, c'est-à-dire qu'ils ne devaient pas être reconnus comme des opposants à la guerre, connus également sous l'appellation de «colombes». Dans sa lettre, McPherson déclara : «I think the real doves would think you were trying to hardsell them with John Steinbeck and would be so defensive that the evening would have little value for us»¹⁵³.

¹⁵⁰ *Newsday*, 20 mai 1967, p. 2w et 30w, archives de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University.

¹⁵¹ Moyers précisa que Steinbeck était un fier supporter de la politique de Johnson au Viêt-nam et que ce serait utile pour le président de le rencontrer. Il mentionna que les employés de la Maison-Blanche devaient avoir le numéro de téléphone de Steinbeck pour le rejoindre. Lettre non publiée de Bill Moyers à W. Marvin Watson, le 27 avril 1967, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵² Mémoire de source inconnue attaché à une lettre de John Steinbeck à Lyndon B. Johnson, date n.d., archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

À son agente Otis, Steinbeck raconta avoir déjeuné avec le président et avoir rencontré le vice-président H. Humphrey, le secrétaire d'État D. Rusk, le secrétaire à la Défense R. McNamara et d'autres gens de l'entourage du président pour discuter de la stratégie au Viêt-nam, le 10 mai 1967. McNamara a enregistré Steinbeck sur cassettes¹⁵⁴. Sur celles-ci, Steinbeck s'opposa d'abord au terme «escalade» de la guerre utilisé par des modérés comme Schlesinger, Jr., car pour lui, il s'agissait bien plus d'un remplacement de soldats¹⁵⁵. Il prévint aussi le président que les Chinois avaient tiré sur un bateau anglais et avaient accusé les Américains. Il croyait qu'ils pourraient le faire sur les Russes la prochaine fois et que le président devrait leur en parler s'il voulait éviter des tensions avec eux. Comme il le montra lors de son voyage en Europe de l'Est, Steinbeck voulait éviter d'endommager une relative coexistence pacifique. Il prévint aussi le président que les Chinois avaient pu avoir miné le port de Haiphong. Il croyait qu'il pourrait le rendre public dans les journaux¹⁵⁶. Steinbeck reprit ici une idée que Johnson avait déjà eue à l'automne 1964, mais qui avait été refusée parce que son administration craignait une entrée des Russes ou des Chinois au Viêt-nam si les Américains le faisaient. Nixon l'a néanmoins fait en 1972¹⁵⁷.

Steinbeck y alla aussi de quelques suggestions stratégiques au président, et comme la première fois, certaines se voulaient sérieuses, d'autres plutôt farfelues. D'abord, il lui proposa de cesser les bombardements sur le Nord, sauf sur les pistes de communication et de logistique servant à l'approvisionnement. Il croyait qu'une bombe (et non du napalm) devrait être lâchée sur un endroit désert, puis les bombardements devraient arrêter quelque temps. Ils devraient recommencer ensuite en étant plus près d'une ville, puis s'arrêter, recommencer plus près de la ville et ainsi de suite. Le but étant de mettre de la pression sur les Vietnamiens. Pendant ce temps, il recommanda l'envoi de plus

¹⁵³ Les invités regroupaient plusieurs sénateurs, tels que les sénateurs du Massachusetts Edward W. Brooke III et Edward M. Kennedy, ainsi que le sénateur de Washington Henry Martin (Scoop) Jackson. Pour sa part, un membre de l'administration Johnson à la Maison-Blanche qui ne s'était pas identifié écrivit un mémorandum à la secrétaire de Johnson, Juanita Roberts, lui disant : «seriously, I do feel it is important-historically- to know the subject of the discussion between the President and Mr. Steinbeck». La personne en question lui demanda si Valenti avait encore les lettres envoyées par Steinbeck. Roberts écrivit sur le mémo qu'elle croyait que Valenti les avait conservées. Lettre non publiée de Harry McPherson à Lyndon B. Johnson, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas. Mémorandum de John A. Roche à Juanita Roberts, ? mai 1967, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵⁴ Lettre datée du 31 août 1967 de John Steinbeck à Elizabeth Otis, dans *Steinbeck: A Life in Letters*, p. 847-849.

¹⁵⁵ Ce commentaire de Steinbeck est faux car il y avait 16 000 soldats américains au Viêt-nam en 1963, comparativement à 500 000 en 1968. Lacroix, *op.cit.*, p. 442 et 458.

¹⁵⁶ Transcription datant du 30 mai 1967 de la déclaration faite sur cassettes par John Steinbeck à Robert McNamara le 10 mai 1967, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

de pamphlets et de discours diffusés par porte-voix pour encourager les Vietcongs à rejoindre les rangs du Sud. À ce moment, le gouvernement ne devait pas commenter à la presse cette tactique. Il suggéra aussi de charger d'explosifs certaines armes américaines ou capturées à l'ennemi sur des soldats américains, mais qu'ils ne s'en servent pas. Elles seraient néanmoins utiles parce que plusieurs de celles-ci servaient aux Vietcongs lorsqu'ils capturaient les Américains. Steinbeck croyait également que les Américains devraient lancer par avion des médicaments comme moyen de propagande puisque plusieurs maladies, telle que la tuberculose, faisaient des ravages. Enfin, il proposa de se servir des Vietcongs capturés comme soldats et pas seulement comme transporteurs de pierres ou constructeurs de routes. Pour la première fois, il avoua qu'ils étaient de bons soldats. Finalement, Steinbeck précisa qu'il devrait se fier à ses militaires pour connaître l'état de la guerre au Viêt-nam, car la presse était pour lui irresponsable dans cette région d'Asie (ce qui n'était pas le cas pour lui bien sûr). Il termina en soulignant qu'en aucun cas il ne voulait un emploi au gouvernement. Comme avant, il refusait de se montrer au service du gouvernement, préférant son indépendance intellectuelle¹⁵⁸.

À l'été 1967, Steinbeck était découragé par la poursuite de la guerre mais en aucun cas il ne s'y opposa publiquement. Toutefois, à son agente Elizabeth Otis, il montra son inquiétude en raison d'un enlèvement des Américains au Viêt-nam et du manque de démocratie dans le Sud :

We seem to be sinking deeper and deeper into the mire. It is true that we are. I am pretty sure by now that the people running the war have neither conception nor control of it. And I think that I do have some conception but I can't write it. I know we cannot win this war, nor any war for that matter. [...] We are there permanently, not as conquerors but as migrants. And when migrants move in they take what they can get but they deposit what they have. The elections are a joke. They mean nothing in themselves. They are a sop thrown to our Congress for purposes of getting more money. The leaders are venial and short-sighted [...] ¹⁵⁹.

En novembre 1967, Galbraith envoya à son ami Steinbeck une copie du pamphlet *How to Get Out of Vietnam*, qui venait de paraître et qui traitait d'une solution au conflit. Cet ouvrage reçut l'accord d'autres libéraux de l'ADA¹⁶⁰. Comme Schlesinger, Jr., Galbraith ne préconisait pas un retrait total et immédiat des forces, mais son but ultime allait dans ce sens. Dans son ouvrage, Galbraith recommanda que les Américains créent une enclave au Viêt-nam du Sud et que des négociations

¹⁵⁷ Westmoreland, *op.cit.*, p. 135.

¹⁵⁸ Transcription datant du 30 mai 1967 de la déclaration faite sur cassettes par John Steinbeck à Robert McNamara le 10 mai 1967, archives de la Lyndon B. Johnson Library, Austin, Texas.

¹⁵⁹ Lettre publiée du 31 août 1967 de John Steinbeck à Elizabeth Otis, dans *Steinbeck: A Life in Letters*, p. 847-849.

¹⁶⁰ *New York Times*, 25 avril 1966, p. 2.

s'établissent avec les Vietcongs et le Viêt-nam du Nord. Galbraith croyait aussi qu'il ne fallait pas abandonner les Sud-vietnamiens à la merci des communistes vietnamiens et chinois. Dans ses mémoires, Galbraith dit que cette solution négociée représentait la limite du discours acceptable à cette époque¹⁶¹. Steinbeck récrivit à Galbraith et le félicita : «It is telling and effective, particularly in what it leaves out»¹⁶². Steinbeck était devenu à ce moment plus perplexe au sujet d'une éventuelle victoire des Américains dans ce conflit, ce qui peut expliquer cette réaction.

Plusieurs raisons peuvent expliquer que Steinbeck n'ait jamais discrédité publiquement Johnson. Steinbeck s'était beaucoup opposé à ceux qui critiquaient le gouvernement. Un changement de cap en public pour lui aurait pu signifier que les opposants avaient raison de manifester et que lui avait tort de les critiquer. Ajoutons que même si Steinbeck ne croyait plus à l'aboutissement d'une solution, il croyait encore à la justification de la présence américaine. Étant donné qu'il tenait plus à son rôle d'écrivain qu'à celui de citoyen, il savait que son opposition en public avait de l'importance et que cela aurait nuit à Johnson. Or, le président était son ami et il l'avait supporté depuis longtemps. Ces raisons peuvent très bien expliquer qu'il n'émit aucun commentaire public quant au retrait de l'armée américaine du Viêt-nam.

3.2.3 Critique des intellectuels libéraux au sujet de l'intervention américaine au Viêt-nam et de la position de John Steinbeck

Contrairement à la position de Steinbeck, la majorité des intellectuels libéraux critiquaient l'envoi de troupes américaines au Viêt-nam. D'après l'intellectuel libéral Norman Podhoretz, futur néo-conservateur, quatre-vingt quinze pour cent des personnalités littéraires de New York s'y opposaient¹⁶³. Archibald MacLeish croyait par exemple en 1965 que l'intervention américaine au Viêt-nam changeait l'opinion de plusieurs peuples en ce qui concernait les Américains. Le «New Dealer» se demandait si «[...] the old myopia of the McCarthy days which sees a communist as a creature of superhuman power, so that a handful present an intolerable danger to a free society, afflicted our intelligence services as it still afflicts the sublevels of American opinion»¹⁶⁴. En 1967, il

¹⁶¹ Galbraith, *A Life in Our Times: Memoirs*, p. 490-491.

¹⁶² Lettre non publiée datant du 15 novembre 1967, tirée de Benson, *op.cit.*, p. 1026.

¹⁶³ Norman Podhoretz, *Breaking Ranks: A Political Memoir*, New York, Hagerstown, San Francisco et London, Harler and Row, Publishers, 1979, p. 155.

¹⁶⁴ *Ibid.*, 1^{er} juin 1965, p. 36.

critiqua encore dans le *New York Times* la présence du maccarthysme et de l'endiguement, qui étaient un anachronisme. Selon lui, les Américains avaient perdu leur liberté d'action au Viêt-nam et ils devaient trouver une autre «national purpose» proprement américain, plutôt que celui de vouloir contrecarrer celui des Russes¹⁶⁵. En 1968, MacLeish écrivait à son ancien collègue et ancien secrétaire d'État de Truman, le «faucon» Dean Acheson :

It's a war we never meant to get into and don't know how to get out of and the country has been increasingly sick of it for months. Not only the country either: a great part of the world – the whole world perhaps except China which is the only nation to gain by it.

Le poète s'inquiétait néanmoins que les événements n'amènent le pays vers la droite et permettent l'élection de Nixon ou pire, celle de George Wallace¹⁶⁶.

Les modérés de l'ADA comme les «New Dealers» Schlesinger, Jr. et Galbraith, croyaient en 1966 et 1967 à une solution au conflit et critiquaient l'escalade de la guerre. Ils soutenaient encore Johnson, en partie pour leur désir de contenir le communisme en Asie et aussi parce que le président était le libéral le plus probable pour faire vivre le «New Deal»¹⁶⁷. Schlesinger critiqua justement la guerre dans plusieurs articles et dans son ouvrage *The Bitter Heritage, Vietnam and American Democracy 1941-1966*, publié en décembre 1966. D'après lui, cette présence s'expliquait par une vision d'un monde communiste monolithique qui remontait au début des années 1950; en 1967, toutefois, l'URSS et la Chine s'étaient opposées et cette dernière n'était pas responsable du communisme au Viêt-nam, car il s'agissait d'une guerre civile¹⁶⁸. Il s'opposa ainsi aux théories de plusieurs partisans de cette guerre, car il proposa de mettre fin à l'escalade, de diminuer les bombardements, sans les arrêter, et d'entreprendre des pourparlers¹⁶⁹. En octobre 1967, il appuya les autres membres de l'ADA quant à une diminution des opérations en vue d'une négociation et rejeta

¹⁶⁵ Il donna comme exemple la révolution de 1776 qui avait si bien inspiré le Japon à se libéraliser après 1945 et les pays d'Afrique de l'Ouest à se décoloniser dès 1960. *Ibid.*, 21 janvier 1967, p. 30.

¹⁶⁶ Lettre d'Archibald MacLeish à Dean Acheson, 6 avril 1968, dans *Letters of Archibald MacLeish, 1907-1982*, R.H. Winnick (éd.), Boston, Houghton Mifflin, 1983, p. 425-426.

¹⁶⁷ Ce refus de soutenir un autre candidat démocrate pour les élections de 1968 cessa pour plusieurs intellectuels libéraux à l'automne 1967 lorsque Johnson devint très « faible » dans les sondages. Pour la plupart, les intellectuels libéraux appuyaient le modéré E. McCarthy, d'autres comme Schlesinger, Jr. appuyaient R. F. Kennedy lorsqu'il entra dans la course, puis plusieurs soutinrent H. Humphrey après la décision de Johnson de ne plus se présenter et après l'assassinat de R.F.K. en juin 1968. Gillon, *op.cit.*, p. 129, 180-182 et 204-221.

¹⁶⁸ Arthur M. Schlesinger, Jr, *The Bitter Heritage: Viet-Nam and American Democracy, 1941-1966*, New York, A Fawcett Crest Book, 1967, p. xi et xii.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 119.

encore la théorie des dominos. D'après lui, si celle-ci avait lieu il s'agirait plutôt d'une poussée du nationalisme local¹⁷⁰. Enfin, en janvier 1968, il avoua devant le Englewood Jewish Community Center que Johnson devait commencer des pourparlers avec Hanoi pour mettre fin au conflit «before American political and military credibility are damaged throughout the world»¹⁷¹.

Pour sa part, Galbraith écrivit dès 1961 à Kennedy ses inquiétudes au sujet de l'éventuelle implication des Américains dans cette région alors qu'il était ambassadeur en Inde pour le président. En mai, il s'inquiétait qu'une guerre dans cette jungle ne cause un grand nombre de pertes en vies humaines et allait être un «hideous problem for us in the months ahead». Deux mois plus tard, il lui récrivit, précisant que les Sud-vietnamiens ne supportaient pas leur chef Diem. Il jugeait que les Viet-Congs étaient des criminels, mais que leur cas relevait plus de la police. Galbraith rencontra peu après Kennedy à Washington et il lui redit les mêmes commentaires. En septembre 1961, il était envoyé en mission par le président pour évaluer la situation et il lui écrivit que Diem n'était pas enclin à faire des réformes, qu'il était corrompu et qu'il ne fallait pas envoyer des troupes car le problème ne s'en trouverait aucunement réglé¹⁷². Sous Johnson, le Viêt-nam fut le sujet de division entre le président et Galbraith, comme il a été dit. En effet, quelques mois après la parution de son pamphlet *How to Get Out of Vietnam*, soit en début 1968, Galbraith fit campagne pour le candidat antiguerre Eugene McCarthy¹⁷³.

Reinhold Niebuhr, intellectuel libéral antistaliniste et auteur de *Irony of the American History* (1952), qui reçut la Presidential Medal of Freedom en 1964, dénonça aussi la guerre du Viêt-nam. En entrevue pour *The New Republic*, il se prononça contre le rôle que s'attribuaient les Américains d'intervenir partout pour freiner le communisme. Ceci s'expliquerait par l'idée que les Américains croyaient qu'eux seuls avaient raison (l'auteur parlait de «self-righteousness»). Comme Galbraith, il était contre la pertinence d'une assistance des militaires américains, car la démocratie n'était pas présente dans le Sud. De plus, le conflit était selon lui une guerre civile entre deux portions d'une nation qui avait vécu une partition, communiste d'un côté et non communiste de l'autre¹⁷⁴. Dans un autre article du *The New Republic* en juin 1967, Niebuhr présentait les ironies de la guerre créées par

¹⁷⁰ *New York Times*, 9 octobre 1967, p. 3.

¹⁷¹ *Ibid.*, 25 janvier 1968, p. 2.

¹⁷² Galbraith, *op.cit.*, p. 467-476.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 491-492.

¹⁷⁴ Reinhold Niebuhr, «Reinhold Niebuhr Discusses the War in Vietnam», *The New Republic*, numéro 154, 29 janvier 1966, p. 15-16.

ce pays qui visait une «self-righteousness». Il montra que la démocratie américaine était devenue impérialiste en voulant s'ingérer dans une guerre civile en Asie. L'ironie était encore plus forte sachant que les Russes vendaient des armes aux Vietnamiens du Nord, ce qui faisait du conflit un combat indirect entre deux puissances qui se disaient anti-impérialistes. Niebuhr reprit son idée que les efforts des Américains étaient peine perdue, car le Viêt-nam du Sud était loin d'être démocratique comme le montra le refus de Ky d'effectuer des réformes agraires, propos que Steinbeck reprit vers la fin de sa vie. Il s'opposa à l'idée de Johnson qu'au nom de la démocratie il soit responsable de la mort de plein de gens et qu'il négligeait du même coup les lois sur les droits civiques et sur la protection de l'environnement aux États-Unis. Une autre ironie, selon Niebuhr, était le fait qu'en voulant faire la paix avec les bombardements, Johnson risquait de provoquer un conflit direct avec la Chine ou l'URSS¹⁷⁵.

Les intellectuelles de New York Mary McCarthy et Susan Sontag osèrent aller au Viêt-nam pour dénoncer l'horreur de cette guerre. McCarthy montra cette sensibilité dans son ouvrage *Vietnam*, paru en 1967, et écrivit à partir de ses articles rédigés pour le *New York Review of Books* lors de son voyage dans le Sud du Viêt-nam en février de cette même année. Ses écrits intitulés *Hanoi*, tirés de son voyage dans le Nord du Viêt-nam, furent publiés dans *The Seventeenth Degree* en 1974. Dans *Vietnam*, elle montra la misère dont elle était témoin comme l'insalubrité, la malnutrition, les maladies et le manque de professeurs dans les camps de réfugiés, ainsi que le manque de soins aux blessés dans les hôpitaux. Elle dénonça aussi le marché noir, la pollution et la saleté à Saigon que les Américains avaient apporté avec leur «american way of life»¹⁷⁶.

Dans son chapitre «Solutions», elle exprima le but de son ouvrage : «The country needs to understand that the war is wrong, and the sole job of the opposition should be to enforce that understanding and to turn it, whenever possible, into the language of action»¹⁷⁷. McCarthy voulait le retour des troupes américaines et l'arrêt des bombardements qui tuaient souvent des civils malgré les excuses des militaires du fait que «quelques accidents» survenaient et que les défoliants étaient aussi inoffensifs que les nettoyeurs à jardin. Pour y arriver, elle rejeta les solutions modérées de Schlesinger,

¹⁷⁵ Reinhold Niebuhr, «Vietnam: Study in Ironies», *The New Republic*, numéro 156, 24 juin 1967, p. 11-12.

¹⁷⁶ Mary McCarthy, «Vietnam», dans *The Seventeenth Degree*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, Inc., 1974, p. 66-68, 75, 80-81 et 106.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 153.

Jr. et de Galbraith¹⁷⁸. Outre la fin de cette «invasion», elle suggéra la mise en place aux États-Unis d'un « chemin de fer souterrain » vers le Canada (à l'instar du classique réseau de soutien pour les esclaves évadés) pour aider la fuite des conscrits ou des moyens de désobéissance civile comme le refus de payer ses taxes ou les boycotts d'industries qui s'enrichissaient avec cette guerre, en particulier celles qui fabriquaient le napalm, qui devrait être interdit.

Son ouvrage contredisait donc les écrits de Steinbeck qui était au Viêt-nam depuis peu et qui était en faveur de la guerre. D'ailleurs, McCarthy donna une image très négative de Steinbeck au Viêt-nam, comme elle l'avait fait depuis des années. Sans donner plus de détails, elle précisa que l'écrivain avait fait un «fool of himself» et n'avait aucunement influencé la cause en faveur de la poursuite de la guerre. Elle ajouta que Steinbeck était très raciste lorsqu'il traitait les Vietcongs de «Charley». McCarthy souligna également que Steinbeck avait bien montré dans ses écrits le nombre d'écoles qui étaient construites dans le Sud, mais avait négligé de préciser qu'il manquait de professeurs pour y enseigner. Ainsi, des écoles restaient fermées¹⁷⁹. Il est fort possible qu'elle songeait encore aux faibles qualités intellectuelles qu'elle attribuait à Steinbeck, ajoutées au fait qu'il avait une opinion tout à fait contraire à la sienne et qu'il se moquait vraisemblablement d'elle avec des propos sexistes.

Dans son ouvrage *Hanoi* paru en 1968, comme suite à son voyage en mars de la même année dans le Nord du Viêt-nam et publié comme article dans le *New York Review of Books*, McCarthy redonna une image négative du rôle qu'elle qualifiait d'impérialiste des Américains au Viêt-nam et dénonça à nouveau cette guerre meurtrière¹⁸⁰. Elle y donna également une image tout à fait inverse de celle qu'elle donnait de Saigon. D'après elle, Hanoi était plus propre, les hôpitaux mieux tenus, l'eau chaude y était présente et surtout la corruption causée par l'envie envers les biens de consommation (qui sévissait dans le Sud en raison des Américains) n'y était pas présente. Elle ajouta que la Chine et la Russie n'étaient d'aucun intérêt pour Hanoi du fait de leur éloignement socioculturel et géographique. Elle rejoignait donc Schlesinger, Jr. et critiquait Steinbeck qui croyait le contraire¹⁸¹.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 155-156.

¹⁷⁹ McCarthy précisa que le seul écrivain américain à être allé dans le Sud avant elle, outre Steinbeck, était Martha Gellhorn. Dans le Nord, par contre, aucun écrivain américain n'y était allé. McCarthy allait s'y rendre un an plus tard comme nous le verrons. *Ibid.*, p. 5, 22, 69 et 81.

¹⁸⁰ McCarthy donna comme exemple une colonie de lépreux qui fut bombardée «accidentellement» trente-neuf fois. Le premier raid tua cent trente-neuf lépreux. McCarthy, «Hanoi», dans *ibid.*, p. 216, 273, 283.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 215, 288 et 309.

Susan Sontag s'est aussi rendue à Hanoi en mai 1968 pour écrire sur le Viêt-nam du Nord. Toutefois, son ouvrage *Trip To Hanoi* qui retraçait son voyage dans cette ville était différent de celui de McCarthy. Pour Sontag, il s'agissait plus d'une étude sociologique des Vietnamiens que d'un texte politique ou historique. Sa thèse était que le comportement traditionnel des Vietnamiens renseignait beaucoup les radicaux américains quant à l'orientation d'une véritable révolution aux États-Unis¹⁸². Elle croyait que l'optimisme des Vietnamiens faisait qu'ils avaient raison de croire à une victoire. Elle montra que la guerre, bien plus que les réformes, avait démocratisé le pays et les Vietnamiens. En effet, la destruction causée par les bombardements les rendait moins attachés aux biens, plus rapprochés entre eux depuis l'exode vers la campagne et plus intelligents dans l'élaboration de moyens pour se protéger (Sontag mentionna la récupération de pièces d'avions ou de parachutes pour en faire des biens utiles pour les besoins quotidiens ou pour se protéger des attaques). En fait, loin de déshumaniser, comme la guerre le fait souvent (et comme Steinbeck le montrait), celle-ci élevait moralement les Vietnamiens¹⁸³. Par exemple, les prisonniers américains recevaient de plus grosses rations que les Vietnamiens. Il semble que les Vietnamiens jugeaient que les Américains avaient besoin de plus de viande parce qu'ils étaient plus grands qu'eux. Ils croyaient aussi que les soldats n'étaient pas méchants, que seul le gouvernement américain l'était¹⁸⁴. Ainsi, même si la guerre du Viêt-nam n'était pas le sujet principal de l'ouvrage, il était traité implicitement par l'auteur et constituait une critique de Steinbeck.

Outre le refus d'aller à des festivals à Washington, les intellectuels participèrent aussi à des marches dans la capitale pour dénoncer la guerre. En octobre 1965 par exemple, John Hersey, Arthur Miller et Michael Harrington participèrent à une telle marche dans Washington¹⁸⁵. Le *National Committee for a Sane Nuclear Policy* (SANE) organisa également des marches dans la capitale. Lors d'une telle marche le 16 mai 1966, huit à onze milles personnes participèrent¹⁸⁶.

¹⁸² Sontag montra les Vietnamiens comme pragmatiques, agissant avec conscience et dont les principales vertus étaient l'amour tempéré, le courage dans leurs entreprises malgré le peu de ressources, la confiance, l'espoir, la frugalité, la loyauté, le sacrifice de soi et la fidélité sexuelle. D'après elle, ces vertus faisaient qu'ils n'avaient pas une distinction marquée comme aux États-Unis entre les sphères publique et privée. Cette attitude expliquait la mise en place du communisme et la vénération de Ho Chi Minh comme un homme d'action et non comme un dieu. Susan Sontag, *Trip to Hanoi*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1968, p. 53-55 et 77-78.

¹⁸³ Ceci était typique d'un aveuglement commun à l'époque de plusieurs intellectuels de gauche, mais aujourd'hui choquant lorsqu'on connaît plus la nature des régimes communistes.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 57-71.

¹⁸⁵ *New York Times*, 15 octobre 1965, p. 35.

Les intellectuels libéraux organisaient aussi des rencontres, des conférences et des «teach-ins» pour discuter de la guerre. Le 15 mai 1965, Arthur Schlesinger, Jr. et d'autres professeurs se rencontraient à Washington lors d'un «teach-in» télévisé¹⁸⁷. Schlesinger, Jr. et d'autres acceptaient l'idée d'une négociation avec le Viêt-nam du Nord et voulaient la fin des bombardements¹⁸⁸. En janvier 1966, une soixantaine d'intellectuels dont Susan Sontag et Arthur Schlesinger, Jr. se rencontrèrent lors d'un «talk-in». Essentiellement, le «talk-in» était une rencontre, rendue publique dans les journaux, entre des intellectuels pour discuter de la guerre et de solutions et stratégies pour y mettre fin. Encore une fois, l'idée que Washington devait organiser des négociations pour mettre fin au conflit fit presque l'unanimité. Schlesinger, Jr. alla jusqu'à parler de phases de retrait de l'armée américaine du Viêt-nam, réparties sur quelques années. Il s'opposa toutefois aux autres quant à l'utilité des marches dans Washington. D'après lui, celles-ci ne servaient qu'à libérer une énergie aux manifestants¹⁸⁹. Donc, même avant 1968, et au même moment où Steinbeck prenait position pour la guerre, plusieurs libéraux s'y opposaient.

Enfin, un grand nombre d'intellectuels signèrent une pétition exigeant la fin des bombardements, un cessez-le feu immédiat et l'aide de la communauté internationale pour mettre fin au conflit. Cinq cent trente-quatre écrivains le signèrent en août 1968 dont Dwight Macdonald, John Hersey et Mark Van Doren¹⁹⁰.

* * *

Tout au long des années 1960, Steinbeck s'opposa au communisme. Vers la fin de sa vie, il était plutôt inquiet de l'usage de la force et privilégiait l'efficacité de la première méthode dans ses écrits publics. Il utilisait même des arguments d'intellectuels libéraux comme le manque de

¹⁸⁶ Le rapprochement de la Nouvelle Gauche dans ce groupe amena la critique acerbe d'intellectuels de la Vieille Gauche, comme Howe qui jugeait les jeunes comme des «unpolitical people in a political situation». Walter Goodman, «Liberals vs. Radicals: War in the Peace Camp», *New York Times Magazine*, 3 décembre 1967, p. 195.

¹⁸⁷ Le «teach-in», créé au début de la guerre du Viêt-nam, était une rencontre dans les universités entre les professeurs et les étudiants, dans le but de discuter des enjeux de la guerre, en particulier comment y mettre fin. Pour l'occasion, les cours étaient suspendus et des intellectuels ou des politiciens y étaient parfois invités. Les «teach-in» ont permis un rapprochement des étudiants, ce qui facilita une consolidation du mouvement antiguerre.

¹⁸⁸ *New York Times*, 16 mai 1965, p. 1 et 62.

¹⁸⁹ Comme moyen utile d'opposition à la guerre, Schlesinger Jr. privilégiait les discours de politiciens libéraux, tels que Robert Kennedy. «A Talk-In on Vietnam», *New York Times Magazine*, 6 février 1965, p. 12-13, 72 et 74-79.

démocratie dans le Viêt-nam du Sud pour justifier ses propos. Ajoutons qu'il osait se déplacer pour connaître la vérité, ce qui montra son désir d'être un intellectuel qui savait de quoi il parlait, d'être authentique, ce qui le différençait de la majorité des autres intellectuels. Pour lui, les États-Unis, bien que loin d'être parfaits, représentaient ce modèle de démocratie pouvant inspirer les autres nations. Steinbeck suggéra parfois la diplomatie et les échanges (URSS et Chine par exemple), parfois la force des armes ou la coopération (Viêt-nam) comme moyens de permettre à ce modèle d'y voir le jour. Ceci montre que Steinbeck voulait non seulement combattre les inégalités et le manque de liberté aux États-Unis, mais étendre ses actions libérales partout sur le globe.

Bien que Steinbeck se soit rapproché des autres intellectuels quant à la coexistence pacifique et à la critique de la prise du pouvoir de Castro à Cuba, il différa grandement de ceux-ci quant à l'intervention armée au Viêt-nam. Toutefois, même s'il appuya Johnson au Viêt-nam, il n'avait pas les mêmes arguments que lui quant aux motifs d'intervention. Pour Steinbeck, c'était avant tout le désir d'inspirer une nation qui devenait immorale et la lutte contre le manque de démocratie et les meurtres de pauvres paysans au Viêt-nam, ce qui le rendait moins flexible que les politiciens. Ainsi, deux problèmes se réglaient du même coup. Malgré qu'il ait poursuivi sa lutte contre l'immoralité vers la fin de sa vie au Viêt-nam, il fut grandement délaissé par les autres intellectuels du «New Deal» qui refusaient l'usage de la violence, peu importants les buts visés. Steinbeck pensait en fait comme les intellectuels pro-Johnson, comme des «faucons» tel Howard K. Smith, que ce président pouvait aider grandement la nation et qu'une critique publique du Viêt-nam leur était impossible à faire.

Bien que Steinbeck se soit éloigné de la plupart des intellectuels libéraux de son époque au sujet de son accord à la présence américaine au Viêt-nam, il rejoignit des intellectuels du «New Deal». Ce n'est que vers la fin de sa vie qu'il se rangea en privé du côté de ces autres intellectuels lorsqu'il vit que les Américains ne pouvaient pas gagner cette guerre.

Quoi qu'il en soit, tout au long des années 1960, l'auteur resta un intellectuel libéral de gauche engagé, un «New Dealer», ce qui contredit les critiques qui le voyaient comme un intellectuel conservateur en déclin. Pour lui, les massacres et les inégalités sociales en Asie et le manque de direction aux États-Unis méritaient d'être dénoncés. Le fédéral se devait, avec un président énergique, d'y mettre fin. L'écrivain s'intéressa aux problèmes du présent, mais aussi à l'histoire. Il est même possible de croire qu'il cherchait à rédiger des leçons d'histoire en écrivant sur des personnes qu'il jugeait très nobles pouvant servir d'exemples à suivre. Lui-même pouvait fort bien faire partie de ces nobles de l'histoire, aux côtés de soldats et de grands présidents comme Johnson.

¹⁹⁰ *New York Times*, 12 août 1968, p. 53.

CONCLUSION

Notre recherche a permis de montrer que la plupart des critiques qui voyaient l'écrivain durant les années 1960 comme un écrivain «en déclin» se trompaient. En effet, nous avons bien prouvé que Steinbeck est resté un intellectuel libéral de gauche engagé tout au long des années 1960. En agissant en intellectuel engagé, Steinbeck a agi plutôt en continuité avec les actions posées entre 1930 et 1960. En effet, comme il le fit avant 1960, l'écrivain s'est servi de nombreuses tribunes publiques pour faire valoir la poursuite du «New Deal». De plus, il a remporté le prix Nobel, ce qui est assez exceptionnel pour un écrivain. Il se compare très bien aux autres intellectuels «New Dealers» ou aux intellectuels pro-Johnson pour son appui au mouvement des droits civiques. Il rejoint notamment son ami Galbraith ou encore Schlesinger, Jr. pour son rapprochement avec les politiciens dans le but de faire vivre encore longtemps le «New Deal». Bien sûr, Galbraith et Schlesinger, Jr. préféraient Kennedy, tandis que Steinbeck préférait Johnson pour des raisons que nous avons expliquées, mais tous trois appréciaient être près des hommes au pouvoir. Aussi, Schlesinger, Jr. et Galbraith se voulaient pragmatistes, puisant dans la politique des solutions «réalistes» aux maux de la société, alors que Steinbeck était plus romanesque, à la recherche d'un héros moderne pour atteindre ces mêmes objectifs.

Toujours est-il que le travail effectué dans les archives au cours de ce mémoire a eu comme résultat de mettre au jour des faits inconnus ou méconnus du public; ce qui a comme conséquence de rendre notre recherche encore plus utile à la discipline historique. La découverte la plus importante que nous avons faite est sans doute la nature de la relation entre Johnson et Steinbeck. Pour ce dernier, en effet, la grande relation entre ces deux hommes, qui se voulait à la fois celle d'un ami et d'un proche conseiller, était en fait une poursuite de sa relation avec de grands politiciens. Ajoutons que cette dernière grande relation fut beaucoup plus intime qu'une simple question de programme. Aussi, outre le fait connu qu'il avait été un conseiller de Johnson au sujet de la guerre du Viêt-nam et qu'il avait rédigé le discours du président lors de la convention nationale des démocrates en 1964, aucun historien n'avait rapporté que Steinbeck avait également rédigé la plate-forme politique des démocrates et la biographie de Johnson destinée à la convention des démocrates en 1964, ainsi que ses nombreux autres discours, tel que celui de son inauguration présidentielle en janvier 1965. Nous avons aussi montré les échanges entre le grand leader du mouvement des droits civiques Martin Luther King, Jr. et Steinbeck. Une des deux lettres que nous avons citées n'a d'ailleurs jamais été publiée. L'analyse des articles de Steinbeck lors de son séjour en Asie montre également bien la teneur des

motifs de l'écrivain qui l'amenaient à soutenir l'effort de guerre des Américains au Viêt-nam. Cette analyse n'avait encore jamais été effectuée.

Il est vrai que Steinbeck différait de la communauté d'intellectuels quant à son soutien pour la guerre du Viêt-nam, à l'ouverture avec la Chine ou à propos de son désir que les médias s'intéressent aux homosexuels, mais ceci ne remet aucunement en doute le fait que Steinbeck cadre dans cette communauté d'intellectuels. Les ressemblances entre eux et Steinbeck sont bien plus nombreuses. Nous croyons simplement que chaque personne se fait une propre opinion de tout sujet et que Steinbeck, tout comme chaque intellectuel, pouvait avoir des idées plus libérales que les autres sur certains thèmes. Rappelons que la défense des homosexuels n'était pas un sujet traité par les intellectuels à cette époque. Dans un autre ordre d'idées, la Chine était fermée à cette époque et l'idée que cela change n'était alors pas très populaire. Steinbeck était donc très original sur quelques thèmes, lorsqu'on le compare aux autres intellectuels libéraux de l'époque.

Steinbeck a aussi osé se déplacer personnellement à plus d'une reprise et à plusieurs endroits en Europe et en Asie au cours des années 1960 (geste que peu d'intellectuels faisaient, faut-il le préciser, du moins si on se fie à la définition d'Irving Kristol déjà citée). Rappelons qu'avant cela, il était allé voir la misère des migrants en Californie durant la crise des années 1930, qu'il se rendit en Europe pour décrire la bravoure des Alliés durant la Seconde Guerre mondiale et qu'il est allé au Mexique se documenter sur l'exploitation des paysans et sur les actions de Zapata pour y mettre fin. Le fait qu'il se soit rendu sur les lieux pour vérifier ses idées l'amenait à être un intellectuel assez remarquable. En effet, ceci explique par exemple qu'il appuyait la guerre du Viêt-nam, car il avait vu ce qu'il rapportait, d'où la raison de son rejet des critiques. Pour lui, l'envoi de troupes au Viêt-nam allait avoir un double résultat : lutter contre l'immoralité aux États-Unis en envoyant des hommes accomplir des actes de bravoure, en rétablissant une liberté d'esprit et d'expression, et mettre fin aux massacres commis par les communistes. Qualifier Steinbeck de conservateur ou de conformiste dans les années 1960, comme les critiques le faisaient et le font encore aujourd'hui, est donc très injuste.

Avec un certain recul, il est possible de se demander quand même si Steinbeck allait être tenté de suivre la trajectoire des néo-conservateurs, comme Irving Kristol et Nathan Glazer. En effet, Steinbeck est mort en 1968, période critique pour la formation du néo-conservatisme chez les intellectuels libéraux aux États-Unis. Il est vrai que l'écrivain a défendu le bombardement du Viêt-nam, la torture de prisonniers vietnamiens et a même pensé fabriquer une grenade au napalm. Il était également un critique acerbe des jeunes et pressentait la menace du déclin du pays. Mais est-ce que ces raisons étaient suffisantes pour penser qu'il allait suivre la voie des néo-conservateurs, qui

était, faut-il le préciser, bien différente? Le bilan que nous avons établi plus haut, le fait qu'il n'ait jamais soutenu Nixon (Steinbeck est mort en décembre 1968 et Nixon fut élu en novembre) et qu'il ait toujours soutenu Johnson pour qu'il mette de l'avant des réformes sociales, même lorsque ce dernier déclara ne pas se représenter pour un autre mandat en 1968, nous permet d'en douter. Steinbeck est aussi plus associé au camp des Galbraith et Schlesinger, qui sont restés libéraux, qu'aux anticommunistes plus aveugles de la revue *Commentary*. Aussi, faut-il le dire, Steinbeck n'était pas juif, et ne partageait pas l'idée d'une lutte entre l'acceptation et la révolte de cette génération de Juifs dans des sujets comme le mouvement des droits civiques et la lutte à la pauvreté¹. Nous avons aussi montré que son adhésion à l'envoi de troupes au Viêt-nam ne peut s'expliquer que par le fait qu'il voulait étendre au monde communiste sa pensée libérale et lutter contre l'immoralité américaine. Outre la noblesse qu'il voyait dans les soldats américains, le manque de démocratie et le fait que les paysans se faisaient massacrer s'ils osaient se défendre étaient d'excellentes raisons pour justifier son attitude. Lorsqu'il réalisa que le Sud avait peu de chances de se démocratiser, en raison du manque de volonté des autorités de la région, il rejeta publiquement la force militaire et prôna la coopération entre les États-Unis et le Viêt-nam pour un développement régional. Il aurait été donc peu probable que Steinbeck puisse devenir un néo-conservateur. Évidemment, ceci relèvera toujours du domaine de l'hypothétique.

Nous croyons qu'il est plus important de montrer ce que Steinbeck a fait durant sa vie, que ce qu'il aurait vraisemblablement pu faire s'il avait vécu plus longtemps. Le fait que l'écrivain ait tant critiqué les Américains et qu'il ait soutenu une intervention armée au Viêt-nam ne fait que montrer son amour pour les vertus républicaines de liberté et d'égalité, comme il l'avait toujours fait. Dans ce monde en constants progrès, Steinbeck souhaitait apporter non seulement aux Américains, qui passaient à ce moment-là à travers une désorientation générale, mais également à de nombreux peuples opprimés, ces valeurs qu'il chérissait tant.

¹ Pour en savoir plus sur les néo-conservateurs, voir Alan M. Wald, *The New York Intellectuals: The Rise and Decline of the Anti-Stalinist Left from the 1930's to the 1980's*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, 440 pages.

BIBLIOGRAPHIE

1. ÉCRITS, DISCOURS ET ENTREVUES DE JOHN STEINBECK

Archives de manuscrits et de lettres

Collections spéciales de la Lyndon B. Johnson Library, University of Texas at Austin

Collections spéciales de la Rare Book and Manuscript Library à la Columbia University

Collections spéciales du Center for Steinbeck Studies à la San Jose State University

Collections spéciales de la Stanford University Library

Articles de journaux et de périodiques

Steinbeck, John. «Dubious Battle in California». *The Nation*, vol. 143, no 11, 12 septembre 1936, p. 302-304.

----- «Madison Avenue and the Election». *Saturday Review*, volume 39, no 13, 31 mars 1956, p. 11.

----- «Our Rigged Morality», *Coronet*, vol. 47, mars 1960, p. 144-147

----- «The Trial of Arthur Miller». *Esquire*, (publié à l'origine en juin 1957 puis en juin 1960), vol. 80, octobre 1973, p. 238 et 446.

Entrevues

Steinbeck, John. *Conversations With John Steinbeck*. Thomas Fensch (éd.). Jackson, University Press of Mississippi, 1988, 116 pages.

----- Entrevue avec Léo Sauvage et John Steinbeck, tel que cité dans *Les Américains*. Léo Sauvage (éd.), Paris, éd. Primeurs, 1983, p. 298-300.

Essai

Steinbeck, John. *Voyage avec Charley*. Paris, Phébus, 1995, 336 pages. «Coll.Babel».

Lettre provenant d'un recueil de différents écrivains

Steinbeck, John. «John Steinbeck». Dans *Writers Takes Sides : Letters about the War in Spain from 418 American Writers*, New York, League of American Writers, 1938, p. 56-57.

Recueils (d'articles de journaux et de périodiques, d'essais, de lettres et de discours)

Steinbeck, John. *America and Americans and Selected Nonfiction*. Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson (éd.), New York, Viking, 2002, 429 pages.

----- *Steinbeck : A Life in letters*. Elaine Steinbeck et Robert Wallsten (éd.), New York, Penguin Books, 1975, 908 pages.

----- *John Steinbeck and Newsday, With Focus on «Letters to Alicia». An annotated and Documented Preference Guide*. Harmon, Robert B. (éd.), San Jose (California), impression privée, 1999, 224 pages.

----- *Journal Russe*. Paris, Gallimard, 1949, 206 pages.

----- *Once There Was a War*. New York, Penguin Books, 1994, 233 pages.

----- *The Harvest Gypsies, On the Road to The Grapes of Wrath*. Heyday Books, Berkeley, 1988, 62 pages.

----- *Their Blood is Strong*, San Francisco, Californie, Simon J. Lubin Society of California, Inc., 1938, 33 pages.

Romans

Steinbeck, John. *À l'est d'Éden*. Montréal, Presses de la Cité - Montréal, 1970. 751 pages.

----- *Les naufragés de l'autocar*. Paris, Gallimard, 1949. 371 pages. «Coll. Folio».

----- *Les raisins de la colère*. Paris, Gallimard, 1947, 632 pages. «Coll. Folio».

----- *The Acts of King Arthur and His Noble Knights, from the Winchester Manuscripts of Thomas Malory and Other Sources*. Chase Horton (éd.), Farrar, Straus and Giroux, New York, 1976, 451 pages.

----- *Une Saison amère*. Paris, éd. Jean-Claude Lattès, 1995, 351 pages.

Scénario de film

Steinbeck, John. *Zapata, The Little Tiger*. London, William Heinemann Ltd, 1991, 251 pages.

2. ÉCRITS D'INTELLECTUELS

Articles de périodiques

Caldwell, Erskine. «The Deep South's Other Venerable Tradition». *The New York Times Magazine*, 11 juillet 1965, p. 10-11, 14, 16 et 18.

Davis, Thurston, Harry Golden, Reinhold Niebuhr et Arthur Schlesinger Sr., *The New Republic*, vol. 142, no. 7, 15 février 1960, p. 11-15.

Howe, Irving. «Writers Can't Keep to His Attic». *New York Times Magazine*, 5 décembre 1965, p. 43-45, 137-138 et 140.

Kristol, Irving. «American Intellectuals and Foreign Policy». *Foreign Affairs*, juillet 1967. Dans *Neoconservatism : The Autobiography of an Idea*, New York, Londres, Toronto, Syney, Tokyo et Singapour, The Free Press, 1995, p. 75-91.

MacLeish Archibald. «At the Lincoln Memorial : A Poem for the Centennial of the Emancipation Proclamation». *The Progressive*, décembre 1962, p. 38-39.

------. «Tribute to a Great American Lady». *New York Times Magazine*, 3 novembre 1963, p. 17, 118-119.

Niebuhr, Reinhold. «Reinhold Niebuhr Discusses the War in Vietnam». *The New Republic*, no 154, 29 janvier 1966, p. 15-16.

------. «Vietnam : Study in Ironies». *The New Republic*, numéro 156, 24 juin 1967, p. 11-12.

Podhoretz, Norman. «Liberal Anti-Communism Revisited : A Symposium». *Commentary*, septembre 1967, vol. 44, numéro 3, p. 31-79.

Rahv, Philip. «The Great Outsider». *New York Review of Books*, 1964. Dans *Essays on Literature and Politics, 1932-1972*, Arabel J. Porter et Andrew J. Dvosin (éd.), Boston, Houghton Mifflin Company, 1978, p. 335-340.

Chapitres de recueil

Ellison, Ralph. «The Myth of the Flawed White Southerner». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 207-216.

- Hoffer, Eric. «Epilogue : The Pride and the Greatness». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 473-474.
- MacGregor Burns, James. «Confession of a Kennedy Man». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 417-423.
- Bundy, McGeorge. «Revolutions, Present and Future». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 355-359.
- Heller, Waler W. «President Johnson and the Economy». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 151-164.
- Rostow, Eugene V. Rostow. «President Johnson's Foreign Policy». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 113-122.
- Smith, Howard K. «Prologue». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 1-15.
- Udall, Stewart L. «To Elevate the Life of the People». Tel que cité dans *To Heal and to Build, The Programs of President Lyndon B. Johnson*, James MacGregor Burns (éd.), McGraw-Hill Book Company, 1968, p. 289-294.

Mémoires

- Caldwell, Erskine. *With All My Might : Erskine Caldwell, An Autobiography*. Atlanta, Peachtree Publishers, LTD, 1987, 332 pages.
- Galbraith, John Kenneth. *A Life in Our Times : Memoirs*. Boston, Houghton Mifflin, 1981, 563 pages.
- Howe, Irving. *Margins of Hope, an Intellectual Autobiography*. San Diego, New York, Londres, Harcourt Brace Jovanovich, Publishers, 1982, 352 pages.
- Podhoretz, Norman. *Breaking Ranks: A Political Memoir*. New York, Hagerstown, San Francisco et London, Harler and Row, Publishers, 1979, 375 pages.
- Smith, Howard K. *Events Leading Up to my Death : The Life of a Twentieth-Century Reporter*. New York, Saint-Martin's Press, 1996, 419 pages.
- Vidal, Gore. *Palimpsest : A Memoir*. New York, Penguin Books, 1995, 435 pages.

Monographies

Galbraith, John Kenneth. *Annals of an Abiding Liberal*. Andrea D. Williams (éd.), Londres, Andre Deutsch, 1979, 384 pages.

----- *The Liberal Hour*. New York, Mentor Books, 1960, 159 pages.

Goodwin, Richard. *Remembering America : a Voice from the Sixties*. Little Brown, Boston, 1988, 552 pages.

Handlin, Oscar. *The Americans : A New History of the People of the United States*. Boston et Toronto, Little, Brown and Company, 1963, 434 pages.

Harrington, Michael. *The Other America : Poverty in the United States*. New York, Macmillan, 1962, 191 pages.

Riesman, David. *La foule solitaire : Anatomie de la société moderne*. Reuel Denney et Nathan Glazer (avec la collab. de), Paris, Arthaud, 1964, 378 pages.

Schlesinger Jr., Arthur M. *A Thousand Days, John F. Kennedy in the White House*, Boston, Houghton Mifflin, 1965, 1087 pages.

----- *Robert Kennedy et son temps*. Paris, Olivier Orban, 1979, 450 pages.

----- *The Bitter Heritage : Vietnam and American Democracy, 1941-1966*. New York, A Fawcett Crest Book, 128 pages.

----- *The Crisis in Confidence : Ideas, Power and Violence*. Boston, Houghton Mifflin, 1969, 313 pages.

----- *The Vital Center : The Politics of Freedom*. Boston, Houghton Mifflin, 1949, 274 pages.

----- *Violence : America in the Sixties*. New York, The New American Library, 1968, 96 pages.

Sherwood, Robert E. *Roosevelt and Hopkins : an Intimate History*. Harper and Brothers, New York, 1948, 979 pages.

Whyte, William H. *The Organization Man*. New York, Simon and Schuster, 1956, 429 pages.

Récit de voyages

Sontag, Susan. *Trip to Hanoi*. New York, Farrar, Straus and Giroux, 1968, 91 pages.

Recueils d'articles et d'essais

Macdonald, Dwight. *Against the American Grain*. New York, Random House, 1962, 427 pages.

----- . *Discrimination : Essays and Afterthoughts, 1938-1974*. New York, Grossman Publishers, 1974, 451 pages.

MacLeish, Archibald. *A Continuing Journey*. Boston, Houghton Mifflin Company, 1967, 374 pages.

McCarthy, Mary. *The Seventeenth Degree*. New York, Harcourt Brace Jovanovich, Inc., 1974, 451 pages.

Schlesinger, Jr., Arthur M. *The Politics of Hope*. Boston, Houghton Mifflin, 1962, 298 pages.

Recueil d'entrevues

Caldwell, Erskine. *Conversations with Erskine Caldwell*. Edwin T. Arnold (éd.). Jackson et London, University Press of Mississippi, 1988, 312 pages.

Mac Leish, Archibald. *Archibald MacLeish : Reflections*. Bernard A. Drabek et Helen E. Ellis (éd.). Amherst, The University of Massachusetts Press, 1986, 291 pages.

Galbraith, John Kenneth. *Interviews with John Kenneth Galbraith*. Stanfield, James Ronald et Jacqueline Bloom Stanfield (éd.). Jackson, University Press of Mississippi, 2004, 247 pages.

Recueil de lettres

Galbraith, John Kenneth. *Ambassador's Journal : A Personal Account of the Kennedy Years*, Boston, Houghton Mifflin, 1969, 656 pages.

Mac Leish, Archibald. *Letters of Archibald MacLeish, 1907-1982*. R.H. Winnick, (éd.). Boston, Houghton Mifflin, 1983, 471 pages.

Roman

Orwell, George. *1984*. Paris, Gallimard, 1950, 439 pages.

3. ÉTUDES À PROPOS DE JOHN STEINBECK

Articles de dictionnaires et d'encyclopédies

Lisca, Peter. «John Steinbeck». *Collier's Encyclopedia*, William D. Halsey et Bernard Johnston (éd.), vol. 21, New York, Mac Millan Educational Company, p. 518.

«John Steinbeck». *Encyclopaedia Universalis*, corpus 12, Paris, Encyclopedia Universalis, 2002, p. 591.

«John Steinbeck». *Le Petit Robert 2, Dictionnaire universel des noms propres*, Paris, 1993, p. 1703.

Articles de périodiques

Bryer, Jackson R. «Book review» de *True Adventures of John Steinbeck, Writer : A Biography*, de Jackson J. Benson. *American Literature*, vol. 57, numéro 3, 1985, p. 513-515.

Buitenhuis, Peter. «Prelude to War : The Interventionist Propaganda of Archibald MacLeish, Robert E. Sherwood and John Steinbeck». Dans *Canadian Review of American Studies*, vol. 26, numéro 1, 1996, p. 1-30.

Hearle, Kevin. «Book review» de *John Steinbeck : a Biography*, Jay Parini. *American Literature*, vol. 67, numéro 4, 1995, p. 881-882.

Mémoire de Donovan, William J. Franklin D. Roosevelt Presidential Library à Hyde Park, cité dans Cliff Lewis, «John Steinbeck's Alternative to Internment Camps : A Policy for the President, December, 15, 1941», *Journal of the West*, janvier 1995, p. 55-61.

Satyanarayana, M.R. «Novelist at Crossroads : John Steinbeck During the 1950's and 1960's». *Indian Journal of American Studies*, (India), vol. 14, numéro 2, 1984, p. 111-119.

Schulberg, Budd. «Schulberg on Steinbeck». *Newsday*, 22 février 1969, p. 3w-5w.

Article de recueil

Albee, Edward. Dans *John Steinbeck: Centennial Reflections By American Writers*, Susan Shillinglaw (éd.), Center for Steinbeck Studies, San Jose State University, 2002, p. 1.

Monographies

Benson, Jackson J. *The True Adventures of John Steinbeck, Writer : A Biography*. New York, Viking Press, 1984, 1116 pages.

- Lisca, Peter. *The Wide World of John Steinbeck*. New York, Gordian Press, 1981, 334 pages.
- Marin, Armel. *Rencontre avec Steinbeck*. Paris, Éd. De l'École, 1974, 124 pages.
- Milichap, Joseph R. *Steinbeck and Film*. Frederick Ungar Publishing co., 1983, 205 pages.
- Parini, Jay. *John Steinbeck : a Biography*. New York, H. Holt, 1995, 535 pages.
- Simmonds, Roy. *John Steinbeck, The War Years, 1939-1945*. Lewisburg, Bucknell University Press, 1997, 348 pages.

Site internet

- [http : //foia.fbi.gov/steinbec1a.pdf](http://foia.fbi.gov/steinbec1a.pdf)
- <http://foia.fbi.gov/steinbec/steinbec1b.pdf>

4. AUTRES TYPES DE SOURCES

Articles de dictionnaires et d'encyclopédies

- Kirkendall, Richard S. «Lyndon Baines Johnson». *The Encyclopedia Americana*, International Edition, Vol. 16, Grolier Incorporated, Danbury, Connecticut, 1988, p. 137.

Article de périodique

- Robinson, Greg. «Reinhold Niebuhr : The Racial Liberal as Burkean», p. 641-651. Dans *Prospects, An Annual of American Cultural Studies*, Jack Saltzman, (éd.), vol. 25, New York, Cambridge University Press, 2000, 710 pages.

Chapitres de livre

- Breitman, George. «The Liberating Influence of the Transitional Program : Three Talks». Dans *Trotskyism in the United States, Historical Essays and Reconsiderations*, sous la dir. de George Breitman, Paul Leblanc et Alan Wald (éd.), Atlantic Highlands (New Jersey) : Humanities Press, 1996, p. 88-145.
- Friedan, Betty. «Betty Friedan on the Problem That Has No Name». Dans *Major Problems in American History Since 1945*, 2^e éd., Robert Griffith et Paula Baker (éd.), Houghton Mifflin, Boston, 2001, p. 368-370.

- Griffith Robert et Paula Baker (éd.), «John F. Kennedy, the Cuban Revolution and the Cold War». Dans *Major Problems in American History Since 1945*, 2^e éd., Houghton Mifflin, Boston, 2001, p. 158-159.
- Herring, George C. «The Meaning of Vietnam», (tiré de *America's Longest War : The United States in Viet-Nam, 1950-1975*, 3^e éd., 1996). Dans *Major Problems in American History Since 1945*, Robert Griffith et Paula Baker (éd.), Houghton Mifflin, Boston, 2001, p. 310-320.
- Jones, Maldwyn A. «Oscar Handlin». Dans *Pastmasters : Some Essays on American Historians*, New York, Harper and Row Publishers, 1969, p. 239-277.
- Katznelson, Ira. «Was the Great Society a Lost Opportunity?». Dans *Major Problems in American History Since 1945*, 2^e éd., Robert Griffith et Paula Baker (éd.), Houghton Mifflin, Boston, 2001, p. 227-240.
- Leblanc Paul. «Trotskyism in the United States : the First Fifty Years». Dans *Trotskyism in the United States, Historical Essays and Reconsiderations*, George Breitman, Paul Leblanc et Alan Wald (éd.), Atlantic Highlands (New Jersey) : Humanities Press, 1996, p. 21-24.
- Mc T. Kahin, George. «Intervention : How America Became Involved in Vietnam» (tiré de l'ouvrage du même nom, 1986). Dans *Major Problems in American History Since 1945*, 2^e éd., Robert Griffith et Paula Baker (éd.), Houghton Mifflin, Boston, 2001, p. 301-310.
- National Organization of Women*, «NOW Statement of Purpose, 1966». Dans *Major Problems in American History Since 1945*, 2^e éd., Robert Griffith et Paula Baker (éd.), Houghton Mifflin Company, Boston, 2001, p. 371-373.
- Shillinglaw Susan et Jackson J. Benson. «Engaged Artist». Dans *America and Americans and Selected Nonfiction*, Susan Shillinglaw et Jackson J. Benson (éd.), New York, Viking, 2002, p. 64-67.
- Wilson, Edmund. «The Historical Interpretation of Literature». Dans *The Intent of the Critic*, Donald A. Stauffer, (éd.), Princeton N.J., Princeton University Press, 1941, p. 39-62.

Courriers électroniques

Coleman, Peter à Dominic D'Amour, daté du 20 février 2004.

Dulk-Jacobs, Valerie à Dominic D'Amour, daté du 8 février 2005.

Journal intime

Johnson, Lady Bird. *A White House Diary*. New York, Chicago and San Francisco, Holt, Rinehart and Winston, 1970, 806 pages.

Journaux

Japanese-American News

New York Times, New York, (1861-)

New York Post, New York, (1945-)

Newsday, Garden City, Long Island, (New York), (1947-)

Newsweek, New York, (1933-)

Time, Chicago, (Ill.), (1923-)

Sunday Times, Londres (1788-)

Magazine

New York Times Magazine, New York (1896-)

Monographies

Adam, Barry D. *The Rise of a Gay and Lesbian Movement*. Boston, Twayne's Social Movement Series, 1987, 203 pages.

Becker, Carl Lotus. *The History of Political Parties in the Province of New York, 1760-1776*. Madison, The University of Wisconsin Press, 1960, 319 pages.

Benda, Julien. *La trahison des clercs*. Paris, Bernard-Grasset, 1927, 255 pages.

Bergès, Michel. *Machiavel, un penseur masqué?*. Paris, Éditions Complexe, 2000, 360 pages.

Birley, Anthony. *Marcus Aurelius : A Biography*. New Haven, Yale University Press, 1987, 320 pages.

Brinkley, Alan. *Liberalism and Its Discontents*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1998, 372 pages.

Branch, Taylor. *Pillar of Fire : America in the King Years, 1963-1965*. New York, Simon and Schuster, 1998, 746 pages.

Broadwater, Jeff. *Adlai Stevenson and American Politic : the Odyssey of a Cold War Liberal*. New York, Twayne Publishers, 1994, 291 pages.

- Caro, Robert A. *The Years of Lyndon B. Johnson : The Path to Power*, vol 1., (édition révisée), New York, Knopf, 1982, 960 pages.
- Cole Gerald et Wes Farrell. *The Fondas*. New York, Saint-Martin's Press, 1984, 192 pages.
- Coleman, Peter. *The Liberal Conspiracy : The Congress for Cultural Freedom and the Struggle for the Mind of Postwar Europ*. New York, The Free Press, 1989, 333 pages.
- Dallek, Robert. *Lyndon B. Johnson : Portrait of a President*. New York, Oxford University Press, 2004, 396 pages.
- Daniels, Jonathan. *White House Witness, 1942-1945*. Garden City, New York, Doubleday And Company Inc., 299 pages.
- Donaldson, Scott et R.H. Winnick. *Archibald MacLeish : An American Life*. New York, Houghton Mifflin Company, 1992, 622 pages.
- Falk, Signi Lenea. *Archibald MacLeish*. New York, Twayne Publishers inc., 1965, 189 pages.
- Galante, Pierre. *Malraux*. Paris, Presses de la Cité, 1971, 345 pages.
- Gillon Steven M. *Politics and Vision : The ADA and American Liberalism, 1947-1985*. New York et Oxford, Oxford University Press, 1987, 289 pages.
- Griswold del Castillo, Richard et Richard A. Garcia. *Cesar Chavez : A Triumph of Spirit*. Norman, University of Oklahoma Press, 1995, 206 pages.
- Hall, Simon. *Peace and Freedom : The Civil Rights and Antiwar Movements in the 1960s*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2005, 267 pages.
- Harrison, Cynthia. *On Account of Sex : The Politics of Women's Issues, 1945-1968*. Berkeley, Los Angeles et London, 1988, 337 pages.
- Haskins, James S. *Always Movin' On : The Life of Lansgton Hughes*. Trenton, N.J., Africa World Press, Inc., 1994, 159 pages.
- Hertzain, Robert E. *Roosevelt and Hitler : Prelude to War*. New York, Paragon, 1989, 500 pages.
- Higham, John. *Writing American History : Essays on Modern Scholarship*. Bloomington, Indiana University Press, 1972, 207 pages.
- Korges, James. *Erskine Caldwell*. Minneapolis, University of Minnesota, 1969, 48 pages.
- Lowitt, Richard. *The New Deal and the West*. Bloomington, Indiana University Press, 1984, 283 pages.
- McWilliams, Wilson Carey. *The Idea of Fraternity in America*. Berkeley, University of California Press, 1973, 695 pages.
- Meier August. *Black Protest in the Sixties*. Quadrangle Books, Chicago, 1970, 355 pages.

- Meyers, Jeffrey. *Edmund Wilson: A Biography*. Boston, New York, Houghton Mifflin Company, 1995, 554 pages.
- Ory, Pascal et Jean-François Sirinelli. *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*. Paris, Armand Colin, 1986, 282 pages.
- Paraire, Philippe. *Les Noirs américains : Généalogie d'une exclusion*. Paris, Hachette, 1992, 240 pages.
- Pells, Richard H. *The Liberal Mind in a Conservative Age : American Intellectuals in the 1940' s and the 1950's*. New York, Harper and Row, Publishers, 1985, 468 pages.
- Persico, Joseph E. *Edward R. Murrow : An American Original*, New York, St-Louis, San Francisco et Toronto, McGraw-Hill Publishing Company, 1988, 562 pages.
- Polsgrove, Carol. *Divided Minds: Intellectuals and the Civil Rights Movement*. New York, W. W. Norton, 2001, 296 pages.
- Rampersad, Arnold. *The Life of Langston Hughes. Volume I : 1902-1941. I, Too, Sing America*, deuxième éd., New York, Oxford University Press, 2002, 528 pages
- *The Life of Langston Hughes. Volume II : 1941-1967. I Dream a World*. deuxième éd., New York, Oxford University Press, 2002, 576 pages.
- Robinson, Greg. *By Order of the President : FDR and the Internment of the Japanese Americans*. Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, 2001, 322 pages.
- Rosenberg, Jonathan et Zachary Karabell. *Kennedy, Johnson and the Quest for Justice : the Civil Rights Tapes*. W.W. Norton and Company, New York, 2003, 368 pages.
- Shuman, R. Baird. *Robert Emmet Sherwood*. New Haven, Conn., Twayne Publishers inc., 1964, 160 pages.
- Sirinelli, Jean. *Plutarque*. Paris, Fayard, 2000, 524 pages.
- Sitkoff, Harvard. *The Struggle for Black Equality, 1954-1980*. Hill and Wang, New York, 1981, 259 pages.
- Stevenson, Adlai. *Speeches of Adlai Stevenson. With a Foreword by John Steinbeck and a Brief Biography of Adlai Stevenson by Debs Myers et Ralph Martin*. Richard Harrity (éd.), New York, Random House, 1952, 128 pages.
- Summers, Anthony. *The Arrogance of Power : the Secret World of Richard Nixon*. New York, Viking, 2000, 640 pages.
- Teres, Harvey M. *Renewing the Left : Politics, Imagination, and the New York Intellectuals*. New York et Oxford, Oxford University Press, 1996, 326 pages.
- Tuck, Jim. *The Liberal Civil War : Fraternity and Fratricide on the Left*. New York, University Press of America, 1998, 289 pages.

Von Eschen, Penny M. *Satchmo Blows up the World : Jazz Ambassadors Play the Cold War*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2004, 329 pages.

Wald, Alan M. *The New York Intellectuals : the Rise and Decline of the Anti-Stalinist Left from the 1930's to the 1980's*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, 440 pages.

Westmoreland, William C. *A Soldier Reports*. New York, Doubleday and Company, inc., 1976, 541 pages.

Ouvrages d'histoire américaine

Beard Charles A. et Mary R. Beard. *A Basic History of the United States*. New York, Doubleday, Doran and Company, 1944, 554 pages.

Heffer, Jean, Pap Ndiaye et François Weil (éd.). *La démocratie américaine*. Paris, Bélin, 2000, 319 pages.

Kaspi, André. *Les Américains, Naissance et essor des États-Unis, 1607-1945*. (tome 1). Coll. «Points-Histoire», Paris, Éd. Du Seuil, 1986, 339 pages.

----- . *Les Américains, Les États-Unis de 1945 à nos jours*. (tome 2). Coll. «Points-Histoire», Paris, Éd. Du Seuil, 1986, 721 pages.

Lacroix, Jean-Michel. *Histoire des États-Unis*. 2^e éd. Paris, P.U.F., 2001, 600 pages.

Langlois, George et Jean Boismenu, Luc Lefebvre et Patrice Régimbald. *Histoire du 20^e siècle*. Laval, Beauchemin, 1994, 577 pages.

Schoell, Frank I. *Histoire des États-Unis*. Paris, Petite bibliothèque Payot, 1965, 382 pages.

Vincent Bernard (dir.). *Histoire des États-Unis*. Paris, Presses Universitaires de Nancy, 1994, 454 pages.

Ouvrage gouvernemental

Historical Statistics of United States, Colonial Times to 1970. Bicentennial Edition, partie 1, Washington, D.C., Bureau of the Census, 1975, 609 pages.

Sites internet

[http :// www.adasisrael.com/chronjune2005.htm](http://www.adasisrael.com/chronjune2005.htm)

[http :// www.doneynetfaroundaz/celebrity/udall_stewart.htm](http://www.doneynetfaroundaz/celebrity/udall_stewart.htm)

<http://www.erichoffer.net/>

[http : // www. leadershiplearning.org/pools/theory/emerging-directions/bio.adp](http://www.leadershiplearning.org/pools/theory/emerging-directions/bio.adp).

<http://www.museum.tv/archives/etv/C/htmlC/cronkitewal/cronkitewal.htm>

<http://www.presidency.ucsb.edu/showplatforms.php?platindex=D1964>

[http: //www.presidency.ucsb.edu/inaugurals.php](http://www.presidency.ucsb.edu/inaugurals.php)

[http: //www.presidency.ucsb.edu/shownomination.php?convid=14](http://www.presidency.ucsb.edu/shownomination.php?convid=14).

[http: //www.spartacus.schoolnet.co.uk/JFKalsop.htm](http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/JFKalsop.htm)

[http : // www. spartacus.schoolnet.co.uk/jfkbundym.htm](http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/jfkbundym.htm)

[http: // www.spartacus.schoolnet.co.uk/USAsmithHK.htm](http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/USAsmithHK.htm)

Texte non publié

Robinson, Greg. *Arthur Schlesinger : Liberal as a Cold War Nationalist*. 2004, 35 pages.